



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des  
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les  
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[I - K - L]

**Feller, François-Xavier de**

**Liège, 1797**

J

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60928](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60928)

## J

**J**AAPHAR BEN TOPHAIL, ou plutôt JOAPHAR, voyez ce mot.

**J**ABEL, fils de Lamech & d'Ada, de la famille de Caïn, fut le pere des pasteurs qui habitoient la campagne sous des tentes; c'est-à-dire, qu'il inventa la maniere de faire paître les troupeaux, en les conduisant de contrée en contrée, sans demeure fixe, & sans autre habitation que des tentes, comme depuis ont fait les Scythes, les Nomades & les Arabes Sénites. Le nom de *Pere* se prend souvent pour maître, chef, instituteur.

**J**ABELLY, (Barthélemi) originaire de la Marche, avocat au parlement de Paris dans le 17<sup>e</sup>. siecle, y suivit le barreau avec succès. On a de lui les *Coutumes de la Marche expliquées*, &c. Cet ouvrage estimé a été réimprimé à Paris en 1744, in-12.

**J**ABIN, roi d'Asor, fit, avec 3 rois ses voisins, une ligue contre Josué. Ce général, comptant sur la protection du Seigneur, alla au-devant de l'armée ennemie, la tailla en pieces, fit couper les jarrets aux chevaux, & brûler les chariots de guerre. Josué alla ensuite assiéger Jabin dans sa capitale. Elle fut prise, détruite, & le roi & tout son peuple, dont les mœurs & les abominations en tout genre avoient fixé la malédiction du ciel, passés au

fil de l'épée. Un de ses descendants, nommé JABIN comme lui, entreprit de le venger 200 ans après, l'an 1285 avant J. C. Il s'affujettit d'abord les Israélites; mais Dieu suscita Barac & Débora pour délivrer son peuple de la servitude. Sisara, lieutenant de Jabin, perdit la bataille & la vie. Jabin, voulant venger la mort de son général, subit le même sort. Sa ville capitale fut, pour la 2<sup>e</sup>. fois, détruite & rasée entièrement.

**J**ABLONOWSKI, (Alexandre-Joseph Prusse de) palatin de Novogorod, se retira à Leipzig, durant les troubles de sa patrie, & mourut dans cette ville le 1 mars 1777. Il unissoit de vastes connoissances à une naissance très-distinguée, & s'est rendu célèbre par l'établissement & la fondation d'une société qui porte son nom à Leipzig, & qu'il a comblée de ses bienfaits. Voyez ISAURE.

**J**ABLONSKI, (Daniel-Ernest) théologien protestant, né à Dantzig en 1660, exerça le ministère dans diverses villes d'Allemagne. Il devint ensuite conseiller ecclésiastique de Berlin, & président de la société des sciences de cette ville. Il mourut en 1741, après avoir fait paroître beaucoup de zele contre les Athées & les Déistes, & après avoir travaillé longtemps, & avec le succès qu'il devoit prévoir, à la réunion



des Calvinistes & des Luthériens (voyez HOME). On a de lui des *Homélies*, des *Traité Théologiques*, l'édition d'une *Bible*, des *Réflexions sur l'Écriture-Sainte*, & des *Versions* latines d'auteurs anglois, &c.

JABLONSKI, (Paul-Ernest) professeur en théologie & pasteur de Francfort-sur-l'Oder, mort en 1757, à 64 ans, a éclairci divers articles de la langue & des antiquités égyptiennes. Son ouvrage le plus connu en ce genre est intitulé : *Pantheon Ægyptiacum*. C'est un traité sur la religion des Égyptiens, publié en 1750, 3 vol. in-8°, à Francfort-sur-l'Oder. On a encore du même auteur : I. *De Memnone Græcorum*, Francfort, 1753, in-4°, avec figures. II. *Institutiones Historiæ Ecclesiasticæ*, 2 vol. in-8°, &c.

JACCETIUS ou DIACETIUS, (François Catanée) habile philosophe platonicien & orateur, né à Florence en 1466, fut disciple de Marsille Ficin. Il lui succéda dans sa chaire de philosophie, & mourut à Florence en 1522. On a de lui un *Traité du Beau*; un autre de *l'Amour*; des *Épîtres*, & plusieurs autres ouvrages imprimés à Bâle en 1563, in-fol. Il laissa 13 fils. L'un d'eux se mêla de poésie, & s'avisa d'entrer dans une conspiration contre le cardinal Julien de Médicis, qui lui fit trancher la tête.

JACKSON, (Thomas) théologien Anglois, président du collège de Christ à Oxford, ensuite doyen de Pétersborough, naquit à Winton, dans la province de Durham, en 1579, & mourut en 1640. On a recueilli

ses ouvrages en 1693, en 3 vol. in-fol. On y trouve une *Explication du Symbole*, estimée des Anglicans.

JACOB, célèbre patriarche, fils d'Isaac & de Rebecca, naquit vers l'an 1836 avant J. C. Sa mere avoit plus d'inclination pour lui que pour Esau son frere, à cause de la douceur de son caractère & de son attachement aux affaires domestiques. Esau lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, & Jacob lui enleva ensuite la bénédiction que son pere vouloit lui donner (voyez REBECCA). Obligé de fuir la colère de son frere, il passa en Mésopotamie, auprès de Laban son oncle. Dans la route, s'étant arrêté en un lieu favorable pour se reposer, il vit en songe une échelle mystérieuse, dont le pied touchoit à la terre & le haut au ciel. Les anges montoient, descendoient, & Dieu paroissoit au haut : vision qui exprimoit la communication admirable & consolante du ciel avec la terre, celle sur-tout que Dieu se propoisoit d'établir avec son peuple choisi, les tendres soins de sa providence & le ministère des anges, employé au salut des hommes. Le patriarche étant arrivé chez Laban, s'engagea à servir sept années pour avoir Rachel, sa fille, en mariage. Il la lui promit, mais il lui donna Lia à sa place; c'étoit l'aînée de ses filles. Et pour avoir la cadette, Jacob s'obligea de servir encore sept autres années. Le Seigneur consola Lia de l'indifférence que son époux avoit pour elle, en la rendant féconde : elle eut quatre enfans; savoir,



Ruben, Siméon, Lévi & Juda. Rachel étant jusques-là stérile, & Lia ayant cessé d'avoir des enfans, elles donnerent leurs servantes à Jacob, qui les prit comme des épouses du second ordre, & eut des enfans de chacune d'elles; savoir, de Bala, servante de Rachel, deux fils, l'un appelé Dan, & l'autre Nephthali; & de Zelpha, servante de Lia, deux autres fils, Gad & Aser. Lia donna encore à Jacob deux fils, Issachar & Zabulon, & une fille nommée Dina. Jacob servoit depuis près de 20 ans Laban son beau-pere. Cet homme injuste, après lui avoir promis des récompenses, voulut lui enlever le bien acquis à la sueur de son front. Le saint homme fut obligé de sortir promptement de chez lui, courantrisque d'éprouver toute sa colere; mais le Seigneur changea bientôt le cœur de son beau-pere, & ils firent alliance ensemble. Le saint patriarche lutta ensuite contre un ange, qui changea son nom de Jacob en celui d'Israël, nom qui signifie *fort contre Dieu* & qui est resté aux Hébreux: combat mystérieux qui figuroit l'espece de violence que feroient à la justice de Dieu, souvent irrité, les intérêts du peuple d'Israël, la priere de ses chefs & de ses prêtres; & la constance avec laquelle sa providence en dirigerait la destinée malgré les obstacles que ce peuple y mettroit lui-même: de-là Jacob, devenu en quelque sorte victorieux, demanda pour prix la bénédiction de l'ange: *Non dimittam te donec benedixeris mihi.* Ce patriarche retiré à Béthel, perdit Rachel, qui l'a-

voit fait pere de Joseph, & qui mourut en accouchant de Benjamin. Il en ressentit une douleur extrême, & cette douleur fut augmentée par la perte de Joseph (le plus chéri de ses enfans) qu'il crut mort, & que ses freres avoient vendu à des marchands Madianites. Ayant appris ensuite que ce fils si pleuré étoit premier ministre en Egypte, il l'y vint trouver l'an 1706 avant J. C. Il y vécut 17 ans; & sentant approcher la fin de ses jours, il fit promettre à Joseph qu'il porteroit son corps dans le sépulcre de ses peres. Il adopta Manassés & Ephraïm, fils du même Joseph. Il donna aussi à ses enfans une bénédiction particulière; &, perçant dans l'obscurité des siècles futurs, il prédit à ses fils ce qui devoit leur arriver. Le saint vieillard mourut de la mort des justes, l'an 1689 avant J. C., âgé de 147 ans. Joseph fut embaumer le corps de son pere, & obtint du roi la permission de le porter dans la terre de Chanaan, pour l'enterrer dans le tombeau de ses peres. On auroit tort de reprocher à Jacob & aux autres patriarches, l'innocence, parce qu'ils eurent plusieurs femmes; l'ancienne loi ne la leur défendoit pas, & la sainteté de l'Evangile n'avoit pas encore réduit le mariage à des regles plus séveres & plus assorties à l'état naturel & primitif des choses. M. Baer, dans une savante dissertation *sur les Athlantiques*, Francfort & Leipzig, 1777, a tâché de prouver que Jacob est le chef des Athlantiques, & que l'Athlantide n'est autre chose que la



Judée. Quelque paradoxale que paroisse cette opinion du premier abord, elle devient imposante par le développement que l'auteur lui donne. *Voyez SÉSOSTRIS.*

**JACOB**, fanatique Hongrois, apostat de l'ordre de Cîteaux, excita en 1212, sur une prétendue vision, une multitude d'enfans en Allemagne & en France, à se croiser pour la Terre-Sainte. Ils partirent tous avec l'empressement de leur âge; mais ils n'allèrent pas loin. La plupart s'égarèrent dans les forêts & dans les déserts, où ils périrent de chaud, de faim & de soif. Jacob, la trompette de cette émigration, étoit alors fort jeune. Devenu vieux, il ne fut pas plus sage. S. Louis ayant été pris en 1250 par les Sarrafins, Jacob se mit de nouveau à faire le prophète. Il cria dans tous les carrefours de Paris, que « la Ste. Vierge lui » avoit commandé de prêcher » la croisade aux bergers & » aux paysans, & qu'elle lui » avoit révélé que c'étoient eux » qui devoient délivrer le roi ». Des pâtres & des laboureurs commencèrent à le suivre à grandes troupes. Il les croisa, & leur donna le nom de *Pastoureaux*. A ces premiers croisés qui s'enrôlèrent avec lui par simplicité, se joignirent des vagabonds, des voleurs, des bannis, des excommuniés, & tous ceux qu'on appelloit alors *Ribaux*. La reine Blanche, chargée de la régence en l'absence de son fils, les toléra pendant quelque tems, dans l'espérance qu'ils pourroient délivrer le roi. Mais lorsqu'elle apprit qu'ils prêchoient contre

le pape, contre le clergé, & même contre la foi, & qu'ils commettoient des meurtres & des pillages, elle prit la résolution de les dissiper. Elle y réussit plutôt qu'elle n'auroit osé l'espérer. Le bruit s'étant répandu que les Pastoureaux venoient d'être excommuniés, un boucher tua d'un coup de coignée Jacob, chef de cette multitude, comme il prêchoit un jour avec son imprudence ordinaire. A son exemple on les poursuivit par-tout, & on les affomma comme des bêtes féroces.

**JACOB BEN-NEPHTHALI**, rabbin du 5e. siècle, inventa, dit-on, avec Ben-Aser, les points hébreux vers l'an 476. Ils étoient l'un & l'autre l'ornement de l'école de Tibériade.

**JACOB AL-BARDAI** ou **ZANZALE**, disciple de Sévere patriarche d'Antioche, fut surnommé *Bardai*, de la ville Bardea dans l'Arménie, dont il étoit natif, & fut un des principaux apôtres de l'Eutychnisme dans la Mésopotamie & dans l'Arménie. C'est de lui, à ce qu'on prétend, que les Eutychéens prirent le nom de *Jacobites*, quoique quelques savans croient que ce nom leur a été donné d'un autre **JACOB**, également disciple de Dioscore & d'Eutychès.

**JACOB BEN-HAIM**, rabbin du 16e. siècle, publia la *Massore* dans toute sa pureté, à Venise, en 1525, 4 vol. in-fol. Il l'accompagna du texte de la *Bible*, des *Paraphrases Chaldaïques*, & des *Commentaires* de quelques rabbins sur l'Écriture.



JACOB, (Louis) né à Châlons-sur-Saône en 1608, entra dans l'ordre des Carmes, fut Bibliothécaire du cardinal de Retz, ensuite d'Achille de Harlay, alors procureur-général, & depuis premier président, & fut honoré du titre de conseiller & aumônier du roi. Il mourut chez ce magistrat en 1670, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve plus d'érudition que de critique. Comme il étoit naturellement bon & crédule, il se reposoit avec trop d'assurance sur la bonne foi d'autrui. C'est ce qui lui a fait souvent citer, comme de belles bibliothèques, des cabinets très-médiocres. Ses principaux écrits sont : I. *Bibliotheca Pontificia*, Lyon, 1643, in-4°, réimprimée en 1647 : compilation mal digérée & inexacte, sur les papes & les antipapes jusqu'à Urbain VIII, avec un Catalogue des écrits publiés pour ou contre eux. Le P. Cosme de Villiers, dans la *Bibliothèque des Carmes*, dit que cet ouvrage a donné de justes sujets à la critique des savans; puisqu'il est défiguré par un grand nombre de fautes, touchant les ouvrages & les auteurs dont il y est fait mention; des Catholiques y sont mis au nombre des hérétiques, & des hérétiques au nombre des Catholiques. II. *Traité des plus belles Bibliothèques*, Paris, 1644, in-8°; aussi savant, mais aussi inexact que le recueil précédent. III. *Bibliotheca Parisina*, in-4°, pour les années 1643, inclus 1650; ce sont des catalogues des livres imprimés à Paris, IV. *De claris Scriptoribus*

*Cabillonensibus*, 1652. V. *Gabrielis Naudai Tumulus*, Paris, 1659, in-4°. C'est un recueil des éloges que les savans ont fait de Naudé, & le catalogue de ses ouvrages. VI. *Bibliotheca Gallica universalis*, pour les années 1643 à 1653. Ces catalogues sont moins inexactes que les autres ouvrages du P. Jacob. On prétend qu'ils ont donné la première idée des Journaux. VII. Il a encore publié plusieurs ouvrages qui regardent son ordre; & on en conserve un grand nombre de manuscrits.

JACOB-JEAN, Arménien; natif de Zulpha, étoit en 1641 chef des menuisiers du roi de Perse. Il est auteur de plusieurs inventions de mécanique; & dans un voyage qu'il fit en Europe, il conçut si bien tout ce qui regarde l'art de l'imprimerie, qu'il en dressa une à Ispahan, & qu'il fit lui-même les matrices des caractères dont il s'est servi. On y imprima en arménien les *Épîtres de S. Paul*, les *Sept Psaumes Pénitenciaux*, & on avoit dessein d'imprimer toute la Bible; mais on ne put trouver le moyen de bien composer l'encre. D'ailleurs cette imprimerie étoit le pain à beaucoup d'écrivains, qui faisoient des plaintes continuelles pour empêcher l'établissement de ce nouvel art qui détruisoit leur métier. La charge de *Chef des Menuisiers* ne peut être exercée que par un Mahométan, & ce fut par un privilège particulier que Jacob-Jean fut maintenu dans cet office, à cause de l'excellence de son génie. Le roi le sollicita souvent d'embrasser la religion de Mahomet; mais cet



habile homme ne voulut jamais renoncer au Christianisme, quelques promesses qu'on lui pût faire.

JACOB DE MONTFLEURY, voyez MONTFLEURY.

JACOBÆUS OLIGER, né à Arhus, dans la presqu'île du Jutland, en 1650, voyagea dans une partie de l'Europe, fut nommé professeur de médecine & de philosophie à Copenhague par le roi de Danemarck, & ensuite conseiller de justice. Il mourut en 1701, à 51 ans, regardé comme bon mari, bon maître, bon ami, mais d'une humeur mélancolique. On a de lui divers ouvrages de physique, de médecine & de poésie. Ceux du premier genre sont : I. *Compendium institutionum medicarum*, 1684, in-4°. II. *De Ranis & Lacertis Dissertatio*, 1686, in-8°. III. *Musæum Regium, sive Catalogus rerum tam naturalium quam artificialium, quæ in Basiliæ Bibliothecæ Christiani Quinti Hafniæ asservantur*; Copenhague, 1696, in-folio : livre curieux. Il avoit épousé une fille du célèbre Thomas Bartholin.

JACOBATIUS, (Dominique) évêque de Lucera, fut employé en diverses affaires importantes par Sixte IV, & par les papes suivans. Léon X le fit cardinal en 1517. Il mourut en 1527, à 84 ans. On a de lui un *Traité des Conciles* en latin, fort cher, mais inexact, & qui n'est recherché que par les bibliomanes. C'est le dernier volume de la collection des conciles du P. Labbe. La première édition est de Rome, 1538, in-folio; mais on n'estime que l'édition de Paris,

faite pour le recueil qu'on vient de citer.

JACOBEL, hérétique du 15e. siècle, natif de Mise en Bohême, curé de la paroisse de S. Michel à Prague, & disciple de Jean Hus, prétendit que l'usage du calice étoit absolument nécessaire dans la communion.

JACOBUS, (Magdalius) nommé *Jacobus Goudanus*, parce qu'il étoit de Goude en Hollande, se fit Dominicain, s'appliqua à l'étude des langues savantes, & mourut vers 1520. Ses principaux ouvrages sont : I. *Ærarium poeticum*, Cologne, 1506, in-4°. II. *Correctorium Bibliæ, cum difficilium dictionum interpretatione & compendium Bibliæ*, Cologne, 1508, in-4°. III. *Flavii Josephi liber de imperatrice Ratione, è græco latinè versus*, Cologne, 1517, in-4°. La traduction du P. François Combefis est préférée à celle-ci.

JACOPONE DA TODI, ancien poète Italien, ami & contemporain du Dante, naquit à Todi d'une famille noble : son vrai nom étoit *JACOPO de' Benedetti*. Après avoir vécu long-tems dans le monde, devenu veuf, il distribua ses biens aux pauvres, & entra dans l'ordre des Freres-Mineurs, où par humilité il voulut toujours rester frere convers. Il a composé des *Cantiques sacrés*, pleins de feu & d'onction, qui sont encore admirés aujourd'hui en Italie, malgré la bigarrure de son style chargé de mots calabrois, siciliens & napolitains. On a de lui quelques autres Poésies du même genre en latin, & on le croit auteur de



la prose *Stabat Mater*, que d'autres attribuent au pape Innocent III, & d'une Prose rimée sur la vanité des choses humaines: *Cur mundus militat*, &c. Ce poëte mourut fort vieux en 1306, & la réputation de sainteté qu'ils'étoit acquise pendant sa vie, lui mérita après sa mort le furnom de *Bienheureux*, que les Italiens lui donnent. L'édition la plus ample de ses *Cantiques spirituels*, est celle de Venise, 1617, in-4°, avec des notes.

JACQUELOT, (Isaac) fils d'un ministre de Vally, naquit en 1647. Il fut donné pour collègue à son pere dès l'âge de 21 ans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa à Heidelberg, de là à La Haye. Le roi de Prusse s'étant rendu dans cette ville, & l'ayant entendu prêcher, l'appella à Berlin pour être son ministre. Il accompagna ce titre d'une forte pension, dont Jacquelot jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1708, à 61 ans. On doit à ce ministre plusieurs ouvrages bien raisonnés, mais qui manquent de méthode & de précision. I. *Des Dissertations sur l'existence de Dieu*, Amsterdam, 1697, in-4°. L'auteur démontre cette vérité par l'histoire universelle, & par la réfutation d'Epicure & de Spinoza. Il y a beaucoup de raison & de littérature dans cette production, mais peu d'ordre. II. Trois ouvrages contre le Dictionnaire de Bayle, avec lequel il eut des démêlés fort vifs, terminés par la mort du lexicographe; le 1er. a pour titre: *Conformité de la Foi avec la raison*, in-8°; le 2e, *Examen de la Théologie de M. Bayle*,

in-12; & le 3e, *Réponse aux Entretien composés par M. Bayle*, in-12. III. *Des Dissertations sur le Messie*, 1699, in-8°. On y trouve de bonnes remarques; mais les citations y sont trop confuses & trop multipliées. IV. *Un Traité de l'inspiration des Livres sacrés*, 1715, in-8°, en 2 parties; la 1ere. est pleine de force. V. *Avis sur le Tableau du Socinianisme*: ouvrage de Jurieu, lequel suscita une violente persécution contre son censeur. VI. *Des Sermons*, 2 vol. in-12. On y remarque, comme dans ses autres ouvrages, de l'esprit, de la pénétration, du savoir; mais son extrême vivacité l'empêchoit d'y mettre toute la méthode nécessaire. VII. *Des Lettres aux Evêques de France*, pour les porter à user de douceur envers les Réformés, demande que la conduite des prélats sembloit avoir prévenue.

JACQUES, (S.) le Majeur, fils de Zébédée & de Salomé, fut appelé à l'apostolat avec son frere Jean l'Evangeliste, par J. C., tandis qu'ils raccommodoient leurs filets à Bethsaïde leur patrie. Ils furent témoins, avec S. Pierre, de la transfiguration du Sauveur sur le mont Thabor. Après la résurrection de Jesus-Christ, les deux freres se retirerent en Galilée, & revinrent à Jérusalem avant la Pentecôte, où ils reçurent le Saint-Esprit avec les Apôtres. On croit que S. Jacques sortit de la Judée avant les autres Apôtres, pour porter l'Evangile aux Juifs dispersés & aux nations. Les Espagnols prétendent qu'il prêcha dans leur pays. Il revint en Ju-



dée, & y signala son zele avec tant d'ardeur, que les Juifs Payant dénoncé à Hérode-Agrippa, ce prince le fit mourir par le glaive l'an 44 de J. C. S. Jacques fut le premier Apôtre qui recut la couronne du martyre. On voit à Jérusalem une église bâtie sous son invocation, à 300 pas de la porte de Sion. C'est une des plus belles & des plus grandes de la ville. A main gauche, en entrant dans la nef, il y a une petite chapelle, qui est le lieu où l'on croit que ce S. Apôtre eut la tête tranchée, parce qu'il faisoit autrefois partie de la place du marché public. Cette église appartient aux Arméniens schismatiques, qui y ont un monastere bien bâti, où il y a toujours un évêque & 12 ou 15 religieux, qui y font le service ordinaire. On dit que l'église & les logemens ont été bâtis par les rois d'Espagne pour y recevoir les pèlerins de leur nation. Le corps de S. Jacques fut enterré à Jérusalem; mais on prétend que peu de tems après, ses disciples le porterent en Espagne, & le déposerent à Iria Flavia, aujourd'hui El-Padron, sur les frontieres de Galice. On découvrit ces reliques sous le regne d'Alfonse le Chaste; on les transporta dans une ville voisine, qu'on nomma *Giacomo Postolo*, qu'on a abrégé en *Compostolo*. Le P. Cuper a rassemblé (*Acta Sanctorum, t. 6, julii*) un grand nombre de témoignages pour prouver la tradition de l'Eglise d'Espagne. Il la fait remonter fort haut, & la confirme par le témoignage de S. Jérôme, de S. Isidore, par d'anciennes Li-

turgies, & par les livres arabes d'Anastase, patriarche d'Antioche. Il est remarquable que l'histoire des Apôtres en général soit si peu connue, que les disciples de J. C. illustrés par des exploits tout autrement admirables que ceux de César & d'Alexandre, & dont le courage & les lumieres ont produit une révolution générale, subsistante depuis 18 siecles, & qui subsistera jusqu'à la fin du monde, ne soient connus (si on excepte ce qui en est dit dans l'Ecriture & dans quelques anciens Peres) que par des annales obscures & des actes apocryphes. On diroit que la Providence a voulu renforcer en quelque sorte la splendeur de l'Evangile en lui-même, en jetant un voile sur la vie des grands hommes qui l'ont établi dans le monde, pour ne laisser subsister que la certitude & l'authenticité des Livres-Saints, & fixer toute l'attention des Chrétiens sur le grand événement de leur rédemption & l'adorable Consummateur de cet ouvrage divin. « Si nous » ignorons, dit un judicieux » écrivain, le détail des ac- » tions de ces conquérans de » J. C., nous n'ignorons pas » leurs conquêtes, quand nous » voyons en si peu de tems des » églises établies par-tout ».

JACQUES, (S.) le *Mineur*, frere de S. Jude, fils de Cléophas & de Marie, sœur de la sainte Vierge, fut surnommé *le Juste* à cause de ses vertus. JESUS-CHRIST ressuscité lui apparut en particulier. Quelques jours après l'Ascension, il fut choisi pour gouverner l'église de Jérusalem. Il



parla le premier après S. Pierre, dans le concile tenu en cette ville l'an 40 ou 50; & s'en rapportant au sentiment du prince des Apôtres, il le confirma par des raisons pleines de sagesse & de force. S. Paul l'appelle une des colonnes de l'Eglise. Ananus II, grand-sacrificateur des Juifs, le fit condamner & le livra au peuple. Eusebe, après Hégésippe, dit que les Juifs l'ayant pressé de désavouer publiquement la doctrine de J. C., il l'avoit soutenue avec une merveilleuse constance; & que cette confession faite sur les degrés du temple, mettant en fureur les Pharisiens ses principaux ennemis, ils le précipiterent en bas. Un foulon acheva de le tuer d'un coup de levier, l'an 62 de J. C. Flave-Josephe dit qu'Ananus le livra au peuple pour être lapidé; mais cette circonstance se concilie aisément avec le récit de la mort tel que nous le rapportons; soit que le peuple lui ait effectivement jeté des pierres, soit que dans sa fureur il ait prévenu le supplice décerné. Le même historien juif ajoute que tous les gens de bien furent indignés de cette cruauté. Ce passage est sur-tout remarquable par les rapports qu'il a avec celui qui regarde J. C., & sur lequel on a tant disputé, sans contester celui-ci, qui forme un très-fort préjugé en faveur de l'authenticité de l'autre. *Cæsar de Festi morte accepto nuntio, Albinum in Judæam misit præsidem. Junior Ananus, audax & ferox ingenio, tempus opportunum se nactum ratus, mortuo Festo, Albino adhuc, agente in itinere, concilium*

*judicum advocat, statutumque coram eo fratrem Jesu Christi, Jacobum nomine, & unâ quosdam alios, reos impietatis peractos, lapidandos tradidit: quod factum omnibus in eâ civitate bonis & legum studiosis vehementer displicuit* (Joseph. l. 20, Ant. c. 8). Il nous reste de ce S. Apôtre une *Épître*, qui est la première entre les Canoniques. Elle est adressée aux tribus d'Israël dispersées; c'est-à-dire aux fideles d'entre les Juifs, qui étoient répandus en diverses provinces. Il combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisoient du principe de S. Paul, qui dit que » c'est la foi, & non les œuvres de la loi, qui nous rend » justes devant Dieu ». S. Jacques y établit fortement la nécessité des bonnes œuvres. On lui attribue encore une *Liturgie*, dont parle S. Procle, patriarche de Constantinople, ainsi que le concile *in Trullo*. Mais il n'est pas vraisemblable qu'elle soit de lui, quoiqu'elle soit d'une très-haute antiquité. Elle fut traduite en latin par Léon Tufchus, qui y joignit celles de S. Basile & de S. Jean-Chrysostome. Claude de Saintes y ajouta des dissertations & des notes savantes. Ce recueil, rare & curieux, fut imprimé à Anvers en 1560, in-8°. On trouve aussi la Liturgie de S. Jacques dans les *Apocryphes* de Fabricius. — Quelques auteurs attribuent l'*Épître* Canonique à S. Jacques le Majeur, mais ce sentiment est peu fondé & peu suivi. — Cajetan, Grotius, Hammond, & les Bollandistes, en distinguant Jacques, fils d'Alphée (Matth. x. 3. Luc vi.



15), d'avec Jacques; fils de Cléophas, reconnoissent trois Saints Jacques, dont le 3e. est ce dernier, frere (c'est-à-dire cousin) du Sauveur, évêque de Jérusalem, qui, selon eux, n'a pas été du nombre des douze Apôtres, quoique S. Paul lui donne ce nom dans l'Épître aux Galates (chap. I, 19), parce qu'il en avoit le zele; qu'il en remplissoit les fonctions, & jouissoit de la plus grande considération dans l'Eglise. Ce qui forme un grand préjugé pour l'opinion commune, c'est que dans le Canon de la Messe, piece de l'antiquité la plus respectable, on ne fait mention que de deux Jacques, & que certainement le troisieme, quand même il n'auroit point été des 12 Apôtres, y eût été placé avant S. Lin, S. Clément, &c. On ne trouve aussi nulle part la sêre d'un S. Jacques distingué des deux Apôtres.

JACQUES, (S.) évêque de Nisibe, sa patrie, & docteur de l'Eglise Syrienne, se fit un nom immortel par la charité héroïque & le zele éclairé qu'il fit éclater, lorsque les Perles assiègerent cette ville en 338 & 350. Ce saint prélat mourut peu de tems après. Il avoit assisté au concile de Nicée. Il reste de lui *XVIII Discours*, où plusieurs points de morale, de théologie & de discipline ecclésiastique sont éclaircis; Rome, 1756, in-fol., en arménien & en latin par Nicolas Antonelli, chanoine de l'Eglise de Latran, avec des notes & une dissertation *De Ascetis*, longue & savante. S. Athanase les appelle des monumens de la

simplicité & de la candeur d'une ame apostolique. S. Jacques avoit confessé la foi durant la persécution de Maximin II; c'est un illustre témoin de la tradition du 4e. siècle. Joseph Assemani a donné dans sa *Bibliothèque Orientale* quelques *Lettres* du même Saint.

JACQUES, (S.) hermite de Sancerre, ainsi appelé par les étrangers, quoique sa solitude fût à *Saxiacum*, fort éloignée de Sancerre, étoit grec de naissance. Après divers voyages, il vint en France l'an 859, & mourut dans la solitude de *Saxiacum*, vers 865.

JACQUES, premier patriarche des Arméniens, s'est fait un nom principalement par une *Version* en arménien de la Bible. Il n'en est cependant pas l'auteur; car elle est plus ancienne: mais on lui en doit la publication; il envoya pour cet effet l'évêque Oscan en Europe. Elle fut imprimée en Hollande, in-4°, l'an 1666.

JACQUES I, roi d'Arragon, surnommé le *Guerrier*, monta sur le trône en 1213, après la mort de son pere Pierre le Catholique. Plusieurs grands seigneurs avoient profité de sa minorité pour se soustraire à l'autorité royale; il les défit. Il conquit ensuite les royaumes de Majorque & Minorque, de Valence, & plusieurs autres terres sur les Maures qui les avoient usurpées. Peu de regnes ont été aussi glorieux & aussi agités que le sien. Il voulut se faire couronner au concile de Lyon par Grégoire X, mais ce pape ayant exigé qu'il rendît hommage au Saint-Siege de la couronne d'Arragon comme



avoient fait plusieurs de ses prédécesseurs, il renonça à l'honneur du couronnement, pour conserver l'indépendance de sa couronne; cependant il traita cette affaire si délicatement, que le pape n'en fut point offensé. Il mourut à Valence en 1276, après 63 ans de regne. Avant d'expirer, il céda la couronne à son successeur, & se revêtit de l'habit de l'ordre de Cîteaux, faisant vœu de mourir dans le cloître, si sa santé se rétablissoit. Son excessive foiblesse pour le sexe lui causa de violens chagrins, de la honte & des rémords.

**JACQUES II**, roi d'Arragon, fils de Pierre III, & petit-fils du précédent, succéda à son frere Alfonse III en 1291. Il soumit la Sicile, sur laquelle il avoit des prétentions par sa mere Constance de Sicile. Il fut moins heureux dans une guerre qu'il entreprit contre les Maures & contre les Navarrois. A une assemblée des états du royaume, il fit ordonner que l'Arragon, Valence & la Catalogne seroient irrévocablement unis à la couronne. Il mourut à Barcelone en 1327, après 36 ans de regne. Ce prince vivra dans la mémoire des hommes, par son courage, sa grandeur d'ame, son équité & sa modération. Dans une succession qui lui étoit échue & qu'on lui contestoit, au-lieu d'employer l'autorité, il eut recours, comme un simple citoyen, au grand-justicier du royaume.

**JACQUES I**, roi d'Ecosse, fils de Robert III, fut pris, en passant en France, par les Anglois, qui le tinrent 18 ans en prison, & ne le mirent en

liberté qu'en 1424, à condition qu'il épouserait Jeanne, fille du comte de Sommerfet. Il fit punir quelques-uns de ceux qui avoient gouverné le royaume durant sa prison; & fut assassiné dans son lit, en 1437, par les parens de ceux qu'il avoit fait punir: il fut percé de 26 coups d'épée. On assure que ce prince se déguisoit quelquefois en habit de marchand, pour apprendre par lui-même comment se gouvernoient ses officiers.

**JACQUES II**, roi d'Ecosse, succéda à Jacques I, son pere, à l'âge de 7 ans. Il donna du secours au roi Charles VII contre les Anglois, punit rigoureusement les seigneurs qui s'étoient révoltés contre lui, & fut tué au siege de Roxburg d'un éclat de canon, en 1460, à 29 ans, & le 22. de son regne. Marie de Gueldre, femme courageuse, épouse de ce roi, vint au siege & fit emporter la place. Jacques étoit un prince actif & courageux, ennemi implacable des Anglois, contre lesquels il ne cessa de faire des tentatives.

**JACQUES III**, roi d'Ecosse, monta sur le trône après Jacques II, son pere. Séduit par quelques astrologues, il fit arrêter ses deux freres Jean & Alexandre. Le premier fut massacré; & le second s'étant enfui, arma contre lui, le prit prisonnier, & le délivra ensuite. Mais ses cruautés ayant irrité ses sujets, ils se révolterent contre lui. Il fut tué dans une bataille qu'ils lui livrerent en 1488, à 35 ans.

**JACQUES IV**, roi d'Ecosse, prince pieux & amateur de la justice, succéda à Jac-



ques III, son pere, à l'âge de 16 ans, défit les grands du royaume qui s'étoient révoltés contre lui, prit le parti de Louis XII, roi de France, contre les Anglois, & fut tué à la bataille de Floddenfield en 1513. On dit que sa dévotion l'avoit porté à s'entourer d'une chaîne, à laquelle il ajoutoit une boucle toutes les années. C'est un des plus grands rois qu'ait eu l'Ecosse.

JACQUES V, roi d'Ecosse, n'avoit qu'un an & demi lorsque Jacques IV, son pere, mourut. Sa mere, Marguerite d'Angleterre, eut part au gouvernement pendant sa minorité : ce qui causa des troubles, qui ne furent appaisés, que quand le roi voulut gouverner par lui-même à l'âge de 17 ans. Jacques V ayant amené 16,000 hommes au secours de François I, contre Charles-Quint, François lui donna par reconnoissance Magdelene, sa fille ainée, en mariage, en 1538. Cette princesse étant morte 2 ans après, Jacques V épousa en secondes nocces Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise, veuve de Louis d'Orléans, duc de Longueville. Il mourut le 13 décembre 1542, laissant Marie Stuart pour héritière, dont la reine étoit accouchée seulement 8 jours auparavant. Ce prince, ami de la justice, de la paix & de la religion, défendit les autels contre les réformateurs qui vouloient les renverser.

JACQUES VI, roi d'Ecosse, dit *le Jeune*, depuis qu'il fut roi d'Angleterre & d'Irlande, étoit fils de Henri Stuart, & de l'infortunée Marie Stuart.

Cette reine étoit enceinte de 5 mois, lorsque son conseiller Rizzio fut poignardé à ses yeux. La vue des épées nues & sanglantes fit sur elle une impression, qui passa jusqu'au fruit qu'elle portoit. Jacques I, qui naquit 4 mois après cette funeste aventure, en 1566, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort que fit son esprit pour surmonter cette disposition de ses organes (preuve de fait, entre mille autres, contre les physiciens qui nient l'influence de l'imagination des meres sur les enfans qu'elles portent). Après la mort d'Elizabeth qui l'avoit nommé son successeur, il monta sur le trône en 1603, & régna sur l'Ecosse, l'Angleterre & l'Irlande. Ce prince, fils d'une mere si catholique, signala son avènement à la couronne par un édit qui ordonnoit à tous les prêtres catholiques, sous peine de mort, de sortir d'Angleterre. Ceux qui les receloient étoient également mis à mort comme criminels de leze-majesté. On n'entendoit parler que d'exécutions, & le sang des seigneurs catholiques couloit tous les jours sur les échafauds, dans presque toutes les villes des trois royaumes. Quelques furieux résolurent en 1605 de finir ce carnage, en exterminant d'un seul coup le roi, la famille royale, & tous les pairs du royaume. Ils résolurent de mettre 36 tonneaux de poudre sous la chambre où le roi devoit haranguer le parlement. Tout étoit prêt; on n'attendoit que le jour de l'assemblée pour exécuter ce forfait. Une lettre anonyme qu'un



des conjurés écrivit à un de ses amis pour le détourner de l'assemblée, fit soupçonner la conspiration. On visita tous les souterrains, & l'on trouva à l'entrée de la cave, qui étoit au-dessous de la chambre, un artificier habile, qui peu d'heures après devoit faire jouer la mine & anéantir le parlement. La crainte arracha tout le secret de la conspiration à ces malheureux. Quelques-uns des conjurés furent tués en se défendant; plusieurs sortirent du royaume; huit furent pris & exécutés (voyez les articles de GARNET & d'OLDECORN).  
 » Quelques écrivains, dit  
 » Ladvocat, *Dictionnaire his-*  
 » *torique*, ont accusé les Jé-

» suites d'avoir eu part à cette  
 » conjuration; mais M. An-

» toine le Fevre de la Boderie,  
 » dans ce tems-là ambassadeur  
 » de France en Angleterre,  
 » & depuis beau-pere de M.  
 » Arnaud d'Andilly, les jus-

» tifie pleinement de cette ac-

» cusation dans ses *Négocia-*  
 » *tions* (imprimées en 1749).  
 Plusieurs auteurs ont écrit que cette conspiration avoit été imaginée par le ministre Cécil, & qu'il en fit lui-même proposer artificieusement le plan par des personnes de confiance à des Catholiques, qu'il savoit être au désespoir des cruautés qu'on exerçoit contre eux. M. Higgons, dans son *Coup-d'Œil sur l'Histoire d'Angleterre* (édit. de La Haye, 1727, p. 252) en parle dans ces termes :

» Quelques-uns assurent que  
 » ce complot fut formé à coups  
 » de marteau dans les forges  
 » de Cécil, qui l'avoit d'abord  
 » préparé pour le regne d'Éli-

» zabeth; mais qui prévenu  
 » par la mort de cette prin-

» cesse, résolut de le mettre  
 » en œuvre sous le regne de  
 » Jacques I, dans le dessein  
 » de soulever à un tel point  
 » la nation contre les Catho-

» liques, qu'elle les chassât  
 » tous, & qu'il pût ensuite  
 » s'emparer de leurs biens;  
 » que pour y réussir, il se  
 » servit, de ses émissaires se-

» crets, qui engagerent quel-

» ques têtes chaudes à entre-

» prendre vivement cette af-

» faire, sans qu'ils fussent que  
 » le plan du complot venoit  
 » de lui en droiture. Mais je  
 » veux bien que cela ne soit  
 » pas certain: toujours est-il  
 » indubitable que la cour de  
 » Londres fut informée de  
 » cette trahison par la voie  
 » de France & d'Italie, long-

» tems avant la prétendue dé-

» couverte, & que Cécil qui  
 » savoit toute l'affaire, fut ce-

» lui qui fabriqua cette lettre  
 » à milord Montaigne, pour  
 » faire paroître quelque chose  
 » de merveilleux dans cette  
 » découverte, & donner lieu  
 » au roi d'admirer ses talens.

M. Challoner, évêque de Dibra, vicaire apostolique à Londres, dans des *Mémoires* imprimés à Londres en 1741, & l'auteur de la *Grammaire politique*, parlent de la même manière de cette conjuration. La terreur que Jacques répandit parmi les Catholiques, ne le fit pas respecter des Presbytériens, ni des Anglicans, moins encore des nations étrangères. Son regne fut méprisé au-dehors & au-dedans. Étant à la tête du parti protestant en Europe, il ne le soutint pas  
 contre



contre les Catholiques, dans la grande crise de la guerre de Bohême. Jacques abandonna son gendre l'électeur palatin, négociant quand il falloit combattre; trompé à la fois par la cour de Vienne & par celle de Madrid; envoyant toujours de célèbres ambassades, & n'ayant jamais d'alliés. Son peu de crédit chez les nations étrangères contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devoit avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva un grand déchet, par le creuset où il la mit lui-même, en voulant lui donner trop de poids & trop d'éclat. Il ne cessoit de dire à son parlement, que « Dieu » l'avoit fait maître absolu; » que tous leurs privilèges » n'étoient que des concessions » de la bonté des rois ». Par là il excitoit les parlemens à examiner les bornes de l'autorité royale & l'étendue des droits de la nation. Ce fut dans celui de 1621 que se formerent les deux partis, si connus, l'un sous le nom de *Torys* pour le roi, l'autre sous le nom de *Wighs* pour le peuple. L'éloquence pédantesque du roi ne servit qu'à lui attirer des critiques sévères. On ne rendit pas à son érudition toute la justice qu'il croyoit mériter. Henri IV ne l'appelloit jamais que *Maître Jacques*, & ses sujets ne lui donnoient pas des titres plus flatteurs. Ce qui aliéna sur-tout le cœur de ses sujets, ce fut son abandonnement à ses favoris. Un Ecossois nommé *Carr* le gouverna absolument, & depuis il quitta ce favori pour George de Villiers, connu sous le nom de

*Tome V.*

*Duc de Buckingham*, comme une femme abandonne un amant pour un autre. Il mourut en 1625, à 59 ans, après 22 ans de regne, avec la réputation d'un prince plus indolent que pacifique, d'un roi pédant & d'un politique mal-habile. On auroit dit qu'il n'étoit que passager du vaisseau dont il étoit, ou devoit être le pilote. « Jacques I, dit un histo- » rien, prince à petites idées, » & qui croyoit s'agrandir en » sortant de sa sphère, ren- » dit une ordonnance, pour » autoriser les danses & les » jeux, qui servoient de dé- » lassement au peuple les jours » de fêtes. Il fut rigoureuxse- » ment enjoint aux évêques & » aux magistrats de tenir la » main à l'exécution, comme » à une chose de première » importance. Aussi le roi al- » léguoit-il deux raisons de pre- » mier ordre, savoir, la crainte » de rendre les protestans stu- » pides, & l'espérance d'attirer » à eux les papistes. Vues mer- » veilleuses pour les progrès » du pur Evangile! Quoi de » plus beau que d'y attirer les » hommes, en les faisant dan- » ser sous l'abri des loix & sous » l'attache de la Religion ». On reconnoît dans cette conduite de Jacques celle de tous les oppresseurs de la Religion, de la liberté & des loix, celle des tyrans de Rome & de la Grece: les fêtes & les jeux étoient toujours appelés au secours de la violence, pour distraire & étourdir la multitude, pour l'aveugler sur les maux publics. Jacques est le premier qui a pris le titre de roi de la Grande-Bretagne. On ne peut

E



lire sans indignation la patience avec laquelle il souffrit l'insolence de Buchanan, qui osa lui dédier un livre où cet auteur soumet les rois au jugement de leurs sujets, & à des peines dont la plus sévère n'est pas la déposition. Ce que cet historien mercenaire écrit faussement touchant Marie-Stuart, devoit trouver dans le cœur d'un fils un peu plus de vivacité contre le calomniateur d'une mere. On a de lui : I. Quelques ouvrages de controverse, intitulés bizarrement & écrits de même : *Le triple coin pour le triple nœud* ; *Tortura torti* : celui-ci est contre Bellarmin, qui dans un de ses ouvrages avoit pris le titre de *Matthæus tortus*. II. *La vraie Loi des Monarchies libres*. III. *Des Discours au Parlement*. Ses ouvrages prouvent que son génie étoit un peu au-dessus du médiocre : sans être un auteur méprisable, ce n'étoit point un homme sublime. Il commenta aussi l'*Apocalypse*, & voulut prouver que le *Pape est l'Antechrist*. Ses ennuyeuses productions furent recueillies à Londres en 1619, in-fol.

JACQUES II, roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, né à Londres en 1633, de l'infortuné Charles I & de Henriette de France, fut proclamé duc d'Yorck dès le moment de sa naissance ; mais les cérémonies de la proclamation furent différées jusqu'en 1643. Les horreurs des guerres civiles l'obligerent de se sauver en 1648, déguisé en fille. Il passa en Hollande, de là en France, où il se signala sous le vicomte de Turenne ; & ensuite en Flan-

dre, où sa valeur n'éclata pas moins sous don Juan d'Autriche & le prince de Condé. Charles II, son frere aîné, ayant été rétabli sur le trône de ses peres, Jacques le suivit en Angleterre, & fut fait grand-amiral du royaume. Il remporta en 1665 une victoire signalée, après un combat très-opiniâtre sur Opdam, amiral de Hollande, qui périt dans cette journée avec 15 ou 16 vaisseaux. Généralissime des deux armées navales de France & d'Angleterre en 1672, il fut vaincu par l'amiral Ruyter ; mais il montra beaucoup de courage dans sa défaite. Jacques II, digne du trône par son courage & ses vertus, y monta après la mort de son frere en 1685. Attaché à la Religion Catholique depuis sa jeunesse, il résolut de la rétablir & réparer toutes les injustices que les sectaires lui avoient fait essuyer. Il révoqua le serment du *Test*, par lequel on abjuroit la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie. Cette loi inique, impie & absurde, qui excluait des charges & du parlement tous ceux qui refusoient de s'y soumettre, avoit été portée contre les Catholiques sous le regne de Charles II. Jacques accorda ensuite la liberté de conscience à tous ses sujets, afin que les Catholiques pussent en jouir sans jalousie. Le Jésuite Peters, son confesseur, fut accusé de n'avoir pas assez modéré le zele du monarque, & de l'avoir poussé dans le précipice : plusieurs écrivains l'ont justifié de ce reproche ; & la chose n'étoit certainement pas difficile. Jacques a-t-il fait couler des ruisseaux de sang pour



soutenir la vraie Religion, comme Élisabeth, Jacques I & Henri VIII en firent couler pour établir le protestantisme? Il se borna à demander pour ceux de sa communion, cette tolérance tant prêchée par nos philosophes, mais qu'ils transforment en *fanatisme*, en *superstition*, dès qu'on la réclame pour le vrai culte (*voyez FERDINAND II, PHILIPPE II*). Les hérétiques, déjà alarmés, acheverent de s'agrir par le spectacle d'un nonce qui fit son entrée publique à Londres. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, stathouder de Hollande, & gendre de Jacques II, appelé par les mécontents pour régner à sa place, vint détrôner son beau-pere en 1688. Dans ces circonstances, Jacques garda la modération la plus grande. Après avoir renouvelé aux mécontents la promesse d'assembler un parlement libre, il leur dit: » Si on a quelque chose de plus » à demander, je suis prêt à » l'accorder. Et si après cela » quelqu'un de vous n'est pas » satisfait, il n'a qu'à se déclara- » rer. Je veux bien accorder » des passe-ports à ceux qui » voudront aller trouver le » prince d'Orange, afin de leur » épargner la honte d'une tra- » hison ». C'est Rapin-Thoyras lui-même, qui rapporte ce discours, qui ne produisit aucun effet sur un peuple égaré. Le monarque détrôné alla chercher un asyle en France, après s'être vu chassé de sa maison, arrêté prisonnier à Rochester, insulté par la populace, & après avoir reçu les ordres du prince d'Orange dans son propre palais, Jacques II alla des-

tendre à Paris chez les Jésuites: il étoit, dit-on, Jésuite lui-même; étant encore duc d'Yorck, il s'étoit fait associer à cet ordre par quatre Jésuites Anglois; mais c'est un conte fondé sur ce faux préjugé, que tout ce qui est zélé catholique est jésuite, on tient en quelque chose au jésuitisme. Louis XIV lui donna en 1689 une flotte & une armée pour aller conquérir son royaume. Il passa en Irlande, où milord Tyrconell maintenoit encore l'autorité royale; mais Guillaume l'en chassa bientôt. Jacques II fut battu à la bataille de la Boyne en 1690, & sa défaite assura la couronne à l'usurpateur. Le monarque détrôné, désespérant de recouvrer son royaume, passa le reste de ses jours à Saint-Germain, se consolant de ses revers par les principes de la religion & de la bonne philosophie. Il y vécut des bienfaits de Louis XIV, & d'une pension de 70 mille francs, que lui faisoit sa fille Marie, reine d'Angleterre, après lui avoir enlevé sa couronne. Il mourut le 16 septembre 1701, à 68 ans, détrompé de toutes les grandeurs humaines. Il dit à son fils, quelques heures avant de mourir: » Si jamais vous remontez sur » le trône de vos ancêtres, par- » donnez à tous mes ennemis, » aimez votre peuple, conservez la Religion Catholique, » & préférez toujours l'espérance d'un bonheur éternel » à un royaume périssable ». Il fit ensuite approcher les seigneurs protestans & ses domestiques de la même religion, qui se trouverent dans sa chambre. » Il les exhorta, dit l'auteur de



» sa Vie, chacun en particulier,  
 » à embrasser la Religion Ca-  
 » tholique, les assurant que  
 » s'ils suivoient l'avis qu'il  
 » leur donnoit, ils ressenti-  
 » roient la même consolation  
 » que lui dans l'état où ils le  
 » voyoient. Sur-tout il leur fit  
 » remarquer que le témoignage  
 » qu'il rendoit en ce moment  
 » à l'Eglise, étoit le témoi-  
 » gnage d'un mourant ». Jac-  
 » ques Il avoit peu de génie pour  
 » les affaires, mais beaucoup de  
 » bonne volonté & de zèle pour  
 » le bien. On disoit de lui, en le  
 » comparant à son frere: « Char-  
 » les pourroit tout voir s'il le  
 » vouloit, & Jacques voudroit  
 » tout voir s'il le pouvoit ».  
 Son attachement à la France  
 contribua beaucoup à sa chute,  
 parce qu'il souleva contre lui  
 l'Espagne, l'Empire, la Hol-  
 lande, & les Anglois même,  
 que l'humeur trop guerrière &  
 les succès de Louis irritoient  
 ou inquiétoient. « Jamais, dit  
 » le maréchal de Berwick ( fils  
 » naturel de Jacques ), l'inten-  
 » tion du pape Innocent XI,  
 » de l'empereur & du roi d'Es-  
 » pagne, ne fut de détrôner le  
 » roi d'Angleterre; & pour  
 » preuve, Don Pedro Ron-  
 » quillo, ambassadeur d'Es-  
 » pagne à Londres, dans une  
 » audience particulière qu'il  
 » demanda exprès, fit entre-  
 » voir clairement au roi que  
 » l'orage le menaçoit; mais  
 » en même tems il l'assura, au  
 » nom de la maison d'Autriche,  
 » que s'il vouloit entrer dans  
 » la ligue, il n'y auroit rien  
 » à craindre, & que tout l'ef-  
 » fort se tourneroit contre la  
 » France ». Sa vie privée fut  
 un spectacle des principales

vertus de l'homme & du chré-  
 tien. Dépourvu d'argent, se  
 contentant d'une nourriture fru-  
 gale, fort ingénu, franc, droit  
 & sincère, il eut des amis d'au-  
 tant plus vrais qu'ils étoient  
 sans espérance & sans préten-  
 tion. On a publié sa *Vie*,  
 Bruxelles, 1740, in-12, sage-  
 ment écrite. On trouve à la fin  
 quelques-unes de ses *pensées*,  
 dont celle-ci qui est en forme  
 de prière, nous a paru la plus  
 remarquable. « Je vous rends,  
 » ô mon Dieu! de très-hum-  
 » bles actions de grâces de  
 » m'avoir ôté mes trois royau-  
 » mes. Vous m'avez réveillé  
 » par-là de la léthargie du  
 » péché. Si vous ne m'aviez  
 » retiré de ce malheureux état,  
 » j'étois perdu pour jamais. Je  
 » vous remercie encore, mon  
 » Dieu, de ce qu'il vous a  
 » plu me bannir dans un pays  
 » étranger, où j'ai appris les  
 » devoirs du Christianisme, &  
 » où je me suis efforcé de les  
 » remplir ». Ce monarque laissa  
 un fils, Jacques III, mort à  
 Rome le 2 janvier 1766: prince  
 cher à la Religion & à l'humani-  
 té, par ses vertus & sa piété  
 éclairée. Le prince Charles-  
 Edouard, mort à Rome en  
 1788 ( voyez EDOUARD Char-  
 les ), & Henri-Benoît, cardina-  
 l d'York, sont les derniers  
 rejetons de cette famille illustre  
 & infortunée; victime, comme  
 tant d'autres, des nouvelles  
 sectes que l'imprudence des  
 souverains laisse germer dans  
 l'état, & qui préparent à leurs  
 successeurs les catastrophes les  
 plus funestes.

JACQUES DE VORAGINE  
 ou JACQUES DE VARAZE, né  
 dans l'état de Genes, vit le



jour vers 1230. Il se fit Dominicain, fut provincial & définitiveur de son ordre, & ensuite archevêque de Genes en 1292. Il édifia cette église par ses vertus, & tâcha de l'instruire par ses ouvrages. Le plus connu est intitulé: *Légende dorée*. Ce prélat plus pieux qu'éclairé, mourut en 1298. La 1<sup>re</sup>. édition en latin de sa *Légende* est de Cologne 1470; la traduction italienne de Venise est de 1476; la 1<sup>re</sup>. édition de la traduction françoise, par Jean Batallier, est de Lyon, 1476. Ces trois éditions sont in-fol., & fort rares. Les Protestans ont fait de cette Légende une espece de triomphe contre les Catholiques, en décriant cet ouvrage, comme si ceux-ci étoient intéressés à le défendre. Ce n'est pas aux Protestans qu'on en doit la première critique: Claude d'Espences, docteur de Paris, Melchior Canus, Jean-Louis Vivès l'appellerent une *Légende de fer*, &c., dès le 16<sup>e</sup>. siècle. Elle a été désapprouvée par le P. Bérenger de Landore, général des Dominicains, mort en 1330, qui chargea le P. Bernard Guidonis d'en publier une autre, fondée sur de meilleurs actes. Il y a cependant quelques savans qui ne la trouvent pas aussi méprisante que les Protestans nous la représentent (voyez Bollandus, *Prologus ad Acta Sanctorum*, p. 19, §. 4; & le P. Touron, *Histoire de son ordre*, pag. 594 & 603). (Voyez CATHERINE, ROCH). On a encore de cet écrivain une *Chronique de Genes*, publiée dans le tom. 26 du recueil des *Ecrivains d'Italie*, par Muratori; & un grand nombre

de *Sermons*, 1589, 1602, 2 vol. in-8<sup>o</sup>.

JACQUES DE VITRI, naquit dans un petit bourg de ce nom, près de Paris. Il fut curé d'Argenteuil. Frappé de la réputation de piété que s'étoit acquise Marie d'Oignies, il se retira aux Pays-Bas, dans le monastere de ce nom, & s'y fit chanoine-régulier. Il suivit ensuite les Croisés dans la Terre-Sainte, fut fait évêque d'Acree, autrement Ptolémaïde, puis patriarche de Jérusalem, obtint le chapeau de cardinal & l'évêché de Frascati. Employé en diverses légations, il y montra beaucoup de talent & de zele. Il mourut à Rome en 1244, & ordonna que son corps seroit transporté à Oignies, sur la Sambre, monastere où il avoit embrassé la vie religieuse, & où l'on voit son tombeau en pierre de touche. On a de lui: I. Trois livres de l'*Histoire Orientale & Occidentale*, en latin. Les 2 premiers parurent à Douay avec la *Vie de l'auteur*, 1597, & le 3<sup>e</sup>. dans le *Traité de Cruce* du P. Gretzer. Jacques Bongars a inséré le premier & le troisieme dans les *Gesta Dei per Francos*, Hanau, 1611. Dom Martenne a fait imprimer un troisieme livre de l'*Histoire Orientale* dans le 3<sup>e</sup>. vol. des *Anecdotes*, différent de celui publié par Gretzer, & y a joint quatre *Lettres* du même prélat, qui n'avoient pas vu le jour. II. *Vie de la pieuse Marie d'Oignies*, insérée dans la *Vie des Saints* de Surius, & dans les *Acta Sanctorum*. On conserve le manuscrit dans le monastere d'Oignies. III. *Des Sermons sur les Evangiles & les Epîtres*, Anvers, 1575.



JACQUES DE TERAMO , voyez PALLADINO.

JACQUES VALENCE , voy. PARÈS.

JACQUES DE CLUSA , voy. CLUSA.

JACQUES , (Frere) voyez BAULOT (Jacques).

JACQUET , (Pierre) avocat au parlement de Paris, mort à Grenoble sa patrie, au mois d'avril 1766, se fit ordonner prêtre à l'âge de plus de 60 ans. Il donna des preuves de son savoir dans différens ouvrages, dont quelques-uns n'eurent qu'un succès médiocre. Nous avons de lui : I. *Un Commentaire sur la Coutume de Touraine*, 1761, 2 vol. in-4°. II. *Commentaire sur toutes les Coutumes*, 1764, 2 vol. in-4°. III. *Traité des Fiefs*, 1762, in-12. IV. *Traité des Justices de Seigneur & des Droits en dépendans*, 1764, in-4°. V. *La Clef du Paradis, ou Prieres Chrétiennes*, 1765, in-12 & in-18.

JADDUS ou JADDOA , souverain pontife des Juifs, dont le pontificat est célèbre par un événement singulier, rapporté par l'historien Joseph, mais dont on ne trouve aucune trace dans la Bible, parce qu'aucun livre saint ne correspond à cette époque. Alexandre-le-Grand, irrité contre les Juifs qui n'avoient pas voulu fournir des vivres à son armée pendant le siège de Tyr, vint à Jérusalem dans le dessein de se venger de leur refus. Jaddus eut recours à Dieu, qui lui ordonna d'aller au-devant d'Alexandre, revêtu de ses habits pontificaux, lui promettant d'adoucir le cœur du roi. En effet, Jaddus

étant sorti à la tête de ses prêtres & de son peuple, Alexandre se jeta aux pieds du grand-prêtre, & adora le nom de Dieu écrit sur la lame d'or qu'il portoit au front. Parmenion lui demanda la raison d'une telle conduite. Ce prince lui avoua que, lorsqu'il étoit encore en Macédoine, plein du projet de la guerre contre les Perses, ce même homme devant lequel il s'étoit prosterné & revêtu des mêmes habits, lui avoit apparu en songe, & l'avoit exhorté à passer l'Hellespont, l'assurant que son Dieu lui feroit vaincre les Perses. Ensuite ce conquérant étant entré dans la ville, Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, qui prédisoient la destruction de l'empire des Perses par un roi de Grece. Alexandre partit de Jérusalem, après y avoir sacrifié, & avoir comblé les Juifs de ses bienfaits. Jaddus tenoit le pontificat vers l'an 333 avant J. C.

JÆGER , (Jean-Wolfgang) théologien Luthérien, né à Stutgard en 1647, d'un conseiller du duc de Wirtemberg, eut la charge de son pere, & passa par divers emplois jusqu'en 1702, qu'il fut nommé professeur en théologie, chancelier de l'université, & prévôt de l'église de Tubinge. Ce savant mourut en 1720, après avoir donné plusieurs ouvrages au public. Les plus connus sont : I. *Une Histoire Ecclésiastique, comparée avec l'Histoire Profane*, Hambourg, 1709, 2 vol. in-fol. II. *Un Système & un Abrégé de Théologie*. III. *Plusieurs Traités de Théologie mystique*, où il attaque Poiret,



J A G

Fénélon, &c., 2 vol. in-8°. IV. Des Observations sur Puffendorf, & sur le traité du Droit de la Guerre & de la Paix de Grotius. V. Un Traité des Loix, in-8°. VI. Examen de la Vie & de la Doctrine de Spinosa. VII. Une Théologie morale. Tous ces ouvrages sont en latin.

JAFER EL SCADECK, étoit le 6e. des Imans, ou descendants d'Ali, à qui les Persans prétendent que le califat appartenoit légitimement. Ce fut lui qui ordonna que le Chrétien, le Juif ou l'Idolâtre qui se feroit Mahométan, jouiroit, comme héritier universel, de tout le bien de sa famille, à l'exclusion de ses freres & de ses sœurs; & même qu'il lui seroit permis de faire telle part qu'il lui plairoit, à son pere & à sa mere encore vivans. Cette loi, qui subsiste encore aujourd'hui, est un monument de l'intolérance la plus barbare, & en même tems le moyen le plus odieux de faire des prosélites. Quelle religion que celle qui attache sa propagation à de telles atrocités!

JAGELLON, roi de Pologne, voyez LADISLAS V.

JAHÉL, héroïne Juive, épouse d'Haber le Cinéen. Sisara, général de l'armée des Chananéens, ayant été défait par Barac, se cacha chez cette femme, qui le tua en lui enfonçant un clou dans la tête, l'an 1285 avant J. C. : action qu'on ne sauroit justifier, si l'on ne savoit à quel point les abominations & les cruautés des Chananéens avoient allumé la colere du ciel, & quelle fut la proscription sévère prononcée

J A I 71

contr'eux par Dieu même; proscription dont les Israélites furent les exécuteurs (voyez JOSUÉ, DAVID, AGAG, &c.). Il paroît du reste qu'en recevant Sisara chez elle, Jahel n'avoit pas envie de le tuer, & que la pensée ne lui en vint que lorsqu'elle le vit endormi, espérant finir une guerre cruelle & délivrer les Israélites d'un ennemi implacable.

JAI, voyez JAY.

JAILLE, voyez COUSTUREAU.

JAILLOT, (Alexis-Hubert) géographe ordinaire du roi de France, s'adonna d'abord à la sculpture; mais ayant épousé la fille d'un enlumineur de cartes, il prit du goût pour la géographie. Les Sansons lui cédèrent la plus grande partie de leurs dessins, qu'il fit graver avec autant de netteté que d'exactitude. Il ne cessa d'augmenter son recueil jusqu'à sa mort, arrivée en 1712. Les Cartes qui concernent la France, entrent dans un grand détail, & sont la plupart exactes. Celle de la Lorraine est la meilleure qui ait été faite jusqu'ici sur ce pays. Ses descendants ont marché sur ses traces. — Jean-Baptiste Renou de Chauvigné, de Paris, épousa une des petites-filles de Jaillot, & prit ce nom; il devint géographe ordinaire du roi de France, & mourut le 5 avril 1780, après avoir publié : *Recherches critiques, historiques & topographiques sur la ville de Paris, avec le plan de chaque quartier*; 1772, 5 vol. in-8° avec des plans : ouvrage savant, plein de recherches, & par-là peu agréable à des esprits superficiels.



**JAIR**, juge des Hébreux l'an 1209 avant J. C. Sous lui ce peuple fut réduit en servitude par les Philistins & les Ammonites, en punition de son idolâtrie. Jair jugea les Juifs pendant 22 années, en comprenant celles de leur esclavage, qui dura 18 ans.

**JAMBELLI**, (Frédéric) Mantouan, un des plus habiles ingénieurs & un des plus savans destructeurs des hommes, que son siecle ait produits, fut envoyé au secours d'Anvers par la reine Elizabeth, lorsque le prince de Parme mit le siege devant cette ville en 1585. Il inventa plusieurs machines pour détruire les travaux des assiégés; mais la persévérance des Espagnols & les expédiens par lesquels ils prévenoient ou reparoient les dégâts de ses machines, les rendirent inutiles aux assiégés qui furent obligés de se rendre.

**JAMBLIQUE**, nom de deux philosophes platoniciens. Le 1er. disciple d'Anatolius & de Porphyre, étoit de Chalcide, le 2e. d'Apamée en Syrie. Julien l'Apostat écrivit à celui-ci plusieurs lettres. Ce prince étoit admirateur de l'un & de l'autre; mais il poussa cette admiration trop loin, car il égale le premier à Platon, le philosophe le plus éloquent de l'antiquité. Il est assez étrange que ceux qui ont travaillé sur Jamblique, confondent ensemble ces deux philosophes. Quoiqu'ils aient porté le même nom, qu'ils aient vécu à-peu-près dans le même pays, & qu'ils aient eu tous deux un Sopatre pour disciple ou pour ami, il étoit néanmoins aisé de les distinguer par

le tems : l'un étoit mort sous Constantin, & l'autre sous Valens. Nous avons une *Histoire de la Vie & de la Secte de Pythagore*, sous le nom de *Jamblique*, Amsterdam, 1707, in-4°; mais on ne fait lequel des deux en est l'auteur. On est dans le même embarras par rapport à l'écrit contre la *Lettre de Porphyre, sur les Mysteres des Egyptiens*, Oxford, 1678, in-fol. Il avoit déjà été publié avec d'autres *Traité philosophiques*, Venise, 1497, in-fol. Cet ouvrage est un traité de théologie, dans lequel le Platonisme est ajusté sur le Christianisme, la philosophie ayant cherché dans tous les tems à se parer des lumieres de la Religion. Les *Remarques sur l'Arithmétique & le Traité du Destin* de Nicomaque, publiées en latin à Arnheim, 1668, in-8°, passent pour être du Chalcidien.

**JAMBRI**, dont la famille faisoit sa demeure à Medaba, assassina Jean, frere de Judas Machabée & de Jonathas. Mais Jonathas en tira vengeance sur ses enfans dans le tems qu'ils menoient en grande pompe la fille d'un des plus qualifiés des Arabes, qui devoit épouser l'un d'eux. Il se cacha avec une troupe de soldats, & extermina cette race d'assassins.

**JAMES**, (Thomas) *Jamefus*, docteur d'Oxford & premier bibliothécaire de la bibliothèque Bodleienne, né à Newport en 1571, mort en 1629, avec une grande réputation de savoir; étoit un homme atrabilaire & mélancolique. Il est principalement connu par le *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque d'Oxford*, & par



un *Traité de l'Office de Juge chez les Hébreux & chez les autres peuples*, in-4°. Il a écrit aussi contre l'Eglise Romaine & contre les Jésuites. Il a voulu prouver dans un écrit particulier, 1626, in-4°, qu'il y avoit beaucoup de falsification dans le texte des saints Peres; mais ces preuves ont fait peu d'impression sur les gens sensés. C'est dans les mêmes vues qu'il composa en 1600, in-4°, le *Bellum Papale*, mais avec aussi peu de succès. Cette espece de satire qui fut imprimée à Londres, fut faite pour relever les différences qu'il y a entre l'édition de la Vulgate donnée par Sixte V, & celle donnée par Clément VIII (voyez BIANCHINI, BUKENTOP, AMAMA, CASTRO Léon de). Il s'étoit mis en tête que les Catholiques avoient corrompu l'écriture, les Conciles & les Peres pour les ajuster à leurs sentimens; il écrivit presque toute sa vie pour montrer ces prétendues corruptions, voulut même engager le parlement d'Angleterre à le seconder dans son entreprise, & ne fit que prouver au public son étrange prévention sur cet objet, & en même tems la conformité de la croyance catholique avec tous les livres & monumens de l'antiquité sacrée: car cette conformité devoit lui paroître bien évidente & bien incontestable, pour l'engager dans l'absurde système d'une falsification générale. On croit que Jamès est auteur d'une autre critique intitulée: *Fiscus Papalis, seu Catalogus Indulgentiarum & Reliquiarum urbis Romæ*, Londres, 1617, in-4°; plusieurs l'at-

tribuent à Guillaume de Cambridge.

JAMÈS, (Robert) médecin Anglois, né à Kinverston en 1703, s'est fait autant connoître par sa poudre fébrifuge que par ses ouvrages, dont le principal est un *Dictionnaire de Médecine*, 1743, 3 vol. in-fol., traduit en françois, & imprimé à Paris en 6 vol. in-fol. Il mourut le 23 mars 1776.

JAMIN, (Nicolas) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, natif de Dinan en Bretagne, passa une partie de sa vie à Paris, fut fait prieur de S. Germain-des-Prés, & mourut le 9 février 1782. Ceux qui sont attachés à la Religion, lui savent gré de ses productions, qui sont: I. *Pensées théologiques, relatives aux erreurs du tems*, 1768, in-12. Le choix des matieres, la précision & l'exactitude avec laquelle elles sont traitées, rendent cet ouvrage intéressant. L'auteur y ayant établi des maximes qui confondoient la *petite église*, les partisans de cette secte, qui ne sont pas rares dans la congrégation dont il étoit membre, eurent le crédit de faire supprimer l'ouvrage, par arrêt du conseil en 1769. II. *Le fruit de mes lectures*: c'est un recueil de beaux passages de différens auteurs. III. *Placide à Scholastique, sur la maniere de se conduire dans le monde*, 1775, in-12. IV. *Traité de la lecture chrétienne*, 1774, in-12. V. *Placide à Maclovie, ou Traité des scrupules*. Voyez le *Journ. hist. & littér.* 15 juillet 1774, p. 70.

JAMYN, (Amadis) poète François, contemporain & ami du poète Ronsard, né dans le



16e. siecle à Chaource en Champagne, mort vers l'an 1585, fut secrétaire & lecteur ordinaire du roi Charles IX. On trouve dans les ouvrages de ce poëte, de la facilité & du naturel. On le préfere même à Ronfard, quoique celui-ci ait une réputation bien plus étendue. Ses *Œuvres Poétiques*, imprimées en 1577 & 1584, 2 vol. in-12, consistent en pieces morales. On a encore de lui une *Traduction* des 13 derniers livres de l'*Iliade* d'Homere; celle des 11 premiers est de Hugues de Salel, 1580, in-8°. Jamyn avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse, & avoit parcouru la Grece, les isles de l'Archipel, l'Asie mineure, &c.

JANCIRE, voyez IDA-  
THYRSE.

JANET, (François CLOUET, dit) peintre François, florissoit sous les regnes de François II, Charles IX & Henri III. Son talent étoit la miniature. Il excelloit aussi à peindre le portrait. Ronfard en a fait l'éloge dans ses *Poésies*.

JANIÇON, (François-Michel) né à Paris en 1674, d'un avocat au conseil, passa en Hollande, s'y maria, & travailla long-tems aux gazettes d'Amsterdam, de Rotterdam & d'Utrecht. Mais son imprimerie ayant été supprimée à cause d'un écrit imprimé chez lui, il se retira à La Haye, où il eut le titre d'agent du landgrave de Hesse. Il y mourut en 1730, à 56 ans, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui, outre un ras de gazettes: I. La *Bibliothèque des Dames*, traduite de l'anglois, de Richard Stéele, un des auteurs du *Spéctateur*,

en 2 vol. in-12, 1717 & 1719; III. La *Traduction* d'une mauvaise Satyre contre les moines & les prêtres, publiée sous le titre burlesque de *Passé-Partout de l'Eglise Romaine, ou Histoire des tromperies des Prêtres & des Moines en Espagne*, Londres, 1724, 4 vol. in-12. L'ouvrage original est écrit en anglois par Ant. Gavin, prêtre Espagnol qui s'étoit fait ministre anglican. IV. *Etat Présent de la République des Provinces-Unies & des Pays-Bas qui en dépendent*, &c, 1729 & 1730, 2 vol. in-12. Ouvrage qui n'est pas exempt de défauts.

JANSENIUS, (Corneille) né à Hulst en Flandre, l'an 1510, mourut évêque de Gand en 1576, à 66 ans. Il eut cet évêché en 1568, à son retour du concile de Trente, où il avoit fait éclater son savoir & sa modestie. Il avoit été auparavant curé de S. Martin de Courtray, & ensuite professeur de théologie à Louvain, & doyen de S. Jacques de la même ville. Nous avons de lui: I. Une excellente *Concorde des Évangélistes*, in-fol. II. *Des Commentaires sur les Psaumes, les Proverbes, le Livre de la Sagesse, l'Ecclésiastique, & sur les Évangiles*. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec beaucoup de solidité & d'érudition, & sont généralement très-estimés. Le nom des deux *Jansenius* étoit *Jansen*, dont ils firent *Jansenius* en le latinisant suivant la coutume de leur siecle.

JANSENIUS, (Corneille) né en 1585 dans le village d'Accoy, près de Léerdam en Hollande, de parens catholiques, se rendit à Paris en 1604, après



avoir étudié à Utrecht & à Louvain. L'abbé de Saint-Cyran le plaça chez un conseiller, pour être précepteur de ses enfans. La même façon de penser sur certaines matières théologiques, unirent étroitement ces deux hommes. Saint-Cyran appella Jansenius quelque tems après à Bayonne, où ils étudierent ensemble pendant plusieurs années, cherchant dans S. Augustin, ce qui n'y étoit point, mais croyant ou voulant l'y trouver (voyez VERGER DE HAURANE). Le jeune théologien, revenu à Louvain en 1617, prit le bonnet de docteur en 1619, obtint la direction du college de Sainte Pulcherie, & enfin une chaire d'Écriture-Sainte en 1630. C'est dans ce tems qu'il se signala contre Gisbert Voet (voyez ce mot). L'université de Louvain le députa deux fois auprès du roi d'Espagne pour faire révoquer la permission accordée aux Jésuites de professer les humanités & la philosophie dans cette ville; on le lui accorda. Pour mériter les grâces de son souverain, il publia un livre contre la France, intitulé : *Mars Gallicus*, 1633, in-12; traduit en françois par Ch. Herfant, 1638, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec chaleur, fut composé à l'occasion de l'alliance que les François avoient faite avec les puissances protestantes. L'auteur y fait un portrait peu avantageux de la France, de ses alliances, de ses traités, & des motifs de ses guerres. Peu après la publication de ce livre, il fut nommé à l'évêché d'Ypres par Philippe IV; il fut sacré en 1636,

& il gouverna cette église jusqu'en 1638, qu'il mourut frappé de la peste. Ce prélat laissa des *Commentaires sur les Evangiles*, in-4°.; sur le *Pentateuque*, in-4°.; sur les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, Louvain, 1644, in-fol., pleins d'érudition, & écrits avec netteté. II. Lettres à l'abbé de Saint-Cyran, trouvées parmi les papiers de cet abbé, & publiées sous ce titre : *Naissance du Jansenisme découverte, ou Lettres de Jansenius à l'abbé de St.-Cyran, depuis l'an 1617 jusqu'en 1635*; Louvain, 1654, in-8°. III. L'ouvrage si célèbre, & trop célèbre, qui porte pour titre : *Cornelii Jansenii Episcopi, Augustinus, in quo hæreses Pelagii contra naturæ humanæ sanitatem, agritudinem, medicinam, recensentur*; Louvain, 1640, & Rouen, 1652, in-fol. Cette dernière édition est augmentée d'un *Ecrit*, où Jansenius fait le parallèle des sentimens & des maximes de quelques théologiens Jésuites, & des principes des Sémi-Pélagiens de Marseille, sans assez distinguer ce qu'il y a dans les écrits de ces Marseillois, d'opposé à la saine doctrine d'avec ce qui peut se concilier avec elle. Il doit y avoir à la fin le traité *De statu Parvulorum sine baptismo decedentium*. L'auteur dit avoir travaillé 20 ans à ce livre, & avoit lu, pour le composer, dix fois tout S. Augustin, & 30 fois ses traités contre les Pélagiens. Mais bien des écrivains prétendent que cet étalage de travail & de lecture n'est qu'une petite industrie, pour détourner l'attention des plagiats faits à Calvin. " Car c'est dans cet » hérésiarque, disent-ils, que



» Jansenius a pris ses opinions :  
 » mais comme d'un côté il ne  
 » vouloit pas avouer une telle  
 » source , & que de l'autre  
 » Calvin prétendoit avoir pris  
 » toutes les idées sur la grace  
 » dans S. Augustin ; Jansenius  
 » a cru qu'il étoit tout simple  
 » de faire à ce saint docteur  
 » honneur de son systême. Il  
 » est certain que la fameuse dis-  
 » tinction de l'*adjutorium quo*  
 » & de l'*adjutorium sine quo*  
 » *non* , répétée 70 fois par Jan-  
 » senius & dont il fait la base  
 » de ses preuves , se trouve  
 » tout du long & avec la même  
 » emphase dans Calvin, ainsi  
 » qu'une multitude de choses  
 » que Jansenius nous donne  
 » comme originales & décou-  
 » vertes par lui dans S. Au-  
 » gustin ». Ce prélat, soit qu'il  
 » espérât qu'un examen solemnel  
 » donneroit une nouvelle confi-  
 » dération à son livre, soit que  
 » par sa soumission au S. Siege,  
 » il voulût réparer ce que la con-  
 » science lui reprochoit à cet  
 » égard ; écrivit peu de jours  
 » avant sa mort au pape Urbain  
 » VIII, qu'il soumettoit sincère-  
 » ment à sa décision & à son auto-  
 » rité l'*Augustinus*, qu'il venoit  
 » d'achever ; & que si le saint  
 » Pere jugeoit qu'il fallût y faire  
 » quelques changemens, il y ac-  
 » quiesçoit avec une parfaite  
 » obéissance. Cette *Lettre* fut sup-  
 » primée par ses exécuteurs testa-  
 » mentaires, Calenus & Fromond  
 » (voyez ces mots). Selon toutes  
 » les apparences, on n'en auroit  
 » jamais eu aucune connoissance,  
 » si après la réduction d'Ypres,  
 » elle n'étoit tombée entre les  
 » mains du grand Condé, qui la  
 » rendit publique. Jansenius, quel-  
 » ques heures avant de mourir,

& dans son dernier testament ;  
 » soumit encore & sa personne  
 » & son livre au jugement &  
 » aux décisions de l'Eglise Ro-  
 » maine. Voici les propres termes  
 » qu'il dicta une demi-heure avant  
 » d'expirer : *Sentio aliquid diffi-*  
 » *cultius mutari posse ; si tamen*  
 » *Romana Sedes aliquid mutari*  
 » *velit, sum obediens filius, & il-*  
 » *lius Ecclesie in qua sempervixi,*  
 » *usque ad hunc lectum mortis,*  
 » *obediens sum. Ita postrema mea*  
 » *voluntas est. Actum sextâ maii*  
 » 1638. On voit clairement par  
 » ces paroles que Jansenius ne  
 » contestoit pas, comme ses disci-  
 » ples, l'infailibilité dans les faits  
 » dogmatiques, ni même l'infail-  
 » libilité du souverain Pontife.  
 » Ainsi cet évêque devint chef de  
 » parti sans le vouloir, au moins  
 » dans ses derniers momens. Si ses  
 » liaisons avec St.-Cyran & quel-  
 » ques autres anecdotes ont fait  
 » croire le contraire, ses dernieres  
 » paroles doivent être regardées  
 » comme une rétractation de ce  
 » qui avoit précédé, & ses disci-  
 » ples prouvent bien par leur  
 » conduite qu'ils ne sont pas en  
 » tout de l'avis de leur maître.  
 » Tout son systême se réduit,  
 » suivant un auteur Jésuite, à ce  
 » point capital : « Que depuis  
 » la chute d'Adam, le plaisir  
 » est l'unique ressort qui remue  
 » le cœur de l'homme ; que ce  
 » plaisir est inévitable quand il  
 » vient, & invincible quand il  
 » est venu. Si ce plaisir est cé-  
 » leste, il porte à la vertu :  
 » s'il est terrestre, il détermine  
 » au vice ; & la volonté se  
 » trouve nécessairement en-  
 » traînée par celui des deux qui  
 » est actuellement le plus fort.  
 » Ces deux délectations, dit  
 » l'auteur, sont comme les deux



» bassins d'une balance ; l'un  
 » ne peut monter sans que l'autre  
 » ne descende. Ainsi l'homme  
 » me fait invinciblement, quoique  
 » que volontairement, le bien  
 » ou le mal, selon qu'il est  
 » dominé par la grace ou la  
 » cupidité. Delà il s'ensuit,  
 » qu'il y a certains commandemens  
 » impossibles, non-seulement  
 » aux infidèles, aux aveugles,  
 » aux endurcis ; mais aux  
 » fideles & aux justes, malgré  
 » leur volonté & leurs efforts,  
 » selon les forces qu'ils ont, &  
 » que la grace, qui peut rendre  
 » ces commandemens possibles,  
 » leur manque ». Cette analyse  
 n'a pas paru exacte à quelques  
 partisans de Jansenius. L'abbé  
 Racine en a donné une autre  
 dans son Histoire Ecclésiastique ;  
 mais les hommes les plus  
 fameux de ce parti ont reconnu  
 que la doctrine des deux délectations  
 étoit évidemment celle de l'évêque  
 d'Ypres. M. Arnauld n'avoit  
 aucun doute là-dessus, quoique  
 par une résistance qui peut étonner  
 dans un disciple, il rejetât cette  
 base de la nouvelle doctrine. Après  
 avoir disserté sur cette matière  
 d'après les principes de S. Augustin,  
 tels qu'il les concevoit,  
 » on ne voit point dans tout  
 » cela, ajoute-t-il, de *qualitas*  
 » *fluens*, ni d'*actus indeliberatus*,  
 » dans lequel M. d'Ypres  
 » a fait consister sa délectation  
 » victorieuse. En quoi certainement  
 » il s'est trompé : mais  
 » il est de la prudence de ne  
 » le point mettre en jeu, &  
 » de ne se point faire un mérite  
 » de ce qu'on l'abandonne  
 » en cela. C'est ce que j'ai  
 » empêché fort à propos que  
 » ne fit M. du Til (Hennebel) ».

*Lett. de M. Arnauld, tom. 7, pag. 146.* Un auteur moderne  
 a cru que le système de Jansenius  
 n'étoit qu'un plagiat fait au  
 prédestinarianisme des Turcs.  
 » Il seroit possible de prouver,  
 dit l'auteur des *Vœux d'un solitaire*  
 (M. Bernardin de S. Pierre) »  
 que la plupart des opinions qui  
 en différens tems ont bouleversé  
 l'Europe, sont venues des pays  
 lointains. Le Jansénisme, par  
 exemple, paroît nous avoir été  
 apporté de l'Orient par les croisades  
 avec la peste & la lepre : du  
 moins on trouve les maximes  
 du jansénisme dans des théologiens  
 Mahométans cités par Chardin.  
 La peste & la lepre ne subsistent  
 plus chez nous, mais le jansénisme  
 dure encore, & fait même, dit-on,  
 des progrès en Espagne ». Dès  
 que le livre de Jansenius parut,  
 la guerre fut allumée dans  
 l'université de Louvain. L'on  
 vit paroître de petites brochures  
 & de gros livres pour & contre.  
 Urbain VIII crut mettre la  
 paix en défendant, l'an 1642,  
 l'ouvrage, comme renouvelant  
 les propositions condamnées  
 par ses prédécesseurs (*voyez*  
*Baius*) ; mais la guerre terminée  
 ou du moins assoupie en Flandre,  
 passa en France, & y fut  
 beaucoup plus vive. La Sorbonne  
 censura 5 Propositions extraites  
 de l'*Augustinus*. Innocent X  
 les condamna peu après en 1653.  
 Les Jansénistes crurent éluder  
 la Bulle en distinguant entre  
 le sens hérétique & le sens  
 orthodoxe. Ils prétendirent  
 que ces 5 Propositions n'étoient  
 point dans l'ouvrage de l'évêque  
 Flamand ; ou que si elles y étoient,  
 on leur



donnoit un mauvais sens. Le pape Alexandre VII foudroya ces distinctions par une Bulle du 16 octobre 1656. Il y déclare que les 5 Propositions sont tirées du livre de Jansenius, & qu'elles ont été condamnées dans le sens de cet auteur. Ce pape agissoit de concert avec le plus grand nombre des évêques de France. Les Jansénistes accablés du poids de l'autorité par l'adhésion du corps épiscopal, dirent que ces Bulles ne renfermoient qu'un simple réglemeut de discipline, qui n'exigeoit qu'un silence respectueux (qu'ils n'ont cependant point gardé); ils eurent recours à la distinction du droit & du fait; mais cette distinction fut formellement pros- crite par la Bulle de Clément XI, *Vineam Domini Sabaoth*, donnée en 1705; Bulle qui a reçu l'autorité d'un jugement infail- lible par l'adhésion de l'Eglise universelle & particulièrement de l'Eglise Gallicane. Les évê- ques de cette Eglise, non con- tens d'un formulaire qu'ils avoient déjà fait, en dressèrent un second. En voici les termes: *Je condamne, de cœur & de bouche, la doctrine des 5 Pro- positions contenues dans le livre de Cornelius Jansenius; laquelle doctrine n'est point de S. Au- gustin, que Jansenius a mal ex- pliqué.* Cette formule fit une foule de rebelles, & encore plus d'hypocrites, ou plutôt elle servit à faire connoître les uns & les autres. On en exi- gea la signature de tous ceux qui prétendoient aux ordres & aux bénéfices. Mais ces sages précautions ne purent ramener les obstinés ni corriger l'indo- cilité de ces nouveaux sectaires.

Fruit amer d'un fanatisme dont il est d'autant plus difficile de deviner la vraie cause, que dans la doctrine de Jansenius rien ne paroît propre à faire des prosélytes. Un historien philosophe, très-opposé aux Jé- suites, & qu'on ne peut soup- çonner de partialité ni de pré- vention, après avoir exposé les attraits que pouvoit avoir pour les peuples la doctrine de divers hérésiarques, ajoute :  
 » Rien de tout cela ne se trouve  
 » dans les opinions qui parta-  
 » gent aujourd'hui la France;  
 » il ne s'agit que de vérités  
 » abstraites, de subtilités qui  
 » passent de bien loin la por-  
 » tée du vulgaire, & que la  
 » plupart de ceux mêmes qui  
 » en disputent, n'entendent  
 » pas. Loin d'adoucir le joug,  
 » on l'aggrave; on fait du tri-  
 » bunal de la pénitence un tri-  
 » bunal de terreur ou de ven-  
 » geance; on paroît ne recon-  
 » noître pour vraies péniten-  
 » ces, que ces pénitences fabu-  
 » leuses, du moins outrées &  
 » excessives (*c'est un philosophe*  
 » *qui parle*), dont on a fait la  
 » peinture dans la vie des Peres  
 » du désert; on ne parle que  
 » de rigueur, que d'austérités,  
 » que de renoncement, au  
 » même tems qu'on prouve,  
 » que toutes ces bonnes œuvres  
 » sont des dons de Dieu aussi  
 » gratuits, aussi indépendans  
 » des dispositions de l'homme,  
 » que la pluie l'est par rapport  
 » à la terre; on ne parle que  
 » de charité, que d'amour de  
 » Dieu, au même tems qu'on  
 » le représente comme un mai-  
 » tre dur & impérieux, qui  
 » veut moissonner, où il n'a  
 » pas semé, qui punit, parce



» qu'on n'a pas reçu ce qu'il  
 » n'a pas jugé à propos de don-  
 » ner, ce qu'il a refusé, ce  
 » qu'il a même ôté; & on veut  
 » persuader que le plus grand  
 » effort & la perfection de l'a-  
 » mour est d'aimer celui, sur  
 » l'amour duquel on ne peut  
 » compter; on veut que l'hom-  
 » me se reproche avec amer-  
 » tume de cœur de n'être pas  
 » vertueux, lors même qu'on  
 » s'efforce de lui prouver que  
 » la vertu n'est pas plus en  
 » son pouvoir, que la beauté  
 » & la laideur de son visage,  
 » que la grandeur ou la peti-  
 » tesse de sa taille; en un mot,  
 » on veut qu'il se croie cou-  
 » pable, parce que Dieu ne  
 » l'a pas tiré de la masse de  
 » perdition, où on prétend que  
 » tout le genre-humain a été  
 » enveloppé par la faute de  
 » celui dont il tire son origine...  
 » Il est visible que ces opinions  
 » n'ont rien par elles-mêmes  
 » qui flatte & qui attire :  
 » pourquoi donc les suit-on ?  
 » pourquoi tant d'opposition  
 » contre l'autorité qui les con-  
 » damne & les proscriit ? pour-  
 » quoi cette prédilection pour  
 » ceux qui s'y attachent ?...  
 » Est-il possible que des corps  
 » éclairés n'aient pas fait les  
 » réflexions que je viens de  
 » proposer, qu'ils se soient laissé  
 » séduire comme des femmes ?  
 » qu'ils aient véritablement  
 » adopté ces sentimens ? Quel  
 » est donc leur dessein ? je crois  
 » l'entrevoir ; mais je me don-  
 » nerai bien de garde de m'ex-  
 » pliquer à cet égard, c'est aux  
 » Puissances qui y sont particu-  
 » lièrement intéressées à le pré-  
 » voir & à l'empêcher, si elles  
 » peuvent ». *Vie du Duc d'Or-*

*léans*, par Mr. L. M. D. M.,  
 t. 2, p. 231. « C'est, dit le  
 Dauphin, duc de Bourgogne,  
 dans un *Mémoire* écrit de sa  
 main, & publié par ordre de  
 Louis XIV, « c'est une ca-  
 » bale très-unie & des plus  
 » dangereuses qu'il y ait ja-  
 » mais eu ». *Vie du Dauphin*,  
 t. 2, p. 228. Le célèbre Talon,  
 cet avocat général qu'on peut  
 considérer comme le philoso-  
 phe du barreau, dans un Dis-  
 cours adressé aux chambres  
 assemblées, le 23 janvier 1687,  
 disoit que le Jansénisme étoit  
*une faction dangereuse qui n'a-*  
*voit rien oublié pendant trente*  
*ans, pour diminuer l'autorité*  
*de toutes les puissances ecclé-*  
*siastiques & séculières, qui ne*  
*lui étoient pas favorables. Nous*  
 finirons cet article par la ré-  
 flexion d'un auteur moderne  
 (l'abbé Berault-Bercastel, *Hist.*  
*de l'Egl.*, tom. 20) aussi judi-  
 cieusement présentée que pleine  
 de vérité. « Le jour marqué  
 » pour la pleine effusion des  
 » miséricordes du Seigneur sur  
 » son Eglise, n'étoit pas ar-  
 » rivé. La foi du vrai fidele  
 » devoit même être mise &  
 » des épreuves toutes nou-  
 » velles. Le huguenotisme n'é-  
 » toit pas abattu, que de sa  
 » souche si malheureusement  
 » féconde, il sortit un rejeton  
 » nouveau, foible & rampant  
 » d'abord dans la poussière des  
 » écoles & des cloîtres, évi-  
 » tant le grand jour, & rou-  
 » gissant lui-même de son  
 » origine. Mais en vain s'ef-  
 » força-t-il d'étendre les om-  
 » bres du mystère jusques sur  
 » son nom : au premier trait  
 » de son tableau, il n'est per-  
 » sonne qui ne le reconnoisse,



» Rejeton du Calvinisme, Cal-  
 » vinisme mitigé, ou plutôt  
 » mutilé, ou simplement dé-  
 » gagé de l'impie sacramen-  
 » taire; du reste il est à peine  
 » un point de doctrine, en  
 » quoi son patriarche differe  
 » de celui des Calvinistes, si  
 » ce n'est que l'oracle de Ge-  
 » neve ôte au concile même,  
 » l'autorité que la nouvelle  
 » branche de la réforme refuse  
 » aux pasteurs qui le compo-  
 » sent. Chacun peut nommer  
 » à présent la secte, qui se  
 » donnant pour un fantôme,  
 » prend son nom pour une  
 » injure ». Voyez ALEXAN-  
 DRE VII, CLÉMENT XI, FIL-  
 LEAU, MONTGERON, PARIS,  
 MARANDÉ, RICHER, VER-  
 GER.

JANSON ou JANONIUS,  
 (Jacques) né à Amsterdam en  
 1547, docteur de Louvain,  
 professeur en théologie, &  
 doyen de l'église collégiale de  
 S. Pierre, mourut le 20 juillet  
 1625. On a de lui : I. Des  
 Commentaires sur les Psaumes,  
 in-4°, sur le Cantique des Can-  
 tiques, in-8°; sur Job, in-fol.;  
 sur l'Evangile de S. Jean, in-  
 8°, & sur le Canon de la Messe.  
 II. *Institutio Catholici Eccle-  
 siasta*. III. *Enarratio Passionis*.  
 IV. Quelques Oraisons fune-  
 bres. On y chercheroit en vain  
 la vraie éloquence. Les Com-  
 mentaires sur l'Ecriture & ce  
 qu'il a donné sur la Liturgie,  
 prouvent qu'il étoit bien loin  
 d'avoir les connoissances né-  
 cessaires pour réussir dans ces  
 genres de travail. Plusieurs  
 écrivains, entr'autres M. Da-  
 nès, disent qu'il avoit épousé  
 le sentiment de Baius. Si Janson  
 suivit quelque tems ce système,

il le combattit ensuite par di-  
 verses theses qu'il a soutenues  
 publiquement.

JANSON, voyez FORBIN  
 & JENSON.

JANSENS, (Herman) Ré-  
 collet, né à Anvers l'an 1685,  
 passa par toutes les charges de  
 son ordre, & mourut pieuse-  
 ment à Anvers le 5 avril 1762.  
 On lui doit : I. *Prodromus sacer*,  
 Anvers 1731, in-4°. Il y donne  
 des regles pour traduire l'E-  
 criture-Sainte, & montre les  
 défauts des traductions fla-  
 mandes. II. *Explanatio rubri-  
 carum Missalis Romani*, &c.,  
 Anvers, 1757, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est plus estimé que  
 le précédent.

JANSSON, voyez BLAEU  
 & ALMELOVEEN.

JANUA ou JANUENSIS,  
 (Jean de) ainsi nommé de  
 Genes sa patrie : voyez BALBI.  
 JANVIER, (S.) évêque de  
 Bénévent, étoit, selon la plus  
 commune opinion, de Naples.  
 Il souffrit le martyre, & eut  
 la tête tranchée vers l'an 305,  
 à un mille de Pouzzoles, dur-  
 rant la persécution de Dioclé-  
 tien. La translation de ses re-  
 liques se fit à Naples vers l'an  
 400; elles furent transférées  
 ensuite à Bénévent vers l'an  
 825, & enfin déposées dans la  
 cathédrale de Naples le 13  
 janvier 1497. Il y a une cha-  
 pelle dite le *Treſor*, dans la-  
 quelle on garde le chef de ce  
 Saint, avec son sang renfermé  
 dans deux phioles de verre fort  
 anciennes. Le sang est congelé  
 & de couleur noirâtre. Lors-  
 qu'on approche les phioles près  
 de la tête, le sang se liquéfie,  
 & cette liquéfaction est suivie  
 d'une ébullition. Quand on a  
 retiré



retiré le sang & qu'il n'est plus en présence du chef, il redevient solide. On fait cette cérémonie avec beaucoup de pompe le jour de la fête de S. Janvier, le 19 de septembre, & le premier dimanche de mai, jour où l'on célèbre la translation de ce Saint de Pouzzoles à Naples. Le pape Paul II parle de la liquéfaction & de l'ébullition du sang de S. Janvier, sous le regne d'Alfonse I d'Arragon, en 1450. Ange Canon qui florissoit en 1474, & d'autres auteurs de ce siècle, en font mention. Les Protestans n'ont jamais nié ce phénomène; plusieurs voyageurs de leur communion l'attestent comme témoins oculaires; leurs efforts pour l'expliquer naturellement ont été jusqu'ici parfaitement vains; comme on le prouve dans une Dissertation insérée dans le *Journal historique & littéraire*, 15 novembre 1779. Voyez aussi le *Journal* du 15 juillet 1788, p. 421 — 15 mai 1789, p. 97. On peut consulter encore Baronius, *Annal. ad an. 305*, & *Annot. ad Martyr. Rom. ad 19 sept.* Pic de la Mirandole, *lib. de Fide*; Benoit XIV, *de Canonis. lib. 4*; Melchior Corneus, *Defens. miracul. adv. Danhawerum*; & les *Acta Sanctorum*, tom. 1, martii.

JANVIER, (Ambroise) Bénédictin, né à Ste-Susanne, dans le Maine, en 1614, se rendit habile dans la langue hébraïque. Après avoir professé pendant plusieurs années dans son ordre avec réputation, il mourut à Paris, dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, le 22 avril 1682, à 68 ans.

Tom. V.

On a de lui : I. Une *Edition des Œuvres de Pierre de Celles*. La préface de cette édition est du P. Mabillon. II. Une *Traduction latine du Commentaire hébreu de David Kimchi sur les Psaumes*, 1669, in-4°.

JANUS, 1er. roi d'Italie, commença d'y régner avant qu'Enée vint s'y établir. Il étoit fils d'Apollon & de Créuse, fille d'Erechthée, roi des Athéniens. Xiphus, mari de Créuse, l'adopta sans le connoître. Janus vint avec une puissante flotte aborder en Italie, en polica les peuples, leur apprit la religion, & bâtit sur une montagne une ville qu'il appella de son nom *Janicule*. Dans le tems qu'il signaloit son regne parmi des peuples barbares, Saturne, chassé de l'Arcadie par Jupiter, aborda dans ses états, & y fut reçu en ami. Janus, après sa mort, fut adoré comme une divinité, & c'est la première de celles que ces peuples invoquoient. Romulus lui fit bâtir dans Rome un temple, dont les portes étoient ouvertes en tems de guerre, & fermées en tems de paix : de là ces beaux vers de Virgile, où le monstre de la guerre enchainé est si bien dépeint :

*Dire ferro & compagibus  
arctis  
Claudentur Jani portæ : Furor im-  
probus intus  
Sæva sedens super arma, & centum  
vinculus abenis  
Post tergum nodis, fremet horridus  
ore cruento.*

Son temple avoit 12 portes, qui désignoient les 12 mois de l'année. Des médailles qui sont à la bibliothèque du roi de France, le représentent avec

F



quatre visages, qui marquent les 4 saisons. On le peignoit communément avec deux visages, tenant un bâton de la main droite, & une clef de la gauche.

JANUS PANNONIUS, voyez PANNONIUS.

JAPHET, fils aîné de Noé, né l'an 2448, eut 7 fils, Gomer, Magog, Madai, Javan, Tubal, Mofoch & Tiras, dont la postérité peupla, suivant quelques savans, une partie de l'Asie & toute l'Europe. C'est de ce fils de Noé, que les poètes ont fait leur Japet, fils du Ciel & de la Terre, & roi des Theffaliens, qui de la nymphe Asie eut Hesper, Atlas, Epiméthée & Prométhée. C'est du moins le sentiment de plusieurs mythologistes, qui n'arien d'étonnant pour ceux qui savent que l'Écriture-Sainte & les Traditions primitives sont des sources où les Païens ont continuellement puisé. Voyez OPHIONÉE.

JARCHAS, le plus savant des philosophes Indiens, appelés *Brachmanes*, & grand astronome, selon S. Jérôme, fut trouvé enseignant dans une chaire d'or, par Apollonius de Tyane, lorsque celui-ci alla aux Indes.

JARCHI, (Salomon) célèbre Rabbin, connu aussi sous les noms de *Raschi*, de *Jarki*, d'*Isaaki*, vit le jour à Troyes en Champagne, l'an 1104. Il voyagea en Europe, en Asie, en Afrique, & devint très-habile dans la médecine & dans l'astronomie, dans la *Mischne* & dans la *Gemare*. Il mourut à Troyes en 1180, à 75 ans. On a de lui des *Commentaires* sur

la *Bible*; sur la *Mischne*; sur la *Gemare*; sur le *Pirke-Avoth*: qui se trouvent dans la *Bible Hébraïque* d'Amsterdam, 1660, en 4 vol. in-12. Sa nation les reçut avec applaudissement, & les estime encore beaucoup; mais l'on sent assez que cette estime prouve très-peu de chose. Voyez JUDA-KAKKADOSCH.

JARD, (François) prêtre doctrinaire, né à Boulene, près d'Avignon, en 1675, mort en 1768, a donné: *La Religion Chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, 6 vol. in-12, qui a eu du succès. Ses *Sermons*, publiés en 1768, 5 vol. in-12, ont moins réussi, parce que le style en est froid, & que le fonds n'a rien de neuf.

JARDIN, (Carle du) voyez DUJARDIN & HORTA.

JARDINS, (Marie-Catherine des) naquit à Alençon, vers l'an 1640. Après avoir été trois fois mariée, elle se dévoua à la galanterie, & elle vécut dans cet état jusqu'à sa mort, arrivée en 1683. Ses *Œuvres* en vers & en prose, ont été recueillies, 1702 à 1721, en 12 vol. in-12. On y trouve plusieurs romans: *Les désordres de l'Amour*; le *Portrait des foiblesses humaines*; *Cléonice*; *Carmente*; les *Galanteries Grenadines*; les *Amours des Grands-Hommes*: *Lysandre*; les *Mémoires du Serrail*; les *Nouvelles Africaines*; les *Exilés de la Cour d'Auguste*; les *Annales galantes*: bagatelles écrites avec vivacité, mais la plupart d'une manière trop libre & parfaitement romanesque. Elles ont



fait perdre le goût des longs romans; mais elles n'ont pas donné le goût des bons ouvrages de ce genre. Ses ouvrages poétiques sont encore inférieurs à sa prose. Sa versification est foible & languissante. Elle est appelée quelquefois *madame de Villedieu*, du nom de son premier mari.

JARED, fils de Malaléel, & pere d'Henoch, qu'il engendra dans sa 162<sup>e</sup>. année. Il mourut âgé de 962 ans, 2582 avant J. C.

JARNAC, (Guy Chabot de) est célèbre par l'avantage qu'il remporta en 1547 sur la Châteigneraye, & qui a donné lieu à ce proverbe: *C'est un coup de Jarnac*, pour signifier un coup imprévu & que l'on ne songeoit pas à parer. On trouve le Cartel de ces deux combattans dans les *Essais sur Paris*, tom. 1. Le détail du combat est rapporté à l'article CHATEIGNERAYE (la): voyez ce mot. Mais un trait honorable à Jarnac, qui n'y est pas, c'est que le roi Henri II, vaincu par la modestie de ce seigneur, lui dit en l'embrassant: *Vous avez combattu en César, & parlé en Aristote.*

JAROPOL, duc de Kiovie, ville de l'Ukraine, porta, par ses mauvais conseils, tous les seigneurs de Russie à conspirer contre Boleslas III, roi de Pologne, vers l'an 1126. Ceux-ci, sous prétexte d'amitié, envoyèrent une ambassade à ce roi, qui se trouva tout-à-coup investi de ses ennemis. Le Palatin de Cracovie, qui commandoit la plus grande partie de la cavalerie de Pologne, s'étant retiré au premier bruit

de cette surprise; le roi Boleslas, non moins indigné de cette lâcheté que de la perfidie de ces traîtres, lui envoya une peau de lievre, une quenouille avec du lin, & une corde. C'étoit pour lui faire connoître par ces symboles, qu'il s'étoit rendu semblable à un lievre par sa fuite; qu'il devoit plutôt manier les armes des femmes, que celles des hommes; & qu'enfin, pour récompense de sa lâcheté, il méritoit le dernier supplice, que la corde lui signifioit. Ce Palatin, au désespoir de ces reproches, se pendit dans une église aux cordes des cloches: & depuis ce tems-là, le Châtelain de Cracovie a toujours précédé le Palatin, soit pour la dignité, soit pour l'autorité.

JARRIGE, (Pierre) Jésuite de Tullés en Limousin, assez bon prédicateur pour son tems, quitta son ordre en 1647, & se sauva en Hollande. Les états-généraux lui firent une pension. Cet apostat publia peu de tems après un livre execrable, intitulé: *Le Jésuite sur l'échafaud*, in-12. C'est un des plus sanglans libelles que la vengeance ait enfantés. Le P. Ponthelier, confrere de ce misérable, étoit alors à La Haye auprès d'un ambassadeur. Il se conduisit avec tant d'adresse & de prudence, qu'il engagea Jarrige à rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique. Retiré chez les Jésuites d'Anvers en 1650, il composa une ample rétractation de tout ce qu'il avoit avancé dans son *Jésuite sur l'échafaud*. Il le traita d'avorton, que sa mauvaise conscience avoit conçu, que la mélancolie avoit formé, & que la vengeance avoit



produit. Cette rétractation fut imprimée à Anvers, en 1650, in-12; on y fit deux réponses pleines d'aigreur & de mauvaises raisons. Jarrige, de retour en France, eut le choix de rentrer dans la Compagnie, ou de vivre en prêtre séculier. Il choisit ce dernier parti, & se retira à Tullés, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1670.

JARRY, (Laurent Juilliard du) né vers 1658 à Jarry, village près de Xaintes, s'adonna de bonne heure à la chaire & à la poésie. Il prêcha avec applaudissement à Paris & en province; & quoique poète médiocre, il travailla assez bien dans ce genre, pour mériter deux couronnes de l'académie françoise, en 1679 & en 1714. L'auteur de la *Henriade*, alors fort jeune, composa cette dernière année pour le prix, & fut vaincu par l'abbé du Jarry. Le poëme couronné, assez médiocre du côté de la poésie, étoit encore défiguré par une méprise assez singulière en matière de physique, & même de simple géographie. Un de ses vers commençoit par *Pôles glacés, brûlans*, &c. Le vainqueur & même les juges furent très-plaisantés dans le tems, sur-tout par le vaincu, qui n'a jamais pardonné à ceux qui lui ont été préférés, ou à ceux qui se sont décidés pour cette préférence. L'abbé du Jarry avoit encore remporté le prix de l'académie en 1683, ou du moins il le partagea avec la Monnoye. Les deux pieces ayant eu un égal nombre de suffrages, l'académie fit frapper deux médailles, chacune valant la moitié du prix, & elles furent don-

nées aux deux auteurs. On a de du Jarry : I. *Des Sermons, des Panégyriques, & des Oraisons funebres*, en 4 vol. in-12, qui, sans être du premier mérite, ont des beautés; entr'autres, l'*Oraison funebre de Fléchier*. II. *Un Recueil de divers Ouvrages de piété*, Paris, 1688, in-12. III. *Des Poésies chrétiennes, héroïques & morales*, Paris, 1715, in-12 : la versification en est foible. IV. *Le Ministère Evangélique, ou Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, in-12, Paris, 1726; pleines de bonnes observations. Il mourut en 1730, dans son prieuré de N. D. du Jarry, au diocèse de Xaintes.

JARS, (Gabriel) né à Lyon en 1732, d'un pere intéressé dans les mines du Lyonnais, montra beaucoup de goût pour la métallurgie. M. Trudaine, qui en fut informé, le fit entrer dans les ponts & chaussées. Il y prit les connoissances propres à l'emploi auquel on le destinoit; c'étoit de perfectionner l'exploitation des mines de France, par l'inspection de celles de l'étranger, & les différentes manieres de les exploiter. En 1757 il visita les mines d'Allemagne avec M. Duhamel, & en 1760, celles du nord. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1768, & mourut en 1769. Son frere a publié ses observations, sous le titre de *Voyages Métallurgiques*, Lyon, 1774, in-4°, ouvrage estimé.

JASON, fils d'Esion & d'Alcimedede. Esion en mourant le laissa sous la tutelle de Pélias son frere, qui le donna à élever au centaure Chiron. Ce



prince étant devenu grand, gagna tellement l'affection des peuples, que Pélias chercha tous les moyens de le perdre, pour s'assurer du trône. Il persuada à Jason qu'il falloit entreprendre la conquête de la Toison-d'or, espérant qu'il n'en reviendrait pas. Le bruit de cette expédition s'étant répandu partout, les princes Grecs voulurent y avoir part. Ils partirent sous ses drapeaux pour la Colchide, où cette Toison étoit pendue à un arbre, & défendue par un dragon monstrueux. On les appella *Argonautes*, du nom de leur vaisseau, nommé *Argo*. Aussi-tôt que Jason fut arrivé en Colchide, il s'attacha à Médée, magicienne, qui lui donna une herbe pour endormir le dragon. Il tua ce monstre, emporta la Toison, & revint la présenter à son oncle Pélias. Il avoit enlevé, avec sa conquête, Médée, à laquelle il la devoit; mais son amour & son apparente reconnaissance ne survécurent guere au succès qui en étoit l'objet. S'étant retiré chez Créon, roi de Corinthe, il abandonna sa bienfaitrice pour épouser la fille de ce roi (voyez *CRÉUSE*). Médée irritée (après avoir conseillé aux filles de Pélias de tuer leur pere, & de le faire bouillir dans une cuve d'airain, leur faisant espérer qu'elles le rajeuniroient), massacra elle-même ensuite les enfans qu'elle avoit eus de Jason, & les lui servit par morceaux dans un festin. Ayant de plus empoisonné toute la famille royale de Créon, excepté Jason qu'elle laissoit vivre pour lui susciter continuellement de nouvelles traverses, elle se

sauva dans les airs sur un char traîné par des dragons ailés. Cependant Jason s'empara de Colchos, où il régna tranquillement le reste de ses jours. Comme toute cette prétendue histoire est de 69 ans antérieure au siege de Troie (dont la réalité est encore un problème), on comprend combien peu elle mérite l'attention des lecteurs solides. Plusieurs mythologues ont cru y voir des faits & des personnages déguisés, & en ont donné diverses explications, mais en général peu satisfaisantes.

JASON le CYRÉNÉEN, écrivit l'*Histoire des Machabées*, en 5 liv. Voyez le livre II des *Machabées*, 2, 24.

JASON, frere d'Onias, grand-prêtre des Juifs, acheta d'Antiochus Epiphanes la grande sacrificature, & en dépouilla son frere l'an 175 avant J. C. Dès qu'il en fut revêtu, il tâcha d'abolir le culte du Seigneur dans Jérusalem; mais à peine eut-il exercé 2 ans le souverain pontificat que Menelaüs, de la tribu de Benjamin, le supplanta à son tour, en gagnant Antiochus par une plus grande somme. Jason, forcé de céder, se retira chez les Ammonites. Il s'y tint caché, jusqu'à ce que le bruit de la mort d'Epiphanes s'étant répandu, il sortit de sa retraite, entra à main armée dans Jérusalem, d'où il chassa Menelaüs, & exerça toutes sortes d'hostilités contre ses citoyens. Le bruit de la prétendue mort du roi s'étant dissipé, il fut contraint de sortir de la ville, & erra quelque tems chez les Arabes, d'où il passa en Egypte. Ne s'y



croyant point en sûreté, il se retira à Lacédémone, comme dans une ville alliée; mais il y mourut misérablement, & dans un tel abandon, que personne ne voulut prendre soin de sa sépulture.

**JASON** de *Theſſalonique*, logea chez lui l'Apôtre S. Paul. Les Juifs de la ville souleverent le peuple, & vinrent fondre sur la maison de Jason, dans le dessein d'enlever Paul & Silas. Ne les ayant pas trouvés, ils saisirent Jason, & le menerent aux magistrats, qui le renvoyerent après en avoir reçu des assurances satisfaisantes. Il paroît, par l'Épître aux Romains, que Jason étoit parent de S. Paul. Les Grecs le font évêque de Tharse en Cilicie, & honorent sa mémoire le 28 avril.

**JATRE**, (Matthieu) religieux Grec du 13e. siècle, dont on a deux ouvrages considérables en vers grecs, d'une mesure qui est plus propre pour la poésie que pour la musique. L'un roule sur *les Offices de l'Eglise de Constantinople*, & l'autre sur *les Officiers du Palais* de la même ville. Le P. Goar les fit imprimer en 1648, in-fol. en grec & en latin, avec des notes.

**JAVAN**, 4e. fils de Japhet, fut pere des Ioniens, ou des Grecs qui habitoient l'Asie mineure. Il eut pour fils Elisa, Tharsis, Cethim & Dodanin ou Rhodanin, qui peuplerent l'Elide, la Cilicie, la Macédoine, & le pays de Dodone ou de Rhodes.

**JAUCOURT**, (Le chevalier Louis de) étudia la médecine sous Boerhave, & prit à

Leyde le degré de docteur, quoique résolu, dit-il, de ne tirer de cette démarche d'autre avantage, que celui de pouvoir secourir de pauvres malheureux. Le Stathouder voulut le fixer à La Haye, en qualité de gentilhomme & de médecin de sa cour; mais les promesses de cour ne pouvoient guere toucher un homme « sans be- » soin, sans desirs, sans ambi- » tion, sans intrigue, & qui » s'étoit bien promis d'assurer » son repos par l'obscurité de sa » vie studieuse ». C'est ainsi que Jaucourt se peint lui-même: sa vie a montré que le portrait est assez ressemblant. Ses études ne se bornèrent pas à la médecine; les antiquités, les mœurs des peuples, la morale, la littérature furent aussi les objets de son application. On a de lui: I. *Recherches sur l'origine des Fontaines*, en latin, in-4°. II. *Dissertation anatomique sur l'Allantoïde humaine*, en latin, in-4° & in-8°. III. Traduction en latin de l'*Organe de l'Ouïe*, par du Verney, in-4°. IV. *Vie de Leibnitz* à la tête des *Essais de Théodicée*. Il travailla à la publication du *Museum Sebaianum*, avec l'auteur de cet ouvrage (voy. SEBA ALBERT), & fut associé aux auteurs de la *Bibliothèque raisonnée*, depuis le commencement de ce journal jusqu'en 1740; mais ce qui lui a acquis le plus de célébrité, c'est le service qu'il a rendu aux entrepreneurs de l'*Encyclopédie*. Il a fourni lui seul les deux tiers de cette immense compilation: ses articles sont caractérisés par la netteté, la méthode, le style facile & agréable. Son zele pour



ce prétendu dépôt des connoissances humaines, ne l'a point entraîné dans le langage amphigourique & souvent antichrétien de la plupart des encyclopédistes; on dit qu'il eut à se plaindre de leur ingratitude: quoi qu'il en soit, le chevalier de Jaucourt eût ajouté à sa gloire s'il s'étoit rendu plus sévère dans le choix des matériaux, & s'il avoit indiqué les sources où il les puisoit; ou plutôt il auroit gagné dans l'estime des gens de bien, s'il avoit isolé ses connoissances, & s'il ne s'étoit pas associé à des hommes qui, selon le chef même de cette entreprise bruyante, ont entassé pêle-mêle les choses bonnes & mauvaises, excellentes & détestables. Il avoit composé un *Lexicon medicum universale*; mais ce manuscrit, prêt à être imprimé en 6 vol. in-fol., à Amsterdam, périt avec le vaisseau qui le portoit en Hollande. Il mourut à Compiègne, en 1780.

**JAVELLO**, (Chrysofome) savant Dominicain Italien, enseigna la philosophie & la théologie à Bologne avec beaucoup de succès, & mourut vers 1540. On a de lui: I. Une *Philosophie*. II. Une *Politique*. III. Une *Économie Chrétienne*. IV. Des *Notes sur Pomponace*. V. D'autres ouvrages, imprimés en 3 vol. in-fol., Lyon, 1567, & in-8°, 1574. Toutes ces productions sont médiocrement bonnes.

**JAUFFROI**, (Étienne) prêtre de la doctrine chrétienne, né à Ollioules, diocèse de Toulon, mort le 30 mai 1760, étoit plein de vertus & de lumières. On a de lui: I. Des *Statuts Synodaux publiés dans le Sy-*

*node général tenu à Mende en 1738; 1739, in-8°. II. Conférences de Mende, 1761, in-12.*

**JAULT**, (Augustin-François) né à Orgelet en Franche-Comté, se fit recevoir docteur en médecine, & fut professeur en langue syriaque au collège royal à Paris. Il a traduit: I. *Les Opérations de Chirurgie de Scharp, 1742, in-12.* II. *Recherche critique sur la Chirurgie du même, 1751, in-12.* III. *Histoire des Sarrafins, d'Ockley, 1748, 2 vol. in-12.* IV. *Le Traité des Maladies Vénériennes, d'Astruc, 1740, 4 vol. in-12.* V. *Le Traité des Maladies venteuses, de Combalufier, 1754, 2 vol. in-12.* VI. *Le Traité de l'Asthme, de Floyer, 1761, in-12.* VII. Il a travaillé à la nouvelle édition du *Dictionnaire Etymologique de Ménage*. Ce savant avoit des connoissances très-variées, & ses traductions sont en général exactes. Il mourut en 1757, à 50 ans.

**JAUSSIN**, (Louis-Amand) apothicaire à la suite de l'armée de Corse, se fit connoître du public par des *Mémoires historiques* sur les principaux événemens arrivés dans cette île, en 2 vol. in-12, 1759. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation mal digérée, il y a des recherches & des choses curieuses. *L'Histoire des révolutions de Corse*, par l'abbé Germanès, Paris, 1776, 3 vol. in-12, a fait tomber ces *Mémoires* dans l'oubli. Nous avons encore de Jauslin un *Traité sur la Perle de Cléopâtre*, in-8°; & un *Mémoire sur le Scorbut*, in-12. Il mourut à Paris en 1767.

**JAY**, (Guy-Michel le) sa-



vant avocat au parlement de Paris, étoit très-versé dans les langues. C'est lui qui fit imprimer une *Polyglotte* à ses dépens. Cet ouvrage, en lui acquérant de la gloire, ruina sa fortune; il eût pu la conserver & l'augmenter considérablement, s'il avoit voulu laisser paroître sa Bible sous le nom du cardinal de Richelieu, jaloux de la réputation que le cardinal Ximenès s'étoit faite par un ouvrage de ce genre. A un défaut de complaisance, le Jay ajouta une imprudence; il mit sa *Polyglotte* à un trop haut prix, & refusa d'en laisser 600 exemplaires aux Anglois, qui n'en vouloient donner que la moitié de la somme qu'il exigeoit. Ceux-ci chargerent Walton de l'édition d'une *Polyglotte* beaucoup plus commode, & firent tomber celle de le Jay (voyez la *Bibliotheca sacra* du P. le Long, tom. 1, p. 34). Le Jay, devenu vieux & pauvre, embrassa l'état ecclésiastique, fut doyen de Vezelai, obtint un brevet de conseiller-d'état, & mourut en 1675 (il ne faut pas le confondre avec Nicolas LE JAY, baron de Tilly, gardes-des-sceaux, & premier président au parlement de Paris, mort en 1640, après avoir rendu des services signalés à Henri IV & à Louis XIII). La *Polyglotte* de Guy-Michel le Jay est en 10 vol. très-grand in-fol. C'est un chef-d'œuvre de typographie; mais elle est incommode par la grandeur excessive du format & le poids des volumes. Elle a de plus que la *Polyglotte* de Ximenès, le syriaque & l'arabe. Elle parut depuis 1628 jusqu'en 1645.

JAY, (Claude le) *Jaius*, né à Annecy en Savoie, un des premiers compagnons de S. Ignace, se joignit à ce saint fondateur en 1535, étant déjà prêtre & théologien. En 1540 il fut envoyé en Allemagne avec Nicolas Bobadilla, pour y travailler au maintien de la foi catholique, attaquée par les nouvelles sectes. Bobadilla ayant été obligé de quitter ce pays, pour avoir attaqué avec trop de zèle l'*Interim* de Charles-Quint, le Jay resta seul chargé de cette mission immense. Il s'en acquitta avec un succès éclatant à Worms, Ratisbonne, Ingolstadt, Ausbourg; mais sur-tout en Autriche, & mourut à Vienne en 1552. Le roi Ferdinand lui avoit vainement offert l'évêché de Trieste.

JAY, (Gabriel-François le) Jésuite, né à Paris en 1662, régenta la rhétorique au collège de Louis-le-Grand pendant plus de trente ans, & s'acquit l'estime de ses élèves par sa science, sa piété & son caractère doux & honnête. Il étoit collègue du P. Jouvenci, & mourut à Paris l'an 1734. On a de lui : I. Une *Traduction* en françois des *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse, & *Bibliotheca Rhetorum*, Paris, 1725, 2 vol. in-4°. C'est une collection des œuvres classiques de ce savant littérateur, qui contient bien des choses peu analogues au titre; elle renferme : I. *Rhetorica*, divisée en 5 livres; c'est peut-être l'ouvrage le plus méthodique & le plus clair que nous ayons sur cette science. II. *Orationes sacrae*, pleines d'éloquence &



d'une latinité pure ; mais moins riches en choses & en idées qu'en paroles. III. *Orationes panegyricæ* ; ce sont des harangues, dont la plupart sont à la louange de la nation Française. IV. *Des Plaidoyers*, les uns en latin, les autres en françois. V. *Epistolæ*. VI. *Fabulæ*. VII. *Poëtica*. VIII. *Tragediæ*, dont quelques-unes sont traduites par l'auteur même, en vers françois. IX. *Des Comédies* en latin. On a fait un grand nombre d'éditions de la *Rhétorique*, qui est devenue un livre classique dans bien des colleges.

JEAN, surnommé GADDIS, fils de Mathathias, & frere des Machabées, fut tué en trahison par les enfans de Jambri, comme il conduisoit le bagage des Machabées ses freres, chez les Nabuthéens leurs alliés.

JEAN-BAPTISTE, précurseur de JESUS-CHRIST, fils de Zacharie & d'Elizabeth, naquit l'an du monde 4004, environ 6 mois avant la naissance du Sauveur. Un ange l'annonça à Zacharie son pere, qui, n'ajoutant pas assez foi à ses paroles, parce qu'Elizabeth, sa femme, étoit avancée en âge & stérile, perdit dès le moment l'usage de la voix. Cependant Elizabeth devint enceinte. Lorsque la Ste. Vierge alla la visiter, Jean-Baptiste tressaillit dans les entrailles de sa mere. Il se retira dans le désert, & y vécut d'une manière très-austere. Son habillement étoit fait de poil de chameau, & sa nourriture n'étoit composée que de miel sauvage & d'une espece de sauterelles,

qui dans ces provinces four-nissent un aliment aux pauvres. L'an 29 de J. C. il commença à prêcher la pénitence le long du Jourdain, & baptisa tous ceux qui vinrent à lui. La sainteté de sa vie fit croire aux Juifs qu'il étoit le Messie ; mais il leur dit « qu'il étoit la voix » de celui qui crie dans le dé- » sert ». JESUS-CHRIST étant allé se faire baptiser, il le montra à tout le monde, en disant « que c'étoit l'Agneau » de Dieu, la victime par ex- » cellence ». Son zele fut la cause de sa mort. Ayant repris avec force Hérode-Antipas, qui avoit épousé Hérodiad, femme de son frere, ce prince le fit mettre en prison au château de Macheronte. Quelque tems après il eut la foiblesse de le sacrifier à la fureur de cette femme, qui fut profiter d'une promesse indiscrete qu'Antipas avoit faite à Salomé, fille d'Hérodiade. S. Jerôme dit qu'Hérodiad lui perça la langue avec une aiguille de tête, pour se venger après sa mort de la liberté de ses paroles. Les disciples de Jean ayant appris sa décollation, vinrent enlever son corps. L'Evangile ne marque pas où ils l'enterrent ; mais du tems de Julien l'Apostat, on monroit son tombeau à Samarie. L'historien Juif, Flave-Josephe, a rendu témoignage à la sainteté de Jean-Baptiste, & attribue à sa mort la défaite de l'armée d'Hérode ; témoignage que tous les critiques reconnoissent, si on excepte le seul Blondel, qui paroît en douter sans aucune raison (\*).

(\*) *Apud Judæos fuit opinio, justâ ultione Numinis deletum Herodis*



La fête de S. Jean est de la plus haute antiquité dans l'Eglise. Il a été un tems que l'on célébroit 3 Messes ce jour-là, comme à la fête de Noël. Comme S. Jean-Baptiste vécut dans la retraite & dans la mortification, S. Jérôme & S. Augustin l'appellent *Monachorum Princeps*, & cette dénomination qui est juste, suffit pour rendre respectable un genre de vie, qui par son but & ses œuvres, fixe la haine des siècles irréguliers & corrompus.

JEAN L'ÉVANGÉLISTE, né à Bethsaïde en Galilée, étoit fils de Zébédée & de Salomé, & frère cadet de S. Jacques le Majeur. Leur emploi étoit de gagner leur vie à la pêche. Jean n'avoit que 25 à 26 ans, lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par le Sauveur, qui eut toujours pour lui une tendresse particulière; il se désigne lui-même ordinairement sous le nom du *Disciple* que JESUS aimoit. Il étoit vierge, & c'est

pour cette raison, dit S. Jérôme, qu'il fut le bien-aimé du Sauveur; qu'à la Cène il reposa sur son sein, & que JESUS-CHRIST sur la Croix le traita comme un autre lui-même. Le Sauveur lui donna des marques singulières de son amour, en le rendant témoin de la plupart de ses miracles, & sur-tout de sa gloire au moment de la Transfiguration. Ce disciple fut le seul qui l'accompagna jusqu'à la Croix, où JESUS-CHRIST lui laissa en mourant le soin de la Ste. Vierge. Après la Résurrection du Sauveur, Jean le reconnut le premier, & fut un de ceux qui mangerent avec lui. Il assista au concile de Jérusalem, où il parut comme une des colonnes de l'Eglise, selon le témoignage de S. Paul. Ce saint Apôtre alla prêcher l'Evangile dans l'Asie, & pénétra jusque chez les Parthes, auxquels il écrivit sa première *Épître*, qui portoit autrefois ce titre. Il fit sa résidence ordinaire à Ephèse,

*exercitum, propter Joannem, qui Baptista cognominatus est. Hunc enim Tetrarcha necavit virum optimum, Judeos excitantem ad virtutum studia, & imprimis pietatis ac justitiæ, simulque ad Baptismi lavacrum... Cumque magni concursus ad eum fierent, plebe talis doctrinæ avidâ, Herodes veritus, ne tanta hominis autoritas defectionem aliquam pareret, quod viderentur nihil non facturum ex ejus consilio, judicavit satius esse, priusquam novi aliquid exoriretur, illum tollere, quam rebus turbatis feram penitentiam agere. Itaque vindictam missum in Macheruntem... illic occidi imperat. Quod factum secuta est Judæorum existimatio ab irato Deo perditum esse Herodis exercitum (Joseph. lib. 18, Ant. c. 7).* Une observation qui prouve évidemment qu'aucun chrétien n'a inséré ce passage, c'est que Josephus donne une raison toute différente de l'assassinat de S. Jean, que celle qu'on lit dans l'Evangile, & qu'un chrétien n'eût ni ignorée ni dissimulée. Le grand crédit que Jean avoit sur le peuple, & le danger de l'entraîner dans quelque révolte, est sans doute le prétexte dont Hérodiade se servit pour le perdre, n'ayant garde de dire le véritable motif; mais l'Evangile n'en parle pas. Ce n'est donc pas là que le passage de Josephus a été pris.



fonda & gouverna plusieurs églises. Dans la persécution de Domitien, vers l'an 95, il fut mené à Rome, & plongé dans de l'huile bouillante, sans en recevoir aucune incommodité. Il en sortit plus vigoureux, & fut relégué dans la petite île de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse* : livre mystérieux & qui, sous diverses figures, annonce la destinée de l'Eglise Chrétienne (voyez ALCAÇAR); l'obscurité qui enveloppe plusieurs de ses passages, n'empêche pas qu'on y découvre la lumière & l'onction de l'esprit de Dieu. « Ceux qui ont le » goût de la piété, dit M. » Bossuet, trouvent un attrait » particulier dans cette admirable révélation de S. Jean. » Malgré les profondeurs de » ce divin livre, on ressent en » le lisant une impression si » douce, & tout ensemble si » magnifique de l'esprit de » Dieu; il y paroît des idées si » hautes du mystère de JESUS- » CHRIST, une si vive reconnaissance du peuple qu'il » a racheté par son sang, de » si nobles images de ses victoires & de son règne, avec » des chants si merveilleux » pour en célébrer les grandeurs, qu'il y a de quoi » ravir le ciel & la terre. » Toutes les beautés de l'Écriture sont ramassées dans » ce livre : tout ce qu'il y a » de plus touchant, de plus » vif, de plus majestueux dans » la loi & dans les prophètes, » y reçoit un nouvel éclat, » &c. ». Les sectaires de tous les siècles ont fait sur ce livre divin des Commentaires fanatiques, parmi lesquels on distin-

gue ceux de Jurieu de Newton, & *Les sept Ages de l'Eglise*, attribué à un moine convulsionnaire, Paris, 1783, 2 vol. in-12. Nerva, successeur de Domitien, ayant rappelé tous les exilés, Jean revint à Ephèse. Ce fut dans cette ville qu'il composa son *Evangile*, à la sollicitation des évêques d'Asie, pour réfuter les erreurs de Cérinthe & d'Ebion, qui soutenoient que J. C. n'étoit qu'un homme. Nous avons encore de lui trois *Epîtres*, qui sont au nombre des livres canoniques : la 1re., citée autrefois sous le nom des Parthes; la 2e., adressée à Electe, & la 3e. à Caius. Jean vécut jusqu'à une extrême vieillesse; & ne pouvant plus faire de longs discours, il ne disoit aux fideles que ces paroles : *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres.* Ses disciples, ennuyés d'entendre toujours la même chose, lui en parlerent; & il leur répondit : *C'est le précepte du Seigneur, & si on le garde, il suffit pour être sauvé.* Enfin ce saint Apôtre mourut à Ephèse, d'une mort paisible, sous le règne de Trajan, la centième année de J. C., âgé d'environ 94 ans. On le surnomme *le Théologien*, à cause de la sublimité de ses connoissances & de ses révélations, & sur-tout du commencement de son *Evangile*; car les autres *Évangélistes* ont rapporté les actions de la vie mortelle de J. C.; mais Saint Jean s'éleve comme un aigle au-dessus des nues, & va découvrir, jusque dans le sein du Pere, le Verbe de Dieu égal au Pere.

JEAN, surnommé MARC,



disciple des Apôtres, étoit fils d'une femme nommée Marie, qui avoit une maison dans Jérusalem, où les fideles & les Apôtres s'assembloient ordinairement. Jean-Marc s'attacha à S. Paul & à S. Barnabé, & il les accompagna dans le cours de leurs prédications, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à Perges en Pamphylie, où il les quitta pour retourner à Jérusalem. Quelques années après, Paul & Barnabé se disposant à retourner en Asie, Barnabé voulut prendre avec lui Jean-Marc, qui étoit son parent : mais Paul s'y opposant, ces deux Apôtres se séparèrent, & Marc suivit Barnabé dans l'isle de Chypre. On ignore ce que fit Jean-Marc depuis ce voyage, jusqu'au tems qu'il se trouva à Rome, en l'an 63, & qu'il rendit de grands services à S. Paul dans sa prison. On ne connoît ni le genre, ni l'année de la mort de ce disciple ; mais il y a assez d'apparence qu'il mourut à Ephese, où son tombeau fut depuis fort célèbre.

**JEAN**, (S.) martyr de Nicomédie au commencement de la persécution de Dioclétien. On croit que c'est lui qui arracha l'édit des empereurs contre les Chrétiens, & fut rôti sur un gril le 24 février 303. Eusebe & Lactance ne nomment point le Chrétien qui fit cette action, ils disent seulement qu'il étoit d'une qualité distinguée; Ufuard & Adon l'appellent *Jean*, & en font mention au 7 septembre, de même que le martyrologe Romain. Eusebe dans son Histoire, liv. 8, chap. 5, & Nicephore, liv. 7, chap. 5, parlent de la constance de sa foi, & des

tourmens cruels qu'on lui a fait souffrir. Quelques agiographes le nomment *George*, & croient que c'est le saint qu'on honore sous ce nom (*voyez GEORGE*). L'action de ce saint martyr, considérée en elle-même, a été censurée par quelques moralistes, qui ne l'ont excusée que par la charité & le zèle pour la foi, qui l'ont provoquée ; mais si on la compare à celle de Mathathias, on trouvera qu'elle n'a pas besoin d'excuse, qu'elle est exactement dans le même genre, & qu'elle lui cede même en vigueur & en éclat. Il y a bien cette différence, que Mathathias agissoit au nom & par le vœu d'une nation en corps, ayant ses droits & ses loix, & que les Chrétiens de l'empire Romain étoient comme des particuliers soumis aux loix générales ; mais sous Dioclétien, les Chrétiens étoient tellement répandus & multipliés, que leur Religion pouvoit déjà être considérée comme nationale.

**JEAN-CALYBITE**, (S.) naquit d'une illustre famille de Constantinople. Son pere se nommoit Eutrope & sa mere Théodore. Ils l'éleverent de bonne heure à l'étude des sciences. S. Jean-Calybite quitta secrètement, à l'âge de 12 ans, la maison de son pere, & alla se faire religieux dans un monastere des Acemetes. Six ans après, le desir de revoir ses parens le fit retourner à Constantinople. Comme il y revenoit, ayant rencontré un pauvre fort mal vêtu, il lui donna ses habits, & se revêtit des haillons dont ce pauvre étoit couvert. En cet état, il alla se cou-



cher devant la maison de son pere, & obtint des domestiques la permission de se faire une cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il y vécut ainsi, sans être reconnu de personne, exposé au mépris & au rebut de tout le monde. Cependant le pere, touché de la patience avec laquelle ce malheureux supportoit sa pauvreté, lui envoyoit tous les jours les choses nécessaires à la vie. Enfin S. Jean-Calybite étant sur le point de mourir, se découvrit à son pere & à sa mere, en leur disant : *Je suis ce fils que vous avez si long-tems cherché.* Il leur témoigna en même tems sa reconnaissance, & rendit l'esprit un instant après, vers l'an 450. Il fut surnommé *Calybite*, formé d'un mot grec qui signifie *chaumière, petite loge.* L'analogie des circonstances de la vie de ce Saint & de celle de S. Alexis, les a fait confondre jusques-là, que des auteurs ont dit que ce n'étoit qu'un même Saint connu sous différens noms; cependant les Bollandistes ont tâché de prouver que c'étoient deux Saints différens, *Acta Sanctorum, tom. 4, julii, & Comm. ad januar. græcum metricum, tom. 1, maii.* Voyez aussi Joseph Assemani, *In Calend. univ. tom. 6, & Biblioth. Orient. tom. 1.*

**JEAN-CHRYSOSTOME**, (S.) né à Antioche en 344 d'une des premières familles de la ville, y ajouta un nouveau lustre par ses vertus & son éloquence, qui le fit surnommer *Chrysostome*, c'est-à-dire, *bouche d'or.* Après avoir fait ses études avec succès, il voulut suivre le barreau; mais la grace ayant parlé à son cœur, il quitta

toutes les espérances que le monde lui donnoit, pour s'enfoncer dans un désert. Il choisit, pour le lieu de sa retraite, les montagnes voisines d'Antioche. Se trouvant encore trop près du monde, il s'enferma dans une grotte, où il passa 2 ans dans les travaux de l'étude & les exercices de la pénitence. Ses maladies l'ayant obligé de revenir à Antioche, Melece l'ordonna diacre, & Flavien son successeur l'éleva au sacerdoce en 383. Ce fut alors qu'il fut chargé du soin de prêcher la parole de Dieu : fonction qu'il remplit avec d'autant plus de fruit, qu'à une éloquence touchante & persuasive, il joignoit des mœurs célestes. Ses vertus le firent placer sur le siege de Constantinople après la mort de Nectaire, en 398. Son premier soin fut de réformer le clergé. Il déracina l'abus qui s'étoit introduit parmi les ecclésiastiques, de vivre avec des Vierges qu'ils traitoient de sœurs adoptives, ou sœurs Agapetes, c'est-à-dire, charitables. Ce bon pasteur donna l'exemple en tout à son troupeau. Il chassa les loups de la bergerie; il se réduisit à une vie pauvre; il fonda plusieurs hôpitaux; il envoya des prêtres chez les Scythes, pour travailler à leur conversion. La véhémence avec laquelle il parloit contre l'orgueil, le luxe & la violence des grands; son zèle pour la réformation du clergé & pour la conversion des hérétiques, lui attirèrent une foule d'ennemis: Eutrope, favori de l'empereur; le tyran Gaynas, à qui il refusa une église pour les Ariens; les sectateurs d'Arius, qu'il fit ban-



nir de Constantinople. Ces hommes pervers se réunirent tous contre le saint archevêque, qui eut encore un autre adversaire dans la personne de Théophile, patriarche d'Alexandrie, prélat estimable à bien des égards, mais qu'un zèle outré contre les Origénistes animoit contre Chrysostome, s'imaginant qu'il les favorisoit. Théophile avoit chassé du désert de Nitrie quatre abbés, & S. Ildore d'Alexandrie pour cause d'Origénisme; S. Jean les avoit admis à la communion, après avoir examiné leur Apologie, & exigé d'eux la condamnation expresse des erreurs qu'on leur imputoit. Théophile en fut vivement piqué. L'occasion de se venger se présenta bientôt. Chrysostome crut que son ministère l'obligeoit de s'élever contre les injustices de l'impératrice Eudoxie & de son parti: il en parla indirectement dans un *Sermon* sur le luxe des femmes. Ses ennemis ne manquèrent pas d'envenimer ses paroles auprès de l'impératrice, qui dès-lors conçut une haine mortelle contre le saint prélat. Il suffit d'être haï des princes, pour l'être bientôt des courtisans. Quelques-uns de ceux-ci inventèrent des crimes, présentèrent des mémoires. Eudoxie les appuya; elle fit tenir le fameux conciliabule du Chêne en 403. L'archevêque y fut condamné par Théophile d'Alexandrie, qui s'étoit rendu à Constantinople avec un grand nombre d'évêques d'Egypte qui lui étoient entièrement dévoués. L'empereur lui donna ordre de sortir de Constantinople; l'archevêque déclara qu'il n'aban-

donneroit point l'Eglise confiée à ses soins par la Providence, à moins qu'on ne l'y forçât. On eut effectivement recours aux voies de fait; & comme le peuple étoit toujours attaché à son pasteur, on envoya le samedi saint une troupe de soldats pour le chasser de l'église; ils s'y portèrent à de si grands excès, que les Lieux-Saints en furent ensanglantés. Le saint prélat, après sa condamnation, écrivit au pape Innocent I, pour le prier de déclarer nulles toutes les procédures faites contre lui, puisqu'on y avoit violé toutes les regles de la justice. Théophile de son côté, envoya au pape les actes du conciliabule du Chêne. A la seule inspection de ces actes, Innocent découvrit qu'ils étoient l'ouvrage de la cabale; & manda Théophile de venir à un concile, où l'on jugeroit l'affaire conformément aux canons de Nicée; mais l'empereur & Eudoxie trouverent le moyen d'en éluder la tenue. Le saint archevêque étoit encore à Constantinople. Il fut chassé de son siege, & l'empereur lui envoya l'ordre de partir pour le lieu de son exil; mais il ne dura pas long-tems. La nuit qui suivit son départ, il arriva un tremblement de terre si violent, que le palais en fut ébranlé. Eudoxie effrayée, pria l'empereur de rappeler l'archevêque. Jean-Chrysostome revint donc dans son église. Il y fut reçu aux acclamations de tout le peuple, & reprit les fonctions de son ministère, malgré la sentence du conciliabule. A peine avoit-il été 8 mois en repos depuis son retour, qu'on dressa à Const.



stantinople une statue en l'honneur de l'impératrice. Elle fut élevée dans la place, entre le palais où se tenoit le sénat, & l'église de Ste. Sophie. A la dédicace de cette statue, le préfet de la ville, manichéen & demi-païen, excita le peuple à des réjouissances extraordinaires, mêlées de superstition. Il y eut des danses, des farceurs qui s'attiroient de grands applaudissemens, & des cris dont le service-divin étoit troublé. Le pontife ne put souffrir ces désordres, il en parla avec sa liberté ordinaire, & blâma non-seulement ceux qui les faisoient, mais ceux qui les commandoient. Eudoxie offensée résolut d'assembler un nouveau concile contre lui; plusieurs évêques, gagnés par les libéralités de la cour, furent ses accusateurs. Arcadius, connoissant la sainteté du prélat, dit à l'un d'eux que cette affaire lui donnoit de grandes inquiétudes. L'évêque dévoué à Eudoxie lui répondit : *Seigneur, nous prenons sur notre tête la déposition de Jean.* Le Saint fut condamné, chassé de l'église le lundi 10 juin 404, & envoyé en Bithynie. Son exil fut suivi d'une horrible persécution contre tous ceux qui défendoient son innocence. On imagina différens prétextes pour verser le sang, comme on avoit fait sous les empereurs païens. Jean-Chrysofome souffrit beaucoup dans son exil; toute sa consolation fut dans les lettres que lui écrivoit le pape Innocent I, & les plus grands évêques d'Occident, qui prenoient part à son infortune. L'empereur Honorius écrivit inutilement en

sa faveur à son frere Arcadius. Enfin, après une longue détention à Cucuse, lieu désert & dénué de toutes les choses nécessaires à la vie, on le transféra à Arabyffe en Arménie. Comme on le menoit à Pythionte sur le Pont-Euxin, il fut si maltraité des soldats qui le conduisoient, qu'il mourut en chemin à Comane, le 14 septembre 407, âgé d'environ 63 ans, après 9 & demi d'épiscopat & plus de trois années d'exil. S. Jean-Chrysofome a été une des plus grandes lumières de l'Orient. Ses principaux ouvrages sont : I. *Un Traité du Sacerdoce*, qu'il composa dans sa solitude. L'excellence du sacerdoce chrétien, la sublimité de ses fonctions, la sainteté requise en ceux qui les exercent, la dignité de l'épiscopat, la grandeur & la multiplicité des devoirs qu'il impose, le zele, la prudence, la capacité, enfin toutes les qualités qu'il exige de ceux qui y sont élevés; tels sont les objets qui occupent S. Chrysofome dans cet ouvrage, qui est d'autant meilleur, que l'auteur donna, durant tout le cours de sa vie, la leçon & l'exemple. II. *Un Traité de la Providence*, où il montre que Dieu gouverne tout par sa providence; que les afflictions entrent dans l'économie de sa miséricorde, à l'égard des élus, & que les plus rudes épreuves sont des moyens de salut, pourvu que l'on en fasse un bon usage. III. *Un Traité de la Divinité de J. C.* Il la prouve par les merveilles que sa grace opere. IV. *Des Homélie sur l'Ecriture-Sainte.* S. Jean-Chrysofome l'avoit



étudiée depuis son enfance jusqu'aux derniers jours de son épiscopat. Un grand nombre d'autres *Homélie*s sur différens sujets. On peut regarder cet illustre Pere comme le Cicéron de l'Eglise Grecque. Son éloquence ressemble beaucoup à celle de ce prince des orateurs latins. C'est la même facilité, la même clarté, la même abondance, la même richesse d'expressions, la même hardiesse dans les figures, la même force dans les raisonnemens, la même élévation dans les pensées. Tout porte l'empreinte, chez l'un & chez l'autre, de ce génie heureux, né pour convaincre l'esprit & toucher le cœur. Quelque grand homme que soit S. Augustin, on n'a pas assez loué S. Chrysostome en le comparant à lui, du moins pour l'éloquence de la chaire. Celle du Pere Latin est défigurée quelquefois par les pointes, les jeux de mots, les antitheses qui faisoient le goût dominant de son pays & de son siècle. Celle du Pere Grec auroit pu être entendue à Athenes & à Rome, dans les plus beaux jours de ces deux républiques. « Il n'y eut » peut-être jamais, dit un critique, d'orateur plus accompli que S. Chrysostome. » Quelle clarté ! rien chez lui » n'embarrasse le lecteur : on le » comprend sans peine & sans » étude. Qu'on cesse de nous » vanter l'harmonie des périodes d'Isocrate. Elle n'est, » cette harmonie, qu'un assemblage puéril de mots artificiellement compassés, lorsqu'on » la compare à la douceur incomparable qui résulte dans » S. Chrysostome, d'une ex-

pression aussi heureuse qu'aisée & naturelle. Qui connut jamais comme lui cette délicatesse & cet atticisme qui caractérisent plus ou moins les célèbres écrivains de la Grece ? Quelle beauté & quelle élégance dans les tours ! Quelle fécondité dans le choix des mots, qui coulent comme d'une source intarissable ! Est-il obligé de traiter plusieurs fois le même sujet, jamais il ne se copie, il est toujours original. La vivacité de son imagination lui fournit une multitude d'images & de fleurs dont il embellit chaque période. Rien de tiré dans ses métaphores & ses comparaisons ; elles sortent du fond même du sujet, & ne servent qu'à donner plus de force aux discours, & à l'imprimer plus avant dans l'esprit. Habile dans la connoissance des ressorts qui font mouvoir les passions, il les excite à son gré, & selon la nature de la matiere qu'il traite. Son style toujours approprié au sujet, est, quand il le faut, simple, fleuri, sublime, tempéré. Ses discours ne sont pas également châtiés. Mais ceci venoit bien moins du défaut de préparation, que des langueurs de la maladie, & de ces inégalités qu'éprouvent quelquefois les plus beaux génies. Aux talens qui font le grand orateur, il joignoit la profondeur du plus habile dialecticien. Delà cette supériorité avec laquelle il résout les difficultés les plus captieuses, & pousse l'erreur » jusques



» jusques dans ses derniers re-  
 » tranchemens : supériorité qui  
 » éclate sur-tout dans les ou-  
 » vrages polémiques que ce  
 » Pere composa contre les Juifs,  
 » les Anoméens & quelques  
 » autres hérétiques. On ne peut  
 » plus lui comparer les plus cé-  
 » lebres philosophes de l'anti-  
 » quité. Il l'emporte autant sur  
 » eux, que la morale évangé-  
 » lique l'emporte sur celle qui  
 » part de l'esprit humain ». De  
 toutes les éditions des ouvrages  
 de S. Jean-Chrysostome, les  
 plus exactes & les plus com-  
 plettes sont celle de Henri Sa-  
 vil, en 1613, 8 tom. in-fol.,  
 tout grec; celle de Cominelin  
 & de Fronton du Duc, en grec  
 & en latin, 10 vol. in-fol., &  
 celle de dom de Montfaucon,  
 1718 à 1734, en 13 vol. in-fol.,  
 en grec & en latin. Cette der-  
 niere édition est enrichie de la  
*Vie* du saint docteur, de pré-  
 faces intéressantes, de notes,  
 de variantes; quelques critiques  
 ont trouvé cependant qu'elle  
 n'étoit pas assez exacte, ni dans  
 un ordre commode pour les  
 lecteurs. Dom Montfaucon a  
 adopté la traduction latine du P.  
 Fronton du Duc, & n'a traduit  
 que les ouvrages qui ne l'a-  
 voient point été par le Jésuite.  
 On desireroit que ce qui est de  
 lui, fût d'un style plus élégant  
 & approchât davantage de la  
 beauté originale. Plusieurs des  
 ouvrages du célèbre évêque de  
 Constantinople, ont été tra-  
 duits en françois. Nicolas Fon-  
 taine a traduit ses *Homélies sur*  
*la Genèse*, 2 vol. in-8°.; sur *S.*  
*Matthieu*, 3 vol. in-4°. ou in-8°.;  
 celles sur *S. Paul*, 7 vol. in-8°..  
 Il fut obligé de se retracter,  
 parce qu'il avoit fait parler le  
 Tome V.

saint docteur en nestorien. Le  
 P. de Bonrecueil a traduit ses  
*Lettres*, 2 vol. in-8°. Maucroix  
 a traduit ses *Homélies au peuple*  
*d'Antioche*, in-8°. Bellegarde  
 a traduit ses *Sermons choisis*, 2  
 vol. in-8°.; ceux sur les *Actes*  
 des Apôtres, 1 vol. & ses *Opus-*  
*cules*, 1 vol. in-8°. : en tout 19  
 vol. in-8°. Nous avons deux  
*Vies* de ce Saint : la premiere  
 par Hermant, écrite d'un style  
 un peu enflé, mais d'ailleurs  
 très-estimable; la seconde par  
 Tillemont, écrite plus simple-  
 ment & avec une exactitude  
 que rien n'égale. Celle-ci se  
 trouve dans le tome XI de ses  
*Mémoires*.

JEAN le Nain, (S.) abbé &  
 solitaire, ainsi nommé à cause  
 de la petitesse de sa taille, se  
 consacra dans la solitude de  
 Sceté au travail, au jeûne, à  
 la priere, aux exercices de piété.  
 Un frere lui demandant à quoi  
 servoient les veilles & les jeû-  
 nes? « Elles servent, répondit-  
 » il, à abattre & humilier l'a-  
 » me; afin que Dieu, la voyant  
 » abattue & humiliée, en ait  
 » compassion & la secoure ». S.  
 Jean le Nain avoit aussi cou-  
 tume de dire que « la sûreté  
 » du moine est de garder sa  
 » cellule, de veiller sur soi,  
 » & d'avoir toujours Dieu pré-  
 » sent à l'esprit ». Il mourut  
 vers le commencement du 5e.  
 siècle.

JEAN le Silentieux, (S.)  
 ainsi nommé à cause de son  
 amour pour la retraite & pour  
 le silence, naquit à Nicopolis,  
 ville d'Arménie, en 454, d'une  
 famille illustre. Quand il fut  
 maître de son bien, il bâtit un  
 monastere, où il se retira avec  
 dix autres personnes. L'arche-  
 G



vêque de Sébaste l'ordonna ensuite évêque de Coloni. Cette dignité n'apporta aucun changement à sa façon de vivre. Il continua toujours de pratiquer la vie monastique. Neuf ans après il quitta secrètement son évêché, & se retira dans le monastere de S. Sabas, dont il devint économe. Il mourut vers 558, âgé de 104 ans.

JEAN CLIMAQUE, (S.) du nom de son livre qu'il intitula *Climax*, surnommé aussi le *Scholastique* & le *Sinaïte*, naquit dans la Palestine vers 523. A l'âge de 16 ans il se retira dans la solitude, & malgré sa résistance, il fut élu abbé du Mont-Sinaï vers l'an 580. Dans cette place il fit paroître tant de piété & de sagesse, qu'il fut aimé & admiré de tous les religieux : mais il retourna dans sa cellule l'an 584, quelque instance qu'on fit pour le retenir. Il mourut l'an 605, âgé de 80 ans. Nous avons de lui un livre intitulé : *Climax*, ou *l'Echelle des Vertus*. Il le composa pour la perfection des solitaires, & il peut servir à celle des gens du monde. Cet ouvrage, plein d'excellens principes de piété, renferme quelques histoires édifiantes, qui donnent de la force à ces principes. L'Echelle est composée de trente degrés, dont chacun comprend une vertu. Ambroise le Camaldule, l'abbé Jacques de Billi & le P. Rader l'ont traduit de grec en latin. Nous en avons une version en françois, avec la *Vie du Saint*, par Arnaud d'Andilli, 1 vol. in-12. La meilleure édition de l'original est celle de Paris en 1633, in-fol., avec la traduction latine de Rader.

JEAN, (S.) dit l'*Aumônier*, à cause de ses charités extraordinaires, étoit de l'isle de Chypre, dont son pere avoit été gouverneur. Il fut élevé l'an 610 sur le siege patriarchal d'Alexandrie, après Théodore. Sa tendresse compatissante pour les misérables éclata sur-tout dans la famine qui désola son peuple en 615, & dans la mortalité qui la suivit. La crainte qu'il eut des malheurs qui menaçoient la ville d'Alexandrie & l'Egypte, qui tomberent peu de tems après sous la domination des Perses, le fit résoudre à quitter sa ville épiscopale pour se retirer en Chypre. Il mourut à Limisso, que l'on appelloit alors Amathonte, lieu de sa naissance, l'an 616, à 57 ans. Son testament fut aussi édifiant que court; le voici : « Je vous rends » graces, mon Dieu, de ce » que vous avez exaucé ma » priere, & qu'il ne me reste » qu'un tiers de sou, quoiqu'à » mon ordination j'aie trouvé » dans la maison épiscopale » d'Alexandrie environ 4000 » livres d'or, outre les sommes » innombrables que j'ai reçues » des amis de J. C. C'est pour- » quoi j'ordonne que ce peu qui » reste soit donné à vos ser- » viteurs ». Ce testament nous fait voir quelles étoient les richesses de l'Eglise d'Alexandrie, & rend plus vraisemblable ce qu'on dit des aumônes immenses du patriarche Jean. L'ordre dit de *St.-Jean de Jérusalem*, tire son nom de ce Saint.

JEAN DAMASCENE, (S.) ou de Damas, savant prêtre, fut instruit dans les sciences par un religieux Italien, nommé



*Côme*, qui avoit été fait prisonnier par les Sarrafins. Le calife le prit pour son premier ministre : mais il quitta cet emploi, & se retira au monastere de S. Sabas, près de Jérusalem, y pratiqua toutes sortes de vertus, & y mourut vers l'an 760, & selon quelques-uns l'an 780, à 84 ans. Nous avons de lui : I. *Quatre Livres de la Foi Orthodoxe*, dans lesquels il a renfermé toute la théologie, d'une maniere scholastique & méthodique; ce qui lui a donné chez les Grecs le même rang que Pierre Lombard & S. Thomas parmi nous. On y voit qu'il croyoit que le St.-Esprit procédoit du Pere seulement, & non du Fils; article sur lequel l'Eglise n'avoit pas encore définitivement prononcé. II. *Plusieurs Traités Théologiques*. III. *Des Hymnes*. IV. *Une Dialectique & une Physique*. V. *Dispute entre un Chrétien & un Sarrafin*. On lui attribue, mais sans fondement, *Liber Barlaam & Josaphat, India regis*, sans date ni lieu d'impression, mais imprimé vers 1470, in-folio, rare; il y en a plusieurs traductions françoises, anciennes & peu recherchées. Sa critique n'étoit pas assez forte ni éclairée pour l'empêcher d'adopter quelquefois de pieuses fables: telle que la délivrance de Trajan par les prieres du pape S. Grégoire le Grand, & que Jean de Jérusalem, qui vécut dans le 10e. siecle, ôta prudemment des ouvrages de Jean Damascene. Quelques critiques protestans disent que ce Pere n'a pas fait scrupule d'employer le mensonge pour défendre la

vérité. C'est une calomnie. On ne doit point taxer de mensonge un écrivain qui est quelquefois mal servi par sa mémoire, ou qui cite de bonne foi des faits apocryphes, mais communément reçus comme vrais; il peut pécher par défaut d'exactitude, sans manquer pour cela de sincérité. On comprend que c'est la défense des saintes images qui attira à S. Damascene ces politesses de la part des protestans: cependant les plus distingués parmi eux ont rendu justice à l'érudition, à la science de la théologie, à la netteté & à la précision qui se font remarquer dans les ouvrages de ce Pere. Le reproche de Pélagianisme que lui fait Basnage, ne montre que la mauvaise humeur ou le peu de réflexion de ce caustique censeur. La meilleure édition de ses ouvrages est celle du P. le Quien, 1712, in-fol. 2 vol. grec & latin. Cette édition a reparu à Vérone en 1748 avec des améliorations.

JEAN, surnommé MALALA, étoit d'Antioche. Il écrivit au commencement du 10e. siecle une *Chronique* depuis le commencement du monde jusqu'au tems de Justinier. Elle a été imprimée à Oxford en latin & en grec, l'an 1691, in-8°, avec des notes par Edmond Chilmead.

JEAN, (S.) archidiacre de Capoue, né d'une famille noble de cette ville, se distingua par sa piété & ses mœurs exemplaires. Les moines du Mont-Cassin réfugiés à Teano, parce que leur monastere avoit été brûlé par les Sarrafins, élurent Jean pour leur abbé. Il prit l'habit monastique, car c'étoit



l'usage, que quand on prenoit un séculier pour abbé, il commençoit par se faire moine, & fut béni par le pape Jean X. Il attira ses moines de Teano dans la ville de Capoue, où il leur bâtit un vaste monastere, acheva aussi de rebâtir celui du Mont-Cassin, & mourut à Capoue l'an 934. On a de lui une *Chronique* des dévastations & des malheurs qu'a souffert le Mont-Cassin, & des prodiges qui y ont été opérés. On le croit aussi auteur d'une *Chronique* des derniers comtes de Capoue, publiée par Camille Peregrin dans son *Histoire des Princes de la Lombardie*.

JEAN CAPISTRAN, voyez CAPISTRAN (S. Jean de).

JEAN DE MATERA, (S.) né à Matera dans la Pouille, vers 1050, de parens illustres, s'illustra lui-même par ses prédications & par ses miracles. Il institua sur le Mont-Gargan, vers 1118, un ordre particulier qui ne subsiste plus, & qu'on a appelé l'*Ordre de Pulsano*. Il mourut le 20 juin 1139, à 69 ans, & fut canonisé par la voix du peuple.

JEAN DE MATHA, (S.) né en 1160 à Faucon, bourg de la vallée de Barcelonette en Provence, reçut le bonnet de docteur à Paris, où il avoit étudié avec succès. Sa piété l'unit avec le S. Hermite Félix de Valois; ils fonderent de concert l'*Ordre de la Sainte-Trinité* pour la rédemption des captifs. Innocent III l'approuva, & leur donna solennellement en 1199 un habit blanc, sur lequel étoit attachée une croix rouge. L'instituteur fit ensuite un voyage en Barbarie, d'où il ramena

120 captifs. Il mourut peu de tems après à Rome en 1213, à 61 ans. Le pape Innocent III, en lui donnant l'habit de son ordre, avoit confirmé sa regle. Elle porte, entr'autres choses, que les freres réserveront la 3e. partie de leurs biens pour la rédemption des captifs. L'ordre des Trinitaires fit en peu de tems de grands progrès en France, en Lombardie, en Espagne, & même au-delà de la mer. Le moine Alberic, qui écrivoit 40 ans après, dit qu'ils avoient déjà jusqu'à 600 maisons, entre lesquelles étoit celle de S. Mathurin, nommée auparavant l'*Aumônerie de S. Benoît*, qui leur fut donnée par le chapitre de l'Eglise de Paris. C'est de cette maison que leur est venu en France le nom de *Mathurins*. Voyez les *Annales* de cet ordre, publiées à Rome en 1683, in-fol.

JEAN DE MEDA, (S.) né à Meda auprès de Côme en Italie, devint supérieur de l'ordre des *Humiliés*, qui n'étoit alors composé que de laïques, & y introduisit des ecclésiastiques & des prêtres. Il mourut saintement en 1159. L'ordre des *Humiliés* ne subsiste plus.

JEAN COLOMBIN, (S.) noble Siennois, instituteur de la congrégation des *Jesuates*. Ce nom leur fut donné, parce qu'ils avoient toujours à la bouche le nom de *Jesus*. Cet ordre, approuvé par Urbain V en 1367, fut supprimé par Clément IX en 1668. Le saint instituteur mourut en 1367. Son ordre s'appelloit aussi les *Jesuates de S. Jérôme*, parce qu'il avoit recommandé à ses disciples une dévotion particuliere



à ce Saint. La *Vie* de ce Saint a été écrite par le pieux Morrigia, général des Jesuates, mort l'an 1604.

JEAN DE DIEU, (S.) naquit en 1495 à Montemajorel-Novo, petite ville de Portugal, d'une famille si pauvre, qu'il fut obligé de servir de domestique pour pourvoir à sa subsistance. Un sermon d'un bonheureux Jean d'Avila le toucha tellement, qu'il résolut de consacrer le reste de sa vie au service de Dieu & des malades. Le zèle du saint homme suppléa à tout, & vainquit tous les obstacles qu'on lui opposa. Il acheta une maison à Grenade; & du sein de la pauvreté, on vit sortir cette magnifique maison d'hospitalité, qui subsiste encore aujourd'hui, & qui a servi de modèle à toutes les autres. C'est-là que Jean jeta les premiers fondemens de son institut, approuvé par le pape Pie V en 1572, & répandu depuis dans toute l'Europe. Le saint homme mourut en 1550, à 55 ans. Il n'avoit point laissé d'autre règle à ses disciples que son exemple; ce fut Pie V qui leur donna celle de S. Augustin. Ce pontife y ajouta quelques autres réglemens, pour donner la stabilité à cette congrégation, appelée l'*Ordre de la Charité*: congrégation qui secourt l'humanité, & déploie plus de bienfaisance réelle dans une seule ville, que la secte des philosophes qui l'a toujours à la bouche, dans le monde entier. « Cet ordre, dit un auteur judicieux, semble avoir été institué exprès à la naissance du protestantisme, pour démontrer contre les réformateurs l'utilité & la

» nécessité des vœux monastiques. Des hommes à gages rendroient-ils des services aussi constans, aussi généreux, aussi purs que les *Freres de la Charité*? Et sans le vœu par lequel ils s'y engagent, auroient-ils le courage d'y employer toute leur vie? La prétendue réforme, avec ses belles idées de perfection, a-t-elle trouvé un moyen de suppléer aux bonnes œuvres pratiquées par les religieux hospitaliers? »

JEAN DE LA CROIX, (S.) né à Ontiveros, bourg de la vieille Castille, prit l'habit de Carme au couvent de Medina-del-Campo, & lia une étroite amitié avec Sainte-Thérèse. Il vint avec elle à Valladolid, où il quitta l'habit qu'il portoit pour prendre celui de Carme-Déchauffé. Après avoir travaillé à la réforme de plusieurs couvens, il fut envoyé à Avila, pour être confesseur des Carmelites, & pour les porter à se réformer. Les religieux de cet ordre le firent enlever & mener à Toledé, où ils le renfermèrent dans un cachot. Il y demeura 9 mois, & en fut enfin tiré par le crédit de Sainte-Thérèse: mais les supérieurs de la réforme, qui vouloient qu'on abandonnât la conduite des Carmelites, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il mourut dans le couvent d'Uheda le 14 décembre 1591, âgé de 49 ans. Il a laissé des livres de spiritualité en espagnol, & traduits en italien & en latin, intitulés: *La Montée au Mont-Carmel*; *la Nuit obscure de l'Ame*; *la Flamme vive de l'Amour*; *le Cantique du divin Amour*. Ces ou



ouvrages font écrits d'un style obscur &, pour ainsi dire, mystérieux; on y trouve les principes d'une mysticité incompréhensible à beaucoup de personnes. « L'auteur, dit un judicieux théologien, explique les opérations du Saint-Esprit, dans les impressions surnaturelles, & tous les degrés de l'union divine dans la priere. On ne peut décrire les communications secretes d'une ame dans cet état, & il n'y a que ceux qui les ont éprouvées qui soient capables de s'en former une idée. C'est pour ces personnes que le Saint a écrit les ouvrages dont nous parlons. Ils leur seront sans doute utiles: mais ils pourroient devenir nuisibles à ceux qui ne sont point dans le même cas, & qui sont facilement les dupes de leur imagination; ils le deviendroient sur-tout aux enthousiastes qui abusent de ce qu'ils n'entendent point, pour étayer leurs illusions ». Le P. Berthier, dans ses *Réflexions Spirituelles*, a consacré onze Lettres à l'explication des Œuvres de S. Jean de la Croix: il prétend y trouver trois choses: « 1°. Une logique des plus précises; 2°. un esprit éclairé des lumieres divines; 3°. un don d'instruction qui ne se dément nulle part ». Nous venons de voir que tout le monde n'en porte pas un jugement si favorable. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la science des voies intérieures est la plus difficile, la plus profonde de toutes, & la plus admirable, comme dit le Prophete; qu'il est difficile de la

réduire en regle; & quand on y parviendroit, ôteroit-on à Dieu la puissance des exceptions? *Mirabilis facta est scientia tua ex me, confortata est, & non potero ad eam.* (Voyez ARMELLE, CATHERINE DE SIENNE, FÉNELON, GUYON, RUSBROCK, TAULERE, &c.). Le P. Maillard, Jésuite, a traduit en François les Œuvres de S. Jean de la Croix, Paris, 1694, après y avoir fait divers retranchemens. Le P. Honoré de Sainte-Marie & le P. Dosithee de St. Alexis, religieux du même ordre, ont donné la Vie de ce Saint. Celle du P. Dosithee a été imprimée à Paris en 1727, 2 vol. in-4°. M. Collet a écrit aussi la Vie de ce Saint, Paris, 1769, in-12.

JEAN DE CHELM, ainsi appelé, parce qu'il étoit évêque de Chelm en Pologne. Il remplissoit, dit-on, ce siege au commencement du 16e. siecle. L'austérité de sa vie s'étoit répandue sur son caractère, & la sévérité de son zele approchoit beaucoup de l'amertume. C'est pour cette raison qu'on lui attribue un traité singulier & peu commun, imprimé en 1524, à Landshut en Baviere, in-folio, sous ce titre: *Onus Ecclesie, seu Excerpta varia ex diversis auctoribus, potissimumque Scripturâ; de afflictione, statu perverso, & necessitate reformationis Ecclesie.* C'est une déclamation contre les abus qui s'étoient glissés dans l'Eglise, & une espece de satire contre les mœurs des ecclésiastiques: elle est recherchée par les curieux. Ce livre ayant paru en 1531 à Cologne, in-fol., & en 1620, in-4°, sous un titre un peu diffé-



rent, quoiqu'essentiellement le même, quelques bibliographes en ont fait deux ouvrages distingués, dont ils ont attribué un à Jean de Chiemsée en Baviere. L'édition de 1524 étant de Landshut, il est assez vraisemblable que c'est ce dernier Jean qui en est l'auteur. On peut même soupçonner que Jean de Chelm n'est qu'un personnage imaginé, d'après le nom de Jean de Chiemsée, mal lu & mal interprété. Quoi qu'il en soit, ce livre qui a paru aussi sous le titre abrégé : *De corrupto statu Ecclesie*, est peu de chose : beaucoup de zele & d'érudition, mais peu de goût & de discernement. Il se seroit peut-être perdu sans les Protestans, qui ont cru acquérir un trésor dans cette satire contre le clergé : comme si les fautes des ministres du Seigneur pouvoient autoriser les hérésies & les schismes. Quelques bibliographes l'attribuent à Jacques de CLUSA ; d'autres à Nicolas CLEMANGIS (voyez ces mots).

JEAN I, Toscan, monta sur la chaire de S. Pierre après Hormisdas, en 523. L'empereur Justin ayant publié un édit qui ordonnoit aux Ariens de remettre aux évêques catholiques, les églises qu'ils leur avoient enlevées; Théodoric, protecteur de l'Arianisme, s'en vengea sur les orthodoxes. Il fit enfermer Jean dans une dure prison à Ravenne, où il mourut en 526, regardé comme un martyr. Les deux *Lettres* qui portent le nom de ce saint pape, sont visiblement supposées.

JEAN II, surnommé *Mercure*, Romain, fut pape après

Boniface II, en janvier 533. Il approuva cette fameuse proposition, qui avoit fait tant de bruit sous Hormisdas : *Unus de Trinitate passus est*, ajoutant *in carne*, afin que cette proposition ne révoltât point les personnes peu instruites; elle avoit souffert de grandes difficultés, & avoit été quelque tems supprimée, à cause de l'abus que les Eutychiens en faisoient: le pape Hormisdas se refusa constamment aux prieres des moines Scythes, qui en demandoient l'approbation, mais les Nestoriens se prévalant de cette suppression, & les moines Acemetes la combattant avec une ardeur qui les rendoit suspects de cette dernière hérésie, Jean crut devoir approuver une proposition qui présentoit réellement un sens orthodoxe. Il mourut en mai 535. Voyez S. ALEXANDRE, fondateur des Acemetes.

JEAN III, surnommé *Catelin*, né à Rome, pape après Pélage I, le 18 juillet 560, montra beaucoup de zele pour la décoration des églises, & mourut le 13 juillet 573.

JEAN IV, de Salone en Dalmatie, tint un concile à Rome, où il condamna l'*Éthèse* d'Heraclius, qui ne tarda pas de se rétracter (voyez son article). Jean fut élu pape en décembre 640, & mourut en octobre 642.

JEAN V, Syrien, digne d'occuper le Saint-Siege par son zele, sa douceur & sa prudence, y monta en juillet 685, & mourut en août 687.

JEAN VI, Grec de nation, monta sur la chaire pontificale après Sergius, le 28 octobre 701, & mourut le 9 janvier 705.



JEAN VII, Grec, pape après le précédent en 705, mort en 707, ternit son pontificat par sa complaisance pour l'empereur Justinien. Ce prince avoit à cœur de faire confirmer, par le pape, les canons du concile de Trulle, ou Quini-Sexte, qui s'étoit assemblé par son ordre. Sergius, un des prédécesseurs de Jean, n'avoit jamais voulu y souscrire, quelqu'instance que lui en eût fait l'empereur. En effet, le pape n'avoit eu aucune part à sa convocation; & il n'y avoit assisté ni en personne, ni par ses légats. Sous le pape Jean il renouvela ses instances. Il envoya les actes de ce concile à Rome, avec une lettre adressée au pape, par laquelle il le conjuroit d'assembler un concile, de confirmer ce qu'il approuveroit dans ces actes, & de rejeter le reste; mais le pape Jean VII, dit l'abbé Fleury après Anastase, *craignant de déplaire à l'empereur, lui renvoya ces volumes sans y avoir rien corrigé.* Ce qu'il fit de mieux, fut le rétablissement de S. Wilfride, archevêque d'Yorck, dans son siege.

JEAN VIII, Romain, pape après Adrien II, en 872, couronna empereur Charles le Chauve en 875. Il vint en France en 878. Il se rendit à Troyes, où il tint un concile, & où il reconnut solennellement Louis le Begue, non comme empereur, mais comme roi. La nouvelle qu'il eut des ravages que les Sarrasins faisoient en Italie, l'obligea de repasser les Alpes; il fut même contraint de leur payer un tribut annuel de 25,000 marcs d'argent. Dans le même tems, il

se laissa fléchir aux prieres de Basile, empereur d'Orient, & tromper par les artifices de Photius. Persuadé par une lettre de cet intrus, de la prétendue violence qu'il disoit lui avoir été faite pour rentrer dans le siege de Constantinople, & par des lettres supposées sous le nom de plusieurs évêques, où le pape étoit prié de le recevoir, il reçut le fourbe à sa communion, & consentit qu'il occupât le siege, qui depuis tant d'années faisoit l'objet de son ambition. Cette complaisance surprit tous les orthodoxes, & a fait dire au cardinal Baronius que c'est ce qui a sans doute donné occasion au vulgaire de s'imaginer que Jean VIII étoit femme, & que c'est-là le fondement de la fable de la papesse Jeanne (*voyez BENOÎT III*). Photius, par une longue trame d'impostures & de fourberies, vint à bout de faire tenir un concile nombreux à Constantinople en 879, dont il régla toutes les opérations selon ses vues. Il y présenta les lettres du pape, qui, quelque favorables qu'elles pussent lui être, ne l'étoient pas encore assez à ses yeux; les lettres qu'il présenta, étoient altérées & bien différentes des originaux; les Grecs en conviennent eux-mêmes (*voyez Beveridge, Pandectæ, can. apost. & conc.*). Le pape ayant ensuite envoyé Marin en qualité de légat à Constantinople, pour s'informer exactement de tout ce qui s'étoit passé au concile de Photius, apprit le mystere d'iniquité: il déclara nul, de l'autorité pontificale, ce synode où ses légats intimidés ou corrompus par Photius, avoient,



par une insigne perfidie, directement agi contre les ordres qu'ils avoient reçus dans leurs instructions, & excommunia en même tems le faulx Photius. Ce pontife mourut peu de tems après en 882, après avoir gouverné l'Eglise pendant dix ans. Nonsavons de lui 320 *Lettres*, par lesquelles on voit qu'il prodiguoit tellement les excommunications, qu'elles passaient en formules. Il dérogea à l'ancienne discipline, en commuant les pénitences en pèlerinages.

JEAN IX, natif de Tivoli, diacre & moine de l'ordre de S. Benoît, successeur du pape Théodore II, au mois de juillet 898, mourut en novembre 900.

JEAN X, évêque de Bologne, puis archevêque de Ravenne sa patrie, succéda à Landon. Il monta sur le trône pontifical en 914 par le crédit de Theodora la Jeune, femme puissante & sa maîtresse. Ce pontife étoit plus propre à manier les armes que la croûte. Il défit les Sarrasins qui désoloient depuis quelque tems l'Italie. Il fut chassé de son siege par Gui, duc de Toscane, à la persuasion de Marosie, femme de ce duc, & sœur de Theodora. Cette femme le haïssoit, parce qu'il avoit été l'amant de sa sœur. Gui fut soutenu par les Romains, qui étoient indispofés contre le pape, parce qu'il laissoit gouverner sous son nom Pierre son frere, qui s'étoit rendu odieux aux principaux de cette ville. Ils couvroient leur haine d'un prétexte spécieux, disant qu'il étoit inhabile à posséder ce siege par la même raison que le pape Formose,

puisqu'il avoit quitté le siege de Ravenne pour monter sur celui de Rome, & que les translations étoient défendues. Quoique la mémoire de ce pontife ne soit pas en grande vénération, on a tout lieu de croire qu'il a expié ses fautes par la pénitence. Il témoigna en plusieurs occasions le vif repentir qu'il en avoit, & exhorta des personnes charitables à joindre leurs prieres aux siennes pour fléchir la colere de Dieu. On l'enferma dans un cachot, où, selon Luitprand, on l'étouffa en 928, en lui pressant un oreiller sur la bouche.

JEAN XI, fils, non du pape Sergius III, comme Luitprand l'avance sur des bruits populaires; mais selon l'opinion la plus vraisemblable, d'Albéric, duc de Spolette, & de Marosie (la même qui fit périr Jean X): fut fait pape à 25 ans, par le crédit de sa mere, en 931. Marosie, monstre de lubricité & d'ambition, ayant épousé Hugues, roi d'Italie, après la mort de Gui, duc de Toscane, son 2e. mari; Albéric, son fils, la fit enfermer, avec le pape Jean XI, son frere utérin, dans le château Saint-Ange. Jean XI mourut dans cette prison en 936, victime de l'ambition de sa mere & de la cruauté de son frere.

JEAN XII, Romain, fils d'Albéric patrice de Rome, nommé *Octavien*, succéda à la dignité & à l'autorité de son pere, quoique cleric. Il se fit élire pape en 956, & prit le nom de Jean XII. C'est le premier pape qui ait changé de nom à son avènement au pontificat; il n'avoit que 18 ans



lorsqu'il fut élu. Bérenger s'étant alors fait couronner roi, tyrannisoit l'Italie. Jean XI implora le secours d'Othon I, qui passa les monts & vengea le pontife. Jean couronna l'empereur, & lui jura sur le corps de S. Pierre une fidélité inviolable; mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Il s'unit avec le fils de Bérenger contre son bienfaiteur. Othon revint à Rome, fit assembler un concile en 963. L'indigne pontife fut accusé de plusieurs crimes, entr'autres, » d'avoir paru l'épée au côté, » la cuirasse sur le dos & le » casque en tête; d'avoir bu à » la santé du diable; d'avoir » donné à ses maîtresses le gouvernement de plusieurs villes, les croix & les calices de » l'église de S. Pierre ». On le déposa & on mit à sa place Léon VIII (voyez ce mot). Le pape déposé, rentra pourtant dans Rome après le départ de l'empereur. Il se vengea, en faisant mutiler les deux principaux moteurs de sa déposition, & en leur faisant couper la langue, le nez & les doigts. Il assembla ensuite un concile, pour casser les actes de celui qu'on avoit convoqué contre lui. Ses infortunes ne l'avoient pas corrigé; il fut assassiné peu de tems après, en 964, par un mari dont il avoit souillé le lit. Luitprand attribue sa mort à une autre cause. Il raconte que « les » démons le frappèrent si rudement un soir qu'il étoit couché avec une femme, qu'il » en mourut 8 jours après ». Le grand nombre de vertueux & saints pontifes qui ont occupé le siège de Rome, doit faire oublier le petit nombre

de ceux dont les mœurs ont contrasté avec leur état. J. C. nous avertit expressément que les chefs de la Religion ne sont pas impeccables, & que leurs fautes ne prouvent rien contre le culte dont ils sont les ministres, ni contre la doctrine dont ils sont les dépositaires: *Super cathedram Moysi sederunt Scribæ & Pharisei: omnia ergo quaecumque dixerint vobis, servate & facite; secundum opera verò illorum nolite facere.* Matth. 23. — Voyez la fin de l'article

ALEXANDRE VI.

JEAN XIII, Romain, fut élu pape en 965 par l'autorité de l'empereur, contre le gré des Romains. Pierre, préfet de Rome, le fit chasser en 966. Othon fit pendre douze des principaux auteurs de la sédition, & livra Pierre au pape, qui le fit fouetter & promener par la ville assis à rebours sur un âne, & l'envoya en exil. On raconte que pendant qu'Othon étoit à Rome, le démon s'empara d'un des seigneurs de sa suite. On eut recours à la Chaîne de S. Pierre, qu'on lui mit autour du cou, & il fut guéri. Thiéri, évêque de Metz, témoin du miracle, se saisit aussi-tôt de la chaîne, protestant qu'il se feroit plutôt couper la main, que de lâcher sa prise. Le pape le satisfit en lui donnant un chaînon. Jean mourut en 972.

JEAN XIV, évêque de Pavie & chancelier de l'empereur Othon II, obtint la papauté après Benoît VII, en novembre 983. Il quitta le nom de Pierre qu'il avoit auparavant, par respect pour le prince des Apôtres, dont aucun des



successeurs n'a porté le nom. Après trois mois de pontificat il fut mis en prison au château Saint-Ange, par l'anti-pape Boniface VII (*voyez ce mot*), & y mourut de misere ou de poison, le 20 août 984.

JEAN XV, Romain, fils de Robert, fut élu pape après Jean XIV l'an 985; mais soit qu'il soit mort avant son ordination, ou pour d'autres raisons, on ne le compte parmi les papes que pour faire nombre. Il étoit savant, & avoit composé divers ouvrages.

JEAN XVI, Romain, fut mis sur le Saint-Siege après la mort de l'anti-pape Boniface VII, & celle de Jean XV, en 985. Il canonisa S. Uldaric, évêque d'Ausbourg, le 3 février 993, & c'est le premier exemple de canonisation solennelle. Jean XVI eut beaucoup à souffrir du patrice Crescentius, qui s'étoit emparé de l'autorité dans Rome. Il n'oublia rien pour maintenir ou rétablir la paix entre les princes chrétiens, & mourut d'une fièvre violente l'an 996.

JEAN XVII, nommé auparavant *Siccon*, Romain, d'une famille illustre, fut élu pape après la mort de Sylvestre II, le 13 juin 1003, & mourut le 7 décembre de la même année.

— Il faut le distinguer de l'anti-pape JEAN XVII, nommé auparavant *Philagathe*, auquel les gens de l'empereur Othon III couperent les mains & les oreilles, & arracherent la langue, en 998. *Voyez OTHON III & GRÉGOIRE V.*

JEAN XVIII, nommé auparavant *Fasan*, Romain, successeur de Jean XVII, le 26

décembre 1003. Sur la fin de sa vie, il abdiqua la papauté pour se retirer à l'abbaye de S. Paul de Rome, où il embrassa la vie monastique. Il mourut le 18 juillet 1009.

JEAN XIX, fils de Grégoire, comte de Tusculum, & frere du pape Benoît VIII, lui succéda en juin 1024. Il couronna l'empereur Conrad II en 1027. Deux rois, Rodolfe de Bourgogne & Canut d'Angleterre, assisterent à cette cérémonie. Il mourut en mai 1033. Sous son pontificat, les Grecs corrompirent la plupart des prélats de la cour Romaine, dans le dessein d'obtenir le titre d'*Œcuménique* pour le patriarche de Constantinople.

JEAN XXI, auparavant *Pierre Julien*, Portugais, fils d'un médecin & médecin lui-même, devint évêque de *Tusculum* ou *Frascati*, cardinal, & enfin pape en 1276. On devoit le nommer Jean XX, puisque le dernier pape du même nom étoit Jean XIX; mais comme quelques-uns ont compté pour pape Jean, fils de Robert, & qu'ils ont aussi inféré l'anti-pape *Philagathe*, on a nommé celui-ci Jean XXI. Il envoya des légats à Michel Paléologue, pour l'exhorter à observer ce qui avoit été résolu au concile de Lyon, tenu sous Grégoire X, & révoqua la constitution de ce pape, touchant l'élection du souverain pontife (*voyez GRÉGOIRE X*). Ce pape disoit à ses amis, qu'il se promettoit une longue vie; mais il fut écrasé, environ 8 mois après son élection, par la chute d'un bâtiment qu'il faisoit construire à Viterbe. Il ex-



pira le 16 mai 1277. On a de lui des Ouvrages de philosophie, de médecine & de théologie.

JEAN XXII, naquit à Cahors d'une bonne famille, & non d'un cordonnier, comme l'assurent presque tous les historiens. Son nom étoit *Jacques d'Euze*. Il avoit beaucoup d'esprit, & il le perfectionna par l'étude. Charles II, roi de Naples, instruit de son mérite, le donna pour précepteur à son fils. De dignité en dignité il parvint à la pourpre, & enfin à la papauté. Il fut élu à Lyon en 1316. Les cardinaux ne pouvant s'accorder après la mort de Clément V, résolurent, dit-on, de s'en rapporter à lui pour le choix du nouveau pontife. Il se nomma lui-même, en disant : *Ego sum Papa...* Jean XXII érigea diverses abbayes en évêchés, & fit des métropoles de plusieurs villes épiscopales. Toulouse devint un archevêché; on lui donna pour suffragans Montauban, Lavaur, Mirepoix, Saint-Papoul, Rieux, Lombez & Pamiers. Les évêchés de Saint-Flour, de Vabres, de Castres, de Tulle, de Condom, de Sarlat, de Luçon, de Maillezais (aujourd'hui transféré à la Rochelle), furent érigés. Le pontificat de Jean XXII fut troublé par plusieurs querelles. On détaillera la première dans l'article de l'empereur LOUIS de Bavière. La seconde éclata vers l'an 1322. Un Bérenger enseigna, d'après je ne sais quel Béguard, mis à l'inquisition de Toulouse, que *J. C. ni les Apôtres n'avoient rien possédé, ni en commun, ni en particulier*. C'étoit, selon lui, un article de foi.

Les Franciscains demanderent à cette occasion, *s'ils pouvoient dire que leur potage leur appartint lorsqu'ils le mangeoient?* Les uns soutenoient l'affirmative, les autres la négative. L'affaire fut portée au pape, qui voulut bien perdre son tems à l'examiner. Les Cordeliers assemblés alors à Pérouse pour leur chapitre général, au lieu d'attendre la décision du pontife, se déclarerent pour la non propriété, & la firent enseigner par leurs docteurs (*voyez OCCAM*). Une autre querelle occupoit depuis quelque tems les principaux membres de l'ordre. Leur habit devoit-il être blanc, gris, noir, court ou long, de drap ou de serge? Le capuchon devoit-il être pointu ou rond, large ou étroit? Ces questions qui dérhoient de l'attachement de l'ordre à son fondateur, & du desir de se conformer à son costume, devinrent ridicules par l'importance qu'on y attachoit, par la véhémence, & pour mieux dire la fureur, avec laquelle les opinions s'entrechoquoient. Elles produisirent autant de chapitres, de congrégations, de bulles, de manifestes, de livres, de satyres, que s'il eût été question du bouleversement de l'Europe, ou de la destruction du Christianisme. Elles furent décidées, après de longs débats, par les grands hommes de l'ordre au chapitre de Pérouse. Jean XXII, offensé de ce que les Freres Mineurs avoient prévenu son jugement, condamna leurs décisions par ses Extravagantes, *Cum inter*, &c. Les Cordeliers, irrités de leur côté, embrasserent le parti de l'empereur,



brouillé alors avec le pape. Ils traitèrent celui-ci d'hérétique, & ne cessèrent de déclamer contre lui. Quelques-uns de ces fanatiques périrent dans le bûcher. Jean XXII résolut même d'abolir l'ordre entier, & il l'auroit fait, s'il avoit pu se dissimuler les services que l'Eglise en avoit reçus, & continuoit d'en recevoir malgré les écrits de quelques-uns de ses membres. La 3e. dispute qui agita son pontificat, fut celle de la *Vision béatifique*; ce fut le jour de la Toussaint de l'année 1331, qu'il développa dans un sermon ses sentimens sur cette matiere.

» La récompense des Saints,  
 » dit-il, avant la venue de  
 » J. C., étoit le sein d'Abraham; après son avènement,  
 » sa Passion & son Ascension,  
 » leur récompense jusqu'au jour  
 » du jugement est d'être sous  
 » l'autel de Dieu, c'est-à-dire,  
 » sous la protection & la consolation de l'humanité de J. C.;  
 » mais après le jugement ils seront sur l'autel, c'est-à-dire,  
 » sur l'humanité de J. C. ». Le pape répéta la même doctrine dans deux autres sermons qui firent beaucoup de bruit; quoique dans le fond il ne voulût parler que d'une augmentation de gloire après la résurrection. Il assembla un consistoire, dans lequel il déclara qu'il n'avoit jamais prétendu rien définir dans cette question, & que ce qu'il en avoit dit, il ne l'avoit dit que comme orateur, & s'expliqua de plus très-nettement en faveur de la vraie doctrine. Il mourut à Avignon en 1334. Ce pontife avoit l'esprit pénétrant & capable des plus grandes affaires. On loue sa sobriété

& son amour pour l'étude; mais il ternit ces qualités par son emportement, & sur-tout par son avarice, si on croit Villani; mais il est bon de se souvenir que Villani étoit une créature de Louis de Baviere, qu'il lui avoit dévoué sa plume, & qu'en général il n'est pas exempt de prévention & de haine. On a de Jean XXII plusieurs ouvrages, sur-tout sur la médecine, science dans laquelle il excelloit. I. *Thesaurus Pauperum*: c'est un traité de remèdes, imprimé à Lyon en 1525. II. *Un Traité des maladies des Yeux*. III. *Un autre sur la formation du Fœtus*. IV. *Un autre de la Goutte*. V. *Des Conseils pour conserver la santé*. VI. On lui attribue l'*Art transmutatoire des Métaux*, qui se trouve dans un recueil imprimé à Paris en 1557, in-12; mais il y a grande apparence que ce livre n'est pas de ce pape. On a encore de lui un grand nombre de *Lettres* & de *Bulles* mieux écrites que la plupart des ouvrages de son tems. Celles qui sont d'un style incorrect & barbare, paroissent supposées. On lui attribue la fameuse bulle Sabbathine, contenant des indulgences accordées aux Carmes & à leurs affiliés; mais c'est une piece supposée, comme l'ont prouvé différens critiques. *Multa tribuuntur romanis pontificibus constitutiones*, est-il dit dans une these, composée en 1677 par M. Chamillard, syndic de Sorbonne, *quæ ab iis non emanarunt. Bulla quoque quæ vulgò dicitur Sabbathina, suppositius videtur Joannis XXII partus*: assertion que le P. Papebroch a prouvée par toutes les lumieres d'une critique sa-



vante & impartiale. On peut consulter aussi le Pere Noël Alexandre, qui a traité amplement le même sujet dans son *Hist. Eccl. sac. XIII, dissert. XI, art. 2.*

JEAN XXIII, (Balthasar Cossa) Napolitain, étudia en droit à Bologne, fut camérier de Boniface IX, qui le créa cardinal, & l'envoya en qualité de légat à Bologne, & fut élu pape après la mort d'Alexandre V, durant le grand schisme. Il promit de renoncer au pontificat, si Grégoire XII, & Pierre de Lune, qui se faisoit appeller Benoit XIII, se défistrent de leurs prétentions. Il ratifia cette promesse le 2 mars 1415, dans une session du concile de Constance. L'empereur l'avoit engagé à cette démarche : il s'en repentit bientôt. Il n'étoit venu à Constance qu'à regret; & en regardant cette ville avant que d'arriver, il avoit dit à ses compagnons de voyage : *Je vois bien que c'est ici la fosse où l'on attrape les renards.* Ayant résolu de prendre la fuite, il fut secondé par Frédéric, duc d'Autriche, qui donna un tournoi pour favoriser le dessein du pontife. Jean XXIII s'échappa dans la foule, déguisé en palefrenier. Il fut saisi à Fribourg, & transféré dans un château voisin. Le concile commença à instruire son procès. On l'accusa de crimes si odieux, qu'il n'y a guere d'apparence qu'il les eût tous commis; mais la paix de l'Eglise exigeoit qu'il fût déposé; il le fut le 29 mai 1415, & la sentence fut suivie de la prison à Heidelberg, où il fut retenu pendant plus de 3 ans. Martin V.

sollicita, à la priere des Florentins, son élargissement auprès du comte palatin, dans les états duquel il étoit détenu prisonnier. Ayant été relâché en 1419, il se rendit à Florence, s'y jeta aux pieds de Martin, & le reconnut pour le vrai souverain pontife; ce spectacle tira les larmes des yeux des cardinaux, qui lui étoient même les plus opposés. Le pape l'accueillit avec beaucoup de bonté, le fit doyen du sacré college, & lui donna une place distinguée dans les assemblées publiques. Cossa ne jouit pas long-tems de ces honneurs. Il mourut 6 mois après, en novembre 1419. Quelques reproches qu'on ait faits à ce pontife, on ne peut lui refuser beaucoup de courage dans l'adversité. Loin de se prévaloir du grand nombre d'amis qui s'offroient à faire un parti pour lui dans les derniers jours de sa vie, il sacrifia sa fortune au repos de l'Eglise, & mourut en philosophe chrétien. Il fit dans la prison, où il avoit été enfermé, des vers qui prouvent qu'il avoit de l'esprit & du goût pour les lettres. Quelques auteurs, en remarquant que ce pape avoit été déposé, quoique reconnu pour vrai pape, en ont tiré des conséquences qui, dans d'autres circonstances, ne pourroient être que des erreurs. Quoique la plupart des prélats déposans reconnussent Jean XXIII pour vrai pape, ils n'ignoroient pas que sa légitimité étoit douteuse dans une grande partie du monde chrétien : ils savoient d'ailleurs que ce qui étoit sage & légal dans un cas extrême où il s'agit du



salut public de l'Eglise ou de l'état, ne peut nullement se généraliser: & que dans la rigueur même de la subordination civile & militaire, il y a des cas qui repoussent la loi établie. Voyez GASSION.

JEAN d'Antioche, patriarche de cette ville en 429, tint un conciliabule en 431, dans lequel il déposa S. Cyrille d'Alexandrie & Memnon d'Ephese. Dieu lui ouvrit les yeux dans la suite. Il se reconcilia avec S. Cyrille, anathématisa l'hérétique Nestorius, & mourut en 442.

JEAN LE JEUNEUR, ainsi nommé à cause de ses grandes austérités, patriarche de Constantinople en 582, prit la qualité d'Évêque Œcuménique ou universel, contre laquelle les papes Pélage & Grégoire-le-Grand s'éleverent avec force (voyez PHOCAS). Ce patriarche mourut en 595, regardé comme un homme vertueux; mais aigre, hautain & opiniâtre. Il étoit d'une charité apostolique, & donnoit tout aux pauvres. Après sa mort, on ne lui trouva qu'une robe usée & un méchant lit de bois. L'empereur Maurice le prit, & ce prince couchoit dessus, lorsqu'il vouloit faire pénitence. On trouve le *Pénitenciel* de Jean le Jeuneur, à la fin du traité *De Pœnitentiâ* du P. Morin.

JEAN, fils de Mesua, médecin Arabe sur la fin du 8e. siècle, laissa des Ouvrages imprimés en latin à Venise, 1602, in-folio. — Il est différent de JEAN, fils de Serapion, autre médecin Arabe, qui vivoit vers 1070. Ses *Ouvres* ont paru à Venise, in-fol., 1497, & réimprimées en 1550.

JEAN de *Bergame*, (S.) fut placé sur le siege épiscopal de cette ville vers l'an 656, pour sa science & sa vertu consommées, & l'occupa très-fructueusement l'espace de 27 ans. Les Ariens déchiroient alors l'Eglise: il s'éleva avec force contre eux, & en toucha un grand nombre, qui de persécuteurs devinrent partisans de la vérité. Mais il fut la victime de son zèle: les chefs des Ariens, furieux & jaloux de voir diminuer leur nombre, firent assassiner ce saint homme en 683.

JEAN de *Bayeux*, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen, laissa un livre des *Offices Ecclesiastiques*, publié en 1679, par le Brun des Marts, in-8°. avec des notes & des piéces curieuses. Ce prélat se démit de son archevêché, & mourut en 1079, dans une maison de campagne, où une attaque violente de paralysie l'avoit obligé de se retirer.

JEAN de *Salisbury* ou *Sarisbury*, voyez ce dernier mot.

JEAN, premier secrétaire de l'empereur Honorius, s'empara de l'empire après sa mort, arrivée en 423. Secondé par Castin, général de la milice, il devint maître de l'Italie, des Gaules & de l'Espagne. Théodose le Jeune, à qui cette riche succession appartenoit, la céda à son cousin Valentinien III, qu'il envoya en Italie, avec Placidie, mere de ce jeune prince, à la tête d'une armée nombreuse. Mais Jean ayant eu le tems de former un corps de troupes, se défendit vigoureusement, & fit même prisonnier Ardebare, le plus illustre des généraux Romains.



Il traita ce général avec bonté, & lui laissa une liberté dont celui-ci profita pour détacher de son parti les principaux officiers. Ardebure chargea ensuite secrètement Aspar, son fils, de venir assiéger Ravenne, où Jean étoit enfermé. Le siège fut formé; & Ardebure livra Ravenne & se saisit de l'usurpateur. Placidie lui fit couper la main qui avoit porté le sceptre; & après l'avoir fait promener sur un âne, couvert de haillons & suivi de farceurs qui l'insultoient, il fut conduit à la place du Cirque, où on lui trancha la tête, à la vue d'une immense populace. Cette scène se passa vers le milieu de juillet 425. Jean avoit environ 45 ans.

JEAN I, surnommé ZIMISCÈS, d'une famille illustre, étoit officier des légions d'Orient. Il poignarda l'empereur de Constantinople Nicéphore Phocas en 969, & occupa le trône après lui. Quoiqu'il y fût monté par un crime, il gouverna non en usurpateur, mais en roi. Il remporta des victoires signalées sur les Russes, les Bulgares & les Sarrafins. Il avoit pris plusieurs places sur ceux-ci, & se préparoit à se rendre maître de Damas, lorsqu'il fut prévenu par la mort. En passant par la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de quantité de maisons magnifiques, & ayant appris qu'elles appartenoient à l'eunuque Basile, son grand-chambellan, il poussa un profond soupir, & dit: *Il est bien triste que les travaux des Grecs ne servent qu'à enrichir un eunuque!* Basile, craignant que l'em-

pereur n'en vint des plaintes aux effets, & ne lui fit rendre compte de sa conduite, engagea un échançon, à force de promesses, à mettre du poison dans le breuvage de l'empereur. Ce crime fut exécuté, & Zimiscès mourut le 10 janvier 976. Il fut enterré dans l'église du Sauveur qu'il avoit fait bâtir. C'est lui qui fit graver le premier sur la monnoie l'image de J. C., avec cette inscription: *JESUS-CHRIST, Roi des Rois.*

JEAN II, (COMNENE) empereur de Constantinople, surnommé *Calo-Jean* à cause de sa beauté, monta sur le trône après Alexis Comnene, son père, l'an 1118. Il combattit les Mahométans, les Serviens & plusieurs autres barbares, sur lesquels il remporta de grands avantages. Il voulut reprendre Antioche sur les François, mais il ne put y réussir. Ayant échoué devant cette ville, il vécut à Constantinople en bon prince, répandant des bienfaits sur le peuple, pardonnant à ses sujets rebelles, même à ceux qui avoient attenté à sa vie, bannissant le luxe de sa cour, & se montrant en tout le modèle des rois & des hommes. Il mourut en 1143, d'une blessure qu'il s'étoit faite à la chasse par une fleche empoisonnée. Un médecin lui ayant fait espérer, dit-on, de conserver sa vie, s'il vouloit se résoudre à se laisser couper la main: *Non, non,* dit-il, *je n'en ai pas trop de deux pour manier les rênes de mon vaste empire.*

JEAN III, (DUCAS) empereur à Nicée, en 1222, tandis que les Latins occupoient le



le trône impérial de Constantinople. Il avoit épousé Hélène, fille unique de Théodore Lascaris, qui l'avoit désigné pour son successeur. Il régna en grand prince. Les Latins ne purent rien contre lui, & il fit tout contr'eux. Il recula les bornes de son empire par ses victoires, rendit son peuple heureux, & vécut toujours avec frugalité. Ce prince sage disoit, « que » les dépenses d'un monarque » étoient le sang de ses sujets; » que son bien étoit le leur, » & qu'il devoit l'employer » pour eux ». Il écrivit à Grégoire IX pour la réunion des Grecs & des Latins. Il procura les conférences de Nicée & le concile de Nymphée; mais tout cela n'aboutit qu'à faire connoître de plus en plus l'obstination & la mauvaise foi des Grecs. Il fut pleuré à sa mort, arrivée en 1255, à 62 ans.

JEAN IV, (LASCARIS) fils de Théodore le Jeune, lui succéda dans le mois d'août 1259, à l'âge de 6 ans: mais le despote Michel Paléologue arracha le sceptre impérial à cet enfant empereur, & lui fit crever les yeux le jour de Noël de la même année.

JEAN V, (CANTACUZENE) ministre & favori d'Andronic Paléologue le Jeune, s'empara de l'empire après sa mort. Ce prince lui ayant recommandé en mourant Jean & Emmanuel, ses deux fils, Cantacuzene se fit déclarer empereur en 1345, à la place de ses pupilles. Si on croit ce qu'il rapporte dans son Histoire, il y fut forcé par les grands & par l'armée, qui ne vouloient point les deux jeunes princes. Il entra à Conf-

Tome V.

stantinople les armes à la main, força le jeune Jean Paléologue à épouser sa fille, & à partager le souverain pouvoir avec lui. Cet arrangement rétablit la paix pour quelque tems. La jalousie ayant fait reprendre les armes au gendre contre son beau-pere, celui-ci fut vaincu & contraint de s'enfermer dans un monastere du Mont-Athos. Il s'y retira de bonne grace en 1355, & y vécut en philosophe. Ce qui prouve assez bien qu'effectivement il ne s'étoit pas porté de lui-même à usurper l'empire. Ses sujets le regretterent; il avoit été plutôt leur pere que leur maître. Il fut grand prince, bon politique, excellent général. Il joignit à ces qualités beaucoup d'esprit. Il fit cependant une faute, en donnant une de ses filles à Orkan, sultan des Turcs: ce fut un prétexte pour ce prince, non-seulement de se saisir de tout ce que les Grecs possédoient encore en Asie, mais même de prendre plusieurs places en Europe. On a de Cantacuzene une *Histoire de l'Empire d'Orient*, depuis 1340 jusqu'en 1354. Elle est écrite avec beaucoup d'élégance, mais peut-être avec trop peu de vérité, du moins dans les événemens qui le regardent. Il y rappelle à tout propos ses services. Il fait parade d'éloquence dans de longs discours qu'il s'attribue, ou qu'il met dans la bouche des autres. Un écrivain moderne l'a accusé « de n'avoir été qu'un comédien en » matière de religion »; mais son ouvrage dépose par-tout contre cette accusation. Son *Histoire* a été imprimée à Paris

H



en 1643, in-fol., grec & latin, avec des Scholies de Jacques Pontanus & de Gretser, & traduite quelque tems après par le président Cousin. On a encore de lui quatre *Apologies* contre Mahomet, & trois *Discours*, Bâle, 1543, in-fol., grec & latin; & d'autres ouvrages.

**JEAN VI, (PALÉOLOGUE)** succéda à son pere Andronic le Jeune, en 1341, dans l'empire de Constantinople. Il n'eut d'abord que la qualité d'empereur, par l'usurpation de Jean Cantacuzene; mais ayant contraint l'usurpateur à se démettre, il occupa seul le trône. Son regne fut très-malheureux. Son fils Andronic se révolta contre lui. Son indolence & son peu de vigueur furent cause que les Génois se rendirent maîtres de l'isle de Lesbos, & Amurat I de la ville d'Andrinople. Il mourut en 1391, avec le mépris de ses sujets & de ses ennemis.

**JEAN VII, (PALÉOLOGUE)** empereur de Constantinople, monta sur le trône en 1425, après la mort de son pere Emmanuel, & ne fut pas plus heureux que lui. Les Turcs augmentèrent leurs anciennes conquêtes par de nouvelles victoires. Ils prirent Thessalonique l'an 1431, & Jean craignit avec raison que son empire ne fût bientôt leur proie. Il ne pouvoit espérer du secours que des Latins; c'est ce qui lui fit souhaiter l'union de l'Eglise grecque avec la latine. Le pape Eugene IV le fut, & lui envoya des légats pour le maintenir dans ce dessein, & lui faire savoir qu'il avoit indiqué un concile à Ferrare. Jean y vint lui-même l'an 1438, suivit

de plusieurs prélats & princes Grecs, & y fut reçu avec une magnificence extraordinaire. Le concile ayant été transféré à Florence, à cause de la peste, y fut conclue l'an 1439, d'une maniere solemnelle & bien glorieuse pour l'Eglise Romaine. L'empereur retourna ensuite en Orient, & mourut en 1448, après un regne de 29 ans. Les chagrins que lui causaient les agitations de son empire, hâterent sa mort. Le zele qu'il avoit fait paroître pour l'extinction du schisme & la réunion des Eglises, ne produisit rien de durable; « soit, dit un » auteur, que ce zele ne fût pas » sincere & qu'il fût dicté seulement par des intérêts politiques, soit que le fanatisme des schismatiques & le trop grand crédit de Marc d'Éphese ne lui permissent pas d'affermir ce salutaire ouvrage par l'autorité impériale. » *Voyez* EUGENE IV.

**JEAN**, dit le *Bon*, fils de Philippe de Valois, roi de France en 1350, commença son regne par faire couper la tête, sans aucune forme de justice, au comte d'Eu, connétable. Cette violence, au commencement d'un regne, dit le président Hénault, aliéna tous les esprits, & fut cause en partie des malheurs du roi. Charles d'Espagne de la Cerda, qui avoit la charge du comte d'Eu, fut assassiné peu de tems après par le roi de Navarre, Charles le Mauvais. Ce prince étoit irrité de ce qu'on lui avoit donné le comté d'Angoulême, qu'il demandoit pour la dot de sa femme, fille du roi Jean.



Ce dernier monarque s'en vengea en faisant trancher la tête à 4 seigneurs, amis du Navarrois. Des exécutions aussi barbares ne pouvoient produire que des cabales; & ces cabales mirent le royaume sur le bord du précipice. Charles, dauphin de France, ayant invité le roi de Navarre de venir à Rouen à sa réception de duc de Normandie, le fit arrêter en 1356. Cette détention réunit contre la France les armes de Philippe, frere du roi de Navarre, & celles d'Edouard III, roi d'Angleterre. Edouard, prince de Galles, fils du monarque Anglois, connu sous le nom de *Prince Noir*, s'avança avec une petite armée, jusqu'à Poitiers, après avoir ravagé l'Auvergne, le Limousin & une partie du Poitou. Le roi Jean accourt à la tête d'un corps nombreux, l'atteint à Maupey à 2 lieues de Poitiers dans des vignes, d'où il ne pouvoit se sauver, & lui livre bataille le 19 septembre 1356, malgré les offres que faisoit Edouard de rendre tout & de mettre bas les armes pour 7 ans. Cette journée, connue sous le nom de *Bataille de Poitiers*, fut fatale au roi Jean. « Exemple » mémorable, dit un auteur, » de l'incertitude du succès » dans la guerre, & terrible leçon pour ceux qui, » croyant tenir la victoire dans » leurs mains, oublient dans » leur orgueil le Dieu des » armées, qui seul peut la » fixer ». Il fut entièrement défait avec une armée de plus de 40 mille hommes, quoique les Anglois n'en eussent que 12,000. Les principaux cheva-

liers de France périrent, le reste prit la fuite. Le roi, blessé au visage, fut fait prisonnier, avec Philippe, un de ses fils. Le prince Noir mena ses deux prisonniers à Bourdeaux & à Londres, où il les traita avec autant de politesse que de respect. La prison du roi fut dans Paris le signal de la guerre civile. Le dauphin, déclaré régent du royaume, le vit presque entièrement révolté contre lui. Il fut obligé de rappeler le même roi de Navarre, qu'il avoit fait emprisonner. Le Navarrois n'arrive à Paris que pour attiser le feu de la discorde. Marcel, prévôt des marchands, à la tête d'une faction de payfans, appelée *la Jacquerie*, fait massacrer Robert de Clermont, maréchal de Normandie, & Jean de Conflans, maréchal de Champagne, en présence & dans la chambre même du dauphin. Les factieux s'attroupent de tous côtés, & dans cette confusion, ils se jettent sur tous les gentilshommes qu'ils rencontrent. Ils portent leur fureur brutale jusqu'à faire rôtir un seigneur dans son château, & à contraindre sa fille & sa femme de manger la chair de leur époux & de leur pere. Marcel, dans la crainte d'être puni de tous ses crimes par le régent qui avoit investi Paris, alloit y mettre le comble en livrant la ville aux Anglois, lorsqu'il fut assommé par Jean Maillard d'un coup de hache en 1358. Dans ces convulsions de l'état, Charles de Navarre aspirait à la couronne. Le dauphin & lui se font une guerre sanglante, qui ne finit que par



une paix simulée. Enfin le roi Jean sortit de sa prison de Londres. La paix fut conclue à Brétigni en 1360. Edouard exigea pour la rançon de son prisonnier environ 3 millions d'écus d'or, le Poitou, la Xaintonge, l'Agenois, le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Angoumois & le Rouergue. La France s'épuisa. Le roi Jean compra 600 mille écus d'or pour le premier paiement; mais n'ayant pas de quoi payer le reste de sa rançon, il retourna se mettre en otage à Londres, & y mourut en 1364, à 54 ans. Dans ce tems de barbarie la foi des traités étoit tout autrement respectée qu'elle ne l'a été depuis. « Jean étoit certainement un preux chevalier, dit Saint-Foix; mais » d'ailleurs un prince sans génie, sans conduite, sans discernement; n'ayant qu'une des idées fausses ou chimériques; d'une facilité étonnante avec un ennemi qui le flattoit, & d'un entêtement le plus orgueilleux avec des ministres affectionnés, qui osoient lui donner des conseils; impatient, fantasque, & ne parlant que trop souvent avec humeur au soldat ». Ses principales qualités furent la bravoure, la générosité & la franchise. Il disoit que « si la foi & la vérité étoient bannies du reste du monde, elles devroient se trouver dans la bouche des rois ». Il institua en 1351, ou, selon d'autres, il rétablit l'ordre de l'Etoile, qui fut, dit-on, institué par le roi Robert.

JEAN SANS-TERRE, ainsi

nommé, parce que son pere ne lui avoit point donné d'apanage, roi d'Angleterre, 4e. fils du roi Henri II, fut usurpateur de la couronne en 1199, sur Artus de Bretagne, son neveu, à qui elle appartenoit. Ce prince ayant voulu le chasser du trône dont il s'étoit emparé, fut pris dans Mirebeau en 1202. Le vainqueur fit enfermer le vaincu dans la tour de Rouen, & le poignarda, dit-on, de sa main. Les Etats de Bretagne demanderent justice à Philippe-Auguste de ce meurtre, commis dans ses terres. L'accusé, ajourné à la cour de Paris, ayant refusé de comparoître, fut condamné comme rebelle & par contumace, & toutes ses terres situées en France furent confisquées au profit du roi. Philippe se mit bientôt en devoir de profiter du crime du roi son vassal. Jean, endormi dans les plaisirs & dans la mollesse, se laissa prendre la Normandie, la Guienne, le Poitou, & se retira en Angleterre, où il étoit haï & méprisé. Son indolence fut si grande, que, sur le rapport qu'on lui fit des progrès du roi de France: *Laissez-le faire*, dit-il, *j'en reprendrai plus en un jour, qu'il n'en prendra en une campagne.* Abandonné de tout le monde, il crut regagner le cœur de ses sujets, en signant 2 Actes, le fondement de la liberté, & la source des guerres civiles de l'Angleterre. Le premier fut nommé la *Grande Charte*, le second la *Charte des Forêts*. Pour comble de malheurs, les mauvais traitemens qu'il fit aux ecclésiastiques, le brouillerent en



1212 avec le pape Innocent III. Ce pontife mit l'Angleterre en interdit, & défendit à tous les sujets de Jean de lui obéir. Il ne sortit de l'abyme où les foudres du Vatican l'avoient jeté, qu'en soumettant sa personne & sa couronne au Saint-Siege. Après que Jean eut été battu en plusieurs rencontres, & que le roi Philippe-Auguste eut gagné sur lui la bataille de Bouvines en 1214, ils appellerent Louis, fils du même Philippe, & le couronnerent à Londres le 20 mai 1216. Jean en conçut un si grand désespoir, que, s'il en faut croire Matthieu Paris, il fut prêt à suivre Miramolin, roi des Sarrasins, & à se faire Mahométan, s'il le délivroit de ses miseres. Il crut rétablir ses affaires en pillant les églises, & venoit de dépouiller celles des provinces de Suffolk & de Norfolk; mais les soldats employés à cette expédition périrent presque tous, avec cet immense butin, dans les sables de Wellstram. Le roi avoit pris les devans; mais, si plus heureux que Pharaon, il échappa au naufrage, du moins n'y survécut-il guere, puisque cinq jours après il mourut, privé de toute consolation, l'an 1216; les uns disent de poison, les autres, pour avoir trop mangé de pêches. A l'instant ses domestiques le dépouillerent de tout ce qui l'environnoit, & ne lui laisserent pas même de quoi couvrir son cadavre. Ce prince, que ses inquiétudes, ses crimes & ses malheurs ont rendu célèbre, manquoit également des vertus qui honorent le diadème & les conditions

privées; & il réunissoit les vices de tous les états.

JEAN III, roi de Suede, fils du fameux Gustave Wasa, succéda l'an 1568 à Eric XIV, son frere aîné, que ses cruautés avoient fait chasser du trône. Les premiers soins qui l'occupèrent, furent le rétablissement de la tranquillité publique dans son état, & un traité de paix avec le Danemarck. A la sollicitation de sa femme Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne, il travailla aussi à rétablir dans la Suede la Religion Catholique, que son pere en avoit bannie; les conseils des grands du royaume, un caractère foible & indécis, & la mort de la reine, le rengagerent dans le Luthéranisme qu'il avoit abjuré; & cet exemple du souverain acheva d'affermir ses sujets dans la nouvelle religion, qui, à la faveur de l'ignorance & du dérèglement des mœurs, avoit déjà jeté de profondes racines. Jean III mourut l'an 1592, après un regne de 25 ans. Voyez GARDIE (Pontus).

JEAN II, fils de Henri III, fut proclamé roi de Castille en 1406, à l'âge de 2 ans. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se vit obligé de les prendre contre les rois de Navarre & d'Aragon. Il mit ces princes dans la nécessité de lui demander la paix, qu'il leur accorda; mais il n'en jouit pas long-tems: car il fut obligé de tourner ses armes contre les Maures de Grenade. Le roi de ces Infideles, qui lui devoit son rétablissement, l'attaqua bientôt par une ingratitude criante. Jean l'en fit repentir; il lui tua



12,000 hommes en 1431, & ravagea les environs de Grenade. On dit qu'il auroit emporté cette ville, si Alvarès de Luna son favori, & connétable de Castille, corrompu par l'argent des Maures, n'eût détourné ce coup. Ce favori, qui excita pendant plusieurs années des troubles dans la Castille, eut depuis la tête tranchée. Le roi Jean mourut en 1454, à 50 ans. On dit que, sur la fin de ses jours, *il regrettoit amèrement d'être roi, & qu'il auroit voulu être le fils du dernier des hommes.* Il avoit bien raison, car le trône l'avoit amolli, & il s'étoit laissé dominer par des favoris sanguinaires & avides.

JEAN II, roi de Navarre, succéda l'an 1458 à son frere Alfonse dans l'Aragon. Il soutint long-tems la guerre contre Henri IV, roi de Castille. Ce prince mourut à Barcelonne en 1479, dans sa 82<sup>e</sup>. année. Il avoit conservé, dans un âge si avancé, une partie de la vigueur & même des vices de la jeunesse; car on rapporte qu'il avoit encore une maîtresse. Habile guerrier, politique éclairé, il n'eut, avec ces qualités, que de foibles succès. Il étoit trop inquiet, trop vif, trop précipité dans ses démarches ambitieuses, pour donner à ses projets le tems de mûrir. Quoique ce prince fût porté à la galanterie, & même à la débauche, il étoit mari crédule & jaloux. Il réunissoit sur sa tête les couronnes d'Aragon, de Navarre & de Sicile. Par son testament il laissa l'Aragon & la Sicile à Ferdinand & à ses descendants, soit mâles, soit filles, même du côté des femmes, en

cas que ce prince mourût sans postérité masculine. A l'égard de la couronne de Navarre, elle étoit dévolue, par les anciennes conventions, à sa fille Dona Léonore, comtesse de Foix, qui n'en jouit pas long-tems. Elle mourut à Tudele, le 10 février 1479, après avoir fait un testament, par lequel elle institua pour son héritier, François-Phœbus, son petit-fils, âgé de onze ans, & mit le royaume de Navarre sous la protection de la France.

JEAN, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, de la maison de Luxembourg, fut élu à l'âge de 14 ans, en 1309, au préjudice de Henri, duc de Carinthie, que ses tyrannies rendirent insupportable aux Bohémiens. Il épousa Elizabeth, fille du roi Venceslas, & fut couronné avec elle à Prague. Il soumit la Silésie, & donna de grandes marques de son courage dans la Lombardie en 1330, 1331 & 1332. Il avoit été appelé auparavant en Pologne, par le grand-maitre des Porte-Croix de Prusse; & après avoir défait les Lithuaniens Païens, il prit le titre de roi de Pologne. Jean perdit un œil dans cette expédition, & dans la suite il vint *incognito* à Montpellier, pour demander des remèdes aux docteurs de cette célèbre université, où un médecin juif lui fit perdre l'autre. Cette perte ne l'empêcha pas d'aller à la guerre. On rapporte que Casimir, roi de Pologne, l'envoya défier de s'enfermer tous deux dans une chambre, & de décider leurs querelles le poignard à la main. Le roi Jean lui fit réponse: "Qu'il devoit au-



» paravant se faire crever les  
 » yeux, afin qu'ils pussent com-  
 » battre à armes égales ». Jean  
 mena du secours en France au  
 roi Philippe de Valois, & se  
 trouva à la bataille de Créci,  
 que les François perdirent le  
 26 août 1346. Tout aveugle  
 qu'il étoit, il combattit fort  
 vaillamment, après avoir fait  
 attacher son cheval par la bride  
 à celui de deux de ses plus  
 braves chevaliers; & ils s'avan-  
 ça si fort dans la mêlée, qu'il  
 y fut tué. Son corps fut trans-  
 porté en la ville de Luxem-  
 bourg, où on lui érigea un beau  
 mausolée dans l'abbaye de  
 Munster. Les flammes qui dé-  
 truisirent ce monument durant  
 ces derniers siècles, épargne-  
 rent son corps qu'on voit en-  
 core aujourd'hui dans la cha-  
 pelle de l'abbé.

JEAN I, roi de Portugal,  
 surnommé le *Pere de la Patrie*,  
 étoit fils naturel de Pierre, dit  
 le *Sévère*. Il fut élevé sur le  
 trône l'an 1383, au préjudice  
 de Béatrix, fille unique de Fer-  
 dinand I son frere. Jean I, roi  
 de Castille, qui avoit épousé  
 cette princesse, lui disputa la  
 couronne; mais il fut obligé  
 d'y renoncer après la perte de  
 la bataille d'Alinbarota. Tran-  
 quille de ce côté-là, le roi de  
 Portugal tourna ses armes con-  
 tre les Maures d'Afrique, leur  
 prit Ceuta & d'autres places.  
 Il mourut en 1433, à l'âge de  
 83 ans.

JEAN II, roi de Portugal,  
 dit le *Grand* & le *Parfait*, né  
 le 3 mai 1455, succéda à son  
 pere Alphonse V en 1481. Quel-  
 ques seigneurs de son état lui  
 donnerent beaucoup de peine  
 au commencement de son re-

gne; mais il dissipa leurs des-  
 feins, & fit mourir les chefs,  
 entr'autres, Ferdinand, duc de  
 Bragance, auquel il fit couper  
 la tête. Il se trouva à la prise  
 d'Arzile & de Tanger en 1471,  
 & se signala à la bataille de  
 Toro contre les Castillans en  
 1476. Ses actions éclatantes lui  
 acquirent le nom de *Grand*;  
 & l'exactitude qu'il eut à faire  
 observer la justice, lui fit don-  
 ner celui de *Parfait*. Il dit un  
 jour à un juge avide & indolent:  
*Je sais que vous tenez vos  
 mains ouvertes & vos portes  
 fermées; prenez garde à vous!...*

Jean II eut le malheur de per-  
 dre son fils unique, qu'il aimoit  
 tendrement: « Ce qui me con-  
 » sole, disoit-il, c'est qu'il  
 » n'étoit pas propre à régner;  
 » & que Dieu, en me l'ôtant,  
 » a montré qu'il veut secourir  
 » mon peuple »; parlant ainsi,  
 dit un historien Portugais, parce  
 que son fils aimoit beaucoup les  
 femmes, & que cette passion,  
 plus que toutes les autres, est  
 incompatible avec une admi-  
 nistration ferme & sage. Ce  
 monarque favorisa de tout son  
 pouvoir les colonies de Por-  
 tugal en Afrique & dans les  
 Indes, & mourut en 1495, à  
 41 ans. C'est en parlant de lui,  
 qu'un Anglois disoit à Henri  
 VII: « Ce que j'ai vu de plus  
 » rare en Portugal, est un prince  
 » qui commande à tous, & à  
 » qui personne ne commande ».

JEAN III, roi de Portugal,  
 successeur d'Emmanuel son pe-  
 re, héritier de ses vertus, de son  
 bonheur, & de son zele pour  
 la foi, commença à régner en  
 1521. Il découvrit le Japon par  
 ses vaisseaux en 1542, envoya  
 S. François Xavier dans les



Indes, & mourut d'apoplexie en 1557 à 55 ans. Il rendit son nom respectable, par son amour pour la paix, & par la protection qu'il accorda aux sciences & aux savans; mais sur-tout à la Religion, dont il eut les progrès extrêmement à cœur: une multitude de nations infideles lui doit les lumieres du Christianisme, qui les ont tirées de l'ignorance & de la barbarie. Les deux Indes sont remplies de monumens de sa piété & de ses soins pour l'instruction des peuples. Jamais prince n'a mieux connu la vraie regle des impôts. Quand ses ministres lui propofoient d'en établir quelqu'un, il disoit: *Examinons d'abord s'il est nécessaire.* Quand ce point étoit éclairci: *Voyons a présent, ajoûtoit-il, quelles sont les dépenses superflues.* Il fut connoître les hommes & les employer. Econome pour lui-même, il étoit très-généreux pour le bien public. Le Portugal lui doit un grand nombre d'établissmens utiles. Il mit la dernière main à la forteresse nommée *la Tour de Bélem*, bâtie par son pere, édifice admirable, construit au milieu du Tage, qui sert en quelque sorte de citadelle à Lisbonne, & assure la navigation du fleuve, en même tems qu'il en maintient les regles, & fait respecter les loix du commerce. Il acheva aussi le magnifique palais & monastere de Bélem, où il est enterré avec Catherine, sœur de Charles - Quint, son épouse. On lit sur son tombeau:

*Pace domi, belloque foris, moderamine miro,  
Auxit Joannes tertius imperium,*

*Divina excoluit, regno importavit  
Atbenas,  
Hic tandem sius est rex patriæ,  
que parens.*

JEAN IV, dit *le Fortuné*, fils de Théodose de Portugal, duc de Bragance, naquit en 1604. Les Espagnols s'étoient rendus maîtres du Portugal, après la mort du roi don Sébastien & du cardinal Henri, en 1580; & l'avoient gardé sous les regnes de Philippe II, Philippe III & Philippe IV. Il se forma sous ce dernier roi, une conspiration contre l'Espagne. Les Portugais, lassés d'une domination étrangere, donnerent la couronne à Jean de Bragance. Il fut proclamé roi en 1640, sans le moindre tumulte; un fils ne succede pas plus paisiblement à son pere. Un Castillan, témoin du triomphe de Bragance & des transports de Lisbonne, ne put s'empêcher de s'écrier en soupirant: *Est-il possible qu'un si beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maître?* Cet ennemi ne s'étoit prêté qu'en tremblant à la conjuration; il avoit eu besoin que son épouse, Louise de Guzman, lui inspirât toute sa fermeté & sa grandeur d'ame, pour l'élever au-dessus de lui-même. Philippe IV tâcha en vain de reconquérir un royaume que la foiblesse & l'insouciance de ses ministres lui avoit fait perdre. Le nouveau roi mourut à Lisbonne en 1656, d'une rétention d'urine. La France ne contribua pas peu à le maintenir sur le trône.

JEAN V, successeur de Pierre II, né en 1689, fut proclamé roi de Portugal en 1707. Il prit le parti des alliés dans la



guerre de la succession d'Espagne; & combattit pour l'archiduc Charles d'Autriche avec divers succès. Depuis la paix d'Utrecht, en 1713, il ne s'occupa plus que des moyens de faire fleurir le commerce & les lettres dans son royaume. Son gouvernement sage & prudent, & ses vertus généreuses & patriotiques, firent le bonheur de ses sujets. Ils le perdirent en 1750. Joseph de Bragance, son fils, monta sur le trône après lui.

JEAN V & VI, czars de Russie; voyez IWAN.

JEAN SANS-PEUR, comte de Nevers, puis duc de Bourgogne, né à Dijon en 1371, signala sa valeur à la bataille de Nicopolis en 1396, contre Bajazet, qui fut vainqueur dans cette journée. Le comte de Nevers fut fait prisonnier avec plus de 600 gentilshommes, que le héros mahométan fit tous massacrer en sa présence, à l'exception de quinze, pour lesquels il exigea 200,000 ducats de rançon. Le comte de Nevers ayant succédé, en 1404, aux états de Philippe le Hardi, son pere, vint à la cour de France, & y eut de grands démêlés avec le duc d'Orléans, qu'il fit assassiner entre les 7 & 8 heures du soir, le 23 novembre 1407. Le lendemain il assista à ses funérailles, le plaignit & le pleura; mais voyant qu'on alloit faire des perquisitions exactes, il s'enfuit en Flandre. Revenu ensuite avec mille hommes, il osa faire trophée de son crime, qu'un docteur de l'université de Paris entreprit de justifier (voy. PETIT, Jean). Cela n'empêcha pas que le duc de Bourgogne n'eût à soutenir pendant sept ans

une guerre civile contre les freres & les amis du duc assassiné. Sa faction s'appelloit des *Bourguignons*; & celle d'Orléans étoit nommée des *Armagnacs*, du nom du comte d'Armagnac, beau-pere du duc d'Orléans. Celle des deux qui dominoit, faisoit tour-à-tour conduire au gibet, assassiner, brûler ceux de la faction contraire. Jean Sans-Peur, ayant surpris Paris en 1418, y fit un massacre horrible des Armagnacs, & s'empara de toute l'autorité. L'année d'après il se réconcilia avec le dauphin, depuis Charles VII, après s'être uni contre lui avec le roi d'Angleterre & le roi Charles VI son pere. Cette réconciliation eut des suites funestes. Le dauphin, gouverné par Tannegui du Chastel, ménagea une entrevue avec le duc de Bourgogne sur le pont de Montereau-faut-Yonne. Chacun d'eux s'y rendit avec dix chevaliers. Jean Sans-Peur y fut assassiné par Tannegui, aux yeux du dauphin, le 10 septembre 1419. Ainsi le meurtre du duc d'Orléans fut vengé par un autre meurtre encore plus odieux, parce qu'il fut plus médité, & plus solennellement opposé à toutes les regles de la bonne foi & de l'honneur.

JEAN DE FRANCE, duc de Berry, comte de Poitou, né l'an 1340 du roi Jean & de Bonne de Luxembourg, sa 1<sup>re</sup> femme, se signala à la bataille de Poitiers, à celle de Rosébecq, & en divers autres combats. Il eut part pendant quelque tems à l'administration des affaires, & essuya des revers qu'il soutint avec fermeté. Il se déclara l'an



1410 pour la maison d'Orléans contre celle de Bourgogne. Il mourut à Paris l'an 1416, & fut enterré dans la sainte chapelle de Bourges, qu'il avoit fait bâtir.

JEAN V, duc de Bretagne, surnommé le *Vaillant* & le *Conquérant*, resta paisible possesseur du duché de Bretagne après la bataille d'Aurai en 1364. Charles VI entreprit de le dépouiller; mais sa noblesse le défendit. Charles VI se réconcilia avec lui, & voulut ensuite lui faire la guerre, pour avoir donné retraite à Craon, assassin du connétable de Clifson; mais ce monarque tomba en démence en marchant vers la Bretagne. Jean V mourut à Nantes en 1399. Ce prince étoit extrême en tout, aimant jusqu'à la folie, haïssant jusqu'à la fureur, & ne revenant jamais de ses préventions. C'est lui qui institua l'ordre militaire de l'*Hermine*. Ce qu'il y avoit de particulier dans cet ordre, c'est que les dames pouvoient en être.

JEAN VI, duc de Bretagne, pair de France, dit le *Bon* & le *Sage*, succéda à Jean son pere, à l'âge de dix ans. Il se fit tellement aimer de ses sujets, que le comte de Penthievre l'ayant fait prisonnier, toute la noblesse de Bretagne prit les armes & lui fit rendre la liberté. Il servit bien Charles VII, roi de France, contre les Anglois, & mourut en 1442, avec la réputation d'un prince bien fait, magnifique dans ses habits, dans ses meubles & dans sa dépense, honnête, juste & charitable; mais trop facile & trop bon. Il avoit épousé

Jeanne, fille de Charles VI, roi de France.

JEAN V, le dernier des comtes d'Armagnac qui ait joui des droits régaliens. Ayant épousé sa propre sœur, il fut chassé de ses états par Charles VII, à la sollicitation du pape, indigné de cet inceste. Il se réfugia en Espagne avec sa sœur, dont on ne parla plus. Louis XI, qui prenoit à tâche de défaire tout ce que son pere avoit fait, rétablit le comte d'Armagnac dans ses états; mais celui-ci étant entré dans la Ligue du *Bien public*, le roi, sous divers prétextes, confisqua ses domaines, & envoya contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans Leytoure. Pendant un pour-parler, la place fut prise d'assaut & le comte tué dans son palais en 1473. Charles I, son fils, qu'il avoit eu de la sœur du comte de Foix, fut amené prisonnier à Paris en 1483. Il fut rétabli dans ses droits, mais seulement pour l'utile, & fut privé de la souveraineté. Charles termina ses jours en 1497 sans enfans légitimes. Il institua son héritier le duc d'Alençon, qui mourut sans lignée en 1525; ses possessions furent réunies à la couronne. L'Armagnac passa cependant à Henri d'Albret, roi de Navarre, qui avoit épousé la duchesse d'Alençon. Henri étoit grand-pere de Henri IV, roi de France, qui réunit l'Armagnac à la couronne.

JEAN, comte de la Marche, voyez JEANNE II, reine de Naples.

JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois & de Longueville, fils naturel de Louis d'Orléans,



assassiné par le duc de Bourgogne, naquit en 1403, & commença sa carrière par la défaite de Warwick & de Suffolk, qu'il poursuivit jusqu'à Paris. Orléans ayant été assiégé par les Anglois, il défendit courageusement cette ville, & donna le tems à Jeanne d'Arc de lui amener du secours. La levée du siege fut suivie d'un grand nombre de succès. Le comte de Dunois eut presque tout l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie & de la Guienne. Il leur donna le coup mortel à Castillon, en 1451, après avoir pris sur eux Blaye, Fronzac, Bourdeaux, Bayonne. Charles VII dut son trône à son épée. Ce monarque ne fut pas ingrat à l'égard de Dunois. Il lui donna le titre de *Restaurateur de la Patrie*, lui fit présent du comté de Longueville, & l'honora de la charge de grand-chambellan de France. Louis XI ne l'estima pas moins. Le comte de Dunois entra, sous le regne de ce prince, dans la Ligue du *Bien public*, & en fut l'ame par sa conduite & son expérience. Il mourut en 1468.

JEAN D'AUTRICHE, voyez JUAN.

JEAN *Philoponos*, dit le grammairien, d'Alexandrie, & l'un des plus bruyans philosophes du 7<sup>e</sup>. siecle, avoit obtenu par son crédit auprès d'Amrou, général du calife Omar I, que la fameuse bibliotheque d'Alexandrie seroit sauvée du pillage; mais Omar ayant ordonné qu'on la brûlât, Jean eut le déplaisir de voir porter & distribuer tous les livres aux bains de cette grande ville, où ils

servirent pendant six mois à entretenir le feu. C'étoit un des principaux Trithéites, & même le chef de cette secte, puisque pour obliger les partisans de cette hérésie à déclarer clairement leur croyance, on les obligeoit de dire anathème à *Philoponos*. Le Trithéisme consistoit à reconnoître trois natures en Dieu. Ces inconsiderés raisonneurs voulant s'éloigner de Sabellius, qui ne reconnoissoit qu'une personne en Dieu, donnerent dans l'erreur opposée. Pierre Faydit & Antoine Oehms, ont renouvelé dans ces derniers tems l'hérésie des Trithéites. Le dernier publia à ce sujet un traité de *Deo uno & Trino*, Mayence, 1789, condamné & savamment réfuté par un Jugement de l'université de Cologne, 1790, in-8° (voyez FAYDIT). On a de Philoponos un ouvrage sur la *Création du Monde*, Vienne, 1630, in-4°; & plusieurs *Traités* sur Aristote, en grec & en latin, Vienne, 1536, 15 tomes in-fol.

JEAN de Parme, frere Mineur, docteur régent dans l'école de Paris, puis général de son ordre en 1247, fut envoyé en qualité de légat en 1249, auprès de l'empereur Jean Vatace, qui desiroit la réunion des Grecs avec les Latins. L'*Evangile Eternel*, ouvrage qui contient quelques erreurs de l'abbé Joachim touchant l'unité de l'essence divine & d'autres objets, lui ayant été attribué, il fut déposé dans le chapitre général de son ordre l'an 1256, & l'ouvrage condamné par l'université de Paris & par Alexandre IV.

JEAN SCOT, voyez SCOT.



JEAN D'ANANIE ou D'ANAGNIE, archidiacre & professeur en droit canon à Bologne, dont on a des *Commentaires sur les Décrétales*, in-fol. & un volume de *Consultations*, aussi in-fol., mourut avec de grands sentimens de piété en 1455.

JEAN DE BRUGES, peintre, voyez BRUGES.

JEAN D'IMOLA, disciple de Balde l'ancien, enseigna le droit avec beaucoup de réputation, & mourut en 1436. On a de lui des *Commentaires sur les Décrétales & sur les Clémentines*, in-fol. & d'autres ouvrages estimés autrefois.

JEAN DE MONTRÉAL, voy. MULLER.

JEAN CORVIN, voyez HUNIADE.

JEAN DE HAGEN, de *Indagine*, savant Chartreux, mourut en 1475 en odeur de sainteté. Il avoit pris l'habit à Erfort, à 25 ans, & il en passa environ 35 dans son ordre. Ses Ouvrages roulent sur des sujets de piété. Ils sont en grand nombre & manuscrits.

JEAN DE RAGUSE, natif de la ville de ce nom, Dominicain, devint docteur de Sorbonne, président du concile de Bâle, & fut chargé d'aller plusieurs fois à Constantinople, pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut ensuite évêque d'Argos dans la Morée, & mourut vers 1450. On a de lui : I. Un *Discours* prononcé au concile de Bâle, dans l'Histoire de ce concile. II. Les *Actes de sa Légation à Constantinople*, dans les actes du concile de Bâle. III. Une *Relation* de son voyage d'Orient, dans *Léon Allatius*.

JEAN DE CASTEL-BOLOGNESE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, & qui s'appelloit Bernardi, célèbre graveur, travailla pour le pape Clément VII, & pour l'empereur Charles-Quint. Il grava sur de petites pierres, l'*Enlèvement des Sabines*, des *Bacchanales*, des *Combats sur mer*, & d'autres grands sujets.

JEAN MILANOIS, composa, suivant la plus commune opinion, au nom des médecins du college de Salerne, un livre de médecine en vers latins. Il contenoit 1239 vers, dont il ne reste que 372. Ce livre, connu sous le nom d'*Ecole de Salerne*, & dans lequel on trouve plusieurs observations fausses, parmi un plus grand nombre de vraies, a été publié plusieurs fois. Les médecins ont fait différentes remarques sur cet ouvrage. Les meilleures sont celles de René Moreau, Paris, 1625, in-8°. On l'a traduit en françois, en prose & en vers. Jean de Milan florissoit dans le onzième siècle.

JEAN DE PARIS, fameux Dominicain, docteur & professeur en théologie à Paris, & célèbre prédicateur, prit la défense du roi Philippe le Bel, contre le pape Boniface VIII, dans son traité *De Regia potestate & Papali*... Ayant avancé en chaire quelques propositions qui ne parurent pas exactes, sur le dogme de la présence réelle du corps de J. C. dans l'Eucharistie, il fut déferé à Guillaume, évêque de Paris. Ce prélat lui défendit de prêcher & d'enseigner. Il en appella au pape, & alla à Rome pour s'y défendre; mais il mourut peu



de tems après, en 1304. On a de lui: I. *Determinatio de modo existendi corporis Christi in Sacramento altaris*, Londres, 1686, in-8°. II. *Correctorium doctrinæ Sancti Thomæ*. Le jugement n'y égale pas toujours la science.

JEAN LE TEUTONIQUE, Dominicain, natif de Wildeshusen dans la Westphalie, mort en 1252, fut pénitencier de Rome, puis évêque de Bosnie, & 4e. général de l'ordre de S. Dominique. On lui attribue une *Somme des Prédicateurs* & une *Somme des Confesseurs*; imprimées, la première à Reutlingen, 1487, in-folio, & la 2e. à Lyon, 1515, aussi in-fol.; mais le P. Echard soutient que ces deux ouvrages sont de JEAN de Fribourg, appelé aussi le *Teutonique*, autre Dominicain, mort en 1313. L'un & l'autre eurent un nom dans leur siècle.

JEAN DE LEYDEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance (& dont le nom est BULCOLD ou BÉROLD) n'est connu que par son fanatisme. Il étoit tailleur. Il s'associa avec un boulanger & un ministre protestant, nommé *Rotman*, & devint chef des Anabaptistes. Le boulanger, appelé JEAN MATTHIEU, changea son nom en celui de *Moyse*. Il envoya douze de ses disciples, qu'il appella ses apôtres, se vantant d'être envoyé du Pere Eternel pour établir une nouvelle Jérusalem. Ces fanatiques se rendirent maîtres de Munster en 1534, & y exercèrent des indignités & des atrocités incroyables. Les magistrats & autres citoyens honnêtes s'étant opposés à leur fureur, furent massacrés ou expirèrent dans des tourmens raf-

finés. Cet imposteur insensé prenoit le nom de *Roi de Jérusalem & d'Israël*, & ne régnoit que par des massacres, des cruautés & des abominations inouïes. Il espéroit d'établir sa puissance sur les débris de celle des potentats de l'Europe; mais l'évêque de Munster l'ayant pris avec les principaux ministres de sa frénésie, il les fit mourir par de rigoureux supplices en 1536, après les avoir promenés quelque tems dans les pays circonvoisins, pour répandre la terreur dans l'ame des fanatiques, qui troubloient alors tous les états de l'Europe, mais particulièrement l'Allemagne. Voyez MUNCER.

JEAN ANDRÉ, voyez ANDRÉ.

JEAN, moine de l'abbaye de Haute-Selves, est auteur d'un très-ancien roman, intitulé: *Historia Calumniæ novecalis quæ SEPTEM SAPIENTUM dicitur*, Anvers, 1490, in-4°; le même, traduit en françois, Geneve, 1492, in-folio: l'un & l'autre rares & peu assortis à la profession de l'auteur. Bocace en a imité plusieurs Contes, & le roman d'Erastus en a été tiré. Le président Faucher croit que le poëte Hebers l'a mis en vers françois, vers 1220. Il se trouve aussi dans la bibliothèque du roi de France, & dans celle d'Anet. On attribue au même moine, l'*Abusé en Cour*, en vers & en prose, Vienne, 1484, in-fol., rare; mais d'autres l'attribuent, avec plus de vraisemblance, à René, roi de Sicile.

JEAN DE LA CONCEPTION, (le Pere) réformateur des Trinitaires-Déchauffés d'Espagne,



naquit à Almodovar, dans le diocèse de Toledé, en 1561; & mourut en odeur de sainteté à Cordoue, en 1613, après avoir fondé 18 couvens de sa réforme, & les avoir édifiés par ses vertus.

JEAN D'UDINE, ville capitale du Frioul, naquit en 1494. Son goût pour la peinture se perfectionna sous le Giorgion à Venise, & à Rome sous Raphaël. Il excelloit à peindre les animaux, les fruits, les fleurs & les ornemens; c'est aussi le genre dans lequel Raphaël l'employoit. Il a très-bien réussi dans les ouvrages de stuc: c'est à lui qu'on attribue la découverte de la véritable matière dont les anciens se servoient pour ce travail. Jean d'Udine fut beaucoup occupé à Rome, où il mourut l'an 1564, en finissant de peindre une loge pour le pape Pie IV. Ses dessins sont très-recherchés par ceux qui aiment les ornemens d'un grand goût.

JEAN DE JESUS - MARIE, Carme - Déchauffé, né à Calaruega au diocèse d'Osma en Espagne, l'an 1564, passa par toutes les charges de son ordre, & mourut le 28 mai 1615, avec la réputation d'un religieux plein de mérite & de vertus. S. François de Sales, Bellarmin, Bossuet en ont parlé avec éloge. On a de lui: *Disciplina Claustralis*, Cologne, 1650, 4 vol. in-fol. Ils renferment des commentaires sur l'Écriture-Sainte, & un grand nombre d'ouvrages ascétiques.

JEAN DE SAINT-JEAN, voy. MANOZZI.

JEAN DE GISCALA, voyez GISCALA.

JEAN SOBIESKI, voyez SOBIESKI.

JEAN, voy. MAÎTRE-JEAN.

JEAN GERBRAND de Leyden, voyez LEYDEN.

JEAN NÉPOMUCENE, voyez NÉPOMUCENE.

JEANNE D'ARAGON, voy. ARAGON.

JEANNE, épouse de Chusa, intendant d'Hérode - Antipas, tétrarque de Galilée, étoit une des femmes qui suivoient J. C. dans ses voyages, & qui l'aideroient de leurs biens. C'étoit un usage parmi les Juifs, que les femmes fournissoient la table & les vêtemens à ceux qu'ils regardoient comme leurs maîtres dans la religion & la piété. Jeanne suivit J. C. au calvaire, & fut témoin de ce qui s'y passa. Elle assista aussi à sa sépulture, & fut une de celles qui allèrent au tombeau porter des aromates, & à qui N. S. apparut comme elles en revenoient.

JEANNE, reine de France & de Navarre, femme de Philippe le Bel, fille unique & héritière de Henri I, roi de Navarre, comte de Champagne; fonda à Paris, en 1303, le collège de Navarre, & mourut l'année d'après à Vincennes, à 33 ans, avec la réputation d'une femme aussi vertueuse que spirituelle. Plusieurs auteurs l'ont accusée d'infidélité à l'égard de son mari, & d'avoir séduit des écoliers de Paris pour satisfaire sa passion; mais Gaguin & Jean de Launoy traitent cela de pure calomnie. Le comte de Bar étant venu fondre en Champagne l'an 1297, elle y courut à la tête d'une petite armée, & épouvanta tellement le comte,



qu'il se rendit sans coup férir. Il ne sortit de prison qu'à des conditions très-dures, entr'autres : de rendre à la reine, comme comtesse de Champagne, hommage pour le comté de Bar, qu'il croyoit indépendant.

**JEANNE DE BOURGOGNE**, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, & femme de Philippe le Long, mourut à Roye en Picardie l'an 1325, après avoir fondé à Paris le college de Bourgogne. Elle fut accusée d'adultère en 1313, & condamnée, peu de tems après, à finir ses jours en prison, dans le château de Dourdan; mais son époux la reprit un an après, persuadé de son innocence, ou feignant de l'être.

**JEANNE DE FRANCE**, (la Bienheureuse) institutrice de l'ordre de l'Annonciade, fille du roi Louis XI, naquit en 1464. Louis, duc d'Orléans, son cousin connu depuis sous le nom de *Louis XII*, l'épousa en 1476, & fit dissoudre son mariage en 1498, par le pape Alexandre VI, alléguant qu'il avoit été contracté sans liberté. Jeanne souffrit cet opprobre avec résignation. Elle se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'*Annonciation*, ou de l'*Annonciade*. La regle a été formée sur les dix vertus de la Sainte Vierge : chasteté, prudence, humilité, verité, dévotion, obéissance, pauvreté, patience, charité & compassion. L'habit en est singulier. Le voile est noir, le manteau blanc, le scapulaire rouge, la robe grise & la ceinture de corde. Il y en a plusieurs monasteres en France

& dans les Pays-Bas. Le pape Alexandre VI en 1501, & Léon X en 1517, confirmèrent par leurs brefs cet institut. Jeanne de France fonda aussi un college en l'université de Bourges, & mourut saintement l'an 1504. Le pape Benoît XIV, l'a béatifiée en 1743. Le P. d'Attichi publia sa *Vie* en 1625, in-12. Elle est fort mal écrite & en fait desirer une autre.

**JEANNE I**, reine de Jérusalem, de Naples & de Sicile, fille de Charles de Sicile, naquit vers 1326. Elle n'avoit que 19 ans lorsqu'elle prit les rênes du gouvernement. Elle étoit mariée alors à André de Hongrie. La haine qu'elle avoit pour son époux étoit si connue, que ce prince ayant été cruellement assassiné, elle fut violemment soupçonnée d'être complice d'un meurtre si horrible. Devenue veuve par ce crime, elle épousa Louis de Tarente, qui en étoit l'auteur en partie. Cependant Louis de Hongrie, frere d'André, s'avançoit pour venger la mort de son frere sur Jeanne, qui avoit été jugée innocente dans un consistoire tenu à Avignon, auquel elle assista. Le roi de Hongrie appella de ce jugement, & ne répondit à la lettre que Jeanne lui écrivit pour se justifier, que ces mots, dignes d'un Spartiate: « Jeanne, » votre vie dérégée, l'auto- » rité dans le royaume rete- » nue, la vengeance négligée, » un mariage précipité, & vos » excuses, prouvent que vous » êtes coupable ». Ce prince s'avançoit toujours, & Jeanne fut obligée de fuir avec son nouvel époux en Provence,



dont elle étoit comtesse. Ce fut alors qu'elle vendit au pape Clément VI, Avignon & son territoire, pour 80,000 florins d'or. De retour à Naples, elle perdit son second mari, & donna bientôt la main à un 3<sup>e</sup>, mort peu de tems après. Enfin, à l'âge de 46 ans, elle se remaria pour la 4<sup>e</sup>. fois à un cadet de la maison de Brunswick. C'étoit choisir plutôt un mari qui pût lui plaire, qu'un prince qui pût la défendre. Comme elle n'avoit point d'enfans, elle adopta son parent Charles de Duras. Elle l'avoit fait élever avec beaucoup de soin, lui avoit fait épouser sa niece, & le regardoit comme son fils. Cependant ce prince ingrat, soulevé par le roi de Hongrie, se révolta contre Jeanne. La reine de Naples, à la sollicitation de Clément VII qui tenoit le pontificat à Avignon, dans le tems qu'Urbain VII le tenoit à Rome, transféra son adoption à Louis de France, duc d'Anjou, fils du roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras, furieux, se rendit maître de Naples & de Jeanne, après avoir remporté une victoire signalée en 1381. Ce monstre fit étouffer sa bienfaitrice entre deux matelas. L'abbé Mignot a publié son *Histoire*, 1764, in-12, elle est bien écrite, mais peu exacte; Jeanne y est représentée sous des couleurs trop favorables.

JEANNE II, reine de Naples, succéda à son frere Ladislas en 1414. Veuve de Guillaume d'Autriche, elle épousa Jean, comte de la Marche. Ses sujets l'avoient engagée à se

remarier, pour mettre fin à la vie scandaleuse qu'elle menoit avec Pandolphe son favori. Son nouvel époux fit mourir Pandolphe & enfermer la reine. Les Napolitains l'ayant délivrée, son mari s'enfuit à Tarente, & fut enfermé à son tour dans le château de l'Œuf. Martin V s'entremet pour accommoder les deux époux; Jean sortit de prison, mais n'ayant pas d'autorité, & ne pouvant souffrir la vie scandaleuse de son épouse, il se retira en France, où il se fit cordelier, & mourut saintement en 1436. Jeanne continua à scandaliser ses sujets, & mourut en 1434, après avoir adopté Alphonse, roi d'Aragon, puis Louis d'Anjou, & enfin derechef Alphonse d'Aragon.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, naquit en 1531. Fille de Henri II d'Albret, elle fut mariée en 1548 à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, prince indolent, inquiet, toujours flottant entre les différens partis qui agitoient alors la France. Jeanne d'Albret profita du caractère de son mari pour abjurer la religion de ses peres & s'attacher à la secte de Calvin. Elle bannit entièrement la Religion Catholique du Béarn; & tandis que les huguenots ne prétendoient en France qu'à la tolérance, ils affichèrent dans le Béarn l'intolérance la plus cruelle. Il se fit à Orthez & à Pau un horrible massacre des Catholiques. « Il seroit à sou- » haïter, dit un auteur, que » l'histoire n'eût conservé le » nom de cette princesse que » comme mere de Henri IV ». Elle mourut en 1572.

JEANNE D'ARCOU DU Lys, appelée



appelée ordinairement *la Pucelle d'Orléans*, naquit l'an 1412 à Domremy, près de Vaucouleurs, en Lorraine, d'un payfan appelé Jacques d'Arc. A 17 ans elle crut voir S. Michel, l'ange tutélaire de la France, qui lui ordonnoit d'aller faire lever le siege d'Orléans, & de faire sacrer ensuite à Rheims le roi Charles VII. Ses visions engagèrent ses parens à la présenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs. Ce gentilhomme se moqua d'abord de la Pucelle, & l'envoya ensuite au roi, après avoir cru reconnoître en elle quelque chose d'extraordinaire. Elle dit à ce prince ce qu'elle avoit dit à Baudricourt, sur les apparitions de l'archange S. Michel, & sur sa mission contre les Anglois. On crut que, pour s'assurer de la vérité, il falloit d'abord savoir si elle étoit *pucelle*. La belle-mere du roi la fit examiner, en sa présence, par des sages-femmes, qui la trouverent vierge. Il fut même décidé qu'elle n'étoit pas encore sujette aux incommodités ordinaires de son sexe, quoiqu'elle eût alors 17 ans, ou selon d'autres 27. Après l'examen des sages-femmes, elle subit celui des docteurs. Tous conclurent que Dieu pouvoit bien confier à une fille des desseins, qui dans l'ordre ordinaire des choses, semblent demander la valeur d'un homme. Le parlement, à qui le roi la renvoya, fut un peu plus difficile; il la traita de folle, & osa lui demander un miracle. Jeanne lui répondit qu'à Orléans elle ne manqueroit pas d'en faire. Les Anglois assiégeoient alors

*Tome V.*

cette ville, & étoient sur le point de la prendre. Charles, qui en la perdant eût perdu sa dernière ressource, crut devoir profiter du courage d'une fille, qui paroissoit avoir l'enthousiasme d'une inspirée & la valeur d'un héros. Jeanne d'Arc, vêtue en homme, armée en guerrier, entreprit de secourir la place, parla à l'armée au nom de Dieu, & lui communiqua la confiance dont elle étoit remplie. Elle marcha ensuite du côté d'Orléans, y fit entrer des vivres, & y entra elle-même en triomphe. Un coup de fleche, qui lui perça l'épaule dans l'attaque d'un des forts, ne l'empêcha pas d'avancer : *Il m'en coûtera*, dit-elle, *un peu de sang; mais ces malheureux n'échapperont pas à la main de Dieu* ; & tout de suite elle monta sur le retranchement des ennemis, & planta elle-même son étendard. Le siege d'Orléans fut bientôt levé; les Anglois furent battus dans la Beauce; la Pucelle se montra par-tout une héroïne. Le premier article de sa mission rempli, elle voulut accomplir le second. Elle marcha vers Rheims, y fit sacrer le roi en 1429, & assista à la cérémonie, son étendard à la main. Charles sensible, comme il le devoit, aux services de cette fille guerrière, ennoblit sa famille, lui donna le nom *du Lys*, & y ajouta des terres pour pouvoir soutenir ce nom. De sages historiens ont cru que cette fille extraordinaire eût dû s'arrêter là, & que l'objet de sa mission, tel qu'elle l'avoit annoncé elle-même, étant rempli, elle devoit se retirer de la cour &



de l'armée. Mais la vanité, peut-être une liberté voisine de la licence, ou la répugnance de se dépouiller d'une autorité & d'une importance qui ne pouvoient manquer de la flatter beaucoup, l'empêcherent de prendre ce parti. Elle cessa bientôt d'être heureuse; elle fut blessée à l'attaque de Paris, & prise au siège de Compiègne dans une sortie. Ce revers fit disparaître l'étonnement & la vénération dont elle avoit pénétré tout le monde, jusqu'à ses ennemis. On s'avisa de l'accuser, suivant l'esprit du siècle, d'être forcier. Les prédicateurs le prêchèrent par-tout, & l'université de Paris le confirma. Cauchon, évêque de Beauvais, cinq autres prélats François, un évêque Anglois, un frère prêcheur, & cinquante docteurs, la jugèrent à Rouen. Il faut convenir que dans les divers articles allégués à sa charge, il y a des particularités remarquables; que dans l'ensemble des accusations & des preuves, il y avoit de quoi faire illusion à des juges dont l'esprit n'étoit point dans un état de tranquillité & d'impartialité parfaites. Dès qu'on eut fini les interrogatoires, on mena la Pucelle au cimetière de S. Ouen de Rouen, à la vue du peuple, & on la condamna l'an 1431 comme *forcier, devineresse, sacrilège, idolâtre, blasphémant le nom de Dieu & des Saints, desirant l'effusion du sang humain, ayant du tout dépouillé la pudeur de son sexe, séduisant les princes & les peuples, &c.* Jeanne parut sur le bûcher avec la même fermeté que sur les murs d'Or-

léans. On l'entendit seulement invoquer J E S U S. Les Anglois eux-mêmes pleurerent sa mort. Charles VII ne fit rien pour la venger; il fit seulement intervenir ses parens, dix ans après, pour demander au Saint-Siège la révision du procès. Calixte III réhabilita sa mémoire, & la déclara *Martyre de sa religion, de sa patrie & de son roi.* Ses juges déshonorèrent leur raison & leur équité par son supplice. Ils violèrent le droit des gens, en la condamnant, tandis qu'elle étoit prisonnière de guerre. Il n'y a point d'histoire où l'on ait fait entrer plus de merveilleux que dans celle de Jeanne d'Arc. C'est une pauvre bergère que le Ciel tire de l'obscurité, pour soutenir le trône des rois de France contre les usurpations des Anglois. Un ange descend pour lui annoncer sa mission. Elle la prouve aux incrédules, en reconnoissant le roi confondu dans la foule des courtisans, & en devinant ses plus secrettes pensées. Cette fille de 17 ans fait des prodiges de valeur, dans l'âge où les hommes n'ont pas acquis toute leur force. Elle succombe ensuite, & subit le plus cruel supplice; mais sa mort est aussi merveilleuse que sa vie. Tous ses juges meurent d'une mort *vilaine*; comme dit Mézerai; & sur son bûcher elle prédit aux Anglois les malheurs qui les accablèrent ensuite. Son cœur se trouve tout entier dans les cendres, & on y voit s'élever du milieu des flammes une colombe blanche, symbole de son innocence & de sa pureté. Ce n'est pas tout; on la



fait revivre après sa mort, & on lui fait épouser un seigneur Lorrain. On ne marche qu'à tâtons dans presque toutes les histoires, mais sur-tout dans celle-ci, parce que les historiens n'ont rien oublié pour y répandre les ténèbres. Que n'a-t-on pas dit pour prouver que Jeanne avoit échappé au supplice du feu? Que ne dit-on pas encore? Cette partie de l'histoire de Jeanne d'Arc est sur-tout singulière. On la condamne à être brûlée vive, pour satisfaire l'animosité des Anglois; mais comme elle n'étoit pas assez coupable pour mériter ce supplice, on lui substitue une malheureuse qui avoit mérité une mort aussi infame. Voilà un récit bien arrangé; mais peut-il prévaloir contre les *Actes* du procès, rapportés par du Haillan & par d'autres historiens; contre le *Jugement* des commissaires délégués par le pape pour la justification de cette illustre héroïne; contre l'*Apologie* que le chancelier de l'université fit de sa mémoire en 1456? Tous ces gens-là auroient-ils ignoré cette aventure surprenante? & s'ils l'avoient suë, à quoi bon tant de soins pour la laver de l'infamie du supplice?... Mais il y a quelques familles, dira-t-on, qui prétendent venir de la Pucelle d'Orléans. Mais n'y en a-t-il pas, dans toute l'Europe, qui ont le sot orgueil de se faire descendre des héros de la Fable? Les croit-on sur leur parole? Qu'il y ait des familles qui appartiennent à la Pucelle, cela peut être, en ligne collatérale; mais cela paroît évidemment faux, en ligne directe. Il est

vrai que, quelques années après son supplice, il parut en Lorraine une aventurière qui se disoit la *Pucelle d'Orléans*, & qui, à la faveur de ce beau nom, épousa un seigneur des Armoises. Mais n'a-t-on pas vu des faux Demetrius en Russie? Le seigneur des Armoises aura épousé aussi la fausse Jeanne, qu'il prenoit pour la véritable. Il aura, sans doute, découvert le mensonge dans la suite; mais son amour-propre lui aura dit de garder le secret pour lui, & il aura toujours donné à sa femme aventurière le nom respectable de la vengeresse du nom françois. Voilà l'origine de tous les actes qu'on nous produit sous le nom des *Armoises* & de *Jeanne du Lys*. C'est la vanité qui les a écrits, & une vaine curiosité qui les déterre. On a remarqué avec raison que Jeanne d'Arc étoit destinée à donner lieu à toutes les singularités. Ce n'est pas une chose à oublier, que le sort des deux poètes qui l'ont chantée parmi nous. L'un (Chapelain) s'occupe pendant 30 années à la célébrer; & lorsqu'après un si long travail il fait paroître son *Poème*, il passe pour le dernier des versificateurs, après avoir été le chef du Parnasse François. L'autre (Voltaire) ne perd pas, à la vérité, sa réputation de poète, mais il acquiert celle d'écrivain éhonté par des tableaux dont l'Arétin auroit rougi.... Voyez l'*Histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroïne & martyre d'état*, en deux petits vol. in-12, publiée par l'abbé Lenglet du Fresnoy en 1753, & réimprimée en 1775, en 3 parties, sous ce



titre : *Histoire de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.*

JEANNE, (la Papesse) voyez BENOÎT III.

JEANNIN, (Pierre) simple avocat au parlement de Dijon, parvint par ses talens & sa probité aux premières charges de la robe. Il entra dans la ligue catholique, pour abattre la ligue protestante conjurée contre la Religion & l'état, & fut l'envoyé de cette confédération auprès de Philippe II. Mais Henri IV fut se l'attacher & l'admit dans son conseil. Il lui donna en même tems la charge de premier président au parlement de Bourgogne, à condition qu'il en traiteroit avec un autre. Dès ce moment Jeannin fut le conseil, & si on l'ose dire, l'ami de Henri IV, qui trouvoit en lui autant de franchise que de prudence. Il fut chargé de la négociation entre les Hollandois & le roi d'Espagne, une des plus difficiles qu'il y eut jamais. Il en vint à bout en 1609, & fut également estimé des deux partis. Scaliger, témoin de sa prudence, & Barneveldt, l'un des meilleurs esprits de ce tems-là, professoient qu'ils sortoient toujours d'auprès de lui meilleurs & plus instruits. Le cardinal Bentivoglio dit qu'il l'entendit parler un jour dans le conseil avec tant de vigueur & tant d'autorité, » qu'il lui sembla que toute la » majesté du roi respiroit dans » son visage ». La reine-mère, après la mort de Henri IV, se reposa sur lui des plus grandes affaires du royaume, & lui confia l'administration des finances. Il les mania avec une fidélité, dont le peu de bien qu'il

laissa à sa famille fut une bonne preuve. On dit qu'un prince, cherchant à l'embarrasser en lui rappelant sa naissance, lui demanda, *de qui il étoit fils ?* Il répondit : *De mes vertus.* Réponse pleine d'égoïsme, qui, si elle est vraie, n'honore pas sa modestie, & qui acheve de prouver que les grands hommes ont toujours quelque grand foible. Il mourut en 1622, à 82 ans. Nous avons de lui des *Mémoires & des Négociations*, publiés à Paris, in-folio, en 1659; chez les Elzevirs, même année, 2 vol. in-12, & en 1695, 4 vol. in-12. Ils sont estimés, & nécessaires à ceux qui veulent apprendre à traiter les affaires épineuses.

JEBB, (Samuel) docteur en médecine, né à Nottingham, exerça sa profession avec succès, & trouva encore le loisir de se livrer à plus d'un genre d'étude. Il mourut dans le comté de Derby en 1772. Il a publié : I. Une *Bibliothèque littéraire*. II. Une *Vie de Marie, Reine d'Ecosse*, 1725, in-8°. III. Une édition d'*Aristide*, grecque & latine, avec des notes savantes, & la *Vie d'Aristide*, Oxford, 1722, 1730, 2 vol. in-4°. (voyez ARISTIDE). IV. Une édition de *Græcis illustribus* de H. Hody, avec la vie de l'auteur & des dissertations, Londres, 1742, in-8°. V. *Joannis Caii de Canibus Britannicis*, 1729, in-8°. VI. Une bonne édition de l'*Opus majus* de Roger Bacon, Londres, 1733, in-fol.

JEBUS, fils de Chanaan, père des Jébuséens, qui donnèrent leur nom à la ville de Jérusalem, d'où ils furent chassés par David.



**JECHONIAS**, fils de Joachim, roi de Juda, fut placé sur le trône à dix-huit ans, vers l'an 599 avant J. C. Il ne jouit du trône que peu de tems. Nabuchodonosor ayant pris Jérusalem, le mena en captivité à Babylone. Il demeura dans les fers jusqu'au regne d'Evilmerodac, l'an 562 avant J. C., qui l'en tira pour le mettre au rang des princes de sa cour. On ne fait ce qu'il devint depuis. Il est appelé *Stérile* par le prophete Jérémie, parce qu'en punition de ses crimes & de son idolâtrie, aucun de ses enfans ne régna à Jérusalem. Sedecias, son oncle, fut mis sur le trône après lui.

**JEFFERY** de Montmouth, (Arthur) vivoit dans le 12<sup>e</sup>. siecle, du tems de Henri I. roi d'Angleterre; il fut fait évêque de S. Asaph, dans le pays de Galles, en 1152. Il a écrit en latin l'*Histoire* de son tems; elle se trouve dans *Rerum Britannicarum scriptores* de Commelin, Heidelberg, 1587. On l'a traduite en anglois, Londres, 1718, in-8°.

**JEFFREYS**, (Georges) littérateur Anglois, mort en 1755, à 77 ans, s'est fait connoître dans son pays par des *Mélanges* en prose & en vers, 1754, 2 vol. in-4°.

**JÉHU**, fils d'Hanani, fut envoyé vers Baasa, roi d'Israël, pour l'avertir de tous les maux qui arriveroient à sa maison. Ce prince irrité de cette prédiction, le fit mourir l'an 930 avant J. C.

**JÉHU**, fils de Josaphat & 10<sup>e</sup>. roi d'Israël, commença à régner environ l'an 885 avant J. C. Il tua Joram, roi d'Israël,

d'un coup de fleche, & fit mourir Ochosias, roi de Juda. Jezebel, femme d'Achab, ayant insulté Jéhu, lorsqu'il entra dans la ville de Jezrahel, ce prince la fit jeter par la fenêtré. Il donna ordre ensuite qu'on fit mourir tous les fils & les parens d'Achab, & tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec ce prince. Ayant trouvé sur le chemin de Samarie 42 freres d'Ochosias, il les fit massacrer. Il rassembla ensuite tous les prêtres de Baal dans le temple de cette fausse divinité, sous prétexte de célébrer en son honneur une solemnité extraordinaire, les y fit tous égorger, brisa la statue, & détruisit le temple. S. Augustin observe que cette action de zele & de justice ne justifie pas le mensonge qui l'accompagna; & qu'aux actions les plus saintes & même inspirées de Dieu, rapportées dans les saintes-lettres, l'humanité toujours foible & sujette à l'erreur, a souvent associé des circonstances & des moyens qui ne doivent point partager les éloges dus à l'action en elle-même: observation importante & qu'il ne faut pas perdre de vue dans la lecture de l'Écriture & de l'histoire des Saints... Le Seigneur satisfait du zele de Jéhu contre l'idolâtrie, & de l'exactitude avec laquelle il avoit exécuté l'arrêt de la justice divine contre la maison d'Achab, lui promit que ses enfans seroient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la 4<sup>e</sup>. génération. Cette prédiction fut accomplie dans la personne de Joachaz, Joas, Jéroboam & Zacharie. Ce prince, qui avoit paru si zélé à exécuter les ordres



de Dieu, se laissa aveugler par l'orgueil, & tomba lui-même dans l'idolâtrie. Dieu l'en punit en le livrant à Hazaël, roi de Syrie, qui désola son royaume, tailla en pieces tout ce qu'il trouva sur les frontieres, & ruina tout le pays de Galaad que possédoient les enfans de Ruben, de Gad & de Manassès. Il mourut l'an 856 avant J. C., après 28 ans de regne. *Voyez* REBECCA.

JENINGEN, (Philippe) né à Aichstat en Franconie, en 1642, entra chez les Jésuites en 1663, & se livra avec zele aux travaux évangéliques. Marchant sur les pas du saint Apôtre des Indes, il é manda à passer chez les Barbares pour leur enseigner la foi chrétienne; mais n'ayant pu l'obtenir de ses supérieurs, il se consacra à des missions constantes & pénibles, dans une grande partie de l'Allemagne & de la Suisse: il mourut à Elwangen, en 1704, laissant sa mémoire en grande vénération dans toutes les provinces où il avoit exercé les travaux du saint ministère. Sa *Vie* écrite en allemand & en latin, a été imprimée à Ingolstadt, à Munich & à Aushourg, 1673, in-4<sup>o</sup>.

JENINS, *voyez* JENYNS.

JENKINS, (Léoline) juriconsulte Anglois, né en 1623, professa le droit avec distinction, fut employé en diverses négociations, entr'autres à Cologne en 1673, à Nimegue en 1678; il résida ensuite en qualité de ministre plénipotentiaire à La Haye, & parvint enfin dans sa patrie à la charge de secrétaire d'état en 1680. Il mourut le 1 septembre 1685.

On a publié ses *Négociations*, 1724, 2 vol. in-fol.

JENISCHIUS, (Paul) d'Anvers, est connu par son livre intitulé: *Thesaurus animarum*, qui le fit bannir de son pays. Jenischius mourut à Stutgard, en 1647, à 89 ans, avec la réputation d'un homme versé dans les langues & dans les sciences.

JENSON, (Nicolas) célèbre imprimeur & graveur de caracteres à Venise dans le 15<sup>e</sup>. siecle, étoit originairement graveur de la monnoie de Paris. Dans les premieres années du regne de Louis XI, le bruit de la découverte de l'imprimerie, inventée à Mayence, commençant à se répandre, il fut envoyé dans cette ville par ordre du roi, pour s'instruire secrettement dans cet art. C'est ce qu'on lit dans un ancien manuscrit sur les monnoies de France, qui paroît avoir été composé & écrit dans ce tems même, & dont voici le passage original. » Ayant su qu'il y avoit à » Mayence, gens adroits à la » taille des poinçons & caracteres, au moyen desquels se » pouvoient multiplier par impression les plus rares manuscrits; le roi, curieux de toutes telles choses & autres, » manda aux généraux de ses monnoies y dépêcher personnes entendues à ladite » taille, pour s'informer secrettement de l'art, & en enlever » subtilement l'invention: & » y fut envoyé Nicolas Jen- » son, garçon sage, & l'un » des bons graveurs de la monnoie de Paris. Dans un autre manuscrit à-peu-près semblable, que possédoit feu M. Ma-



siette, il est dit en marge, dans une note qui se rapporte à l'année 1458 : " Que Charles VII, » informé de ce qui se faisoit » à Mayence, demanda aux » généraux de ses monnoies » une personne entendue pour » aller s'en informer, & que » ceux-ci lui indiquèrent Ni- » colas Jenson, maître de la » monnoie de Tours, qui fut » aussi-tôt dépêché à Mayence; » mais qu'à son retour en » France, ayant trouvé Char- » les VII mort, il étoit allé » s'établir ailleurs ». Voilà deux leçons différentes, dont la dernière semble mériter la préférence, en ce qu'elle explique au moins comment Jenson, après avoir été envoyé à Mayence aux frais du roi, s'en fut porter à Venise les fruits de son industrie, au-lieu d'en enrichir sa patrie. Quoi qu'il en soit, Jenson se fit une grande réputation dans les trois parties de la typographie; c'est-à-dire, la taille des poinçons, la fonte des caractères & l'impression: talens que peu d'artistes ont réunis. C'est lui qui le premier imagina & détermina la forme & les proportions du Caractère Romain, tel qu'il existe aujourd'hui dans les imprimeries. Malgré les progrès de l'art, on admire encore à présent l'élégance & la propreté de ses caractères, & ses éditions sont recherchées avec empressement de tous les amateurs d'éditions anciennes. La première sortie des presses de Jenson, est celle du rare ouvrage intitulé: *Decor Puellarum*, in-4°, datée de 1461, mais par erreur, & qui est véritablement de 1471, parce qu'il y est question d'un

autre livre italien, imprimé in-4° par le même, en 1471, avec ce titre: *Luctus Christianorum ex Passione Christi*. Jenson imprima, la même année, un autre petit livre in-4°, en italien, également intitulé: *Gloria Mulierum*, qui paroît une suite naturelle du *Decor Puellarum*. Plusieurs éditions d'auteurs latins & autres suivirent celles-ci jusqu'en 1481, que l'on peut conjecturer être l'année de sa mort, puisqu'il paroît avoir cessé d'imprimer vers ce tems-là. Cet article suffit pour réfuter tout ce qu'on a dit pour placer l'invention de l'imprimerie à Strasbourg (voyez GUTTEMBERG); car si Strasbourg avoit eu des imprimeurs avant Mayence, Charles VII & Louis XI y eussent envoyé des observateurs aussi-bien, & plutôt que dans une ville plus éloignée, qui n'avoit que la gloire de l'imitation.

JENSON, voyez JANSON.

JENYNS, (Soame) né à Londres le 1 janvier 1704 (vieux style), d'une ancienne famille de la province de Sommerfet, fut élevé avec soin sous les yeux de sa mère, femme vertueuse, fille du chevalier Pierre Soame de Hayden en Essex (dont il joignit le nom au sien, selon un usage assez commun en Angleterre). Après avoir fait de bonnes études au collège de Cambridge, & s'être fait connoître par quelques ouvrages, il fut choisi en 1742, un des représentans au parlement pour la province de Cambridge, & continua pendant 38 ans à représenter, soit la province, soit la ville capitale. En 1755, le roi le nomma un des



seigneurs commissaires préposés au commerce & aux plantations; il remplit cette place jusqu'à la dissolution de ce bureau, décrétée par acte du parlement. Il mourut le 18 décembre 1787, ayant été marié sans laisser de postérité, emportant les regrets de tous les bons citoyens, & sur-tout des pauvres qu'il soulageoit avec une bonté exemplaire. M Cole, écuyer, a donné en 1790 une édition complete de ses ouvrages, en 4 vol. grand in-8°. Celui qui a fait le plus de bruit, est son *Examen de l'Evidence intrinsèque du Christianisme*, ouvrage profondément pensé, où l'on trouve des vues aussi saillantes que solides sur la vérité de l'Evangile, & sur le véritable esprit du Christianisme. M. le Tourneur en a donné une traduction imparfaite, où l'original a été substantiellement mutilé, & ajusté aux idées quelquefois foibles ou fausses du traducteur. Une édition plus fidelle est celle de Liege, 1779, in-12, avec des notes où plusieurs réflexions de l'auteur sont développées & confirmées, & d'autres présentées sous le vrai point de vue, qui doit les mettre à l'abri de la critique. Les auteurs de l'Année Littéraire, & le ministre protestant, Macclaine, ayant mal saisi & censuré mal-à-propos quelques assertions incontestablement vraies, ont été réfutés dans le *Journal hist. & littér.*, 15 septembre 1779, pag. 94. — 1 mai 1780, pag. 8.

JEPHTÉ, successeur de Jaïr dans la judicature des Hébreux, tourna ses armes contre les Ammonites vers l'an 1187 avant

J. C. Pour obtenir la victoire; il fit vœu de sacrifier la première tête qui se présenteroit à lui après le combat. Ce fut sa fille unique, que Philon nomme *Seila*. Il accomplit sa promesse deux mois après. Les saints Peres sont partagés sur le droit & sur le fait de ce vœu si extraordinaire de Jephthé. Plusieurs l'ont condamné comme téméraire, & son exécution comme impie & cruelle; ils prétendent qu'il est contre la loi naturelle & contre la loi divine, d'immoler un homme comme une victime: Delà ce jugement laconique & sévère d'un saint Pere: *Imprudens vovit, crudelis implevit*. Quelques-uns disent, pour justifier ce vœu, que le maître de la vie & de la mort, l'avoit inspiré à Jephthé, pour éprouver sa fidélité, & en avoit exigé l'accomplissement, pour donner aux peuples une grande idée des engagements contractés avec Dieu, sans qu'on puisse lui demander raison de cet ordre, isolé & extraordinaire, ni en tirer aucune conséquence. D'autres enfin, & c'est l'opinion la plus vraisemblable, supposent que l'immolation de la fille de Jephthé ne fut que spirituelle, que Jephthé consacra la virginité de sa fille au Seigneur, & qu'il l'obligea de passer le reste de ses jours dans la continence. Cette explication est favorisée par le texte sacré: *Cumque abiisset cum sociis ac sodalibus suis, flebat virginitatem suam in montibus (Judic. XI)*, & confirmée par ce passage du 2e. liv. des Machabées, chap. 3, pag. 19: *Sed & virgines quæ conclusæ erant, procurrebant ad Oniam*.



Jephté mourut l'an 1181 avant J. C.

JÉRÉMIE, prophete, fils du prêtre Helcias, natif d'Anathoth, près de Jérusalem, commença à prophétiser sous le regne de Josias l'an 629 avant J. C. Les malheurs qu'il prédisoit aux Juifs, & la sainte liberté avec laquelle il reprochoit leurs désordres, les mirent si fort en colere contre le prophete, qu'ils le jeterent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi Sédécias le fit retirer. On eut bientôt l'occasion d'admirer l'esprit de Dieu qui l'animoit. Il avoit prédit la prise de Jérusalem: cette ville se rendit effectivement aux Babyloniens l'an 606 avant J. C. Nebuzardan, général de l'armée de Nabuchodonosor, donna au prophete la liberté, ou d'aller à Babylone pour y vivre en paix, ou de rester en Judée. Le prophete préféra le séjour de la dernière pour conserver le peu de Juifs qui y étoient demeurés. Il donna de bons avis à Godolias, gouverneur de Judée; mais cet homme imprudent les ayant négligés, fut tué avec ceux de sa suite. Les Juifs, craignant la fureur du roi de Babylone, voulurent chercher leur sûreté en Egypte. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein, & fut enfin contraint de les suivre avec son disciple Baruch. Là il ne cessa de leur reprocher leurs crimes avec son zele ordinaire; il prophétisa contre eux & contre les Egyptiens. L'écriture ne nous parle point de sa mort; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapiderent à Taphné,

l'an 590 avant J. C. Les *Prophéties* de Jérémie contiennent 51 chapitres. Ce prophete, dit S. Jérôme, est simple dans ses expressions, sublime dans ses pensées; mais cette simplicité offre souvent des termes forts & énergiques. Il y a quelques visions symboliques, faciles à expliquer. C'est une espece de langage typique, alors en usage en Asie, & qui par sa nature étoit plus propre à faire impression sur les peuples, que des vérités dépourvues d'images sensibles & frappantes (*voy. ÉZÉCHIEL*). Ses *Threni* ou Lamentations, sont un chef-d'œuvre de complainte sur la destruction de Jérusalem, dont les traits sont d'une application heureuse & frappante dans toutes les catastrophes des empires & des peuples frappés de la main de Dieu, sur-tout de ceux qui professant sa loi & son culte, ont fini par l'abandonner & à être abandonnés eux-mêmes aux instrumens de la divine vengeance (*voyez le Journal hist. & littér.*, 1 mars 1790, p. 390. — 1 avril 1791, p. 530). Jérémie est honoré par les Grecs & par les Latins; il n'y a point d'endroit dans l'Occident où sa fête soit célébrée avec plus de pompe qu'à Venise.

JÉRÉMIE, métropolitain de Larisse, fut élevé l'an 1572 sur la chaire patriarchale de Constantinople, à l'âge de 36 ans. Les Luthériens lui présenterent deux fois la *Confession* d'Ausbourg, dans l'espérance de la lui faire approuver; mais il la combattit de vive voix & par écrit. Il ne paroissoit pas même éloigné de réunir l'Eglise Grecque à la Romaine, &



avoit adopté la réformation du calendrier de Grégoire XIII. Ses envieux en prirent occasion de l'accuser d'entretenir relation avec le pape, & le firent chasser de son siege en 1582. Il fut relégué dans l'isle de Rhodes. On a imprimé sa *Correspondance* avec les Luthériens, en grec & en latin, à Witztemberg, 1584, in-fol. Un Catholique l'avoit déjà publiée en latin, en 1581. Ce prélat mourut après 1585. Voyez SO-COLOVE.

JÉROBOAM I, fils de Nabath, de la tribu d'Ephraïm, plut tellement à Salomon, que ce prince lui donna l'intendance des tribus d'Ephraïm & de Manassés. Le prophete Ahias lui prédit qu'il régneroit sur 10 tribus. Salomon, pour empêcher l'effet de cette prédiction, donna ordre de l'arrêter; mais il s'enfuit en Egypte, où Séfach lui donna un asyle, & il y demeura jusqu'à la mort du roi, jaloux de sa grandeur future. Roboam, successeur de Salomon, fut le tyran de son peuple; dix tribus se séparèrent de la maison de David, & firent un royaume à part, à la tête duquel elles mirent Jéroboam vers l'an 972 avant J. C. Ce nouveau roi, craignant que si le peuple continuoit d'aller à Jérusalem pour y sacrifier, il ne rentrât peu-à-peu dans l'obéissance de Roboam son prince légitime, fit faire 2 *Veaux d'or*. Il plaça l'un à Béthel, l'autre à Dan, ordonna à ses sujets de les adorer, & leur fit défense d'aller désormais à Jérusalem. Ce prince sacrilege éleva au sacerdoce les derniers du peuple, qui n'étoient pas de la tribu de

Lévi, établit des fêtes solennelles à Béthel comme à Jérusalem, & réunit dans sa personne la dignité du sacerdoce à la majesté royale. Un jour qu'il faisoit brûler de l'encens sur l'autel de Béthel, un prophete vint lui annoncer que cet autel seroit détruit; qu'il naîtroit un fils de la race de David, nommé *Josias*, lequel égorgeroit sur cet autel tous les prêtres qui y offriroient de l'encens. Il ajouta que, pour preuve qu'il disoit la vérité, l'autel alloit se fendre en deux à l'heure même. Jéroboam ayant étendu la main pour faire arrêter le prophete, sa main se sécha, & l'autel se fendit aussi-tôt. Alors le roi pria l'homme de Dieu d'obtenir sa guérison, & sa main revint à son premier état. Ce prodige ne changea pas le cœur de Jéroboam; ce qui paroîtroit incroyable si, par des exemples aussi terribles que multipliés, on ne connoissoit jusqu'où va l'aveuglement & l'endurcissement des impies. Il mourut dans ses crimes, après 22 ans de regne, l'an 954 avant J. C. Sa maison fut détruite & exterminée par Baasa, selon la prédiction d'Ahias de Silo.

JÉROBOAM II, fils de Joas & roi d'Israël comme lui, rétablit le royaume d'Israël dans son ancienne splendeur. Il monta sur le trône l'an 826 avant J. C., reconquit les pays que les rois de Syrie avoient usurpés & démembrés de ses états, & réduisit dans son obéissance toutes les terres de delà le Jourdain jusqu'à la Mer-Morte. La mollesse, la somptuosité régnoient dans Israël avec l'idolâtrie. On adora non-seulement



les *Veaux d'or* à Béthel, mais on fréquenta tous les *Hauts-Lieux* du royaume, où l'on commit toutes sortes d'abominations. Dieu fit prédire l'extinction de sa famille par les prophètes Osée & Amos; ses succès militaires se terminèrent à la bataille de Jezrahel; les Assyriens défirent son armée, une partie de son peuple fut conduite en captivité. Jéroboam mourut l'an 784 avant J. C., après 41 ans de regne. Sa mort fut suivie d'une anarchie de douze ans.

JEROME, (S.) *Hieronymus*, naquit à Stridon sur les confins de la Dalmatie & de la Pannonie, vers l'an 340. Eusebe, son pere, y tenoit un rang distingué. Après avoir fait donner à son fils une excellente éducation, il l'envoya à Rome, où il fit des progrès rapides dans les belles-lettres & dans l'éloquence. Au retour d'un voyage dans les Gaules, il se fit baptiser à Rome (Martianay & Fontanini disent qu'il avoit reçu le baptême à Rome, avant de voyager dans les Gaules). Entièrement consacré à la prière & à l'étude de l'Écriture, il vécut en cénobite au milieu du tumulte de cette ville immense, & en saint au milieu de la corruption & de la débauche. De Rome il passa à Aquilée, & d'Aquilée dans la Thrace, dans le Pont, la Bithynie, la Galatie & la Cappadoce. Après avoir parcouru & édifié ces différentes provinces, il s'enfonça dans les déserts brûlans de la Chalcide en Syrie. Les austérités qu'il y pratiqua paroïtroient incroyables, s'il ne les rapportoit lui-

même. Il avoit résolu de consumer ses jours dans cette affreuse solitude; mais les moines qui habitoient le même désert, venant sans cesse le tourmenter pour lui demander compte de sa foi, & le traitant de Sabellien, parce qu'il se servoit du mot d'*Hypostase*, pour exprimer la nature divine, il passa à Jérusalem & de là à Antioche. Paulin, évêque de cette ville, l'éleva au sacerdoce; mais Jérôme ne consentit à son ordination, qu'à condition qu'il ne seroit attaché à aucune église. Plusieurs légendaires ont dit qu'il n'offrit jamais le sacrifice de l'autel, par humilité: mais pourquoi se seroit-il donc fait ordonner? Aussi M. Ladvocat, après de bons critiques, rejette ce fait, comme dénué de vraisemblance. Le desir d'entendre l'illustre S. Grégoire de Nazianze, le conduisit à Constantinople en 381. Il se rendit l'année suivante à Rome, où le pape Damase le chargea de répondre en son nom aux consultations des évêques sur l'Écriture & sur la morale. Un grand nombre de dames Romaines, illustres par leur esprit & par leur vertu, Marcelle, Albine, Læta, Afelle, Paule, Blefille, Eustochie recevoient journellement de lui des leçons sur les saintes-lettres. Ces liaisons éveillerent l'envie, & l'envie excita bientôt l'imposture. On imputa au saint solitaire un crime contre la pureté. Les accusateurs, étant mis à la question, avouèrent leur calomnie, & rendirent hommage à son innocence. Mais le docteur résolu de se dérober à l'envie & au mensonge, quitta Rome



& il se retira à Bethléem. Il s'y appliqua à conduire les monasteres que Sainte Paulé y avoit fait bâtir, à traduire l'Écriture, & à réfuter les hérétiques. Il écrivit le premier contre Pélagé, & foudroya Vigilance & Jovinien. Pélagé s'en vengea, en excitant une persécution contre son vainqueur. Cet hérésiarque étoit soutenu par Jean de Jérusalem, ennemi de S. Jérôme, avec lequel il s'étoit brouillé au sujet des Origénistes. Ce Saint avoit rompu pour la même dispute avec Rufin, autrefois son ami intime; Théophile d'Alexandrie les raccommoda, mais ce ne fut pas pour long-tems. S. Jérôme, malgré ses grandes vertus, avoit les défauts de l'humanité. Il mit dans ses disputes, & sur-tout dans celle-ci, beaucoup d'aigreur; il traita Rufin avec hauteur, pour ne pas dire avec emportement. Quand on lit les injures dont il l'accable, on est surpris que des invectives si fortes soient sorties d'une bouche si pure; mais elles tenoient à la véhémence de son style, bien plus qu'à la disposition de son cœur. La rigidité de son caractère, augmentée encore par une vie dure & sévère, donnoit quelquefois à son zèle une espèce d'âpreté qui influoit sur son éloquence. Accoutumé d'ailleurs à confondre les hérétiques avec une ardeur digne de sa foi, il ne distinguoit pas toujours assez ses adversaires. Ce Saint n'en est pas moins illustre, pour avoir été homme. Il couvrit ses défauts par l'éminence de ses vertus; & à sa mort, arrivée en 420, dans la 80e. année

de son âge, l'Eglise eut à pleurer un de ses plus beaux ornemens, & un de ses plus zélés défenseurs. Aucun écrivain ecclésiastique de son siècle ne le surpassa dans la connoissance de l'hébreu, & dans la variété de l'érudition. Son style pur, vif, élevé seroit admirable, s'il étoit moins inégal & moins bigarré. De toutes les éditions qu'on a faites des ouvrages de ce Pere, la meilleure est celle de dom Martianay, Bénédictin de la congrégation de S. Maur, en 5 vol. in-folio, publiés depuis 1693 jusqu'en 1706. Cette édition n'a pas été éclipsée par celle de M. Villarfi, Véronne, 1734, onze vol. in-fol. Les principales productions renfermées dans cet excellent recueil, sont: I. Une *Version latine de l'Écriture* sur l'hébreu, que l'Eglise a depuis déclarée authentique sous le nom de *Vulgate*. Les plus habiles des protestans, qui certainement ne sont pas suspects dans la matière présente, donnent les plus grands éloges à cette version & à son auteur. Théodore de Beze, dans sa préface du Nouveau-Testament, qui a paru en 1559, la préfère hardiment à toutes les autres versions latines, & il blâme Erasme de l'avoir rejetée, parce qu'elle diffère quelquefois des manuscrits grecs de notre tems. Il lui montre qu'elle est faite dans ces endroits sur de meilleurs manuscrits. Jean Boys, chanoine d'Ely en Angleterre, prend également la défense de la Vulgate contre plusieurs censures injustes, qui sont échappées à Erasme & à Beze lui-même. Boys a composé cet ouvrage



par ordre de son évêque, le savant Lancelot Andrews. Paul Fagius, dans le chapitre IV de sa *Traduction de la Paraphrase Chaldaïque*, s'éleve avec force contre ceux qui critiquent la Vulgate, sous prétexte qu'elle ne répond pas toujours littéralement au texte hébreu imprimé. « Les censeurs n'observent » pas, dit-il, que lorsque l'auteur de la Vulgate s'éloigne » de notre hébreu, c'est qu'il a » suivi ou les Septante, ou le » *Paraphrase Chaldéen*, ou » quelque savant rabbin (qui » avoient à leur disposition de » meilleurs manuscrits). La dis- » sonance de la Vulgate d'avec » l'hébreu d'aujourd'hui, est » donc fondée en raison. Elle » n'est pas l'effet du hasard, & » elle n'annonce pas un traduc- » teur téméraire & mal-ha- » bile ». Louis de Dieu com- pare dans son *Commentaire sur les Evangiles*, les versions sy- riaque, arabe, & les autres versions orientales, avec notre Vulgate, & les traductions latines d'Érasme & de Beze. » Je ne croirai pas, dit-il dans » la *Préface*, m'être trompé, » si j'avance que l'auteur de la » Vulgate quel qu'il soit, est » savant & même très-savant. » Je conviens qu'il a ses solé- » cismes & ses barbarismes ; » mais je ne puis m'empêcher » d'admirer sa fidélité & son » jugement, même dans les en- » droits où il paroît barbare ». Enfin, « il n'y a pas de ver- » sion, au jugement de Gro- » tius, qui soit plus éloignée de » toutes sortes de préjugés que » la Vulgate, parce qu'elle est » très-ancienne & antérieure à » tous les schismes d'occident »

(voyez AMAMA, BUKENTOP, BIANCHINI, HOUBIGANT). Un des fruits les plus précieux de cette version, est d'être une excellente réfutation de droit & de fait, des extravagances & de la témérité des hermeneutes modernes, & de déposer, ainsi que la version des Septante, contre toutes les innovations imaginées par des hébraïsans ignares ou corrompus (voyez ELÉAZAR, MASCLEF, PTOLOMÉE). Nous avons six livres de la Vulgate, qui ne sont pas de la traduction de S. Jérôme : les *Psaumes*, *Baruch*, *la Sagesse*, *l'Écclésiastique*, le premier & le second livre des *Machabées*. Ils sont tirés de l'ancienne Vulgate, laquelle a été faite sur le grec, qu'on appelle *des Septante*. Tout le reste de notre version latine est de la main du saint docteur. Il faut cependant en excepter quelques passages, & même des versets entiers qui s'y sont glissés de l'ancienne Vulgate, surtout pour les Livres des Rois, & les Proverbes de Salomon. On y remarque aussi quelquefois plusieurs versions d'un même texte. II. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien & du Nouveau-Testament. III. Des *Traitéts polémiques* contre Montan, Helvidius, Jovinien, Vigilance, Pélagé, Rufin & les partisans d'Origène. IV. Un *Traité de la Vie & des Ecrits des Auteurs Ecclésiastiques*, qui a été d'un grand secours aux bibliographes modernes. Il y comprend même les apôtres & les évangélistes, & parle de leurs ouvrages. V. Une *Suite de la Chronique d'Eusebe*. VI. Des *Lettres*. Elles con-



tiennent les vies de quelques saints solitaires, des éloges, des instructions morales, des réflexions ou des discussions critiques sur la Bible. Elles avoient été publiées par Pierre Canisius, & on en a fait un grand nombre d'éditions. Il regne dans la plupart une chaleur & une élévation de style étonnante, qui les fait lire avec autant de plaisir pour la manière que pour les choses. VII. *Histoire des Peres du Désert*, Anvers, 1628, in-folio. VIII. *Un Martyrologe* qui lui est attribué, Lucques, 1668, in-fol. On a traduit ses Lettres, 3 vol. in-8°, 1713. On représente quelquefois S. Jérôme en habit de cardinal, parce qu'il en sembloit à quelques égards remplir les fonctions près du pape Damase qui l'estimoit, & employoit utilement ses services. Le P. Dolci a écrit la *Vie* de ce saint docteur, toute extraite de ses écrits; Ancône, 1750.

JEROME DE PRAGUE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut le plus fameux disciple de Jean Hus. Il avoit étudié à Paris, à Cologne, à Heidelberg, & avoit été reçu maître-ès-arts dans ces trois universités. La subtilité de son esprit jointe à la corruption de son cœur, lui fit embrasser les erreurs de Jean Hus. Cet hérétique ayant été arrêté au concile de Constance, Jérôme vint pour l'y défendre, & fut emprisonné comme lui. On l'engagea à se rétracter; mais ayant appris avec quelle obstination son maître étoit mort, il eut honte de sa docilité. Dans une 2<sup>e</sup>. audience que le concile lui accorda, il désavoua sa rétractation,

& déclara qu'il étoit résolu d'adhérer, jusqu'à son dernier soupir, à la doctrine de Wiclef & de Jean Hus, exceptant pourtant les opinions de l'hérésiarque Anglois sur l'Eucharistie. Le concile ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, condamna cet enthousiaste, & le livra au bras séculier. Le magistrat civil le fit brûler le 1<sup>er</sup>. de juin 1416. Le Pogge, Florentin, témoin de ce supplice, en a fait l'histoire dans une lettre à Léonard Arétin, où il paroît presque aussi enthousiaste que Jean Hus & Jérôme. Il y compare le fanatique Hus au philosophe Socrate. Qui auroit cru que la philosophie & le fanatisme eussent des rapports si marqués? Les écrits de Jérôme ont été recueillis avec ceux de son maître (*voyez* l'article de Hus, Jean). — Il y a eu un autre JERÔME de Prague, pieux solitaire; qu'il ne faut pas confondre avec le disciple de Jean Hus, contre lequel il s'éleva, & dont il détestoit les erreurs.

JEROME DE STE-FOI, juif Espagnol, nommé auparavant *Josué Lurchi*, reconnu, par la lecture des livres hébreux, que JESUS-CHRIST est le vrai Messie, prédit par les prophètes. Il embrassa le Christianisme, & reçut à son baptême le nom de *Jérôme de Ste.-Foi*. Il devint ensuite médecin de Pierre de Lune, qui prenoit le nom de Benoît XIII. Cet anti-pape étant dans le royaume d'Aragon en 1412, alors le seul lieu de son obédience; Jérôme lui inspira le dessein de signaler son zèle en attaquant les Juifs par une conférence publique, indiquée



à Tortose en Catalogne. Elle commença le 7 février 1413, en présence du pape, de plusieurs cardinaux, d'un grand nombre d'évêques, & de savans théologiens. Le Nasi, ou le chef des Synagogues d'Aragon, y étoit présent, avec les plus savans rabbins de ce royaume. Jérôme de Ste.-Foi leur prouva que le Messie étoit venu, & que Jesus-Christ en avoit rempli parfaitement les caractères. La conférence ne finit que le 10 mai 1413. Jérôme de Ste.-Foi présenta le 10 novembre de la même année, à l'anti-pape, son *Traité* sur les erreurs dangereuses qui sont dans le *Talmud* contre la loi de Moÿse, contre le Messie & contre les Chrétiens. Ce livre fit tant d'impression sur les Juifs, qu'il s'en convertit au Christianisme environ 5000 (voyez JOSEPH ALBO). Le *Traité* de Jérôme de Ste.-Foi a été imprimé à Francfort en 1602, & inséré dans la Bibliothèque des Peres.

JEROME, (S.) voyez EMI-LIEN.

JEROME, (Dom) voyez GÉOFFRIN.

JÉSABEL, JÉSID, voyez JÉZABEL, JÉZID.

JESSENIUS DE JESSEN, (Jean) noble Hongrois, né à Nagi-Jessen, village dans le comté de Turocz en Hongrie, l'an 1566, s'appliqua à la médecine, & enseigna cette science à Wittemberg & à Prague avec succès. Les empereurs Rodolphe II & Mathias l'honorèrent du titre de leur premier médecin. Il ternit la gloire que sa science lui avoit acquise par la plus noire trahison. Il se ran-

gea du parti des rebelles pour déposer Ferdinand II, & alla en Hongrie animer ses compatriotes à la révolte; mais il paya de sa tête ce crime de félonie l'an 1621. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la médecine; les principaux sont: I. *De Plantis*. II. *De cute & cutaneis affectibus*. III. *Anatomie abs se solemniter celebrata Historia*. Cette Histoire anatomique est estimée, quoiqu'il n'ait presque fait qu'abrégé Vesal. IV. *Institutiones Chirurgicae*, aujourd'hui d'aucun usage. On a encore de lui *Vita & mors Tychonis-Brahei*, Hambourg, 1601, in-4°. Il avoit été l'ami particulier de cet astronome.

JESUA LÉVITE, Rabbín Espagnol, auteur d'un livre utile pour l'intelligence du *Talmud*, intitulé: *Les voies de l'Eternité*, dont Bashuisen a donné une bonne édition à Hanovre en 1714, in-4°, en hébreu & en latin. Il florissoit au 15e. siècle.

JESUS, fils de Sirach, né à Jérusalem, auteur du livre de l'*Ecclésiastique*, qu'il composa vers l'an 234 avant J. C. Un autre Jesus, son petit-fils, le traduisit en grec, & cette version nous a fait perdre le texte hébreu. Le livre du fils de Sirach est plein de grandes vérités, & d'une excellente morale, exprimées avec une onction & une vivacité de sentiment, que la froide philosophie n'a jamais su imiter. Voyez SALOMON.

JESUS, fils de Joïada, voy. JONATHAS.

JESUS-CHRIST, le Sauveur du monde, fils de Dieu, & Dieu lui-même. Conçu par l'opération du Saint-Esprit dans



de sein de la Vierge Marie, il naquit dans une étable à Bethléem. La Vierge & Joseph son époux s'étoient rendus dans cette ville, pour se faire inscrire lors du dénombrement ordonné par Auguste, l'an du monde 4004. Aussi-tôt après sa naissance, des anges l'annoncerent aux bergers, par les premières paroles de ce beau Cantique, dont depuis tant de siècles reentissent les temples chrétiens : *Gloria in altissimis Deo & in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.* Une étoile apparut en Orient, & amena des Mages qui vinrent adorer ce Dieu enfant (voyez MAGES). Il fut circoncis le 8e. jour, & le 40e. sa mere le porta au temple. Hérode, soupçonneux & cruel, fit mourir tous les enfans de 2 ans & au-dessous (voyez INNOCENS): il comptoit y envelopper celui que les Mages lui avoient annoncé comme le *Roi des Juifs*; mais Joseph, averti par un ange, s'étoit retiré avec la mere & l'enfant en Egypte, d'où il ne revint qu'après la mort du tyran. Ils demeuroient à Nazareth, d'où ils alloient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Ils y menerent JESUS à l'âge de 12 ans; il y resta à leur insu, & s'en étant aperçus dans le chemin, ils retournerent à Jérusalem, où ils le trouverent dans le temple au milieu des docteurs, qu'il étonnoit par ses questions autant que par ses réponses. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de J. C. jusqu'au moment de sa manifestation. Il croissoit en sagesse, en âge & en grace, étant soumis à sa mere & à

celui qu'on croyoit être son pere. Comme ils étoient obligés, par leur pauvreté, de travailler en gagnant leur vie, on ne peut douter que J. C. ne leur aittémoigné son obéissance, en travaillant avec eux. C'étoit sans doute le métier de charpentier qu'il exerçoit, puisque les Juifs lui en donnent le nom. L'an 15 de Tibere, Jean-Baptiste, qui devoit lui préparer les voies, commença à prêcher la pénitence. Il baptisoit, & J. C. vint à lui pour être baptisé. Au sortir de l'eau, le St.-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, & on entendit une voix qui dit : *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Il fut conduit par le St.-Esprit dans le désert, y passa 40 jours sans manger, & voulut bien y essuyer les attaques de l'esprit de ténèbres. Il commença alors à prêcher l'Evangile. Accompagné des 12 Apôtres qu'il avoit appellés, il parcourut toute la Judée, & la remplit de ses bienfaits, confirmant les vérités qu'il enseignoit par des miracles. Les démons & les maladies lui obéissent, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts ressuscitent. Mais il falloit que le Christ souffrit, & satisfit par ses souffrances à la justice de Dieu, réparât la nature humaine, & méritât aux hommes les graces qui les rendissent purs & saints; graces qui, en vue de ce sacrifice futur, avoient été accordées aussi aux justes de l'ancienne loi. La jalousie des pharisiens & des docteurs de la loi, le fit condamner à un supplice infame; un de ses disciples



tiplés le trahit, un autre le renia, tous l'abandonnerent. Le pontife & le conseil condamnerent J. C., parce qu'il s'étoit dit le *Fils de Dieu*. Il fut livré à Ponce-Pilate, préfidant Romain, & condamné à mourir attaché à la croix; il offrit le sacrifice qui devoit être l'expiation du genre-humain. A sa mort le ciel se couvrit de ténèbres (*voyez PHLÉGON*), la terre trembla, le voile du temple se déchira, les tombeaux s'ouvrirent, les morts ressusciterent; l'Homme-Dieu, mis en croix, expira le soir du vendredi 3 avril, le 14 de Nisan, l'an 29 ou 30 ou 31 de l'ere vulgaire, l'an 33 de sa vie (& , selon quelques chronologistes, l'an 33 de l'ere & 36 de sa vie (\*). Son corps fut mis dans le tombeau, où l'on posa des gardes. Le 3e. jour, qui étoit le dimanche, J. C. sortit vivant du sépulcre. Il apparut d'abord à plusieurs saintes femmes, ensuite à ses disciples & à ses apôtres. Il resta avec eux pendant 40 jours, leur apparoisant souvent, leur faisant voir par beaucoup de preuves qu'il étoit vivant, & leur parlant du royaume de Dieu. Il n'y a pas dans tous les faits historiques, qui com-

posent les annales des hommes, un événement mieux prouvé que la résurrection de J. C. Quarante jours après sa résurrection, il monta au Ciel en présence de ses disciples, leur ordonnant de prêcher l'Évangile à toutes les nations, & leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'exposer les preuves sur lesquelles la Religion chrétienne est fondée: Bossuet, Huet, Abbadie, Bergier, le Franc de Pömpignan, & plusieurs autres grands écrivains ont épuisé cette matière. Il nous suffira de dire que dans ce siècle où l'impie triomphe, il s'est trouvé des philosophes qui n'ont pu s'empêcher de reconnoître la sublimité de la morale de l'Évangile. Voici ce que dit l'un d'entr'eux (J. J. Rousseau). Le passage est long; mais il est d'une beauté & d'une vérité frappante. « La sainteté de » l'Évangile parle à mon cœur. » Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe: qu'ils sont petits auprès de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui

(\* ) Voyez l'*Art de vérifier les dates*, où le *Journ. bist. & litt.*, 15 mai 1784, p. 107. Ceux qui veulent connoître les raisons de l'ancienne & commune opinion qui fixe la mort de J. C. à l'année 33 de son âge, peuvent consulter le cardinal Noris, le P. Pagi, les *Acta Sanctorum*, tom. 5 *junii*, p. 404, & la Dissertation qui se trouve à la fin du *Commentarius bist. crit. in Lucam & Joannem*, &c., défendu par manière de thèse à Louvain, & imprimé chez Jacobs, 1764; Danès, *Notio temporum*; Petau, de *Doctrina temporum*, &c.: mais quelque système de chronologie que l'on adopte, il y aura toujours entre l'ere vulgaire & la naissance de J. C. trois, quatre ou cinq ans de différence, pour des raisons qu'il n'est pas de la nature de cet ouvrage de rechercher.



» dont il fait l'histoire ; ne soit  
 » qu'un homme lui-même ?  
 » Est-ce là le ton d'un enthousiaste  
 » ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle  
 » pureté dans ses mœurs !  
 » Quelle grace touchante dans  
 » ses instructions ! Quelle élévation  
 » dans ses maximes !  
 » Quelle profonde sagesse dans  
 » ses discours ! Quelle présence  
 » d'esprit, quelle finesse & quelle  
 » justesse dans ses réponses ! Quel  
 » empire sur ses passions ! Où est  
 » l'homme, où est le sage qui peut  
 » agir, souffrir & mourir sans  
 » se laisser braver & sans ostentation ?  
 » Quand Platon peint son Juste  
 » imaginaire, couvert de tout  
 » l'opprobre du crime, & digne  
 » de tous les prix de la vertu, il  
 » peint, trait pour trait, J. C. : la  
 » ressemblance est si frappante, que  
 » tous les Peres l'ont sentie, & qu'il  
 » n'est pas possible de s'y tromper....  
 » Socrate mourant sans douleur, sans  
 » ignominie, soutint aisément jusqu'au  
 » bout son personnage ; & , si cette  
 » facile mort n'eût honoré sa vie, on  
 » douterait si Socrate, avec tout son  
 » esprit, fût autre chose qu'un sophiste.  
 » Il inventa, dit-on, la morale. D'autres  
 » avant lui l'avoient mise en pratique ;  
 » il ne fit que dire ce qu'ils avoient  
 » fait ; il ne fit que mettre en leçons  
 » leurs exemples. Aristide avoit été  
 » juste, avant que Socrate eût dit ce  
 » que c'étoit que justice ; Léonidas  
 » étoit mort pour son pays, avant que  
 » Socrate eût fait un devoir d'aimer  
 » la patrie ; Sparte étoit sobre, avant  
 » que Socrate eût loué la so-

» briété ; avant qu'il eût défini la  
 » vertu, la Grèce abondoit en hommes  
 » vertueux. Mais où JESUS avoit-il  
 » pris chez les siens cette morale  
 » élevée & pure, dont lui seul a  
 » donné les leçons & l'exemple ? La  
 » mort de Socrate, philosophe  
 » tranquille avec ses amis, est la  
 » plus douce qu'on puisse désirer ;  
 » celle de JESUS expirant dans les  
 » tourmens, injurié, raillé, maudit  
 » de tout un peuple, est la plus  
 » horrible qu'on puisse craindre.  
 » Socrate, prenant la coupe  
 » empoisonnée, bénit celui qui la  
 » lui présente & qui pleure ; JESUS,  
 » au milieu d'un supplice affreux,  
 » prie pour ses bourreaux. Oui, si  
 » la vie & la mort de Socrate sont  
 » d'un sage, la vie & la mort de  
 » JESUS sont d'un Dieu. Disons-nous  
 » que l'histoire de l'Évangile est  
 » inventée à plaisir ? Non, ce n'est  
 » pas ainsi qu'on invente, & les faits  
 » de Socrate, dont personne ne  
 » doute, sont moins attestés que  
 » ceux de JESUS-CHRIST. Au fond,  
 » c'est éluder la difficulté, sans la  
 » détruire. Il seroit plus inconcevable  
 » que plusieurs hommes d'accord  
 » eussent fabriqué ce livre, qu'il ne  
 » l'est qu'un seul en ait fourni le  
 » sujet. Jamais des auteurs juifs  
 » n'eussent trouvé ni ce ton, ni  
 » cette morale, & l'Évangile a des  
 » caractères de vérité si grands, si  
 » frappans, si parfaitement inimitables,  
 » que l'inventeur en seroit plus  
 » étonnant que le héros ». Un  
 » philosophe Anglois a démontré la  
 » Divinité de J. C., & la vérité de  
 » la Religion par la



seule excellence de sa doctrine, & le simple récit de ses actions, tel qu'on le voit dans l'Évangile (voyez JENYNS). Ceux qui ont voulu comparer sa morale, ou pour mieux dire, l'enseignement complet & fini de ses dogmes & de ses loix, à quelques froides maximes, éparées & arbitraires des philosophes, manquent bien certainement de jugement ou de bonne foi (voyez CONFUCIUS, EPICTETE, MOURGUES). L'ensemble de sa doctrine, la liaison intime & la dépendance mutuelle de toutes ses parties, la totalité d'un enseignement qui embrasse tout ce qui tient au ciel & à la terre, qui prend l'homme dans toutes les circonstances, & toujours par son cœur & sa conscience, repoussent tout parallèle avec les apophtegmes insignifiants des prétendus législateurs moraux, sans sanction & sans titre. Puisque sans parler des miracles & des preuves de fait que J. C. donnoit de sa mission, toutes ses leçons étoient fondées sur l'éternelle & incontestable vérité de l'immortalité de l'âme & de la vie future, énoncée de la manière la plus touchante & la plus sentée, garantie par la divine parole, reçue & professée avec cette ineffable persuasion dont le nom même n'étoit pas connu. Car la Foi est une chose tellement sublime & divine, que les philosophes de l'antiquité dans leurs longues spéculations sur la morale, sur les facultés & les dispositions de l'esprit humain, n'ont rien découvert qui lui ressemble; ils n'avoient aucun mot pour en exprimer l'idée; car le mot grec ou latin

que nous rendons par celui de *Foi*, ne fut jamais employé par aucun auteur païen dans un sens qui eût du rapport à celui qu'il a dans l'Évangile, où il exprime une humble, docile & franche disposition d'esprit à croire en Dieu, une ferme confiance en lui, en ses révélations & en ses promesses. La Foi est la base, & pour employer l'expression de S. Paul, la substance de notre espérance, & la lumière qui nous découvre les choses invisibles. *Est autem Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* On ne peut lire ce que cet Apôtre dit de la Foi, dans le chap. xi de son Épître aux Hébreux, sans chérir ce don divin au-dessus de toutes les possessions, sans en être pénétré, & sans préférer les mystérieuses obscurités à toutes les connoissances humaines. Sans elle, les vérités même les plus graves n'ont aucune consistance; c'est la Foi qui les tire de la folâtre & mobile lumière de la raison, pour leur donner la sanction & la stabilité (voyez MONTAGNE, ROUSSEAU, SHAFTESBURY). Enfin la doctrine de J. C. a eu pour objet, des choses dont les sages profanes n'avoient aucune idée, & dont ils ne pouvoient avoir l'idée, sans devenir muets & sans perdre tous les motifs de leur enseignement. Telle est l'idée du monde que J. C. nous a donnée d'une manière si claire & si profonde "C'est," dit un philosophe chrétien, "une chose très-remarquable" que le mot & l'idée de "mundus" dans le sens de l'Évangile. Cet être si réel &



» si connoissable, n'est de-  
 » venu, pour ainsi dire, ma-  
 » nifeste & sensible que depuis  
 » J. C. Les anciens moralistes  
 » n'en ont pas parlé, parce  
 » qu'ils étoient eux-mêmes du  
 » monde; parce que leur vaine  
 » & fastueuse morale, leurs  
 » vertus de commande & de  
 » parade, n'avoient rien que  
 » de conforme & de parfaite-  
 » ment assorti à l'esprit du  
 » monde : ils ne pouvoient  
 » donc en faire un être moral,  
 » différent de celui qu'ils pré-  
 » tendoient établir. Mais J. C.  
 » nous a découvert l'espace  
 » immense que le monde, dans  
 » sa plus haute sagesse, laissoit  
 » entre ses leçons & celles de  
 » l'Évangile. Aussi le chrétien  
 » le moins instruit connoît-il  
 » le monde; il fait très-bien  
 » dire : *Voilà ce que c'est que*  
 » *le monde; voilà comme nous*  
 » *trompe le monde; tels sont les*  
 » *mensonges & les illusions du*  
 » *monde, les fausses vertus &*  
 » *l'hypocrisie du monde.* Lan-  
 » gage inconnu à tous les sages  
 » de l'antiquité, & même à  
 » tous les sages modernes qui  
 » ont abjuré leur foi. C'est dans  
 » ce sens qu'il est dit : *Princeps*  
 » *hujus mundi jam judicatus*  
 » *est.* Joap. XIV, 11; & plus  
 » clairement encore : *Nunc*  
 » *judicium est mundi.* Joan XII,  
 » 31 ». Un autre caractère  
 » de la doctrine de J. C., est la  
 » haine que le monde lui porte,  
 » tandis que toutes les erreurs  
 » sont bien accueillies ou envisagées  
 » avec indifférence. Cette  
 » distinction ne peut que servir  
 » à caractériser la vérité, à la  
 » distinguer, à la rendre connois-  
 » sible pour quiconque la cherche  
 » sincèrement; à prouver son

efficace, son action puissante  
 sur l'esprit & le cœur, cette  
 empreinte de la lumière divine,  
 si odieuse à la scélératesse & à  
 l'impiété. « Que de réflexions,  
 » dit un sage observateur, cette  
 » haine fait naître dans l'esprit  
 » du chrétien, instruit de ce  
 » que l'Évangile nous apprend  
 » de la haine réservée à son  
 » auteur, à sa doctrine & à ses  
 » ministres. Haine du monde  
 » contre J. C. & son ouvrage,  
 » si long-tems, si fortement  
 » annoncée & si terriblement  
 » réalisée! Nos philosophes se  
 » sont-ils jamais avisés de con-  
 » cevoir quelque haine contre  
 » Mahomet, Confucius, Zo-  
 » roastre, &c? Ces noms-là,  
 » au contraire, ne leur sont-ils  
 » pas chers & ne sont-ils  
 » pas l'objet de leurs hom-  
 » mages? Je sens que je ne puis  
 » bien exprimer le résultat de  
 » cette réflexion. C'est peut-  
 » être le motif de crédibilité  
 » le plus persuasif & le plus  
 » touchant ». Les nations in-  
 » fidelles, les Païens, les Maho-  
 » métans, ont reconnu les mira-  
 » cles & la sagesse divine de J. C.  
 » Un poète Musulman a parlé de  
 » sa morale dans ces termes :

- » Le cœur de l'homme affligé tire  
 » toute sa consolation de vos  
 » paroles.  
 » L'âme reprend sa vie & sa vi-  
 » gueur en entendant seulement  
 » prononcer votre nom.  
 » Si jamais le cœur de l'homme peut  
 » s'élever à la contemplation des  
 » mystères de la Divinité,  
 » C'est de vous qu'il tire ses lu-  
 » mières pour les connoître, &  
 » c'est vous qui lui donnez l'at-  
 » trait dont il est pénétré. *Bi-*  
 » *bliot. Orient., art. Issa ben-*  
 » *miriam.*



## J E S

JESUS, est le nom d'un homme, qui avant la prise de Jérusalem par Tite, & même avant le commencement de la guerre, annonça le malheur des Juifs avec une persévérance & une force incroyable. « Quatre » ans avant la guerre déclarée, » dit Joseph, il se mit à crier: » *Une voix est sortie du côté de l'orient, une voix est sortie du côté de l'occident, une voix est sortie du côté des quatre vents, voix contre Jérusalem & contre le Temple, voix contre les nouveaux mariés & les nouvelles mariées, voix contre tout le peuple* ». Depuis ce tems, ni jour ni nuit il ne cesse de crier: *Malheur, malheur à Jérusalem!* Il redouloit ses cris les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche: ceux qui le plaignoient, ceux qui le maudissoient, ceux qui pourvoyoient à ses nécessités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole: *Malheur à Jérusalem!* Il fut pris, interrogé, & condamné au fouet par les magistrats: à chaque demande & à chaque coup, il répondoit, sans jamais se plaindre: *Malheur à Jérusalem!* Renvoyé comme un insensé, il couroit tout le pays, en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte, sans se relâcher, & sans que sa voix s'affoiblit. Au tems du dernier siege de Jérusalem, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, & criant de toute sa force: *Malheur au Temple, malheur à la ville, malheur à tout le peuple!* A la fin il ajouta, *malheur à moi-même!* & en même

## J É T 149

tems il fut emporté d'un coup de pierre lancé par une machine. » Il sembloit que la vengeance divine, dit Bossuet, s'étoit comme rendue visible en cet homme qui ne subsistoit que pour prononcer ses arrêts; qu'elle l'avoit rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris; & qu'enfin il devoit périr par un effet de cette vengeance qu'il avoit si longtemps annoncée, afin de la rendre plus sensible & plus présente, quand il en seroit non-seulement le prophete & le témoin, mais encore la victime. Ce prophete des malheurs de Jérusalem s'appelloit *Jesus*. Il sembloit que ce nom de salut & de paix, devoit tourner aux Juifs, qui le méprisoient en la personne de notre Sauveur, à un funeste présage; & que ces ingrats ayant rejeté un *Jesus* qui leur annonçoit la grace, la miséricorde & la vie, Dieu leur envoyoit un autre *Jesus* qui n'avoit à leur annoncer, que des maux irréremédiables, & l'inévitable décret de leur ruine prochaine.

JÉTHRO, surnommé *Raguel*, sacrificateur des Madianites, reçut Moïse dans sa maison, le garda tout le tems qu'il fut obligé de se cacher, de crainte que Pharaon ne le fit mourir, & lui fit épouser sa fille Sephora. Lorsque Moïse eut délivré les Israélites, Jéthro alla au-devant de son gendre, vers l'an 1490 avant J. C., & lui amena sa femme & ses enfans. Il lui conseilla de choisir des personnes prudentes, ca-



pables de former un conseil sur lequel il pourroit se décharger d'une partie des affaires dont il étoit accablé. Il lui enseigna ensuite l'art de discipliner ceux qui étoient destinés à porter les armes. Atrapan, dans *Eusebe*, le nomme roi d'Arabie, sans doute parce que dans ce pays, la royauté étoit jointe au sacerdoce.

JEUNE, (Jean le) naquit à Poligni en Franche-Comté, l'an 1592, d'un pere conseiller au parlement de Dole. Il renonça à un canonicat d'Arbois, pour entrer dans la congrégation naissante de l'Oratoire. Le cardinal de Berulle eut pour lui les bontés qu'a un pere pour un enfant de grande espérance. Le P. le Jeune se consacra aux missions, pendant 60 ans que durèrent ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de 35 ans. Cette infirmité ne le contrista point, quoiqu'il fût naturellement vif & impétueux. Le P. le Jeune eut d'autres infortunes. Il fut deux fois taillé de la pierre, & on ne l'entendit jamais laisser échapper aucune parole d'impatience. Les plus grands prélats avoient tant d'estime pour sa vertu, que le cardinal Bichi le servit à table durant tout le cours d'une mission. La Fayette, évêque de Limoges, l'engagea en 1651 à demeurer dans son diocèse. Le P. le Jeune y passa toute sa vie, & y établit des Dames de la Charité dans toutes les villes. Dans sa dernière maladie qui fut longue, il reçut souvent la visite des évêques de Limoges & de Lombes. On lui avoit permis de dire la Messe, quoi-

qu'il fût aveugle; mais il ne voulut jamais user de cette permission, dans la crainte de commettre quelque irrévérence en célébrant les saints mystères. Il mourut à Limoges le 19 août 1672, à 80 ans, en odeur de sainteté. Son humilité étoit admirable. Plusieurs seigneurs de la cour, étant arrivés à Rouen, où il prêchoit le carême, le prièrent de leur prêcher son plus beau Sermon; mais il se contenta de leur faire une instruction familière, touchant les devoirs des grands, & touchant l'obligation de veiller sur leurs familles & leurs domestiques. Les conversions que ce directeur, sagement sévère, opéroit, étoient solides & persévérantes. Sa réputation étoit si grande, qu'on venoit de fort loin pour se mettre sous sa conduite. On a de lui des *Sermons*, en dix gros volumes in-8°, Toulouse, 1688. Ils furent traduits en latin, & imprimés à Mayence sous ce titre: *Johannis JUNII Delicia Pastorum, sive Conciones*, in-4°. Le célèbre Massillon puisa dans l'étude de ce prédicateur, non cette facilité & cette chaleur qui le caractérisent (ce sont des talens qu'on ne doit qu'à la nature), mais des matériaux pour plusieurs de ses discours. *Ce sermonaire*, disoit-il, est un excellent répertoire pour un prédicateur, & j'en ai profité. Le P. le Jeune est simple, touchant, insinuant; on voit qu'il étoit né avec un génie heureux & une ame sensible. Le recueil de ses *Sermons*, qu'on appelle quelquefois *Sermons du P. Aveugle*, est devenu peu commun. C'est par cette lecture que Benoît-Joseph Labre, mort en



## J E W

odeur de sainteté à Rome, en 1783, s'est senti particulièrement animé à l'exercice des vertus chrétiennes. On a encore de lui une traduction du *Traité de la vérité de la Religion*, in-12, imprimé en Hollande.

**JEWEL**, (Jean) *Ivelus*, écrivain Anglois, se fit protestant sur la fin du regne de Henri VIII, & fut exclus du college d'Oxford sous la reine Marie. Après la mort de cette princesse, il quitta l'Italie, où il s'étoit enfui, & retourna en Angleterre. On lui donna alors l'évêché de Salisbury. On assure qu'il avoit beaucoup de mémoire; mais ses variations ne prouvent pas qu'il eût autant de jugement.

**JÉZABEL**, fille d'Ithobal, roi de Sidon, & femme d'Achab, roi d'Israël. Ce fut elle qui porta le roi, son époux, à abolir entièrement dans ses états le culte du vrai Dieu, pour y substituer celui de Baal. Elle, le seul qui eût osé résister à cette reine impie, fut contraint de prendre la fuite, & de se retirer sur la montagne d'Horeb. Le même roi, ayant envie de posséder la vigne d'un nommé Naboth, qui la lui refusa; Jézabel suscita de faux témoins, & le fit condamner à être lapidé. Achab demeura en possession de la vigne; mais Dieu, pour punir Jézabel, éleva sur le trône de Samarie Jéhu. Ce prince la fit jeter du haut d'une fenêtre, & les chiens dévorèrent tellement son corps, qu'ils ne laisserent que le crâne, les pieds, & l'extrémité des mains, l'an 884 avant J. C. — Il est parlé dans l'Apoca-

## J É Z 151

lypse d'une JÉZABEL, qui faisoit la prophétesse, & sous ce faux titre prêchoit des erreurs. Elle y est menacée d'une maladie mortelle, si elle ne fait pénitence de ses péchés, comme tous ceux qui participeront à ses erreurs. Il est assez difficile de dire qui étoit cette Jézabel: c'étoit apparemment quelque femme puissante qui protégeoit les Nicolaites, qui est nommée ainsi par Antonomase.

**JÉZID I**, 7e. calife, ou successeur de Mahomet, & le second de la race des Ommiades, régna après la mort de son pere Moavia, l'an 680; mais il n'imita pas le courage & les grands desseins. Son unique plaisir étoit de composer des vers d'amour. La seconde année de son regne, les Arabes de Cufa élurent pour calife Hussein, second fils d'Ali. Jézid leva une puissante armée, & fit tuer Hussein en trahison, comme ils étoient près de se donner bataille dans la plaine de Cazaballa, aux environs de Cufa. Jézid persécuta ensuite toute la race d'Ali, & fit mourir une partie de la noblesse d'Arabie. Ces exécutions cruelles le rendirent odieux à tous les peuples. Après la mort de Hussein, Abdallah, fils de Zobaïr, qui étoit de la famille d'Ali, souleva toute la Perse contre Jézid, qu'il peignit comme un homme plus capable d'être poète que d'être roi. Le regne de ce lâche prince ne dura que 3 ans & 9 mois: il mourut l'an de J. C. 683.

**JOAB**, fils de Sarvia, sœur de David, frere d'Abisai & d'Azaël, fut attaché au service de David, & commanda ses armées avec succès. La gre-



miere occasion où il se signala, fut le combat de Gabaon, où il vainquit Abner, chef du parti d'Isboseth, qu'il tua en fuite en trahison. Il monta le premier sur les murs de Jérusalem, & mérita par sa valeur d'être conservé dans l'emploi de général qu'il possédoit déjà. Il marcha contre les Syriens qui s'étoient révoltés contre David, les mit en fuite, & s'étant rendu maître d'un quartier de la ville de Rabbath sur les Ammonites, il fit venir David, pour qu'il eût la gloire de cette conquête. Joab se signala dans toutes les guerres que ce monarque eut à soutenir. Mais il se déshonora en assassinant Abner & Amasa. Il réconcilia Absalon avec David, & ne laissa pas de tuer ce prince rebelle dans une bataille, vers l'an 1023 avant J. C. David, en considération de ses services, & par la crainte de sa puissance, ne sévit pas contre lui; mais en mourant il commanda à son fils Salomon de le punir. Ce jeune prince, ministre de la vengeance de son pere, fit tuer le coupable, qui avoit pris parti contre lui pour servir Adonias, aux pieds de l'autel où il s'étoit réfugié, croyant y trouver un asyle, l'an 1014 avant J. C.

JOACHAZ, roi d'Israël, succéda à son pere Jéhu l'an 856 avant J. C., & régna 17 ans. Le Seigneur, irrité de ce qu'il avoit adoré les dieux étrangers, le livra à la fureur d'Azazel & de Bénadad, rois de Syrie, qui ravagerent cruellement ses états. Ce prince, dans cette extrémité, eut recours à Dieu, qui l'écouta favora-

blement. Joas, son fils & son successeur, rétablit les affaires d'Israël, & remporta durant son regne plusieurs victoires sur les Syriens.

JOACHAZ, fils de Josias, roi de Juda, fut élu roi après la mort de son pere, l'an 610 avant J. C. Il avoit 23 ans lorsqu'il monta sur le trône. Il ne régna qu'environ 3 mois à Jérusalem, & se signala par ses impiétés. Néchao, roi d'Egypte, au retour de son expédition contre les Babyloniens, rendit la Judée tributaire; & pour faire un acte de souveraineté, sous prétexte que Joachaz avoit osé se faire déclarer roi sans sa permission, au préjudice de son frere aîné, il donna le sceptre à celui-ci. Le roi détrôné mourut de chagrin en Egypte, où il avoit été enmené.

JOACHIM ou JOAKIM, fils de Josias & frere de Joachaz, fut mis sur le trône de Juda par Néchao, roi d'Egypte, l'an 610 avant J. C. Il déchira & brûla les livres de Jérémie, & traita avec cruauté le prophete Urie. Il fut détrôné par Nabuchodonosor, & mis à mort par les Chaldéens, qui jeterent son corps hors de Jérusalem, & le laisserent sans sépulture, vers l'an 600 avant J. C.

JOACHIM, fils du précédent; voyez JECHONIAS; c'est le même.

JOACHIM, (S.) fut, selon une pieuse tradition, époux de Ste. Anne, & pere de la Ste. Vierge. On ne fait rien de sa vie, & l'Ecriture-Sainte ne fait aucune mention formelle de S. Joachim. Mais il est très-apparant que Heli, dont il est parlé



dans le chap. 3 de S. Luc comme pere de S. Joseph, est ce même Joachim, pere de Marie, & beau-pere de Joseph; car Joachim, Heli, Eliacim, &c., sont les mêmes noms dans l'Écriture (voyez AFRICAÏN, Jules). Le seul livre ancien qui parle expressément de S. Joachim, est traité d'apocryphe par S. Augustin. L'Église Grecque fait la fête de S. Joachim dès le 7<sup>e</sup>. siecle; mais elle n'a été introduite que fort tard dans l'Église latine. On prétend que ce fut le pape Jules II qui l'institua.

JOACHIM, natif du bourg de Celico, près de Consenza, voyagea dans la Terre-Sainte. De retour en Calabre, il prit l'habit de Cîteaux dans le monastere de Corazzo, dont il fut prieur & abbé. Joachim quitta son abbaye avec la permission du pape Luce III, vers 1183, & alla demeurer à Flore, où il fonda une célèbre abbaye, dont il fut le premier abbé. Il eut sous sa dépendance un grand nombre de monasteres, qu'il gouverna avec sagesse, & auxquels il donna des constitutions approuvées par le pape Célestin III. L'abbé Joachim fit fleurir dans son ordre la piété & la régularité, & mourut en 1202, à 72 ans, laissant un grand nombre d'Ouvrages, Venise, 1516, in-fol. dont quelques propositions touchant la nature divine, la Trinité & la durée de l'Évangile de J. C. furent condamnées dans la suite au concile général de Latran en 1215, & au concile d'Arles en 1260. Les plus connus sont les *Commentaires sur Isaïe*, sur *Jérémie* & sur *l'Apocalypse*. On a encore de lui des *Prophéties*,

qui ont fait autrefois beaucoup de bruit, & que dom Gervaise, dans *l'Histoire de l'Abbé Joachim*, 1745, 2 vol. in-12, prétend avoir été accomplies.

JOACHIM II, électeur de Brandebourg, fils de Joachim I, né en 1505, succéda à son pere en 1532. Il embrassa la doctrine de Luther en 1539. Ses courtisans & l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple. L'électeur Joachim acquit par ce changement les évêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lebus, qu'il incorpora à la Marche. Il n'entra point dans l'union que les Protestans firent à Smalcalde, se montra assez indifférent aux progrès de cette secte, & se tint en repos, tandis que les guerres de religion désoloient la Saxe & les pays voisins. L'empereur Ferdinand II lui vendit le duché de Crofesen dans la Silésie; & son beau-frere Sigismond-Auguste, roi de Pologne, lui accorda en 1569, le droit de succéder à Albert-Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers. Le regne de Joachim II fut doux & paisible. On l'accusa d'être libéral jusqu'à la prodigalité, & d'avoir le foible de l'astrologie. Il mourut en 1571, du poison qu'un medecin juif lui donna.

JOACHIM, (George) surnommé *Rhetius*, parce qu'il étoit de la Valteline, qui faisoit partie de l'ancienne *Rhetia*, enseigna les mathématiques & l'astronomie à Wittemberg. Dès qu'il fut instruit de l'hypothese de Copernic, il l'alla voir, & embrassa son opinion. Ce fut lui, qui, après la mort de cet astronome, publia ses ouvrages.



Il a soin d'avertir que malgré la vraisemblance de la nouvelle hypothese, il faut bien se garder de la regarder comme une chose démontrée; il croit que ceux qui pensent autrement n'ont pas étudié la chose à fond : *Quibus aliud videtur, rem penitus non attigerunt.* Il mourut en 1576, à 62 ans. On a de lui des *Ephémérides*, selon les principes de Copernic; & plusieurs autres ouvrages sur la physique, la géométrie & l'astronomie : ils ont eu du cours autrefois.

JOANNITZ, voyez CALO-JEAN.

JOAPHAR ou ABOUGIAR, philosophe Arabe, contemporain d'Averroës, est le même, selon quelques-uns, qu'Avicennes. Il composa dans le 12e. siecle le *Roman* philosophique de *Hai*, fils de *Jockdhan*, dans lequel il regne une fiction ingénieuse. L'auteur y montre, en la personne de son héros, par quels degrés on peut s'élever de la connoissance des choses naturelles à celle des surnaturelles. Edouard Pocoke, le fils, a donné une bonne version latine de cet ouvrage, sous le titre de *Philosophus autodidactus*, ou le *Philosophe instruit par lui-même.* Ces auteur est appelé par quelques-uns *Jaaphar ben Tophail.*

JOAS, fils d'Ochosias, roi de Juda, échappa, par les soins de Josabeth sa tante, à la fureur d'Athalie sa grand'mere, qui avoit fait égorger tous les princes de la maison royale. Il fut élevé dans le temple sous les yeux du grand-prêtre Joïada mari de Josabeth. Quand le jeune prince eut atteint sa 7e.

année, Joïada le fit reconnoître secrettement pour roi par les principaux officiers de la garde du temple. Athalie, qui avoit usurpé la couronne, fut mise à mort l'an 883 avant J. C. Joas, conduit par le pontife Joïada, gouverna avec sagesse; mais lorsque ce saint homme fut mort, le jeune roi, séduit par les flatteurs, adora les idoles. Zacharie, fils de Joïada, le reprit de ses impiétés; mais Joas, oubliant ce qu'il devoit à la mémoire de son bienfaiteur, fit lapider son fils dans le parvis du temple. Dieu, pour punir ce crime, rendit la suite de la vie de ce prince aussi triste que le commencement avoit été heureux. Les Syriens, avec une petite poignée de gens, défirèrent son armée, & le traiterent lui-même avec la dernière ignominie. Après être sorti de leurs mains, accablé de cruelles maladies, il n'eut pas même la consolation de mourir paisiblement; trois de ses serviteurs l'assassinèrent dans son lit: ainsi fut vengé le sang du fils de Joïada qu'il avoit répandu. Ce prince régna 40 ans, & mourut l'an 843 avant J. C.

JOAS, fils de Joachaz, roi d'Israël, succéda à son pere dans le royaume qu'il avoit déjà gouverné 2 ans avec lui. Il imita l'impiété de Jéroboam. Elisée étant tombé malade de la maladie dont il mourut, Joas vint le voir, & parut affligé de le perdre. L'homme de Dieu, pour le récompenser de ce bon office, lui dit de prendre des fleches, & d'en frapper la terre. Comme il ne frappa que 3 fois, le prophete lui dit que s'il fût allé jusqu'à la 7e, il auroit en-



tièrement ruiné la Syrie, Joas gagna contre Bénadad les trois batailles qu'Elisée avoit prédites, & réunit au royaume d'Israël les villes que les rois d'Assyrie en avoient démembrées. Amasias, roi de Juda, lui ayant déclaré la guerre, Joas le battit, prit Jérusalem, & fit le roi lui-même prisonnier. Il le laissa libre, à condition qu'il lui payeroit un tribut; & il revint triomphant à Samarie, chargé d'un butin considérable. Il y mourut en paix, peu de tems après cette victoire, & après un regne de 16 ans, 826 avant J. C.

JOATHAM, le plus jeune des fils de Gédéon, échappa au carnage qu'Abimélech, fils naturel de Gédéon, fit de ses autres freres. Du haut d'une montagne, il prédit aux Sichimites les maux qui les attendoient, pour avoir élu roi Abimélech l'an 1233 avant J. C. Il se servit, pour leur rendre leur ingratitude plus sensible, de l'ingénieux *Apologue* du figuier, de la vigne, de l'olivier & du buisson.

JOATHAM, fils & successeur d'Ozias, autrement Azarias, 759 ans avant J. C., prit le maniement des affaires, à cause de la lepre qui séparoit son pere de la compagnie des autres hommes. Il ne voulut pas prendre le nom de roi, tant que son pere vécut. Il fut fort aimé de ses sujets, pieux, magnifique, & bon guerrier. Il remporta plusieurs victoires, remit Jérusalem dans son ancien éclat, imposa un tribut aux Ammonites, & mourut l'an 742 avant J. C. après un regne de 16 ans.

JOB, célèbre patriarche, naquit dans le pays de Hus, entre l'Idumée & l'Arabie, vers l'an 1700 avant J. C. C'étoit un homme juste, qui élevoit ses enfans dans la vertu, & offroit des sacrifices à l'Être Suprême. Pour éprouver ce saint homme, Dieu permit que tous ses biens lui fussent enlevés, & que ses enfans fussent écrasés sous les ruines d'une maison, tandis qu'ils étoient à table. Tous ces fléaux arrivèrent dans le même moment, & Job en reçut les nouvelles avec une patience admirable.

*Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté*, dit-il; *il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que son saint nom soit béni!* Le démon, à qui Dieu avoit permis de tenter son serviteur, fut au désespoir de la constance que Job opposoit à sa malice. Il crut la vaincre, en l'affligeant d'une lepre épouvantable qui lui couvroit tout le corps. Le saint homme se vit réduit à s'asseoir sur un fumier, & à racler avec des morceaux de pots cassés le pus qui sortoit de ses plaies. Le démon ne lui laissa que sa femme, pour augmenter sa douleur, & tendre un piège à sa vertu. Elle vint insulter à sa piété, & traiter sa patience d'imbécillité; mais son époux se contenta de lui répondre :  
 » Vous avez parlé comme une  
 » femme insensée; puisque nous  
 » avons reçu les biens de la  
 » main de Dieu, pourquoi n'en  
 » recevrons-nous pas aussi les  
 » maux? Trois de ses amis, Eliphaz, Baldad & Sophat, vinrent aussi le visiter, & furent pour Job des consolateurs importuns. Ne distinguant pas



les maux que Dieu envoie à ses amis pour les éprouver, de ceux dont il punit les méchans, ils le soupçonnerent de les avoir mérités. Job, convaincu de son innocence, leur prouva que Dieu affligeoit quelquefois les justes pour les éprouver, les humilier, les perfectionner, ou pour quelqu'autre raison inconnue aux hommes. Le Seigneur prit enfin la défense de son fidele serviteur, & rendit à Job, ses enfans, une parfaite santé, & plus de biens & de richesses qu'il ne lui en avoit ôtés. Il mourut vers l'an 1500 avant J. C., à 211 ans. Quelques-uns, parmi lesquels on est fâché de compter les Capucins de Paris, disciples de M. l'abbé du Vilefroy (voyez ce mot), ont douté de l'existence de Job, & ont prétendu que le livre qui porte son nom, étoit moins une histoire véritable, qu'une parabole; mais ce sentiment est contraire, 1°. à Ezéchiël & à Tobie, qui parlent de ce saint homme comme d'un homme véritable: 2°. à S. Jacques, qui le propose aux Chrétiens comme un modele de la patience avec laquelle ils doivent souffrir les maux: 3°. au torrent de toute la tradition des Juifs & des Chrétiens. Quelques-uns attribuent son livre à Moïse, d'autres à lui-même, d'autres à Isaïe, & il est difficile de décider cette question. Il est écrit en langue hébraïque, mêlée de plusieurs expressions arabes, ce qui le rend quelquefois obscur. Il est en vers, & l'antiquité ne nous offre point de poésie plus riche, plus relevée, plus touchante que celle-ci. Les vers ne sont pas assujettis

à une cadence réglée, mais ils sont animés par le feu du génie, par les expressions nobles & hardies, qui font l'ame de la poésie d'Homère & de Virgile. Bacon admiroit les profondes connoissances en philosophie & en physique, renfermées dans ce livre. *Si quis eximium illum Jobi librum diligenter evolverit, plenum illum & tanquam gravidum naturalis philosophiæ mysteriis deprehendet. Exempli gratiâ, circa cosmographiam, & rotunditatem terræ, circa astronomiam & asterismos, circa generationem, rem metallicam, &c.*, de Augm. Scient. p. 25. On y trouve de plus des maximes d'une sagesse profonde & sublime, de grandes & magnifiques idées de la divinité, qu'on chercheroit en vain chez les anciens poëtes abandonnés à leur imagination & aux rêves d'une ridicule mythologie. Toutes les expressions de Job dans la peinture qu'il fait de ses malheurs, ne doivent pas être prises dans le sens rigoureux de la lettre. Il paroît que le saint homme a donné quelquefois à sa douleur un essor trop vif, & qu'il se reproche cette faute aux chap. 39 & 42. Nous avons de savans Commentaires sur le livre de Job, mais il y en a peu qui se fassent lire avec plus de plaisir & d'édification que celui de l'abbé Duguet, quoique l'auteur ne s'attache pas toujours assez au sens littéral; défaut qu'il répare par une érudition bien amenée, un style plein d'onction, des applications & des allusions aussi heureuses que pieuses.

JOBERT, (Louis) Jésuite



J O D

Parisien, littérateur & prédicateur, mort dans sa patrie en 1719, à 72 ans, est célèbre par sa *Science des Médailles*, réimprimée en 1739, en 2 vol. in-12, par les soins de M. de la Bastie, mort en 1742, qui l'a enrichie d'un grand nombre d'observations. Le P. Jobert a fait aussi quelques Livres de piété.

JOCASTE, voyez ŒDIPE.

JOCONDE ou JUCONDE, voyez GIOCONDO.

JODELLE, (Etienne) sieur de Limodin, né à Paris en 1532, fut l'un des poètes de la *Pleyade*, imaginée par Ronsard. Sa *Cléopâtre* est la première de toutes les tragédies françoises. Elle est d'une simplicité fort convenable à son ancienneté. Point d'action, point de jeu, grands & mauvais discours par-tout. *Didon* suivit *Cléopâtre* & fut aussi applaudie, quoiqu'elle ne valût pas mieux. Il donna encore des *Comédies*, un peu moins mauvaises que ses *Tragédies*. Henri II l'honora de ses bienfaits; mais ce poète, qui faisoit consister la philosophie à vivre dans les plaisirs & à dédaigner la grandeur, négligea de faire sa cour, & mourut dans la misère, en 1573, à 41 ans. Le *Recueil* de ses Poésies fut imprimé à Paris en 1574, in-4°, & à Lyon en 1597, in-12. On y trouve : I. Deux tragédies, *Cléopâtre* & *Didon*. II. *Eugene*, comédie. III. Des *Sonnets*, des *Chansons*, des *Odes*, des *Elégies*, &c. Quoique ses poésies françoises aient été estimées de son tems, il faut avoir aujourd'hui beaucoup de patience pour les lire. Il n'en est pas de même de ses poésies

J O H 157

latines. Le style est pur, plus coulant, & de meilleur goût. Jodelle s'étoit rendu habile dans les langues grecque & latine; il avoit du goût pour les arts, & l'on assure qu'il entendoit bien l'architecture, la peinture & la sculpture.

JOEL, fils de Phatuel, & le second des 12 petits Prophetes, prophétisa vers l'an 789 avant J. C. Sa *Prophétie*, écrite d'un style véhément, expressif & figuré, regarde particulièrement la dévastation de la Judée par les Chaldéens, & sous ce type, la destruction de Jérusalem par les Romains, la fin du monde, le jugement universel, les peines de l'enfer pour les réprouvés, & la gloire éternelle pour les justes. S. Pierre, dans les *Actes des Apôtres*, en applique un passage considérable à la révolution qui établit le Christianisme sur la terre. Sa *Prophétie* est en hébreu, & est divisée en trois chapitres.

JOHNSON, (Benjamin) poète Anglois, fils d'un maçon de Westminster, cultiva les Muses en maniant la truelle. Shakespear, ayant eu occasion de le connoître, lui donna son amitié. Johnson fut le premier poète comique de sa nation, qui mit un peu de régularité & de bienséance sur le théâtre. C'est principalement dans la comédie qu'il réussissoit. Il étoit forcé dans la tragédie, & celles qui nous restent de lui, sont assez peu de chose. Ses piéces manquent de goût, d'élégance, d'harmonie & de correction. Servile copiste des anciens, il traduisit en mauvais vers anglois, les beaux morceaux des auteurs Grecs & Romains. Son



génie stérile ne savoit les accommoder, ni à la maniere de son siècle, ni au goût de sa patrie. Ce poëte mourut en 1637, à 63 ans, dans la pauvreté. Ayant fait demander quelques secours à Charles I, ce prince lui envoya une gratification modique. *Je suis logé à l'étroit*, dit-il à celui qui lui remit la somme; *mais je vois, par l'étendue de cette faveur, que l'ame de sa majesté n'est pas logée plus au large*. On ne mit que ces mots sur son tombeau: *O! rare Ben Johnson!* Le recueil de ses ouvrages parut à Londres, 1716, en 6 vol. in-8°, & 1756, 7 vol. in-8°. — Il faut le distinguer de Thomas JOHNSON, Anglois comme le premier, auteur de quelques ouvrages de littérature, entr'autres de *Notes* assez estimées sur quelques Tragédies de Sophocle. Il mourut vers l'an 1730.

JOHNSON, (Samuël) né dans le comté de Warwick en 1649, fut condamné à une amende de 500 marcs & à la prison jusqu'au paiement de cette somme, pour avoir composé un libelle furieux contre le duc d'Yorck, sous le titre de *Julien l'Apostat*; mais le roi Guillaume cassa cette sentence, le fit élargir, & lui accorda de fortes pensions. Il faillit d'être assassiné en 1692, & il n'échappa aux coups des assassins qu'à force de prieres. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Londres. Ils roulent sur la politique & sur la jurisprudence angloise. Son *Traité sur la grande Chartre*, qu'on trouve dans ce recueil, est curieux.

JOHNSON, (Samuel) né

à Liethfeld, dans le comté de Stafford, en 1709, se fit connoître par le *Rambler*, ouvrage estimé de ses compatriotes, qui contribua beaucoup à fixer une langue qui jusques-là n'avoit pas paru avoir de regles sûres & uniformes. Un ouvrage tout différent, intitulé: *The Rambler* ou *Le Rôdeur*, dans le goût du *Spectateur* d'Adisson, a eu aussi beaucoup de succès, ainsi que le *The Idler* ou *L'Oisif*. On a encore de lui: I. Un *Voyage en Ecosse*, curieux & plein d'humeur contre les Ecossois. II. Des *Vies des principaux Poètes Anglois*, remplies de détails intéressans & d'une excellente littérature. III. D'autres ouvrages en prose moins importants, & quelques pieces de poésie, où il y a plus d'esprit que de talent poétique. Cependant quelques allégories, insérées dans le *Rambler*, prouvent que l'auteur avoit une imagination riante & quelquefois poétique. Il mourut à Londres en 1784. Milord Chesterfield en a fait le portrait suivant: « Il y a un homme » dont je reconnois, j'estime & » j'admire le caractère moral, » les profondes connoissances » & le talent supérieur; mais il » m'est si impossible de l'aimer, » que j'ai presque la fièvre » quand je le rencontre dans » une société. Sa figure, sans » être difforme, semble faite » pour jeter de la disgrâce & » du ridicule sur la forme humaine. Sans égard à aucune » des bienséances de la vie » sociale, il prend tout, il fait » tout à contretens. Il dispute » avec chaleur, sans aucune » considération pour le rang,



» l'état & le caractère de ceux  
 » avec qui il dispute. Ignorant  
 » absolument toutes les nuan-  
 » ces du respect & de la fami-  
 » liarité, il a le même ton &  
 » les mêmes manières avec ses  
 » supérieurs, ses égaux & ses  
 » inférieurs; & il est par consé-  
 » quent absurde avec au moins  
 » deux de ces trois classes  
 » d'hommes. Seroit-il possible  
 » d'aimer un tel homme? Non!  
 » tout ce que je puis faire est  
 » de le regarder comme un  
 » respectable Hottentot ».

JOHNSON, voyez BEHN.

JOHNSTON, (Arthur) né  
 à Caskieben près Aberdéen en  
 Ecosse, passa une partie de sa  
 vie à voyager, fut reçu doc-  
 teur en médecine à Padoue,  
 revint dans sa patrie en 1632,  
 & mourut à Oxford en 1641.  
 Sa *Paraphrase des Psaumes* en  
 vers latins, souvent réimprimée,  
 lui a acquis une espèce de  
 célébrité, mais qui n'approche  
 pas de celle que Buchanan a  
 si bien méritée dans le même  
 genre.

JOHNSTON, (Jean) natu-  
 raliste, né à Sambter dans  
 la grande Pologne en 1603,  
 parcourut tous les pays de  
 l'Europe, & mourut dans sa  
 terre de Ziebendorf, dans le  
 duché de Lignitz, en Silésie,  
 l'an 1675. On a de lui plusieurs  
 ouvrages, parmi lesquels on  
 distingue ses *Histoires des Pois-  
 sons, des Oiseaux, des In-  
 sectes, des Quadrupedes, des  
 Arbres, &c.*, en 5 vol. in-fol.,  
 1650, 1653 & 1662. Cette édi-  
 tion, qui est la 1re., est aussi  
 rare que recherchée. Ce livre  
 est en latin. On a encore de  
 lui un traité *De Arboribus &  
 Fructibus*, Francfort-sur-le-

Mein, 1662, in-fol. C'est, de  
 toutes les productions de cet  
 infatigable naturaliste, la meil-  
 leure & la moins commune.  
 Tous ses ouvrages ont été réim-  
 primés en 10 tom. in-fol., 1755  
 à 1768. — Il ne faut pas le con-  
 fondre avec Guillaume JONS-  
 THON, Ecossois, mort en 1609,  
 dont on a un *Abrégé de l'His-  
 toire de Sleidan*.

JOIADA, grand-prêtre des  
 Juifs, éleva avec soin Joas,  
 fils du roi Ochofias, dans le  
 temple, le plaça sur le trône  
 de ses peres, fit mettre à mort  
 la reine Athalie qui avoit usurpé  
 le sceptre de David, renouvella  
 l'alliance de Juda avec le Sei-  
 gneur, l'an 883, mourut peu  
 après, & fut inhumé par ordre  
 de Joas en considération de ses  
 services, dans le sépulcre des  
 rois de Jérusalem. Voyez JOAS  
 roi de Juda, & JOSABETH.

JOINVILLE, (Jean, sire  
 de) sénéchal de Champagne,  
 d'une des plus anciennes mai-  
 sons de cette province, étoit  
 fils de Simon, sire de Joinville  
 & de Vaucouleurs, & de Béa-  
 trix de Bourgogne, fille d'E-  
 tienne III, comte de Bourgogne.  
 Il fut un des principaux sei-  
 gneurs de la cour de S. Louis,  
 qu'il suivit dans toutes ses ex-  
 péditions militaires. Comme il  
 ne savoit pas moins se servir  
 de la plume que de l'épée, il  
 écrivit la *Vie* de ce monarque.  
 Nous avons un grand nombre  
 d'éditions de cet ouvrage, en-  
 tr'autres une excellente par les  
 soins de Charles du Cange,  
 qui la publia avec de savantes  
 observations en 1668. Il faut  
 consulter à ce sujet la *Disserta-  
 tion* du baron de Bimard de la  
 Bastie, sur la Vie de S. Louis,



écrite par Joinville, dans le tome 15 des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, p. 692; & l'addition du même à cette Dissertation, dans les mêmes *Mémoires*, p. 736 & suiv. On a recouvré depuis quelques années un manuscrit de la Vie de S. Louis, par le sire de Joinville, plus authentique & plus exact que ceux qu'on a connus jusqu'ici. Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi. M. l'abbé Sallier l'a fait connoître dans une curieuse *Dissertation* qu'il lut à ce sujet à l'académie des belles-lettres, le 12 novembre 1748; & on l'a suivi dans l'édition de 1761. Le roi S. Louis se servoit du sire de Joinville pour rendre la justice à sa porte. Joinville en parle lui-même dans la Vie de ce monarque. » Il avoit coutume, dit-il, » de nous envoyer les sieurs » de Nesle, de Soissons & » moi, ouïr les plaids de la » porte, & puis il nous en- » voyoit quérir & demandoit » comme tout se portoit, & » s'il y avoit aucune affaire » qu'on pût dépêcher sans lui; » & plusieurs fois, selon notre » rapport, il envoyoit quérir » les plaidoyans & les contenoit, les mettant en raison » & droite ». On voit, par ce passage tiré de l'ancienne édition, que le françois de l'Histoire de Joinville n'est pas le même que celui que parloit ce seigneur: il se trouve sans altération dans la nouvelle édition de 1761, in-fol., de l'imprimerie royale, donnée par Melot, garde de la bibliothèque du roi. Joinville mourut vers 1318, âgé de près de 90 ans, avec la réputation d'un courtisan ai-

mable, d'un militaire courageux, d'un seigneur vertueux; Il avoit l'esprit vif, l'humeur gaie, l'ame noble, les sentimens élevés.

JOLY, (Claude) né à Paris en 1607, chanoine de la cathédrale en 1631, fit deux voyages, l'un à Munster & l'autre à Rome. De retour à Paris, il fut fait official & grand-chantre. Il parvint jusqu'à l'âge de 93 ans, sans avoir éprouvé les infirmités de la vieillesse, lorsqu'il tomba dans un trou fait dans l'église de Notre-Dame pour la construction du grand-autel. Il mourut de cette chute en 1700, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque à son chapitre. Les agrémens de son caractère, la candeur de ses mœurs, son exacte probité, & ses autres vertus, le firent longtemps regretter. Il dut sa longue vieillesse à un régime exact, à son enjouement tempéré par la prudence. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traité des restitutions des Grands*, 1680, in-12. II. *Traité historique des Ecoles Episcopales*, 1678, in-12. III. *Voyage de Munster en Westphalie*, 1670, in-12. IV. *Recueil des Maximes véritables & importantes pour l'institution du Roi, contre la fausse & pernicieuse politique du Cardinal Mazarin*, 1652, in-12. Cet ouvrage écrit avec vivacité & avec hardiesse, réimprimé en 1663, avec deux *Lettres* apologétiques de l'ouvrage même, fut brûlé par la main du bourreau en 1665. L'auteur fit imprimer un autre livre relatif à celui-ci; il est intitulé: *Codicille d'or*. C'est un recueil de maximes pour l'éducation d'un prin-



re chrétien, tirées d'Érasme & d'autres auteurs. V. *De l'état de mariage*. VI. *Traditio antiqua Ecclesiarum Franciæ circa Assumptionem B. Mariæ*, Sens, 1672, in-12. VII. *De reformandis horis Canonicis*, 1644 & 1675, in-12. VIII. *De verbis Ufuardi circa Assumptionem B. M. Virginis*, Sens, 1669, in-12, avec une *Lettre* apologétique en latin, pour la défense de cet ouvrage, Rouen, 1670, in-12. Presque tous les ouvrages de ce pieux chanoine sont curieux & peu communs.

JOLY, (Claude) né à Buri dans le diocèse de Verdun, d'abord curé de S. Nicolas-des-Champs à Paris, ensuite évêque de S. Paul-de-Léon, & enfin d'Agén, mourut en 1678, à 68 ans, après avoir occupé avec distinction les principales chaires des provinces & de la capitale. Les huit vol. in-8°. de *Prônes* & de *Sermons* qui nous restent de lui, furent rédigés après sa mort par Richard, avocat. Ils sont écrits avec plus de solidité que d'imagination. Le pieux évêque ne jetoit sur le papier que son exorde, son dessein & ses preuves, & s'abandonnoit pour tout le reste aux mouvemens de son cœur. On a encore de lui les *Devoirs du Chrétien*, in-12, 1719. Ce fut lui qui obtint l'arrêt célèbre du 4 mars 1669, qui regle la discipline du royaume sur l'approbation des réguliers, pour l'administration du sacrement de Pénitence.

JOLY, (Gui) conseiller du roi au Châtelet, fut nommé, en 1652, syndic des rentiers de l'hôtel-de-ville de Paris. Il suivit long-tems le cardinal de

Tome V,

Retz, & lui fut attaché dans sa faveur & dans ses disgrâces; mais l'humeur bizarre, soupçonneuse & inconsistante de ce fameux intrigant, l'obligea de le quitter. Il laissa des *Mémoires* depuis 1648 jusqu'en 1665. Si l'on en excepte la fin, ils ne sont proprement qu'un abrégé de ceux de son maître, qu'il peint avec assez de vérité. Joly y paroît plus sage dans ses discours, plus prudent dans sa conduite, plus fixe dans ses principes, plus constant dans ses résolutions. Ses *Mémoires*, qui forment 2 vol. in-12, ont été réunis avec ceux du cardinal de Retz. On a encore de lui: I. Quelques *Traités*, composés par ordre de la cour, pour la défense des droits de la Reine, contre Pierre Stockmans, célèbre jurisconsulte (voyez ce mot). II. Les *Intrigues de la Paix*, & les *Négociations* faites à la cour par les amis de M. le prince, depuis sa retraite en Guienne, in-fol., 1652. III. Une *Suite* de ces mêmes intrigues, 1652, in-4°, &c.

JOLY, (Guillaume) lieutenant-général de la connétablie & maréchaussée de France, mort en 1613, est auteur: I. D'un *Traité de la Justice militaire de France*, in-8°. II. De la *Vie de Guy Coquille*, célèbre jurisconsulte.

JOLY, (François-Antoine) censeur-royal, né à Paris en 1672, mort dans cette ville en 1753, débuta par quelques pièces de théâtre, & se fit connaître ensuite plus avantageusement par des éditions de *Molière*, in-4°; de *Corneille*, in-12; de *Racine*, in-12, & de *Montfleuri*, in-12. Il a laissé un ou-

L



vrage considérable, intitulé: *Le nouveau & grand Cérémonial de France*, gros in-fol., déposé à la bibliothèque du roi.

JOLY DE FLEURY, (Guillaume-François) né à Paris en 1675, d'une ancienne famille de robe, originaire de Bourgogne, fut reçu avocat au parlement en 1695, devint avocat-général de la cour des Aides en 1700, & avocat-général au parlement de Paris en 1705. D'Aguesseau ayant été fait chancelier de France en 1717, Joly de Fleury le remplaça dans sa charge de procureur-général, & mourut en 1756, dans sa 81e. année, laissant plusieurs manuscrits: I. Des *Mémoires* qui sont tous autant de *Traités* sur les matieres qu'ils embrassent. II. Des *Observations*, des *Remarques* & des *Notes* sur différentes parties du droit public françois. III. Les tomes 6 & 7 du *Journal des Audiences* offrent quelques extraits de ses *Plaidoyers*.

JOLY, (Jean-Pierre de) avocat au parlement de Paris & doyen du conseil de M. le duc d'Orléans, naquit à Milhau en Rouergue l'an 1697, & mourut subitement à Paris en 1774. Nous avons de lui une traduction françoise, in-8<sup>o</sup>, des *Pensées de l'Empereur Marc-Antonin*, & une édition très-exacte du texte grec de ces *Pensées*.

JON, (du) voyez JUNIUS.

JONADAB, fils de Réchab, descendant de Jethro, beau-pere de Moÿse, aida Jehu à exterminer le culte de Baal, & se rendit recommandable par la sainteté & l'austérité de sa vie. Il prescrivit à ses descendans

un genre de vie très-dur, & des privations pénibles, auxquelles la loi n'obligeoit personne, mais qui tendoient d'elles-mêmes à une plus exacte & plus parfaite observation de la loi. Il leur défendit l'usage du vin, des maisons, de l'agriculture & la propriété d'aucun fonds; & il leur ordonna d'habiter sous des tentes. Les disciples de Jonadab s'appellerent *Réchabites*, du nom de son pere. Ils pratiquerent la regle qu'il leur avoit donnée, durant plus de 300 ans. La dernière année du regne de Joachim, roi de Juda, Nabuchodonosor étant venu assiéger Jérusalem, les Réchabites furent obligés de quitter la campagne & de se retirer dans la ville, sans toutefois abandonner leur coutume de loger sous des tentes. Pendant le siege, Jérémie reçut ordre d'aller chercher les disciples de Réchab, de les faire entrer dans le temple, & de leur présenter du vin à boire. L'homme de Dieu exécuta cet ordre, & leur ayant offert à boire, ils répondirent qu'ils ne buvoient point de vin, parce que leur pere Jonadab le leur avoit défendu. Le prophete prit delà occasion de faire aux Juifs de vifs reproches sur leur endurcissement. Il opposa leur facilité à violer la loi de Dieu à l'exactitude rigoureuse avec laquelle les Réchabites observoient les ordonnances des hommes. Les Réchabites furent emmenés captifs après la prise de Jérusalem par les Chaldéens, & on croit qu'après le retour de la captivité, ils furent employés au service du temple; qu'ils y exercerent les fonctions



tions de portiers, & même de chantres, sous les Lévites. L'expérience a fait voir encore plus clairement depuis, que les hommes assujettis à des règles & à des observances particulières, formés à l'amour & à la pratique de la Religion par des leçons & des exercices assortis à une plus grande perfection, sont en général les plus propres aux fonctions du saint ministère. Voyez S. NORBERT & EUSEBE de Verceil.

JONAS, fils d'Amathi, &c. des petits Prophetes, natif de Gethpher dans la tribu de Zabulon, vivoit sous Joas, Jéroboam II, rois d'Israël, & du tems d'Ozias, roi de Juda. Dieu ordonna à ce prophete d'aller à Ninive, capitale de l'empire des Assyriens, pour prédire à cette grande ville que Dieu l'alloit détruire. Jonas, craignant d'exécuter une mission qui lui sembloit dangereuse, s'enfuit, & s'embarqua à Joppé pour aller à Tharsé en Cilicie. Une grande tempête s'étant élevée tout-à-coup, les mariniers tirent au sort pour savoir celui qui étoit cause de ce malheur, & le sort tomba sur Jonas. On le jeta dans la mer, afin que sa mort procurât le salut aux autres; & aussi-tôt l'orage s'apaisa. Dieu envoya un grand poisson pour recevoir Jonas, qui demeura 3 jours & 3 nuits dans le ventre de l'animal. Le poisson le jeta alors sur le bord de la mer, & le prophete ayant reçu un nouvel ordre d'aller à Ninive, obéit. Les habitans, effrayés de ses menaces, firent pénitence, ordonnerent un jeûne public, & le Seigneur leur pardonna. Jonas voyant que

Dieu avoit révoqué sa sentence touchant la destruction de Ninive, appréhenda de passer pour un faux prophete, & se plaignit au Seigneur, qui lui fit bientôt comprendre l'injustice de sa plainte, par une de ces leçons typiques, si propres à instruire & à convaincre. Pour le défendre contre l'ardeur du soleil, il fit croître dans l'espace d'une seule nuit, un végétal que l'Ecriture nomme un lierre, & qui est probablement le *Palma Christi*, lequel lui donna beaucoup d'ombre. Mais dès le lendemain, un ver piqua la racine de cette plante, la fit sécher, & laissa Jonas exposé, comme auparavant, à la violence du soleil. Cet événement augmenta l'affliction du prophete, qui, dans l'excès de sa douleur, souhaita de mourir. Alors Dieu, pour l'instruire, lui dit que, « puisqu'il étoit fâché » de la perte d'un lierre, qui » ne lui avoit rien coûté, il ne » devoit pas être surpris de voir » fléchir sa colere envers une » grande ville, dans laquelle il » y avoit plus de 120,000 per- » sonnes, qui ne savoient pas » distinguer entre le bien & le » mal ». Jonas revint de Ninive dans la Judée, & S. Epiphane raconte qu'il se retira avec sa mere près de la ville de Sur, où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 761 avant J. C. Les *Prophéties* de Jonas sont en hébreu, & contiennent 4 Chapitres. Il y a des mythologues qui prétendent que la *Fable d'Andromede* a été inventée sur l'histoire de Jonas: sans rien décider sur cette conjecture en particulier, l'on peut dire que presque toute la mythologie,



& même la partie fabuleuse de l'Histoire ancienne, est prise de l'Écriture-Sainte (voyez OPHIONÉE). Jonas jeté dans la mer pour sauver ses semblables, englouti par la baleine & rendu le troisième jour, est, suivant l'Évangile même, la figure de J. C. Il l'est encore en ce que c'est le seul prophète que Dieu ait envoyé aux Gentils. (Voy. JOSEPH, fils de Jacob & de Rebecca). Les favans ont beaucoup disputé sur le poisson qui engloutit Jonas. On a dit que ce n'étoit point une baleine proprement dite, puisqu'on n'en voit point dans la Mer-Méditerranée, où ce prophète fut jeté; que d'ailleurs le gosier des baleines étoit trop étroit, pour qu'un homme y pût passer. Quelques-uns croient que le poisson dont il s'agit, étoit une espèce de requin ou de lamie; mais il y a plus d'apparence que c'étoit une *orca*, qui ne sort pas du genre des cétacées. Enfin on a dit que le mot *venter*, qui en général signifie *cavité*, sur-tout dans le langage de l'Écriture, pouvoit marquer la bouche de la baleine, où il y a de très-grands creux. Et quant à la Mer-Méditerranée, si elle n'a pas aujourd'hui des baleines, elle peut en avoir eu autrefois; la Manche n'en a pas davantage; cependant en 1617, on en a pris une à Schevelingue. Quelques interpretes ont cru que ce poisson pouvoit avoir été formé exprès par celui qui les a fait tous, & se sont appuyés du mot *preparavit*, qui se trouve dans le texte sacré. Quoi qu'il en soit de cette opinion, elle est certainement plus raison-

nable que les inepties, qu'un moine, nommé *Thaddée*, professeur à Bonn, & d'autres ignorans se parant du nom d'*Hermeneutes*, ont débitées sur cette matière.

JONAS, évêque d'Orléans, mort en 842, laissa deux ouvrages estimés. Le premier intitulé: *Institution des Laïcs*, fut traduit en françois par D. Mege, 1662, in-12. Le second a pour titre: *Instruction d'un Roi Chrétien*, traduit en françois par Desmarêts, 1661, in-8°; l'un & l'autre se trouvent en latin dans le *Spicilege* de d'Acheri. Il y a encore de Jonas un *Traité des Miracles* dans la Bibliothèque des Peres, & imprimé séparément, 1645, in-16; & un *Traité contre Claude*, évêque de Turin, & les Iconoclastes, dédié à Charles le Chauve. Quoiqu'il combatte le sentiment de ceux qui condamnent l'usage des images, il n'en approuve pas le culte. C'est pourquoi Bellarmin avertit qu'il faut lire son ouvrage avec précaution. « On n'y trouve, dit un » critique, de justesse ni dans » les raisonnemens, ni dans les » réflexions; mais à la place de » cela, de froides plaisanteries » & des puérités, comme lorsqu'il raille son adversaire sur » l'équivoque de son nom, en » lui disant qu'on ne doit pas » s'étonner de ce qu'il ne marche pas droit dans les sentiers de la vérité, puisqu'il se nomme *Claude*, c'est-à-dire *boiteux*, selon l'étymologie latine: mais c'étoit le goût du tems ». Ce prélat fut le modèle des évêques & l'ornement du 6e. concile de Paris & de celui de Thionville,



J O N

JONAS, (Juste) théologien Luthérien, né dans la Thuringe en 1493, mort en 1555, laissa quelques ouvrages remplis des erreurs de Luther, dont il étoit un des plus ardens disciples.

JONAS, (*Arngrimus*) astronome Islandois, disciple de Tycho-Brahé, & coadjuteur de Gondebrand de Thorlac, évêque de Hole en Islande, refusa cet évêché après la mort de Gondebrand, se contenta d'être ministre de l'église de Melstadt, & mourut en 1649, à 95 ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *L'Histoire & la description d'Islande*, Amsterdam, 1643, in-4°, avec la *Défense* de cet ouvrage, estimable pour l'érudition & les recherches. Cette Histoire est en latin. II. *Idea veri Magistratus*, Copenhague, 1589, in-8°. III. *La Vie de Gondebrand de Thorlac*, en latin, in-4°, &c. Il prétend que l'Islande n'a été habitée que vers l'an 874 de J. C. & que par conséquent elle n'est point l'ancienne *Thulé*; mais on peut l'avoir connue comme tant d'autres plages, avant qu'il y eût des habitans. Il se remaria à l'âge de 91 ans à une jeune fille.

JONATHAS, fils de Saül, est célèbre par sa valeur, & par l'amitié constante qu'il eut pour David contre les intérêts de sa maison. Il défit deux fois les Philistins, & eût été mis à mort par Saül, pour avoir mangé contre sa défense un rayon de miel, si toute l'armée ne s'y fût opposée. La guerre s'étant de nouveau allumée quelque tems après entre les

J O N 165

Hébreux & les Philistins, Saül & Jonathas se camperent sur le Mont-Gelboé, avec l'armée d'Israël. Ils y furent forcés, leurs troupes taillées en pieces, & Jonathas fut tué l'an 1055 avant J. C. La nouvelle en ayant été portée à David, il composa un *Cantique* funebre, où il fait éclater toute sa tendresse pour son ami. Jonathas est un modele admirable de la générosité & de l'amitié chrétienne. La gloire de David efface la sienne, & il n'en est point jaloux. Quoique héritier présomptif de la couronne, il prend, aux dépens de ses propres intérêts, ceux de l'innocent persécuté. M. l'abbé Bruzé a donné un poëme en prose en 4 chants, intitulé: *L'Héroïsme de l'amitié ou David & Jonathas*, Paris, 1776, in-12, plein de sentiment, & écrit dans les bons principes.

JONATHAS, fils de Samaa, neveu de David, eut la gloire de tuer un géant de 9 pieds de haut, qui avoit six doigts à chaque main & à chaque pied.

JONATHAS, qu'on nomme aussi JONATHAN ou JOHAN-NAN, fils de Joiada, & petit-fils d'Eliasib, succéda à son pere dans la charge de grand-sacrificateur des Juifs, qu'il occupa pendant environ 40 ans. Ce pontife déshonora sa dignité par une action barbare & sacrilege. Il avoit un frere, nommé *Jesus*, qui prétendoit parvenir à la souveraine sacrificature par la protection de Bagoise, général d'Artaxercès. Jonathas en conçut de la jalousie; un jour que les deux freres se rencontrèrent dans le tem-



ple, la dispute s'échauffa si fort, que Jonathas tua Jesus dans le Lieu-Saint.

**JONATHAS**, surnommé *Apphus*, l'un des plus grands généraux qu'aient eus les Juifs, étoit fils de Mathathias & frere de Judas Machabée; il fut chargé du gouvernement après la mort de Judas, vengea sur les fils de Jambri la mort de Jean son frere, passa ensuite le Jourdain à la nage avec son armée, & força Bacchide, général des Syriens, qui faisoit la guerre aux Juifs, d'accepter la paix l'an du monde 161 avant J. C. Après les victoires qu'il venoit de remporter & la paix conclue, son principal soin fut, sur le plan de Mathathias son pere, de bannir les Juifs apostats, & de rendre à la Religion son ancienne splendeur. La réputation de Jonathas fit rechercher son alliance par Alexandre Balas & Demetrius Soter, qui se disputoient le royaume de Syrie. Il embrassa les intérêts du premier, & prit possession de la souveraine sacrificature, en conséquence de la lettre de ce prince qui lui donnoit cette dignité. Deux ans après, Alexandre Balas ayant célébré à Ptolémaïde son mariage avec la fille du roi d'Egypte, Jonathas y fut invité, & y parut avec une magnificence royale. Demetrius, qui succéda à Balas, le confirma dans la grande sacrificature; mais sa bonne volonté ne dura pas long-tems. Jonathas l'ayant aidé à soumettre ceux d'Antioche soulevés contre lui, Demetrius n'eut pas la reconnoissance qu'il devoit pour un si grand service; il le prit en aversion, & lui fit tout

le mal qu'il put. Diodore Tryphon, ayant résolu d'enlever la couronne au jeune Antiochus, fils de Balas, songea d'abord à se défaire de Jonathas. Il l'attira à Ptolémaïde, le prit par trahison, & le fit charger de chaînes; ensuite, après avoir tiré de Simon une somme considérable pour la rançon de son frere, ce perfide le fit mourir avec ses deux enfans, l'an 144 avant J. C.

**JONATHAS**, tisserand du bourg de Cyrenne. Après la ruine de Jérusalem par Titus, fils de l'empereur Vespasien, il gagna un grand nombre de Juifs & les mena sur une montagne, leur promettant des miracles s'ils le choissoient pour chef; mais il fut arrêté par Catulle, gouverneur de Lydie. Ce seducteur dit qu'on l'avoit engagé à cette révolte, & nomma Flave Joseph Phistorien entre ses complices. Mais comme celui-ci étoit innocent, on ne s'arrêta point aux accusations du calomniateur, qui fut condamné à être brûlé vif. La multitude d'imposteurs qui parut vers le tems de la destruction de Jérusalem, est un accomplissement bien frappant de la prédiction de Jesus-Christ: *Tunc multi pseudo-propheta surgent & seducent multos.* Matth. 24.

**JONCOUX**, (Françoise-Marguerite de) naquit en 1668 d'un gentilhomme Auvergnac, & mourut en 1715, après s'être distinguée par son attachement aux religieuses de Port-Royal, & donné une *Traduction des Notes de Nicole* (caché sous le nom de *Wendrock*) sur les *Provinciales*. Cette version a été imprimée en 4 vol. in-12.



J O R

JONES, (Inigo) né à Londres en 1572, mort en 1652, excella dans l'architecture, & fut le *Palladio* de l'Angleterre, où le vrai goût & les regles de l'art étoient presqu'inconnus avant lui. Il fut successivement architecte des rois Jacques I, Charles I & Charles II. C'est sur ses dessins qu'ont été construits la plupart des beaux édifices qu'on voit en Angleterre. On a de lui des *Notes* curieuses sur l'*Architecture* de Palladio, insérées dans une traduction angloise qui en a été publiée en 1742.

JONGH, (du) voy. JUNIUS.

JONIN, (Gilbert) Jésuite, né en 1596, mort en 1638, se distingua par son talent pour la poésie grecque & latine, & excella sur-tout dans le lyrique. On remarque dans ses poésies de la vivacité, de l'élégance, de la facilité, & quelquefois de la négligence. On a de lui: I. *Des Odes & des Epodes*, Lyon, 1630, in-16. II. *Des Elégies*, Lyon, 1634, in-12. III. *D'autres Poésies* en grec & en latin, 6 vol. in-8° & in-16, 1634 à 1637.

JONSIUS, (Jean) natif de Holstein, mort à la fleur de son âge en 1659, est auteur: I. *D'un Traité estimé des Ecrivains de l'Histoire de la Philosophie*, en latin. Dornius, qui en donna une bonne édition en 1716, in-4, à Iene, a continué cet ouvrage jusqu'à son tems. II. *Tractatus de Spartis, aliisque nonnullis, & de ordine librorum Aristotelis*, publié par Grævius dans *Syntagma dissertationum*.

JORAM, roi d'Israël, après son frere Ochofias, l'an 896

J O R 167

avant J. C., étoit fils d'Achab. Il vainquit les Moabites, selon la prédiction du prophete Elisée, & fut dans la fuite assiégé dans Samarie par Benadad, roi de Syrie. Ce siege réduisit cette ville à une si grande famine, que la tête d'un âne s'y vendoit 80 sicles. C'est alors qu'arriva une histoire tragique, dont il y a peu d'exemples. Une femme, étant convenue avec une autre de manger leurs enfans, & ayant d'abord fourni le sien, vint demander justice à Joram, contre l'autre mere qui refusoit de donner son enfant. Ce prince, désespéré d'un accident si barbare, tourna sa fureur contre Elisée, & envoya des gens pour lui couper la tête. Mais se repentant bientôt d'un ordre aussi injuste, il courut lui-même pour en empêcher l'exécution; & le prophete l'assura que le lendemain, à la même heure, la farine & l'orge se donneroient presque pour rien. Cette prédiction s'accomplit en effet. Les Syriens ayant été frappés d'une frayeur subite, prirent la fuite en tumulte, & laisserent un très-riche butin dans le camp. Tant de merveilles ne convertirent point Joram; il continua d'adorer les dieux étrangers. Enfin, ayant été blessé dans une bataille contre Azaël, successeur de Benadad, il se fit conduire à Jezrahel. Il y fut percé de fleches dans le champ de Naboth, par Jéhu, général de son armée, qui fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, l'an 884 avant J. C., selon la prédiction du prophete Elie.

JORAM, roi de Juda, succéda à son pere Josaphat l'an



889 avant J. C. Loin d'imiter sa piété, il ne se signala que par des actions d'idolâtrie & de fureur. Il épousa Athalie, fille d'Achab, qui causa tous les malheurs dont son regne fut affligé. A peine fut-il sur le trône, qu'il se souilla par le meurtre de ses propres frères, & des principaux de son royaume, que Josaphat avoit le plus aimés. Il imita toutes les abominations des rois d'Israël; il éleva des autels aux idoles dans toutes les villes de Judée, & excita ses sujets à leur sacrifier. Dieu, irrité de ses impiétés, permit la révolte des Iduméens, qui, depuis les victoires de Judas, avoient toujours été assujettis aux rois de Juda. La ville de Lobna se retira de son obéissance, & ne voulut plus le reconnoître pour souverain. Les Philistins & les Arabes firent une irruption dans la Judée, où ils mirent tout à feu & à sang. Joram fut lui-même attaqué d'une horrible maladie, qui lui causa pendant deux ans des tourmens incroyables, & qui le fit mourir l'an 885 avant J. C., comme le prophète Elie l'avoit prédit. On le priva de la sépulture des rois.

JORDAN, général des Dominicains, né à Borrenrick dans le diocèse de Paderborn, gouverna son ordre avec sagesse, & y fit fleurir la science & la piété. Il périt dans la mer, auprès de Satalie, en revenant de la Terre-Sainte, l'an 1237. C'est lui qui introduisit l'usage de chanter le *Salve Regina* après Complies, que les Dominicains chantent toute l'année, tandis que dans l'usage ordinaire on chante successivement *Alma*

*Redemptoris Mater, Ave Regina cœlerum, Regina Cœli, & Salve Regina.* On a de lui une *Histoire de l'origine de son Ordre*, que le P. Echard a insérée dans son *Histoire des Ecrivains Dominicains*.

JORDAN, (Raymond) voyez IDIOT.

JORDAN, (Charles-Etienne) né à Berlin en 1700, d'une famille originaire du Dauphiné, remplit les fonctions de ministre de la prétendue-réforme, fut conseiller-privé du grand-directoire français, curateur des universités, & vice-président de l'académie des sciences de Berlin, où il mourut en 1745. Ses ouvrages ne donnent pas une grande idée de son esprit. Les principaux sont : I. *L'Histoire d'un Voyage littéraire en France, en Angleterre, en Hollande, semée d'anecdotes satyriques*, in-12. II. *Un Recueil de Littérature, de Philosophie & d'Histoire*, in-12, où l'on trouve quelques bonnes remarques & plusieurs minutieuses.

JORDANS ou JORDAENS, (Jacques) né à Anvers en 1594, disciple de Rubens, causa de la jalousie à son maître par sa manière forte, vraie & suave. On dit que Rubens, craignant qu'il ne le surpassât, l'occupa longtemps à faire en détrempe des cartons de tapisserie, & qu'il affoiblit ainsi son pinceau fier & vigoureux. Jordans excella dans les grands sujets & dans les sujets plaisans. Il embrassoit tous les genres de peinture, & réussissoit presque dans tous. On remarque dans ses ouvrages une parfaite intelligence du clair-obscur, beaucoup d'ex-



pression & de vérité; ils manquent quelquefois d'élévation & de noblesse. Ses principaux tableaux sont à Anvers & dans quelques autres villes du Brabant & de la Flandre. Il mourut en 1678, à 84 ans. Il étoit gendre du célèbre Van-Oort.

JORDANS, (Luc) peintre, surnommé *Fa-Presto*, à cause de la célérité avec laquelle il travailloit, naquit à Naples en 1632. Paul Veronese fut le modele auquel il s'attacha le plus. Le roi d'Espagne Charles II l'appella auprès de lui pour embellir l'Escorial. Le roi & la reine prenoient plaisir à le voir peindre, & le firent toujours couvrir en leur présence. Jordans avoit une humeur gaie, & des saillies qui amusoient la cour. L'aisance & la grace avec laquelle il manioit le pinceau, se faisoit remarquer de tout le monde. La reine lui parla un jour de sa femme, & témoigna avoir envie de la connoître. Le peintre aussitôt la représenta dans le tableau qui étoit devant lui, & fit voir son portrait à sa majesté, qui fut d'autant plus étonnée, qu'elle ne se doutoit point de son intention. Cette princesse détacha dans l'instant son collier de perles, & le donna à Jordans pour son épouse. Le roi lui montra un jour un tableau du Bassan, dont il étoit fâché de n'avoir pas le pendant; Jordans peu de jours après fit présent d'un au roi, qu'on crut être de la main du Bassan; & l'on ne fut désabusé, que quand il fit voir que le tableau étoit de lui-même. Tel étoit le talent de Jordans; il imitoit à son gré tous les peintres célè-

bres. Le roi s'attachant de plus en plus à ce savant artiste, le nomma chevalier. Après la mort de Charles II, il revint dans sa patrie, où il mourut en 1705. Ses principaux ouvrages sont à l'Escorial, à Madrid, à Florence & à Rome. Ses *Tableaux* sont en trop grand nombre, pour que la plupart ne soient pas incorrects; mais il en a laissé quelques-uns de très-finis & très-gracieux.

JORDANUS BRUNUS, voyez BRUNUS.

JORNANDÈS, Goth d'origine, fut secrétaire des rois Goths en Italie, sous l'empire de Justinien; ainsi il vivoit en 552: voilà tout ce qu'on sait de sa vie. On a de lui deux ouvrages, dont l'un porte pour titre: *De rebus Gothicis*, dans la Bibliothèque des Peres. Il a été traduit par l'abbé de Mauteruis. Il est si conforme à l'*Histoire des Goths* par Cassiodore, qu'on croit que ce n'en est qu'un abrégé. L'autre est intitulé: *De origine Mundi, de rerum & temporum successione*, 1617, in-8°, & dans la Bibliothèque des Peres. On trouve que dans cet ouvrage, Jornandès a beaucoup pris de Florus sans le citer. Cet auteur est d'ailleurs trop partial, sur-tout dans les endroits où il parle des Goths.

JORTIN, (Jean) théologien Anglican, né à Londres en 1698, passa toute sa vie à écrire & à publier des ouvrages; il la termina en 1770. Les principaux sont: I. *Vie d'Erasme*, Londres, 1758, in-4°. II. *Observations sur les Auteurs anciens & modernes*, 1731, 2 vol. in-8°. III. *Dissertations sur*



*différens sujets*, 1755, in-8°. IV. *Remarques sur l'Histoire Ecclésiastique*, 1751, in-8°, ouvrage entrepris pour y étaler les préjugés de sa secte. V. *Sermons sur la vérité de la Religion Chrétienne*, 1730. Ils sont tous écrits en anglois.

**JOSABETH**, femme du grand-prêtre Joiada, sauva Joas du massacre que faisoit Athalie des princes du sang de David. *Voyez* JOAS.

**JOSAPHAT**, fils & successeur d'Asa, roi de Juda, l'an 914 avant J. C., fut un des plus pieux souverains de ce royaume. Il détruisit le culte des idoles, & envoya des lévites & des docteurs dans toutes les provinces de son obéissance, pour instruire le peuple de ce qui concernoit la Religion. Il réforma aussi les abus qui s'étoient glissés dans la police & dans la milice. L'Écriture reproche cependant à ce prince pieux, d'avoir fait épouser à son fils Joram, Athalie, fille d'Achab, qui fut la ruine de sa maison, & d'avoir entrepris la guerre contre les Syriens avec ce même Achab. Cette guerre fut malheureuse; le roi d'Israël y fut tué. Josaphat, reconnoissant la faute qu'il avoit faite en secourant cet impie, la répara par de nouvelles actions de piété. Mais il fit une nouvelle alliance avec Ochazias, roi d'Israël, & Dieu l'avertit par Eliezer qu'il l'en puniroit, & que leur entreprise contre les Iduméens échoueroit, ce qui arriva en effet. Les Ammonites, les Moabites & les Arabes l'étant venus attaquer, il s'adressa au Seigneur, qui lui accorda la victoire sur

ces peuples d'une manière miraculeuse. Les chantres du temple se mirent à la tête de ses troupes, & commencerent à chanter les louanges du Seigneur. Leurs voix ayant répandu la terreur parmi les Infidèles, ils s'entretuerent, & ne laisserent à Josaphat que la peine de recueillir les dépoilles. Ce prince continua le reste de sa vie à marcher dans les voies du Seigneur, sans s'en détourner, & il mourut l'an 889 avant J. C., après 25 ans de regne.

**JOSAPHAT**, (le Bienheureux) célèbre archevêque de Polocz, né en 1588 à Wlodymir en Volhinie, de parens nobles, se distingua par sa piété & son zèle pour l'union de l'Église Russo-Grecque avec la Latine, à laquelle la plupart des Russes, sujets de la Pologne, venoient d'adhérer. Il entra dans l'ordre de S. Basile, & se consacra entièrement à l'instruction des schismatiques. Elevé sur le siege de Polocz, il combattit l'erreur avec tant d'activité & d'ardeur, que plus d'une fois il fut sur le point d'être, ou assassiné ou précipité dans les flots. C'est dans ces occasions qu'il signaloit sa charité, en embrassant ses ennemis, en les instruisant & les gagnant à J. C. Après des travaux & des dangers sans nombre, il fut attaqué par les schismatiques à Vitepsk, & mis à mort de la manière la plus cruelle, le 12 novembre 1623, à l'âge de 44 ans. Son corps, jeté dans la rivière, fut retrouvé par les soins de la noble Polonoise, & rapporté à Polocz. En 1628, le Saint-Siege députa des commissaires pour



en faire la visite ; ils le trouverent sans corruption , & la plaie de la tête encore saignante. Urbain VIII le béatiffia le 14 mars 1641.

JOSAPHAT , voyez BARLAAM.

JOSEPH, fils de Jacob & de Rachel, frere utérin de Benjamin. Ses autres freres, envieus de la prédilection que son pere avoit pour lui, & de la supériorité que lui promettoient quelques songes, méditerent sa perte. Un jour qu'il étoit allé de la part de son pere visiter ses freres, occupés au loin dans la campagne à faire paître leurs troupeaux, ils résolurent de le tuer. Mais sur les remontrances de Ruben, ils le jeterent dans une vieille citerne sans eau, à dessein de l'y laisser mourir de faim. A peine fut-il dans la citerne, que Judas, voyant passer des marchands Madianites & Ismaélites, persuada à ses freres de le vendre à ces étrangers. Ils le leur livrerent pour 20 pieces d'argent ; & ayant trempé ses habits dans le sang d'un chevreau, ils les envoyerent tout déchirés & tout ensanglantés à leur pere, en lui faisant dire qu'une bête féroce l'avoit dévoré. Les marchands qui avoient acheté Joseph, le menerent en Egypte, & le vendirent au général des armées de Pharaon, nommé Putiphar. Bientôt il gagna la confiance de son maître, qui le fit intendant de ses autres domestiques. La femme de Putiphar conçut pour lui une passion violente. L'ayant un jour voulu retenir auprès d'elle dans son appartement, le jeune Israélite prit le parti de se sauver en lui abandonnant son

manteau, par lequel elle l'arrêtoit : action que les saints Peres regardent comme le fondement de son élévation & des bénédictions de tous les genres, que le Seigneur répandit sur lui. Outrée du refus de Joseph, cette femme voluptueuse rapporta à son mari que l'Hébreu avoit voulu lui faire violence ; & que dans la résistance qu'elle avoit faite, son manteau lui étoit resté entre les mains. Putiphar indigné fit mettre Joseph en prison : mais » la sagesse, dit l'Écriture, » y descendit avec lui, & ne » l'abandonna pas dans ses » fers : *Descenditque cum eo in foveam, & in vinculis non dereliquit illum.* Le jeune Israélite y expliqua les songes de deux prisonniers distingués qui étoient avec lui. Pharaon, instruit de ce fait, dans un tems qu'il avoit eu un songe effrayant, que les devins & les sages d'Egypte ne pouvoient expliquer, fit sortir Joseph de prison. Cet illustre opprimé, alors âgé de 30 ans, lui prédit une famine de 7 ans, précédée d'une abondance de 7 autres années. Le roi, plein d'admiration pour Joseph, lui donna l'administration de son royaume, & le fit traverser la ville sur un chariot, précédé d'un héraut, criant *que tout le monde eût à fléchir le genou devant ce ministre.* Joseph fit des magasins immenses pour nourrir durant la famine, non-seulement les Egyptiens, mais encore les autres nations. Ses freres étant venus en Egypte pour demander du bled, Joseph feignit de les prendre pour des espions. Il les renvoya ensuite avec ordre



de lui amener Benjamin, & retint Siméon pour ôtage. Jacob refusa d'abord de laisser aller Benjamin, le plus jeune de ses enfans; mais la famine croissant, il fut contraint d'y consentir. Joseph ayant aperçu son jeune frere, fils de Rachel comme lui, qu'un secret sentiment de la nature lui fit reconnoître, ne put retenir ses larmes. Il fit préparer un grand festin pour tous ses freres, qu'il fit placer selon leur âge, & eut des attentions particulieres pour Benjamin. Il se fit enfin connoître à ses freres, leur pardonna & les renvoya, avec ordre d'amener promptement leur pere en Egypte. Jacob eut la consolation de finir ses jours auprès de son fils, dans la terre de Gessen, que le roi lui donna. Joseph, après avoir vécu 110 ans, & avoir vu ses petits-fils jusqu'à la 3<sup>e</sup>. génération, tomba malade. Il fit venir ses freres, leur prédit que Dieu les feroit entrer dans la Terre-Promise, & leur fit jurer qu'ils y transporteroient ses os. C'est ce qu'exécuta Moïse, lorsqu'il tira les Israélites de l'Egypte; & ce corps fut donné en garde à la tribu d'Ephraïm, qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avoit donné en propre à Joseph peu avant sa mort. Ce patriarche mourut l'an 1635 avant J. C., après avoir gouverné l'Egypte pendant 80 ans. Il laissa deux fils, Manassès & Ephraïm, de sa femme Aseneth, fille de Putiphar, grand-prêtre d'Héliopolis. Tout le monde connoît son *Histoire*, en prose poétique, par M. Bitaubé. Le P. Gab. Jos. le Jay a tiré de l'Histoire de Joseph le sujet de

trois Tragédies touchantes, & particulièrement intéressantes pour les jeunes élèves, par lesquels & pour lesquels elles étoient représentées. Les SS. Peres ont eu soin de faire remarquer les caracteres qui font de Joseph la figure & une image quoiqu'imparfaite de J. C., vendu & trahi par les siens, sauveur de son peuple & de tous les peuples de la terre. C'est effectivement une des plus belles figures de l'Ancien-Testament, qui de l'aveu même des Juifs, nommément de Philon & de Joseph, étoit tout figuratif, comme S. Paul le montre amplement dans son Epître aux Hébreux. « Par ces figures, dit » un théologien exact & pro- » fond, Dieu avoit dessein de » rendre sensibles les mysteres » futurs de son Fils, pour ceux » à qui il en donnoit dès-lors » l'intelligence par une lumiere » intérieure, & d'affermir un » jour dans la foi de ces mêmes » mysteres ceux qui, après » l'accomplissement, verroient » le rapport frappant qui se » trouve entre les figures & » ces mysteres: car quoique » ce rapport ait été obscur & » comme voilé avant l'événement, il est certain qu'aujourd'hui l'on ne peut comparer les faits de l'Évangile avec ceux de l'Ancien-Testament, sans être vivement frappé de la parfaite conformité que l'on y remarque aisément, & sans être intimement persuadé que la sagesse divine a eu intention de représenter les uns par les autres ». C'est ce qui a fait dire à Tertullien: *Ut verbis iis & rebus prophetatum; & à S.*



Augustin : *Illorum non tantum lingua, sed & vita prophetica fuit* (voyez JONAS, MOYSE, &c.). Indépendamment de cette allégorie, l'histoire de Joseph fait naître les réflexions les plus religieuses comme les plus sensées. » Que les voies de Dieu sont » admirables (s'écrie un auteur qui a développé admirablement tous les traits de cette histoire touchante) ! « Quelle » force dans les ressorts cachés » de sa Providence ! Il change » la foiblesse en puissance, & » exécute ses desseins par les » obstacles même qu'on lui oppose ».

JOSEPH, fils de Jacob, petit-fils de Mathan, époux de la Ste. Vierge, & père putatif de J. C., étoit de la tribu de Juda & de la famille de David. On ne fait point quel fut le lieu de sa naissance ; mais on ne peut douter qu'il ne fût établi à Nazareth, petite ville de Galilée, dans la tribu de Zabulon. Il est constant par l'Évangile même qu'il étoit artisan, puisque les Juifs, parlant de J. C., disent qu'il étoit *Fabri filius*. Il étoit fiancé à la Vierge Marie. Le mystère de l'incarnation du fils de Dieu ne fut pas d'abord révélé à Joseph. Ce saint homme ayant remarqué la grossesse de son épouse, voulut la renvoyer secrètement ; mais l'ange du Seigneur lui apparut, & lui révéla le mystère. Joseph n'eut jamais de commerce conjugal avec la Ste. Vierge. Il l'accompagna à Bethléem, lorsqu'elle mit au monde le fils de Dieu. Il s'enfuit ensuite en Egypte avec Jésus & Marie, & ne retourna à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. L'Écri-

ture dit que Joseph alloit tous les ans à Jérusalem avec la Ste. Vierge pour y célébrer la fête de Pâques, & qu'il y mena J. C. à l'âge de 12 ans. Elle ne rapporte rien de plus de sa vie ni de sa mort. On croit néanmoins qu'il mourut avant J. C. ; car s'il eût été vivant au tems de la passion, on pense que le fils de Dieu, expirant sur la croix, lui eût recommandé la Ste. Vierge sa mere, & non point à S. Jean. On a été long-tems dans l'Eglise sans rendre un culte religieux à S. Joseph ; vraisemblablement pour ôter aux infidèles l'idée qu'il étoit le pere de Jésus-Christ, ou pour les empêcher d'attribuer ce blasphème aux Chrétiens. Sa fête étoit établie en Orient long-tems avant que de l'être en Occident. On dit que les Carmes sont les premiers qui l'ont célébrée en Europe. Sixte IV l'institua pour Rome, & plusieurs églises ont suivi depuis cet exemple.

JOSEPH-BARSABAS, surnommé *le Juste*, voyez BAR-SABAS.

JOSEPH ou JOSUÉ, fils de Marie & de Cléophas, étoit frere de S. Jacques le Mineur, & proche parent de J. C. selon la chair. L'Écriture ne nous apprend rien de plus à son sujet.

JOSEPH D'ARIMATHIE, prit ce nom d'une petite ville de Judée, située sur le Mont-Ephraïm, dans laquelle il naquit. Il vint demeurer à Jérusalem, où il acheta des maisons. S. Matthieu l'appelle *Riche*, & S. Marc un noble *Décursion*, c'est-à-dire, conseiller ou sénateur. Cet office lui donnoit entrée dans les plus célèbres as-



semblées de la ville : c'est en cette qualité qu'il se trouva chez le grand-prêtre Caïphe, lorsque J. C. y fut mené; mais il ne voulut point consentir à sa condamnation. L'Évangile nous apprend que c'étoit un homme juste & vertueux, du nombre de ceux qui attendoient le royaume de Dieu. Il étoit même disciple de J. C.; mais il n'osoit se déclarer ouvertement, par la crainte des Juifs. Après la mort du Sauveur, il alla hardiment trouver Pilate, & lui demanda le corps de J. C. pour l'ensevelir; il l'obtint, & le mit dans un sépulcre neuf qu'il avoit fait creuser dans le roc d'une grotte de son jardin. L'Écriture ne dit plus rien de Joseph d'Arimathie; mais on croit qu'il se joignit aux disciples, & qu'après avoir passé le reste de sa vie dans la ferveur des premiers Chrétiens, il mourut à Jérusalem.

JOSEPH, beau-frère d'Hérode le Grand, par Salomé, sa sœur, qu'il avoit épousée. Ce roi, en partant pour aller se justifier auprès d'Antoine, sur la mort d'Aristobule, grand-sacrificateur, le chargea du gouvernement de ses états pendant son absence. Il lui ordonna en même tems, sous le sceau du secret, de faire mourir Mariamne sa femme, s'il ne pouvoit se disculper. L'imprudent Joseph découvrit son secret à Mariamne. Celle-ci le reprocha à Hérode, qui de dépit fit mourir Joseph, sans écouter ses justifications.

JOSEPH, surnommé l'*Hymnographe*, originaire de Sicile, embrassa l'état monastique & fut ordonné prêtre à Thessa-

lonique. Il souffrit beaucoup pour le culte des images durant la persécution de l'empereur Théophile, & fut relégué dans l'isle de Crete, où il resta jusqu'à l'an 842. Il alla ensuite à Constantinople, où S. Ignace lui confia la garde du trésor de l'église. Il composa des *Hymnes* pleines d'onction à l'honneur de la sainte Vierge & de plusieurs Saints, & mourut vers l'an 883. Sa *Vie* a été écrite par Théophane, son disciple. Le diacre Jean en a donné une plus étendue, insérée dans les *Acta Sanctorum*, avril, tom. 1. Les Grecs célèbrent sa fête le 3 avril.

JOSEPH BEN GORION ou GORIONIDES, c'est-à-dire, fils de Gorion, fameux historien Juif, que les Rabbins confondent mal-à-propos avec le célèbre historien Joseph, vivoit vers la fin du 9<sup>e</sup>. siècle. ou au commencement du 10<sup>e</sup>. Il nous reste de lui une *Histoire des Juifs*, que Gagnier a traduite en latin, Oxford, 1706, in-4°. Il y en a une édition hébraïque & latine, de Gotha, 1707, in-4°. On voit, par ce livre même, que l'auteur étoit, selon toutes les apparences, un Juif du Languedoc. Le premier écrivain qui a cité cet ouvrage, est Saadiah Gaon, Rabbín célèbre, qui vivoit au milieu du 10<sup>e</sup>. siècle.

JOSEPH I, 15<sup>e</sup>. empereur de la maison d'Autriche, 3<sup>e</sup>. fils de l'empereur Léopold, naquit à Vienne en 1678, fut couronné roi héréditaire de Hongrie en 1687, élu roi des Romains en 1690, & monta sur le trône impérial après la mort de son pere en 1705. L'esprit du fils



étoit vif & plus actif, plus propre à brusquer les événemens qu'à les attendre, consultant ses ministres & agissant par lui-même. Ce prince soutint avec autant de courage que de succès les droits de sa maison. Il engagea le duc de Savoie, les Anglois & les Hollandois dans ses intérêts contre la France, & fit reconnoître l'archiduc Charles, roi d'Espagne. Il obligea Clément XI, qui paroissoit trop attaché à la France, à lui donner ce titre, en déclarant dépendans de l'Empire beaucoup de fiefs qui relevoient jusqu'alors des papes. Les électeurs de Baviere & de Cologne continuant la guerre contre l'empereur & le corps de l'Empire, Joseph les fit mettre, en 1706, au ban de l'Empire. Dès la victoire de Hochsted, la Baviere étoit devenue une province Autrichienne; mais une conspiration mal conduite aggrava le sort de l'électrice, & de ses enfans, à qui on ôta jusqu'à leur nom. Le duc de la Mirandole, vassal de l'empire, lui ayant donné de grands mécontentemens, il le déponilla de son fief. Par des victoires multipliées, il devint maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avoit regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à 150 mille pistoles; Mantoue à 40 mille; Parme, Modene, Lucques, Genes, qui s'étoient ligués ou secrètement ou solennellement avec ses ennemis, furent compris dans ses impositions. La France avoit suscité contre lui le prince Ra-

gotzki, prince de Transilvanie, armé pour ses prétentions & pour celles de son pays. Il fut battu, ses villes prises, son parti ruiné, & lui obligé de se retirer en Turquie. Au milieu de ses succès, Joseph fut attaqué de la petite vérole, & en mourut le 17 avril 1711, à 33 ans. Il n'y a eu guere d'empereurs plus heureux; son regne n'a presque été qu'un enchaînement de victoires qui avoient humilié l'ancien ennemi de sa maison: l'Empire lui fut constamment dévoué; les plus grands princes rechercherent son amitié; toute l'Europe considéra sa puissance sans envie; ses généraux étoient les héros de ce tems: au milieu d'une guerre très-compiquée, il sut améliorer ses finances, & ne surchargea jamais ses peuples. Il fut cependant moins aimé que ses prédécesseurs & le frere qui lui succéda (*voyez CHARLES VI*): sa conduite personnelle étoit parfois légère, & peu assortie aux principes qui sembloient avoir fixé la vertu dans sa famille.

JOSEPH II, fils de l'empereur François de Lorraine & de Marie-Thérese d'Autriche, naquit à Vienne le 13 mars 1741, & fut porté la même année par sa mere à la diete de Presbourg, où la vue du jeune prince ne contribua pas peu à animer les Hongrois contre la multitude d'ennemis qui assailloit son héritage. Elu roi des Romains en 1764, il succéda l'année suivante à son pere sur le trône impérial. Soit par le motif de s'instruire, soit par principe de santé & le besoin impérieux d'une activité ex-



traordinaire, il parcourut une grande partie de l'Europe, & apprit une multitude de choses, qu'il résolut de mettre en exécution après la mort de sa mere. Le 3 septembre 1771 il eut, à Neustadt en Moravie, une entrevue avec le roi de Prusse, qui fit beaucoup de sensation dans le tems, tant parce que l'Europe s'étonnoit de voir se rapprocher deux princes qu'on croyoit être divisés par des inimitiés interminables, que parce qu'on répandit le bruit que, dans cette occasion, il avoit adopté plusieurs idées de Frédéric, & formé le dessein de les réaliser dans ses états. Mais cette opinion a été trouvée fausse par le fait; car le roi de Prusse n'a presque donné l'exemple de rien de ce que l'empereur a cru devoir faire chez lui. En particulier, pour ce qui regarde les possessions ecclésiastiques & les maisons religieuses, Frédéric a constamment manifesté des principes différens. « L'empereur, dit-il dans une lettre » à d'Alembert, continue ses » sécularisations sans inter- » ruption; chez nous chacun » reste comme il est, & je » respecte le droit des pos- » sessions sur lequel la société » est fondée » (voyez la 226e. lettre de cette correspondance). Une anecdote a rendu cette entrevue remarquable. Un corps nombreux de troupes Autrichiennes campoit à Neustadt en Moravie; l'empereur voulut le faire parader & manœuvrer en présence de Frédéric. La journée étoit belle & le ciel serein; mais un grand orage survint si rapidement, qu'on ne

put se retirer sans être bien mouillé, & l'exercice n'eut pas lieu: *Il faut avouer*, dit Frédéric à l'empereur, *qu'il y a un plus grand maître que nous*. Marie-Thérèse étant morte le 29 novembre 1780, il prit le gouvernement des provinces héréditaires, mais ne voulut pas se faire couronner roi de Hongrie & de Bohême; il fit même enlever, au grand regret des Hongrois, & transporter à Vienne la couronne de S. Etienne, gardée dans le château de Presbourg. Ses vues sur les affaires ecclésiastiques, l'autorité épiscopale, les matieres matrimoniales, les maisons religieuses, dont plus de 300 furent supprimées, engagerent le pape, après d'inutiles remontrances, de se rendre en personne à Vienne en 1782. Joseph le reçut avec beaucoup d'égard & de respect, l'écouta & ratifia les conclusions que le pape avec les évêques de Hongrie avoient arrêté sur les points les plus inquiétans (on peut voir ces conclusions dans le 6e. volume des *Réclamations Belges*, p. 252). Le pontife partit content; mais soit que le monarque eût changé de sentiment, soit que les ministres, chargés de l'exécution, fussent d'une opinion différente, cette espece d'accord resta sans effet. Le voyage du pape ne fut cependant pas inutile. « Il est incontestable, » dit un écrivain protestant, » que par sa présence, par les » cérémonies touchantes de la » Religion, en un mot, par » tout ce qui peut toucher le » cœur & émouvoir l'ame, il » parvint à raffermir la foi » chancelante;



» chancelante, à lever les  
 » doutes naissans, & à don-  
 » ner au moins pour quelque  
 » tems une nouvelle vigueur  
 » & un nouvel aliment à la  
 » foi catholique dans les pays  
 » Autrichiens ». L'année 1784  
 fut mémorable par la révolte  
 des Valaques contre leurs sei-  
 gneurs. Ils dévastèrent la Tran-  
 silvanie & le Bannat de Témef-  
 war d'une manière horrible.  
 Les nobles & les ecclésiastiques  
 furent massacrés, leurs posses-  
 sions ravagées, un grand nom-  
 bre de châteaux & de villages  
 incendiés. Horiah & Gloska  
 (voy. ces mots) qui étoient à la  
 tête des rebelles, furent pris en-  
 fin par les houffards Siciliens, &  
 finirent par le dernier supplice  
 en 1785. La manière dont on a  
 parlé de la cause & du but de  
 cette rebellion, est si peu uni-  
 forme, & présente d'ailleurs  
 des considérations si délicates,  
 qu'il est plus prudent de laisser  
 la chose sous le voile du mys-  
 tère, que d'essayer de l'en tirer.  
 Les Hollandois qui, sur une  
 simple sommation, avoient  
 abandonné en 1782 les bar-  
 rieres qui leur étoient assurées  
 par la paix d'Utrecht, ne furent  
 pas si dociles en 1784 pour la  
 liberté de l'Escaut, que deman-  
 doit l'empereur. Ils refuserent  
 de déroger en ce point à la  
 paix de Munster, & tirèrent  
 sur le vaisseau impérial, qui  
 avoit entrepris de dépasser les  
 batteries élevées sur les bords  
 du fleuve. Cet événement ame-  
 na une guerre qui ne produisit  
 aucun événement remarquable,  
 & qui fut terminée par la paix  
 de Fontainebleau, le 8 novem-  
 bre 1785. L'empereur obtint le  
 fort de Lillo; on fit quelques

Tome V.

échanges, & une nouvelle dé-  
 marcation dans certains en-  
 droits des frontieres; mais l'Es-  
 caut resta fermé. L'impératrice  
 de Russie ayant entrepris en  
 1787 le voyage de Cherfon,  
 pour visiter ses nouveaux éta-  
 blissemens & ses conquêtes,  
 engagea l'empereur à s'y ren-  
 dre. Mais à peine y fut-il arrivé,  
 qu'il apprit que l'exécution des  
 nouveaux systèmes en matière  
 civile & religieuse, avoit pro-  
 duit aux Pays-Bas des mou-  
 vemens violens, que la sagesse  
 des Etats avoit empêchés d'é-  
 clater en révolte ouverte. Pour  
 ne rien donner au préjugé, nous  
 transcrivons ce que dit à ce  
 sujet l'auteur de la *Vie de Jo-  
 seph II* (Caraccioli) qui, dans  
 le fait, n'est qu'un panegyrique.  
 » Toujours ardent à réaliser  
 » tout ce qui lui sembloit être  
 » le mieux, l'empereur ne sen-  
 » toit pas le danger d'une in-  
 » novation, & il s'efforçoit  
 » d'aller au delà du bien,  
 » même à travers les difficultés.  
 » Les Brabançons réclamèrent  
 » avec force en faveur de leurs  
 » droits, ne voulant ni être  
 » imposés, ni différemment  
 » traités que par le passé. Ils al-  
 » léguerent l'exemple de l'im-  
 » pératrice-reine de Hongrie,  
 » Marie-Thérèse, d'heureuse  
 » mémoire, qui avoit toujours  
 » respecté leurs privileges, &  
 » ils rappelloient le serment  
 » qu'avoit fait l'empereur lui-  
 » même de ne leur donner  
 » aucune atteinte. Rien ne  
 » moleste autant les nations,  
 » que le changement de leurs  
 » loix & de leurs usages, com-  
 » me rien ne fatigue autant  
 » les souverains, que la diffé-  
 » rence des privileges & des

M



» coutumes parmi les sujets  
 » d'un même empire. Il n'y a  
 » pas un seul monarque qui  
 » ne voulût les restreindre à  
 » la même regle, & les affu-  
 » jettir aux mêmes loix. Ce fut  
 » la principale faute de Joseph,  
 » celle qui le fit passer pour  
 » tyrannique aux yeux du pu-  
 » blic; & il faut convenir que  
 » c'est violer en quelque sorte  
 » le droit des gens, que de  
 » vouloir changer les coutu-  
 » mes consacrées par la pres-  
 » cription & par l'usage, à  
 » moins qu'on ne le fasse d'ac-  
 » cord avec la nation ». Le 20  
 septembre il y eut à Bruxelles  
 un choc entre les troupes de  
 l'empereur & les volontaires  
 Brabançons; & le lendemain  
 le comte de Murray, déclaré  
 gouverneur-général *ad interim*,  
 après le départ de l'archidu-  
 chesse Christine pour Vienne,  
 publia la restitution de tous les  
 droits & privilèges: mais le  
 monarque ne put se résoudre  
 à la ratifier; & l'on s'attendoit  
 à des opérations sévères, quand  
 il se vit entraîné dans la guerre  
 contre les Turcs. Ceux-ci l'a-  
 voient déjà déclarée aux Russes.  
 L'empereur, quoiqu'allié de  
 ceux-ci, restoit encore neutre,  
 lorsqu'il résolut d'enlever Bel-  
 grade par un coup de main.  
 Cette tentative manquée le 3  
 décembre 1787, décida la  
 guerre. Elle se fit d'abord sans  
 aucun succès marqué de part  
 & d'autre. L'armée Autrichien-  
 ne, retranchée près de Semlim  
 entre le Danube & la Save,  
 perdit un tems précieux, &  
 resta dans l'inaction jusqu'à la  
 prise de Sabacs, le 24 avril  
 1788. Dubitza arrêta les assié-  
 geans pendant 6 mois; ils y

furent défaits le 25 avril: mais  
 la place se rendit le 26 août au  
 général Laudon, qui étoit venu  
 prendre le commandement de  
 l'armée de Croatie. Ce général  
 s'empara ensuite des autres  
 petites places, tandis que le  
 prince de Saxe-Cobourg pre-  
 noit Choczim. Mais le grand-  
 visir ayant fait une invasion  
 dans le Bannat, s'empara de  
 l'Antre de Veterani & de plu-  
 sieurs postes importans. On  
 craignoit qu'après plusieurs  
 combats, où il eut l'avantage,  
 il n'allât faire le siege de Témef-  
 war, lorsqu'il prit le parti de  
 la retraite. L'année suivante fut  
 remarquable par la prise de  
 Belgrade, qui se rendit à Lau-  
 don le 7 octobre 1789; mais la  
 santé de l'empereur, qui de-  
 puis 3 ans donnoit des présages  
 sinistres, devenoit tous les  
 jours plus chancelante. La com-  
 motion que les nouveaux systè-  
 mes avoient produite en Hon-  
 grie, en Autriche, en Tirol,  
 dans le Milanez, mais sur-tout  
 dans les Pays-Bas, l'affligeoit  
 sensiblement. Dans cette der-  
 nière contrée, les choses en  
 étoient enfin venues à une in-  
 surrection ouverte; & après  
 l'expulsion des troupes Autri-  
 chiennes, les Etats des dif-  
 férentes provinces, excepté  
 Luxembourg, dont la capitale  
 resta en son pouvoir, le déclara-  
 rent déchu de la souveraineté.  
 Dans cette extrémité il s'adressa  
 au pape, & réclama son auto-  
 rité comme celle du pere com-  
 mun des peuples & des rois,  
 pour faire rentrer ses sujets dans  
 le devoir, promettant de ré-  
 parer tous les torts qui leur  
 avoient été faits. Le pontife  
 écrivit en effet un Bref très-



touchant aux évêques des Pays-Bas ; mais la révolution y étoit tellement consommée, que la voix des pasteurs d'Israël devint inutile. Le monarque en fut consterné. Son ame, déjà affoiblie par sa situation personnelle, ne put résister à tant de disgrâces. Il mourut le 20 février 1790, deux jours après la princesse Elizabeth de Wurtemberg, épouse de l'archiduc François, qu'il chérissoit tendrement, & dont la mort hâta la sienne. Prince plein de courage, d'activité, d'amour pour le travail, voulant le bien, sans toujours en distinguer les moyens ; cherchant les lumières, mais s'adressant parfois à ceux qui ne pouvoient les donner ; zélé contre les abus, mais enveloppant dans cette dénomination des choses qui ne l'étoient pas ; avide de gloire, mais ne discernant pas dans tous les cas sa véritable splendeur ; instruit de sa puissance, mais la portant hors de ses bornes ; il eût eu un règne heureux, & probablement beaucoup plus long, si ses instituteurs, qui n'ont pas été nommés avec assez de choix, avoient mieux dirigé les heureuses qualités de son cœur & de son esprit ; si au lieu de l'inquiéter par les creuses spéculations de la philosophie, ils l'avoient bien pénétré de cette maxime d'un de ses plus illustres aïeux ( Charles-Quint ), que *les gouvernemens établis marchent d'eux-mêmes, & que ceux qui proposent des nouveautés, sont les perturbateurs du repos public* ; ou bien de cette utile & raisonnable leçon que M. Burke donna à son successeur. « Un prince sage

» tel que l'empereur doit étu-  
 » dier le génie de son peuple.  
 » Ce prince ne le contrariera  
 » pas dans ses mœurs, il ne  
 » lui enlevera pas ses privi-  
 » leges ; mais il agira d'après les  
 » circonstances où il trouvera  
 » le gouvernement : & tant  
 » qu'il se conduira d'après ces  
 » principes habituels de l'ex-  
 » périence pratique, il sera  
 » l'heureux prince d'un peuple  
 » heureux. Il ne doit pas esti-  
 » mer un denier ce que les  
 » Condorcet, les Raynal, ces  
 » oiseaux blancs & noirs de  
 » la moderne littérature, ces  
 » pies philosophiques, pour-  
 » ront babiller ou gazouiller  
 » sur sa conduite ou son carac-  
 » tère ». Il avoit épousé en  
 1760 Elizabeth de Parme, dont  
 il eut une fille, morte en bas  
 âge. Après le décès de cette  
 princesse, arrivé en 1763, il  
 épousa en 1765 Marie-Antoi-  
 nette de Bavière, sœur de l'é-  
 lecteur, morte en 1767. Son  
 frere Léopold, grand-duc de  
 Toscane, lui succéda ; mais ne  
 lui survécut que deux ans.

JOSEPH I, roi de Portugal,  
 de la famille de Bragance, né  
 en 1714, monta sur le trône  
 en 1750, & mourut en 1777,  
 à 62 ans & 8 mois. Le trem-  
 blement de terre de 1755, qui  
 engloutit une partie de Lis-  
 bonne ; une prétendue conspi-  
 ration en 1758, qui fit beau-  
 coup de bruit, & qui fit couler  
 bien du sang (voyez AVEIRO) ;  
 l'expulsion des Jésuites & la  
 confiscation de leurs biens ; les  
 disputes avec la cour de Rome,  
 qui suivirent cet événement ;  
 enfin la guerre avec l'Espagne  
 en 1762, sont les événemens  
 les plus remarquables de ce



regne, dont les Portugais se souviendront long-tems. Sa fille Marie-Françoise qui lui a succédé, a ramené le calme par l'exil du marquis de Pom- bal (*voyez ce mot*).

JOSEPH ALBO, savant Juif Espagnol du 15<sup>e</sup>. siecle, natif de Soria, se trouva en 1412 à la fameuse conférence qui se tint entre Jérôme de Ste.-Foi & les Juifs. Il mourut en 1430. On a de lui un livre célèbre, intitulé en hébreu : *Sepher Ikkarim*, c'est-à-dire, le *Livre des fondemens de la Foi*; Venise, 1618, in-folio. Plusieurs savans ont entrepris de le traduire en latin; mais il n'en a encore paru aucune traduction. Il y prétend que *la croyance de la venue du Messie n'est point nécessaire au salut, ni un dogme essentiel*. Il avança, dit-on, cette proposition pour rassermir la foi des Juifs, que Jérôme de Ste.-Foi avoit ébranlée, en prouvant que le Messie étoit venu.

JOSEPH MEIR, savant Rabbin, naquit l'an 1496 à Avignon, d'un de ces Juifs chassés d'Espagne 4 ans auparavant par le roi Ferdinand. Il fut emmené depuis par son pere en Italie, & mourut auprès de Genes en 1554. On a de lui un ouvrage très-rare en hébreu, intitulé : *Annales des Rois de France & de la Maison Ottomane*, Venise, 1554, in-8°. Il est divisé en deux parties : dans la 1<sup>re</sup>. il rapporte les guerres que les François ont soutenues, pour la conquête de la Terre-Sainte, contre les Ottomans. Il prend delà occasion de faire l'histoire de ces deux peuples. Il commence celle des

François par Marcomir, Sunnon & Génébalde. Avant de parler des Ottomans, il donne une idée de Mahomet, d'Abubeker & d'Omar. Cette 1<sup>re</sup>. partie finit à l'an 1520. Dans la 2<sup>e</sup>., l'histoire des Ottomans est précédée de celle de Saladin, de Tamerlan, d'Ismaël Sophi & de plusieurs autres Orientaux. Il parle en passant des princes de l'Europe, & termine cette partie à l'an 1555. Son style est simple & convenable à l'histoire.

JOSEPH DE PARIS, célèbre Capucin, plus connu sous le nom de *Pere Joseph*, naquit à Paris en 1577, de Jean le Clerc, seigneur du Tremblai, président-aux-requêtes du palais. Le jeune du Tremblai voyagea en Allemagne & en Italie, & fit une campagne sous le nom du *Baron de Mastée*. Au milieu des espérances que ses talens donnoient à sa famille, il quitta le monde pour se faire Capucin en 1599. Après son cours de théologie, il fit des missions, entra en lice avec les hérétiques, en convertit quelques-uns, & obtint les premiers emplois de son ordre. Le cardinal de Richelieu, instruit de son génie, lui donna toute sa confiance, & le chargea des affaires les plus épineuses. Ce fut sur-tout lorsque le cardinal fit arrêter la reine Marie de Médicis, que le Capucin fut utile au ministre. Admis dans un conseil secret, il ne craignit point de remonter au roi, qu'il pouvoit & qu'il devoit, sans scrupule, mettre sa mere hors d'état de s'opposer à son ministre, chargé du gouvernement & des intérêts du royaume.



me. L'auteur de sa Vie lui reproche d'avoir extorqué une rétractation du docteur Richer; mais les circonstances qu'il rapporte de cette rétractation, sont invinciblement réfutées dans le Journal de Trévoux, janvier 1703. Ce zélé Capucin envoya des missionnaires en Angleterre, au Canada, en Turquie, réforma l'ordre de Fontevraud, & établit avec madame Antoinette d'Orléans celui des religieuses Bénédictines du Calvaire. Louis XIII le récompensa de ses services par le chapeau de cardinal; mais il mourut à Ruel en 1638, à 61 ans, avant que de l'avoir reçu. Le parlement en corps assista à ses obsèques, & un évêque prononça son oraison funebre. L'abbé Richard a publié deux Vies de cet homme singulier; l'une sous le titre de *Vie du Pere Joseph*, 2 vol. in-12; & l'autre, qui n'est qu'une satire, intitulée: *Le véritable Pere Joseph*, 1704, in-12. Dans la 1<sup>re</sup> il le peint comme un Saint, & dans la seconde comme un politique artificieux. » Cet homme, dit un historien, » travailla toute sa vie pour » l'Eglise, & assez long-tems » pour l'état; fervent religieux » tandis qu'il resta dans le » cloître, habile politique lorsqu'il fut cardinal de Richelieu » l'eut en quelque sorte associé » au ministère, en se déchargeant sur lui d'une partie des » soins qui en sont inséparables; il donna dans tous les » tems des preuves d'une vertu » rare & d'une capacité consommée. Je fais que la satire » ne l'a pas épargné. Ami & confident du cardinal de Ri-

» chelieu, pouvoit-il manquer » de critiques? Sa ferveur & » la confiance du premier ministre, voilà, ce me semble, » ce qui fait tout son crime ».

**JOSEPH DE CALASANCE**, (S.) fondateur des Ecoles-Pies, naquit à Pétralt, dans le royaume d'Aragon, en 1556, d'une famille noble. Il fit vœu de chasteté dans sa jeunesse, & la passa dans les exercices de la piété. Devenu fils unique par la mort de son frere aîné, il eut quelques contradictions à essuyer de la part de son pere, qui voulut lui procurer un brillant établissement dans le monde. Etant tombé malade & réduit à l'extrémité, il déclara à son pere le vœu qu'il avoit fait, & l'engagea à le laisser suivre sa vocation. Engagé dans les ordres sacrés, Joseph fut le modele du clergé, & plusieurs évêques l'ayant employé dans leurs diocèses, il y fit des fruits merveilleux. Se croyant appelé à un état plus parfait, il passa à Rome, où la vue d'une troupe d'enfans livrés aux vices qu'amene le défaut d'éducation, lui fit prendre la résolution de se donner tout entier à leur instruction. Il s'associa quelques ecclésiastiques, entre lesquels le célèbre Dragonetti, âgé de 95 ans, mais fort & vigoureux, qui remplit les exercices de la nouvelle congrégation, jusqu'à l'âge de 120 ans, qu'il mourut en odeur de sainteté. Elle fut érigée en ordre religieux en 1621 par Grégoire XV. Un mauvais sujet y ayant été reçu, porta le désordre de l'orgueil & de la division dans le nouvel établissement, se servit de son crédit pour susciter au



saint fondateur des persécutions de toute espece. Innocent X supprima l'ordre. Le saint fondateur continua toujours ses œuvres de charité à l'égard des pauvres enfans. Il survécut deux ans à ce désastre, & mourut âgé de 92 ans, après avoir prédit le rétablissement de son ordre; ce qui arriva 21 ans après. Clément IX le remit sur le même pied qu'il avoit été approuvé par Grégoire XV. Les fonctions des religieux de cet institut ne furent d'abord que d'enseigner à lire, à écrire, le catéchisme, l'arithmétique, & les élémens de la grammaire; mais en vertu des concessions que leur ont fait plusieurs papes, ils ont dans leurs colleges des cours d'étude réglés, & enseignent aussi les hautes sciences. Joseph de Calasance fut béatifié par Benoît XIV & canonisé par Clément XIII. Sa *Vie* a été composée en italien par le P. Tosetti, & traduite en allemand par le P. Koch; elle est très-bien écrite dans les deux langues. L'auteur est un biographe judicieux, qui parle des vertus chrétiennes & de la gloire des Saints avec autant de discernement que d'édification.

JOSEPH, (Pierre de ST-) Feuillant, né en 1594 dans le diocèse d'Auch, d'une famille appelée *Comagere*, mort en 1662, publia plusieurs ouvrages de théologie, contre les partisans de Jansenius.

JOSEPH DE CUPERTIN, (S.) ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville du diocèse de Nardo, dans le royaume de Naples, né en 1603 de parents pauvres, entra dans l'ordre

des Franciscains conventuels; fut élevé aux ordres sacrés, & se sanctifia par la pratique de toutes les vertus propres à son état. Le procès de sa canonisation fait mention d'un grand nombre de faveurs extraordinaires qu'il reçut de Dieu. Il mourut en 1663 à Osimo & fut canonisé en 1767. Pastrovicchi, religieux du même ordre, a écrit sa *Vie* en 1753; il y a peu de goût & de critique.

JOSEPH, (Ange de ST-) Carme-Déchauffé, voy. ANGE. JOSEPH, voyez ABOU-JOSEPH.

JOSEPHE, (*Flavius*, & non pas *Flavianus*, comme le supposent ceux qui l'appellent *Flavien* & *Flavian*) né à Jérusalem, l'an 37 de J. C., de parens de la race sacerdotale, montra de bonne heure beaucoup d'esprit & de pénétration. Dès l'âge de 14 ans les pontifes le consultoient. Il fut l'ornement de la secte des Pharisiens, dans laquelle il entra. Un voyage qu'il fit à Rome, perfectionna ses talens & augmenta son crédit. Un comédien juif, que Néron aimoit, le servit beaucoup à la cour de ce prince. Cet acteur lui fit connoître l'impératrice Poppée, dont la protection lui fut très-utile. De retour dans la Judée, il eut le commandement des troupes, & se signala au siège de Jotapat, qu'il soutint pendant 7 semaines contre Vespasien & Titus. C'est là qu'il fut réduit à se cacher dans une caverne profonde, avec 40 des plus braves de la nation. Vespasien en étant averti, lui fit proposer de se rendre; mais Josephie en fut empêché par ses compaignons, qui le



menacerent de le tuer s'il y consentoit. Ces furieux, pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis, proposerent de se donner la mort; & Joseph ne réussit qu'avec peine à leur persuader de ne pas tremper leurs mains dans leur propre sang, mais de recevoir la mort par la main d'un autre. Ils tirèrent donc au sort, pour savoir qui seroit tué le premier par celui qui le suivoit. Projet qui n'étoit guere plus raisonnable qu'un suicide proprement dit. Joseph eut le bonheur de rester avec un autre, à qui il persuada de se rendre aux Romains. Vespasien lui accorda la vie, à la priere de Titus, qui avoit conçu beaucoup d'estime & d'affection pour lui. Ce prince l'emmena avec lui au siege de Jérusalem. Joseph y exhorta vainement ses compatriotes à se soumettre aux Romains. Après la prise de cette ville, il suivit Titus à Rome, où Vespasien lui donna le titre de bourgeoisie Romaine & le gratifia d'une pension. Titus & Domitien la lui continuerent, & ajouterent aux bienfaits les caresses les plus flatteuses. C'est à Rome que Joseph continua la plupart des ouvrages qui nous restent de lui: I. *L'Histoire de la guerre des Juifs*, en 7 livres. L'auteur l'écrivit d'abord en syriaque & la traduisit en grec. Cette Histoire plut tant à Titus, qu'il la signa de sa main, & la fit déposer dans une bibliothèque publique. On ne peut nier que Joseph n'ait l'imagination belle, le style animé, l'expression noble; il fait peindre à l'esprit & remuer le cœur. C'est celui de tous les histo-

riens Grecs qui approche le plus de Tite-Live; aussi S. Jérôme l'appelloit-il le *Tite-Live de la Grece*; mais s'il a les beautés de l'historien latin, il en a aussi les défauts. Il est long dans ses harangues, & exagérateur dans ses récits. II. *Les Antiquités Judaïques*, en 20 livres: ouvrage écrit avec autant de noblesse que le précédent; mais dans lequel l'auteur a déguisé, affoibli ou anéanti les miracles attestés par l'Écriture. Il corrompt par-tout ce qui pouvoit blestier les Gentils. Il paroît que Joseph étoit plus lâche politique que bon Israélite. L'intérêt le dirigea dans ses écrits comme dans sa conduite. Il eut la bassesse sacrilege d'appliquer les prophéties sur le Messie à l'empereur Vespasien, tout païen qu'il étoit. III. *Deux Livres contre Apion*, grammairien alexandrin, un des plus grands adversaires des Juifs. Cet ouvrage est précieux par divers fragmens d'anciens historiens que l'auteur nous a conservés. IV. *Un Discours sur le martyre des Machabées*, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence; & un *Traité de sa vie*. La meilleure édition de ses ouvrages est celle d'Amsterdam, 1726, en 2 vol. in-fol. en grec & en latin, par Havercamp. Il y en a une autre par Hudson, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol. moins estimée. Nous en avons deux traductions en françois, la première par Arnould d'Andilly; la 2e. par le P. Gillet: celle-ci est faite avec plus d'exactitude, l'autre est écrite avec plus de force (voyez leurs articles). On a beaucoup disputé sur le fameux passage de



Joseph touchant J. C., où cet historien juif reconnoît le législateur des Chrétiens pour le Messie & l'envoyé de Dieu. Quelques-uns l'ont suspecté, » parce que, disent-ils, pour » être conséquent, Joseph eût » dû embrasser le Christianisme » : comme si un homme qui avoit eu la lâcheté & l'aveuglement de reconnoître pour Messie l'idolâtre Vespasien, n'avoit pu, sans se faire chrétien, reconnoître cette qualité dans Jesus-Christ. S. Jérôme, Eusebe, Isidore de Péluse, Sozomene, Suidas, Grotius, Huet, Casaubon, Isaac & Gerard Vossius, Usserius, &c., n'ont pas douté que ce passage ne fût de Joseph. On peut voir là-dessus Huet, *Dém. Evang. prop. 3, n<sup>o</sup>. 11*. Mais s'il n'est pas de lui, il en résulte un argument dont nos incrédules ne s'accommoderont guere. Ou Joseph a parlé de J. C. ou non; s'il en a parlé, qu'on nous montre un passage différent de celui que nous y voyons : s'il n'en a pas parlé, un silence si affecté sur des événemens qui avoient fait tant de bruit dans le monde, annoncé plus que tout ce qu'il eût pu en dire. Il parle de S. Jean-Baptiste & de S. Jacques (\*), & il auroit oublié leur chef, dont les sectateurs étoient déjà répandus partout & connus de tout l'univers?

JOSEPIN, voyez ARPINO.

JOSIAS, roi de Juda, suc-

céda à son pere Amon, l'an 641 avant J. C., à l'âge de 8 ans. Il renversa les autels consacrés aux idoles, établit de vertueux magistrats pour rendre la justice, & fit réparer le temple. Ce fut alors que l'original du *Livre de la Loi*, écrit de la main de Moïse, fut trouvé par le grand-prêtre Helcias. Sur la fin de son regne, Necho, roi d'Egypte, allant faire la guerre aux Medes & aux Babyloniens, s'avança jusqu'au près de la ville de Magedo, qui étoit du royaume de Juda. Josias s'opposa à son passage, & lui livra bataille au pied du Mont-Carmel : il y fut blessé dangereusement, & mourut de ses blessures l'an 610 avant J. C. Le peuple donna à sa mort les marques de la plus vive douleur. Jérémie composa un *Cantique* lugubre à sa louange.

JOSLAIN DE VIERZY, évêque de Soissons, mort en 1152, étoit un des principaux ministres de Louis VII, & un modele de vertu. Il laissa une *Exposition du Symbole & de l'Oraison Dominicale*, qu'on trouve dans la *Collectio maxima* de dom Martenne. Il fonda des abbayes, entr'autres Longpont, assista au concile de Troyes en 1127, & y mérita l'estime du pape Eugene III & de toute la France.

JOSSE, (S.) Judocus ou Jodocus, illustre solitaire, étoit fils de Juthzël, qui reprit le titre de roi de Bretagne. Son

(\*) L'authenticité de ce dernier passage n'est contestée par personne; Blondel suspecte celui qui regarde S. Jean-Baptiste, mais sans aucun motif raisonnable (voyez JEAN-BAPTISTE). Origene les reconnoît tous les deux, dans un tems fort antérieur à la prétendue falsification du texte de Joseph.



frere Judicaël, résolu de quitter le trône pour se donner à Dieu, pria Josse de se charger du gouvernement de ses états & de l'éducation de ses enfans; mais celui-ci, également détaché des grandeurs mondaines, sortit, déguisé en pèlerin de la Bretagne, & alla se cacher à Rumiac dans le Ponthieu, où il bâtit une chapelle. Cet hermitage fut changé ensuite en un monastere célèbre, qui est à une lieue de la mer, près de Montreuil, diocese d'Amiens, appartient à des Bénédictins, & se nomme *S. Josse-sur-Mer*. Il y mourut saintement en 668. Il y a à Paris une paroisse qui porte son nom, en mémoire du séjour que ce Saint y avoit fait.

**JOSSELIN**, médecin Anglois dans le 17<sup>e</sup>. siecle, sous le regne de Charles II, laissa une *Histoire naturelle des Possessions Angloises en Amérique*. Il y rapporte ce qu'il y a de plus rare, avec les remedes dont se servent les habitans du pays, pour guérir les maladies, les plaies & les ulceres.

**JOSUÉ**, étoit fils de Nun, de la tribu d'Ephraïm. Dieu le choisit, du vivant même de Moïse, pour gouverner les Israélites. Josué succéda à ce divin législateur l'an 1451 avant J. C. Moïse avoit conduit le peuple de Dieu jusqu'au bord du Jourdain. C'étoit-là, selon l'oracle divin, qu'il devoit terminer son ministère & sa vie. La gloire de conduire les Israélites dans la terre promise étoit réservée à Josué. Il avoit fallu jusques-là à ce peuple un législateur. Il leur falloit alors un gé-

néral qui eût pour ses soldats toute la tendresse d'un pere, & un guerrier qui ne manquât ni des attentions, ni de la vigilance du législateur. Tel étoit Josué. Il envoya d'abord des gens pour examiner la ville de Jéricho. Dès qu'ils lui eurent fait leur rapport, il passa le Jourdain avec toute son armée. Dieu suspendit le cours des eaux, & le fleuve demeura à sec dans une étendue d'environ deux lieues. Peu de jours après ce miracle, Josué fit circoncire tous les mâles qui étoient nés pendant les marches du désert. Il fit ensuite célébrer la Pâque, & vint assiéger Jéricho. Suivant l'ordre de Dieu, il fit faire 6 fois le tour de la ville par l'armée, en six jours différens; les prêtres portant l'arche & sonnant de la trompette. Les murailles tomberent d'elles-mêmes au 7<sup>e</sup>. jour. Haï fut prise & saccagée, & les Gabaonites craignant le même sort pour leur ville, se servirent d'un stratagème pour faire alliance avec Josué. Adonisedec, roi de Jérusalem, irrité de cette alliance, s'étant ligué avec 4 autres rois, alla attaquer Gabaon. Josué fondit sur les 5 rois, qu'il mit en déroute. Pour achever sa victoire, il commanda au soleil de s'arrêter, & la nature soumise à sa voix prolongea le jour de 12 heures entieres; soit que le soleil suspendit réellement son cours, soit que la terre (dans le système de sa rotation) demeura immobile, soit que par une merveille plus simple, la lumiere jetée par le soleil, s'arrêta sur l'horizon. « C'étoit, » dit un pieux & solide écri-



» vain, pour manifester sa puis-  
 » sance aux yeux des nations  
 » idolâtres, & pour leur mon-  
 » trer l'absurdité de leur culte,  
 » que Dieu fit alors ce grand  
 » miracle. Rien n'est difficile  
 » au Tout-Puissant. Il a établi  
 » l'ordre constant de l'uni-  
 » vers, pour élever l'esprit de  
 » l'homme à la connoissance  
 » de ses perfections invisibles,  
 » par les merveilles visibles  
 » qu'il expose à ses sens. Il  
 » suspendit cet ordre en cette  
 » occasion, pour montrer que  
 » les plus grands prodiges ne  
 » lui coûtent rien; qu'il est  
 » l'arbitre souverain de toutes  
 » les créatures, & qu'il est  
 » absolument indépendant des  
 » loix de la nature; parce  
 » que lui seul est l'auteur de  
 » ces loix, que la nature  
 » elle-même n'est autre chose  
 » que sa volonté toute-puis-  
 » sante». L'Ecclésiastique avoit  
 long-tems auparavant exprimé  
 la même observation avec au-  
 tant d'énergie que de laconisme:  
*Invocavit altissimum potentem in  
 oppugnando inimicos undique, &  
 audivit illum magnus & sanctus  
 Deus... ut agnoscant gentes po-  
 tentiam ejus, quia contra Deum  
 pugnare non est facile* (Eccli. 46).  
 Josué, poursuivant ses victoi-  
 res, prit presque toutes les  
 villes des Chananéens en 6 ans.  
 Il distribua les terres aux vain-

queurs, conformément à l'or-  
 dre de Dieu, & après avoir  
 placé l'arche d'alliance dans la  
 ville de Silo, il mourut à 110  
 ans, l'an 1424 avant J. C. Il  
 gouverna le peuple d'Israël  
 pendant 27 ans. Nous avons  
 sous son nom un *Livre Cano-  
 nique* écrit en hébreu. Plusieurs  
 savans le lui attribuent, mais  
 sans en avoir aucune preuve  
 démonstrative. C'est par igno-  
 rance ou par mauvaise foi que  
 des écrivains de ce siècle ont osé  
 reprocher à Josué & aux autres  
 chefs des Hébreux, la rigueur  
 dont ils ont usé envers les ha-  
 bitans de la Palestine, & envers  
 quelques autres peuples; rigueur  
 due aux crimes énormes dont  
 ils s'étoient fait des loix, & qui  
 leur avoient comme passé en  
 nature. Dieu lui-même avoit  
 ordonné cette rigueur: le Deu-  
 téronome & le livre de la Sa-  
 gesse nous en instruisent (\*).  
 Pourquoi les Juifs n'auroient-ils  
 pu être les exécuteurs des ar-  
 rêts que sa justice avoit pro-  
 noncés contre des nations abo-  
 minables?... Le danger que  
 les Juifs, mêlés avec les Ido-  
 lâtres, ne quittassent bientôt le  
 culte du vrai Dieu, étoit évi-  
 dent; & le culte du vrai Dieu  
 étoit-il un objet assez peu im-  
 portant pour lui préférer la con-  
 servation d'un peuple infame,  
 dont la malice étoit incorri-

(\*) Le livre de la Sagesse leur reproche les sacrifices humains, l'infan-  
 cide, l'antropophagie & toutes les atrocités qui rendent l'existence d'un  
 peuple odieuse à Dieu & aux hommes: *Illos antiquos habitatores terre  
 sanctæ tuæ, quos exhorruisti, quoniam odibilia opera faciebant tibi per  
 medicamina & sacrificia injusta; & filiorum suorum necatores sine mis-  
 ricordia, & comestores viscerum hominum, & devoratores sanguinis a  
 medio sacramento tuo, & auctores parentes animarum inauxiliarum,  
 perdere voluisti per manus parentum nostrorum.* Sap. 12. On peut voir en-  
 core *Deut. 8, Levit. 18, &c.*



gible?... Les Juifs punissoient la cruauté de ces barbares par la peine du talion. *Je n'ai rien souffert que je n'aie fait souffrir aux autres*, disoit Adonibesech, *Dieu me rend le mal que j'ai fait*. Voyez BEELPHEGOR, DAVID, AGAG, ADONIBESECH, &c.

JOTAPIEN, tyran, qui s'étant soulevé dans la Syrie, sur la fin du regne de l'empereur Philippe, fut défait sous celui de Dece, vers l'an 249. Sa tête fut portée à Rome.

JOUBERT, (Laurent) savant médecin, professeur-royal & chancelier de l'université de Montpellier, naquit à Valence en Dauphiné, l'an 1529, & mourut à Lombez en 1582, médecin ordinaire du roi de France & du roi de Navarre. Il laissa un *Traité contre les erreurs populaires*, 1578, in-8°. Il y a des choses curieuses, dont plusieurs sont bien constatées, & d'autres qui ne méritent guere de croyance. II. Un *Traité du Ris*, 1579, in-8°, 3 parties, avec la cause morale du Ris de Démocrite, expliqué par Hippocrate, rare. III. Un *Dialogue sur la Cacographie Françoisé*, à la suite du précédent. IV. *De Balneis antiquorum*. V. *De Gymnastis & generibus exercitationum apud antiquos celebrium*, &c. La plupart de ses écrits latins ont été recueillis en 2 vol. in-fol., Lyon, 1582. Ils roulent presque tous sur la médecine; on en trouve la liste dans les *Notes* de Teisfier sur les *Eloges* de de Thou. Ils sont remplis d'érudition; on peut même dire qu'il y en a trop & qu'elle déroge quelquefois au jugement de l'auteur.

Laurent Joubert laissa un fils, nommé Isaac JOUBERT, qui a fait une *Apologie de l'Orthographe Françoisé*, & qui a traduit quelques ouvrages de son pere.

JOUBERT, (Joseph) Jésuite de Lyon, connu par un *Dictionnaire François & Latin*, in-4°, très-estimé sur-tout pour le latin, qui est pur, & dont les exemples sont tirés des meilleurs auteurs; il ne vaut pourtant pas celui du P. le Brun, qui, en profitant du travail de son confrere, l'a perfectionné. L'auteur mourut vers 1724.

JOUBERT, (François) prêtre de Montpellier, né en 1689, mort le 23 décembre 1763, étoit fils du syndic des états de Languedoc, & avoit lui-même exercé cette charge avant que d'être élevé au sacerdoce. Son attachement aux disciples de Jansenius, le fit renfermer à la Bastille. Il est auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, imprimé en 1762, en 2 vol. in-12, sous le titre d'Avignon. On a encore de lui divers autres ouvrages, dont les principaux sont: I. *De la connoissance des Temps par rapport à la Religion*, in-12. II. *Lettre sur l'interprétation des Ecritures*, in-12. III. *Explication de l'Histoire de Joseph*, in-12. IV. *Eclaircissement sur le Discours de Job*, in-12. V. *Traité du caractère essentiel à tous les Prophetes*, in-12. VI. *Explication des Propheties de Jérémie, Ezéchiél, Daniel*, 5 vol. in-12. VII. *Commentaire sur les XII petits Prophetes*, 6 vol. in-12, & d'autres ouvrages, dont quelques-uns en faveur du parti où il s'étoit laissé engager.



JOVE, (Paul) historien célèbre, né à Côme en Lombardie, d'abord médecin, fut ensuite élevé sur le siège épiscopal de Nocera. Il desira en vain d'être transféré à Côme; Paul III lui refusa constamment cet évêché. François I le traita avec plus de distinction. Il lui écrivit des lettres flatteuses, & lui accorda une pension considérable. Cette pension fut retranchée par le connétable de Montmorenci, sous le regne de Henri II. Paul Jove s'en vengea en maltraitant le connétable dans le 31<sup>e</sup>. livre de son Histoire. Il ne faisoit pas difficulté d'avouer « qu'il avoit » deux plumes, l'une d'or & » l'autre de fer, pour traiter » les princes suivant les fa- » veurs ou les disgraces qu'il » en recevoit ». Il paroît par ses Lettres qu'il avoit l'ame extrêmement intéressée. On n'a jamais quêté avec assurance: il demande à l'un des chevaux, à l'autre des confitures. Cet historien mourut à Florence en 1552, à 70 ans, conseiller de Côme de Médicis. On a de lui: I. Une *Histoire* en XLV livres, qui commence à l'an 1494, & qui finit en 1544; Florence, 1550 & 1552, 2<sup>e</sup> vol. in-folio. Il y en a une vieille traduction françoise, Lyon, 1552, in-fol. La variété & l'abondance des matieres la font lire avec plaisir. La scene est tour-à-tour en Europe, en Asie, en Afrique. Les principaux événemens de 50 années, décrits avec beaucoup d'ordre & de clarté, forment un corps d'histoire qui pourroit être très-utile, si la fidélité de l'historien égaloit la beauté de la

matiere. Pensionnaire de Charles-Quint, & protégé par les Médicis, il parle de ces princes avec des éloges quelquefois outrés. II. *Les Vies des Hommes illustres*. III. *Les Eloges des Grands-Hommes*. On reproche à ces deux ouvrages, ainsi qu'à sa grande *Histoire*, un style trop oratoire, un ton trop enflé; mais ils sont utiles pour la connoissance des faits & dits des hommes célèbres. IV. *Vies des douze Visconti, souverains de Milan*. V. Plusieurs autres Ouvrages, dans lesquels on remarque de l'esprit, mais peu de goût & peu de justesse. On a recueilli toutes ses Œuvres à Bâle, en 6 vol. in-fol., reliés ordinairement en trois. C'est l'édition la plus complete: elle est de l'an 1578. — Son frere Benoit JOVE, composa plusieurs ouvrages, entr'autres une *Histoire des Suisses*; & son petit-neveu, Paul JOVE, mort en 1582, cultiva avec succès la poésie italienne.

JOUFFROI, JOFFREDI ou GÉOFFROI, (Jean) né à Luxeuil, dans la Franche-Comté, prit l'habit de religieux dans l'abbaye de St-Pierre de Luxeuil, & en devint abbé. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, lui procura l'évêché d'Arras, & sollicita pour lui un chapeau de cardinal. Pie II le promit, à condition que le prélat engageroit le roi Louis XI à supprimer la Pragmatique-Sanction. Jouffroi obtint de ce monarque une déclaration telle que le pape la souhaitoit. Mais Louis XI se repentant de sa facilité, disgracia l'évêque d'Arras. Pour remédier aux maux que sa déclaration pouvoit occasionner



en France, il fit de nouvelles ordonnances touchant les réserves & les expectatives, qui étoient presque le seul avantage que l'abolition de la Pragmatique avoit procuré au souverain pontife; & jusqu'au tems du concordat, la cour de Rome ne put avoir la satisfaction qu'elle desiroit. Cependant Jovifroi recueillit le fruit de sa négociation. Le pape ajouta au chapeau de cardinal, l'évêché d'Alby; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort au prieuré de Rulli, diocèse de Bourges, en 1473.

JOVIEN, (*Flavius Claudius Jovianus*) fils du comte Varro-nien, né à Singidon, aujourd'hui Segedin (quoique d'autres prétendent que Singidon est Belgrade ou Semendria) ville de la Pannonie, l'an 331, fut élu empereur par les soldats de l'armée Romaine, après la mort de Julien l'Apostat, en 363. Il refusa d'abord la couronne impériale, témoignant qu'il ne vouloit point commander à des soldats idolâtres; mais tous lui ayant protesté qu'ils étoient chrétiens, il reçut la pourpre. Les affaires étoient en très-mauvais état; il tâcha d'y mettre ordre, & commença par faire la paix avec les Perses. Quelques auteurs ont blâmé très-mal-à-propos cette démarche, puisque sans cela il ne pouvoit retirer ses troupes du pays où Julien les avoit engagées: & si cette paix fut peu honorable, ce fut la faute de son imprudent & fougueux prédécesseur, & non pas la sienne. Il commanda de fermer les temples des Idoles, & défendit leurs sacrifices, Il eut sur-tout

un soin extrême de rappeler S. Athanase, & les autres prélats exilés, & de témoigner aux hérétiques qu'il ne vouloit point souffrir de discorde. Cependant il ne jouit pas long-tems de l'autorité dont il se servoit si dignement. Il mourut à l'âge de 33 ans, dans un lieu appelé Dadaftane, entre la Galatie & la Bithynie, en 364, n'ayant tenu l'empire que sept mois & 20 jours. On le trouva étouffé dans son lit, par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans sa chambre pour la sécher. Jovien avoit été capitaine de la garde prétorienne, du tems de Julien; & ce fut dans ce tems que ce prince, que l'ignorance ou la mauvaise foi nous représente aujourd'hui comme un philosophe tolérant, voulut le faire renoncer à sa religion, ce qu'il refusa généreusement. Son regne fut trop court, pour qu'on puisse connoître s'il auroit été glorieux; mais l'on ne peut douter que Jovien, étant bon chrétien, n'eût été bon prince. L'abbé de la Bletterie a écrit son *Histoire* en 1 vol. in-12.

JOUIN, (Nicolas) né à Chartres, fut banquier à Paris, & y mourut le 22 février 1757, à 73 ans. On a de lui: I. *Procès contre les Jésuites* (celui d'Ambroise Guys), &c., 1750, in-12. II. *Les Sarcelades*, satyres envers, en faveur des disciples de Jansenius. III. *Le Portefeuille du Diable*, & d'autres fruits de la calomnie & de la luxure, bien propres à faire connoître la secte hypocrite, dont il s'étoit fait le champion.

JOVIN, noble Gaulois, & capitaine plein de bravoure, fut déclaré empereur à Mayence,



L'an 411, dans le tems qu'on assiégeoit le tyran Constantin à Arles. Il dut ce dangereux honneur à la brigue de Goar, Alain, & de Guindicaire, chef des Bourguignons. Il associa à cette dignité son frere Sébastien ; mais ils ne jouirent pas long-tems de la pourpre. L'an 413, Ataulphe, roi des Visigoths, qui suivoit le parti de Jovin, l'ayant abandonné, cet usurpateur fut tué dans le tems qu'on le conduisoit à l'empereur Honorius, qui étoit alors à Ravenne, & auquel on porta aussi la tête de Sébastien.

JOVINIEN, moine de Milan, infecta plusieurs monasteres de ses erreurs, après être forti du sien, où il avoit vécu très-austérement, ne mangeant qu'un peu de pain, buvant de l'eau, marchant nu pieds, portant un habit noir & travaillant de ses mains. Il passa de Milan à Rome, & porta plusieurs vierges à se marier, voilant son libertinage & celui de ses disciples, de la fausse maxime que l'état de mariage est aussi parfait que celui de la virginité, doctrine contraire à celle de Jesus-Christ, & réfutée par l'Apôtre S. Paul. Les erreurs qu'il soutint encore, furent : Que la mere de J. C. n'étoit pas demeurée vierge après l'enfantement ; que la chair du Sauveur n'étoit pas véritable, mais fantastique ; que les jeûnes & les autres œuvres de pénitence n'étoient d'aucun mérite. Ce moine se conduisoit suivant ces principes. S. Augustin & S. Jerome, qui combattirent ses impiétés & ses relâchemens, lui reprochent son luxe, sa mollesse, & son goût

pour le faste & les plaisirs. Jovinien fut condamné à Rome par le pape Sirice, & à Milan par S. Ambroise, dans un concile tenu en 390. Les empereurs Théodose & Honorius l'exilerent ; le premier dans un désert, & l'autre dans une île, où il mourut comme il avoit vécu, vers l'an 412. S. Jerome exprime son genre de mort d'une maniere si énergique, qu'il seroit bien difficile de la rendre en françois : *Inter phasides aves & carnes suillas non tam emisit spiritum quam eructavit.* Voy. VIGILANCE.

JOVITA RAPICIUS, né dans le Bressan, est auteur d'un ouvrage divisé en 5 livres sur le nombre oratoire : il parut à Venise l'an 1554, dédié au cardinal Polus, de l'imprimerie de Paul Manuce, fils d'Alde. Quelques gens d'esprit & de lettres regardoient le nombre oratoire comme une chimere, dont l'objet n'a rien de fixe, & varie au gré de nos caprices. Rapicius montre qu'il y a un rythme, une cadence propre de la prose comme du vers ; il donne d'excellentes leçons sur la maniere de le répandre dans le discours, & fait sentir en finissant, les méprises où sont tombés *Philippe Melanchthon* & *Gerard Bulcodian*, en décidant qu'il étoit impossible ou inutile de donner sur cette matiere des instructions qu'on pût ramener à la pratique.

JOURDAN, (Raimond) vicomte de Saint-Antoine dans le Quercy, parut à la cour de Raimond Bérenger, comte de Provence, & s'y signala par ses talens. Il fit plusieurs pieces de vers pour Mabilie de Riez,



dont il étoit devenu amoureux. Cette illustre & vertueuse dame, paroissant insensible à ses feux, il prit le parti de s'éloigner, & se croisa contre Raimond, comte de Toulouse. Le bruit ayant couru qu'il avoit été tué dans cette expédition, Mabelle en fut si touchée, qu'elle en mourut de douleur. Le vicomte, de retour, lui fit dresser une statue colossale de marbre dans l'abbaye de Mont-Majour à Arles. Il prit ensuite l'habit de religieux, renonça à la poésie, & mourut vers 1206. Avant sa retraite, il avoit fait un traité de *Lou Fontaumarj de las donnas*. Son entrée dans le cloître parut d'autant plus méritoire, qu'il avoit dans le monde la réputation d'un homme qui savoit unir les lauriers de Mars & ceux d'Apollon.

JOUSSE, (Daniel) conseiller honoraire au châtelet d'Orléans, né le 10 février 1704, mort le 26 août 1781, s'est fait une réputation distinguée par ses travaux & ses lumières en matière de jurisprudence. Peu d'auteurs ont été plus cités de leur vivant, surtout dans les matières criminelles. On a de lui : I. *Traité de la juridiction des Présidiaux, tant en matière civile que criminelle, avec un recueil de réglemens*; Paris, 1764, in-12. II. *Nouveau Commentaire sur l'Ordonnance du mois d'avril 1667*, Paris, 1767, 2 vol. in-12; & d'autres ouvrages estimés; mais qui se ressentent néanmoins de la précipitation & de l'esprit compilateur de ce siècle.

JOUVE, (Joseph) Jésuite, né à Embrun en 1701, mort le 2 avril 1758, est auteur d'une

*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares Manchoux*, Lyon, 1754, 2 vol. in-12. Il s'est déguisé sous le nom de *Vojeu de Brunem*; il y a joint un accord chronologique des annales de la monarchie Chinoise, avec les époques de l'ancienne histoire, depuis le déluge jusqu'à J. C. On prétend que le P. Jouve a tiré cette histoire de l'établissement de la dynastie régnante, des Annales de la Chine du P. de Mailla, qui n'avoient pas encore été imprimées, sources peu propres à donner de la confiance. On a encore du même, *Histoire de Zénobie, impératrice, reine de Palmyre*, Paris, 1758, in-12, sous le nom de *Euvoï de Hauteville*, écrite d'une manière intéressante, & qui a eu beaucoup de succès.

JOUVENCY, (Joseph) Jésuite Parisien, naquit en 1643, professa les humanités à Caen, à la Fleche & à Paris, avec un succès peu commun, & mourut en 1719 à Rome, où ses supérieurs l'avoient appelé pour y continuer l'*Histoire de la Société*. Il eut des désagréments, parce qu'il pensoit à-peu près comme le chancelier de Chiverny, sur le compte de son confrere Guignard (voyez ce mot), quoiqu'il détestât la doctrine du tyrannicide, comme il s'exprime lui-même dans cette Histoire: *Hanc doctrinam (Tyrannicidii) detestamur, ut humanis divinisque legibus vetitam.*

» Quand on songe, dit un auteur moderne, que la plus téméraire des assertions anti-royalistes, imputées aux Jésuites, n'est pas comparable pour la hardiesse aux maximes



» de la philosophie, honorées  
 » aujourd'hui comme des vé-  
 » rités, & mises en pratique  
 » par l'assemblée nationale, on  
 » est bien tenté de gémir sur  
 » le sort de l'espece humaine....  
 » Mânes de Gretser, de Kel-  
 » ler, de Busenbaum, de Jou-  
 » vency, dont la justice sécu-  
 » liere a flétri les opinions !  
 » paroissez au milieu de nous,  
 » pour reprocher à un siecle  
 » sans principes, son inconsé-  
 » quence & son injustice. Votre  
 » crime est d'avoir autorisé des  
 » droits vrais ou prétendus  
 » contre les tyrans ; le suprême  
 » mérite de la philosophie est  
 » de tourher ses sophismes  
 » contre des souverains justes  
 » & sages.... Imprudens ! en  
 » même tems que vous accré-  
 » ditiez peut-être une erreur,  
 » vous respectiez l'ensemble  
 » des vérités antiques de la foi.  
 » Vous étiez chrétiens. Oh !  
 » voilà ce que l'on ne par-  
 » donne pas ! A la doctrine du  
 » tyrannicide, que n'ajoutiez-  
 » vous celle de l'athéisme, &  
 » vous deveniez les oracles de  
 » la politique » (voyez SAN-  
 » TAREL). L'ouvrage du P. Jou-  
 » vency forme la 5e. partie de  
 » l'*Histoire des Jésuites*, depuis  
 » 1591 jusqu'en 1616, in-fol., im-  
 » primé à Rome en 1710. L'his-  
 » torien y traite de la puissance  
 » du pape sur le temporel des  
 » rois, suivant les principes ul-  
 » tramontains ; cela seul suffisoit  
 » pour faire condamner cette  
 » *Histoire* en France : le parle-  
 » ment de Paris la supprima, &  
 » probablement ne se seroit pas  
 » contenté d'une simple suppres-  
 » sion, si le roi n'eût déclaré qu'il  
 » ne vouloit pas qu'on poussât  
 » plus loin cette affaire ; content

de la déclaration faite & dres-  
 sée à ce sujet par les Jésuites,  
 après laquelle le roi, dit l'avo-  
 cat général (M. Joly de Fleury)  
 dans son Plaidoyer, les a jugés  
 plus dignes que jamais de la  
 protection dont il les honore.  
 L'ouvrage du P. Jouvency est  
 écrit avec autant de pureté que  
 d'élégance ; il a été continué  
 avec succès par le P. Jules-  
 César Cordara, Rome, 1750,  
 1 vol. in-fol. En 1713 on im-  
 prima à Liege un *Recueil*, in-12,  
 de *Pieces touchant cette Histoire*.  
 Ce recueil n'est pas commun.  
 On a encore du P. Jouvency :  
 I. Des *Harangues latines*, pro-  
 noncées en diverses occasions,  
 en 2 vol. in-12. II. Un traité  
*De Arte discendi & docendi*,  
 bon ; réimprimé à Paris, in-12,  
 1778, chez Mrs. Barbou. On  
 trouve dans la partie qui re-  
 garde l'enseignement, des ré-  
 flexions sages, des regles du  
 goût le plus sûr, formé sur les  
 excellens modeles de l'anti-  
 quité ; des préceptes tracés par  
 la raison & par l'expérience,  
 une méthode claire & mise à la  
 portée de tous les esprits ; l'a-  
 mour de la vertu, le zele pour  
 le progrès des sciences & des  
 bonnes mœurs. Ce qui paroît  
 sur-tout précieux dans l'en-  
 semble des différens avis que le  
 P. Jouvency donne aux édu-  
 cateurs, c'est la noblesse & la  
 force des motifs qui doivent  
 diriger & soutenir les pénibles  
 travaux de l'instruction ; motifs  
 qui ne prennent leur essor &  
 leur activité que dans l'esprit  
 de la Religion Chrétienne, &  
 qui par-là même sont devenus  
 bien rares, & qu'on ne trouve  
 plus que dans un petit nombre  
 d'individus, que le philoso-  
 phisme



phisme n'a pas subjugués. On ne peut rien ajouter à cette grande leçon, pleine de sentimens, de tendresse, d'une sage & bienfaisante philosophie, & qui seule suffit pour faire un excellent instituteur : *Cernat tanquam sub personâ latentem, in exiguis corpusculis, divinæ speciem originis, lineamenta cœlestis cognationis, sanguinem Christi; in eisdem pretium crucis, jus regni, hæreditatem æternitatis, contempletur: tum verò, quam non modò libenter, sed etiam ambitiosè docendi munus exercebit?* Dans les avis relatifs à la maniere d'apprendre, l'auteur est moins heureux; il paroît qu'il ne connoissoit pas assez la nature de l'esprit humain, les différentes formes & propriétés sous lesquelles il se développe, pour le diriger sûrement dans ses travaux. En suivant ses leçons à la lettre, les génies vifs, rapides & profonds effuyeroient tous les inconvéniens d'une servitude incompatible avec leurs facultés intellectuelles. Le P. Jouveny accumule tellement & fait succéder si rapidement les lectures les plus disparates, qu'il est impossible qu'il n'en naisse de la confusion & du désordre, & que l'esprit privé de sa liberté & du loisir de la réflexion, n'éprouve le malheur de la stérilité au milieu de l'abondance, le dégoût & la satiété dans le sein de la variété & de la plus riche opulence (*voyez SACCHINI*). III. *Appendix de Diis & Heroibus poeticis*. C'est un excellent abrégé de mythologie. IV. *Des Notes* pleines de clarté & de précision sur *Térence, Horace, les Métamorphoses*  
Tome V.

d'Ovide, *Perse, Juvenal, Martial*, & sur quelques ouvrages de Cicéron. On reconnoît dans tous ces écrits un homme qui s'est nourri des bonnes productions des anciens. La pureté, l'élégance, la facilité de son style, la richesse de ses expressions, l'égalent presque aux meilleurs écrivains de l'antiquité. Tous ceux qui s'intéressent aux belles-lettres & aux bonnes mœurs lui auront une éternelle obligation d'avoir mis les auteurs latins en état d'être lus par la jeunesse, sans aucun danger de se corrompre le cœur en se formant l'esprit.

JOUVENET, (Jean) peintre, né à Rouen en 1644, mort à Paris en 1717, reçut le pinceau de la main de ses peres. Le tableau du Mai qu'il fit à l'âge de 19 ans, & dont le sujet est la *guérison du paralytique*, annonça l'excellence de ses talents. Le Brun présenta ce maître à l'académie, où il fut reçu en 1675. On le nomma depuis directeur & recteur perpétuel. On connoît les 4 morceaux qu'il composa pour l'église de St. Martin-des-Champs. Le roi voulut les voir, & en fut si satisfait, qu'il ordonna à Jouvenet de les recommencer, pour être exécutés en tapisseries. Jouvenet peignit donc les mêmes sujets; mais en homme de génie, sans s'attacher servilement à ses premières idées. Il se surpassa lui-même dans ces derniers tableaux, qui sont aux Gobelins. Le czar Pierre I, ayant vu les tapisseries qui étoient exécutées d'après lui, en fut frappé, & les choisit pour la tenture que le roi lui avoit offerte. Louis XIV con-



noissoit le rare mérite de Jouvenet; il le chargea de peindre à fresque les 12 Apôtres, au-dessous de la coupole de l'église des Invalides, & l'illustre artiste l'exécuta de la plus grande manière. Son pinceau fut aussi employé dans la chapelle de Versailles. Un travail excessif altéra sa santé; il eut une attaque d'apoplexie, & demeura paralytique du côté droit. Cependant il dessinoit encore de la main droite, mais avec beaucoup de difficulté. Enfin il s'habitua à se servir de la main gauche. On voit plusieurs magnifiques ouvrages qu'il a exécutés de cette main; entr'autres, le tableau appelé le *Magnificat*, dans le chœur de Notre-Dame de Paris. Ce peintre avoit une imagination vive, beaucoup d'enjouement dans l'esprit, de franchise & de droiture dans le caractère. Son pinceau ferme & vigoureux, la richesse de sa composition, sa grande manière charment & étonnent le spectateur, sans le séduire par le coloris, qu'il a peut-être un peu trop négligé.

JOUY, (Louis-François de) avocat au parlement & du clergé de France, né à Paris le 2 mai 1714, mort dans la même ville le 6 février 1771, se livra particulièrement aux matières ecclésiastiques. Il fut chargé des affaires du clergé, & s'en acquitta avec honneur. On a de lui : I. *Principes sur les droits & obligations des Gradués*, in-12, II. *Supplément aux Loix Civiles dans leur ordre naturel*, in-fol. III. *Arrêts de Réglemens recueillis & mis en ordre*, 1752, in-4°. IV. *Conférences des Ordonnances Ecclésiastiques*, 1753, in-4°.

Après sa mort on trouva chez lui manuscrits : *Principes & usages concernant les Dîmes*, 1776, in-12; & *la Coutume de Meaux*, ouvrage qu'il avoit déjà mis au jour, & dont il avoit préparé une nouvelle édition.

JOYEUSE, (Guillaume, vicomte de) étoit fils puîné de Jean de Joyeuse, gouverneur de Narbonne, d'une famille illustre. On le destina à l'église, & il eut même l'évêché d'Aléth du vivant de Jean-Paul, son frere aîné; mais comme il n'étoit pas lié par les ordres sacrés, il embrassa depuis la profession des armes. Il servit utilement le roi Charles IX dans le Languedoc, durant les guerres civiles de la religion, fut fait maréchal de France par le roi Henri III, & mourut fort âgé en 1592.

JOYEUSE, (Anne de) fils du précédent, duc & pair, & amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, & gouverneur de Normandie, fut un des principaux favoris du roi Henri III, qui lui fit épouser Marguerite de Lorraine, sœur puînée de la reine Louise son épouse. Joyeuse commanda, l'an 1586, une armée dans la Guienne contre les huguenots. Il y remporta quelques avantages, & ne voulut faire aucun quartier à un détachement qu'il surprit au Mont-St.-Eloi. Cette sévérité fut punie bientôt après par une véritable barbarie; car ayant été vaincu à Coutras le 20 octobre 1587, les huguenots le tuèrent de sang-froid, en criant le *Mont-St.-Eloi!* quoi qu'il offrit 100 mille écus pour racheter sa vie. Le maréchal de



Joyeuse, inexorable les armes à la main, étoit doux & généreux dans la société. Un jour ayant fait attendre trop longtemps les deux secrétaires-d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en leur abandonnant un don de 100 mille écus que le roi venoit de lui faire.

JOYEUSE, (François de) cardinal, frere du précédent, né en 1562, fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse & de Rouen. Il fut chargé des affaires les plus épineuses & les plus importantes par les rois Henri III, Henri IV & Louis XIII. Il s'acquitt tous les suffrages par sa prudence; par sa sagesse & par sa capacité dans les affaires. Il mourut à Avignon, doyen des cardinaux, en 1615, à 53 ans, après s'être illustré par plusieurs fondations: I. D'un *Séminaire* à Rouen. II. D'une *Maison* pour les Jésuites à Pontoise. III. D'une autre à Dieppe pour les Peres de l'Oratoire.

JOYEUSE, (Henri de) né en 1567 de Guillaume, vicomte de Joyeuse, porta d'abord les armes avec distinction jusqu'en 1587. La perte de sa femme & une vision qu'il crut avoir, le déterminèrent à faire profession chez les Capucins, sous le nom de *Frere Ange*. L'année d'après, les Parisiens ayant résolu de députer à Henri III, pour le prier de revenir habiter la capitale, *Frere Ange* se chargea de la commission, mais ce fut sans succès. Il resta dans son ordre jusqu'en 1592. Le grand-prieur de Toulouse, son frere, s'étant noyé dans le Tarn vers ce tems-là, les Ligueurs du

Languedoc l'obligerent de sortir de son cloître pour se mettre à leur tête. Le guerrier capucin combattit vaillamment pour le parti de la Ligue, jusqu'en 1596, qu'il fit son accommodement avec le roi Henri IV. Ce prince l'honora du bâton de maréchal de France; mais quelque tems après il reprit son ancien habit. Le cloître ne fut plus pour lui qu'un tombeau. Livré aux jeûnes, aux veilles & à la plus rigoureuse pénitence, il ne pensa plus au rôle qu'il avoit joué sur le théâtre brillant & fragile du monde, que pour répandre des larmes ameres. Il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1608, à 41 ans. Il avoit épousé la sœur du duc d'Epéron, qui ne lui donna qu'une fille, Henriette-Catherine, laquelle épousa en 1599 le duc de Montpensier, & en 1611 le duc de Guise. Elle mourut en 1656, à 71 ans. M. de Callieres a écrit la *Vie de Frere Ange de Joyeuse*. Elle est édifiante, & bien propre à le justifier contre ceux qui, sans raison, ont voulu suspecter la sincérité de sa piété.

JUAN D'AUTRICHE, (Don) fils naturel de l'empereur Charles-Quint, qui déclara ce secret en mourant à Philippe II son fils, naquit à Ratisbonne en 1547. C'est très-calomnieusement, comme l'observe le président Hénault, qu'un forcené a avancé que Charles l'avoit eu de sa propre sœur Marie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas; il l'a eu d'une Allemande, fille de condition, nommée Barbe Blomberg (& selon quelques-uns, d'une princesse, mais qui ne lui appartenoit en rien).



& cela dans le tems qu'il étoit veuf; car si ce grand & religieux prince ne fut pas toujours à l'abri des foibleſſes humaines, il ne viola jamais la foi conjugale. Le jeune prince fut élevé ſecrètement à la campagne par la femme de Louis Quiſciada, grand-maître de la maifon de l'empereur. Après la mort de Charles-Quint, Philippe II l'appella à la cour d'Espagne, où il ſe diſtingua de bonne heure par ſa politeſſe & ſa grandeur d'ame. Philippe II l'envoya en 1570 contre les Maures de Grenade, qu'il réduiſit. La haute réputation qu'il acquit dans cette guerre, le fit choiſir pour généraliſſime d'une flotte de près de 300 voiles, que l'Espagne & l'Italie avoient préparée contre les Turcs. Les Chrétiens & les Muſulmans en vinrent aux mains le 7 octobre 1571, avec un acharnement ſans exemple, vers le golfe de Lépante, proche de ces mêmes lieux où Antoine & Auguſte combattirent autrefois pour l'empire du monde. Don Juan par ſa valeur força la victoire à ſe déclarer pour lui; il ſ'empara de la capitane ennemie, & obligea les Turcs à prendre la fuite. Les vainqueurs prirent 130 galeres, en brûlerent ou coulerent à fond 55, tuerent 25,000 Turcs, parmi leſquels étoit Hali-Bacha leur général, firent 10,000 priſonniers, & délivrerent 15,000 eſclaves chrétiens. Don Juan donna le combat malgré Don Louis de Requeſens, qu'on avoit chargé de modérer l'ardeur de ce prince intrépide. Il vouloit aller droit à Conſtantinople; c'étoit le ſeul parti qu'il

avoit à prendre; ſon conſeil ſ'y oppoſa. Dans la conſternation où étoient les Muſulmans, on pouvoit non-ſeulement ſe rendre maître de la capitale de leur empire, mais encore chaſſer de la Thrace & de la Grece ces fiers ennemis des Chrétiens. Don Juan d'Autriche ſe fit tout d'un coup la plus grande réputation dont jamais capitaine ait joui. « Chaque nation, dit un » hitorien, ne compte que ſes » héros, & néglige ceux des » autres peuples. Don Juan, » comme vengeur de la chré- » tienté, étoit le héros de » toutes les nations ». On le comparoit à l'empereur Charles-Quint ſon pere, dont il avoit la figure, la valeur, l'activité, le génie, & ſur-tout l'humanité, la généroſité, le zele de la religion qui achevent & aſſurent les conquêtes. Il mérita ſur-tout l'amour & l'admiration des peuples, lorſque deux ans après il prit Tunis, comme Charles-Quint, & emmena le roi priſonnier. Don Juan ſe couvrit d'une nouvelle gloire en 1576, lorſqu'il eut été nommé gouverneur des Pays-Bas; il ſe rendit maître de Namur, de diverſes places, & défit entièrement les rebelles dans les plaines de Gemblours en 1578. Les ennemis perdirent 6000 hommes dans cette journée, qui, au rapport de Ferréras, ne coûta la vie qu'à deux, & ſuivant Strada, à 100 Eſpagnols. Leur général Goignies fut pris avec l'artillerie, les bagages & les drapeaux; le vainqueur profita de la victoire, en ſoumettant rapidement Louvain, Dieſte Nivelle, Philippeville, Lim-



bourg. Une mort prématurée enleva ce héros au milieu de ses conquêtes. Il mourut le 7 octobre de la même année, à 30 ans, sous les murs de Namur, d'une maladie si aiguë & si extraordinaire, que l'on crut que sa mort n'étoit point naturelle; & Strada rapporte que deux Anglois accusés & convaincus d'avoir conspiré contre sa vie, furent mis à mort par ordre d'Alexandre de Parme: cependant, selon M. de Thou, il avoit contracté sa maladie au siège de Philippeville, où il s'étoit prodigieusement fatigué, en partageant avec le soldat les travaux du siège; selon d'autres il mourut de la peste.

JUAN D'AUTRICHE, (Don) fils naturel de Philippe IV, & de Marie Calderona, comédienne, né en 1629, fut grand-prieur de Castille, & commanda en 1647 les armées du roi d'Espagne en Italie, où il réduisit la ville de Naples. Don Juan commanda ensuite en Flandre, puis de vint généralissime des armées de terre & de mer contre les Portugais. Il eut quelques succès, & défit en 1661 les Portugais à Badajoz; mais le résultat de l'expédition ne fut pas heureux. Don Juan se flattoit qu'il n'auroit qu'à se présenter, & que le Portugal se soumettroit. Il se croyoit si assuré de le subjuguier, qu'il fit afficher dans Madrid l'état des troupes, de l'artillerie, des munitions de toute espèce qu'il avoit préparées pour cette conquête. Il trouva la punition de sa vanité à Extremos, où il fut entièrement défait par le comte de Schomberg en 1663. « C'est » une remarque constamment

» vérifiée, dit un historien, que » les généraux présomptueux » ont toujours eu contr'eux le » Dieu des armées, qui seul » dispose de la victoire ». Don Juan eut la principale administration des affaires à la cour du roi Charles II, & mourut à Madrid en 1679, à 50 ans.

JUAN, (D. Georges) Espagnol, chevalier de Malte, commandeur d'Aliaga, mort à Madrid en 1773, se distingua par ses connoissances dans les mathématiques. Choisi avec D. Antonio de Ulloa, capitaine de frégate, pour accompagner les académiciens François, envoyés l'an 1735 au Pérou pour déterminer la figure de la terre, il publia en espagnol, à son retour, ses *Observations astronomiques* sur l'objet de ce voyage, dans un grand ouvrage, dont la partie historique, rédigée par D. Antonio de Ulloa (*voy. ce mot & CONDAMINE*), a paru traduite en François, Amsterdam, 1752, 2 vol. in-4°. Il fut agrégé à l'académie des sciences de Paris, où il vint en 1745, & à celle de Berlin en 1750. On a de lui plusieurs ouvrages sur la marine, en espagnol, très-instructifs.

JUBA I, roi de Mauritanie & de Numidie, succéda à son pere Hiempsal, & suivit le parti de Pompée contre Jules-César. Après la mort de Pompée, il fut défait par César. Ce roi vaincu, si fier avant la bataille, se vit réduit à demander la vie à ses sujets. Il les pria de le sauver; mais aucune ville ne voulant le recevoir, il se fit donner la mort à la fin d'un repas, par Petreius, compagnon de son malheur. l'an 42 avant



J. C. Il avoit gouverné ses peuples en tyran, & ne méritoit pas un meilleur sort. « On voit, dit M. Turpin de Crissé dans ses *Notes* sur César, son désastre & son malheur avec plaisir, & l'on croit revivre quand il est prêt de mourir. On se met sans peine à la place des habitans de Zama, qui croyoient tous jours voir le bûcher où il vouloit livrer aux flammes ses sujets, ses femmes, ses enfans, ses trésors & lui-même ».

JUBA II, fils du précédent, fut mené à Rome, & servit à orner le triomphe de César. Il fut élevé à la cour d'Auguste, qui lui fit épouser Cléopâtre la jeune, fille d'Antoine & de la fameuse Cléopâtre, & lui donna le royaume des deux Mauritanies & une partie de la Gétulie. Il se signala par les agrémens de son caractère & les connoissances de son esprit. Cet avantage le rendit plus illustre que celui que la couronne lui donnoit.

JUBAL, fils de Lamech & d'Ada, & frere de Jabel, inventa les instrumens de musique (*Genese*, IV., 21).

JUBÉ, (Jacques) né à Vanvres, près de Paris, en 1674, cultiva les langues savantes, & se fit estimer par son érudition. Son attachement au parti de Jansenius remplit sa vie de soins & d'amertumes. Il voyagea dans une partie de l'Eu-

rope, & mourut à Paris en 1745. On a de lui les *Journaux de ses Voyages* en manuscrit. L'auteur s'y attache sur-tout à marquer l'état de la Religion dans les différentes contrées qu'il a parcourues.

JUDA, 4e. fils de Jacob & de Lia, naquit l'an 1755 avant J. C. Lorsque les fils de Jacob voulurent mettre à mort Joseph leur frere, il leur conseilla plutôt de s'en défaire en le vendant, & cet avis lui sauva la vie. Juda épousa la fille d'un Chananéen, nommé *Sué*, & il en eut 3 fils, Her, Onan & Séla. Il eut aussi de Thamar, femme de l'ainé de ses fils, dont il jouit sans la connoître, Phares & Zara. Lorsque Jacob bénit ses enfans, il dit à Juda: *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le législateur de sa postérité, jusqu'à la venue de CELUI qui doit être envoyé, & à qui les peuples obéiront.* Cette prédiction s'accomplit évidemment en la personne de JESUS-CHRIST: car de quelque manière qu'on l'explique, il reste vrai que la Judée ne cessa d'être un royaume, & le peuple Juif une nation rassemblée en corps, ayant ses chefs, ses loix, jusqu'à l'arrivée de J. C. (\*). Juda mourut l'an 1636 avant l'ère vulgaire, âgé de 119 ans. Sa tribu tenoit le premier rang parmi les autres; elle a été la plus puissante & la plus nombreuse. Au sortir de l'Égypte, elle étoit composée de 74,600

(\*) Par la simple transposition d'une virgule, le texte présente une explication plus facile & plus personnellement applicable au Messie. *Non auferetur sceptrum de Juda & dux, de semore ejus donec veniat qui mittendus est.* Le sceptre & le chef ne sortiront point de Juda, jusqu'à ce que CELUI qui doit être envoyé, naisse de sa postérité.



J U D

hommes, capables de porter les armes. Cette tribu occupoit toute la partie méridionale de la Palestine. La royauté passa de la tribu de Benjamin, d'où étoient Saül & Isboseth, dans la tribu de Juda, qui étoit celle de David & des rois ses successeurs. Les dix tribus s'étant séparées, celle de Juda & celle de Benjamin demeurèrent attachées à la maison de David, & formerent un royaume qui se soutint avec éclat contre la puissance des rois d'Israël. Après la dispersion & la destruction de ce dernier royaume, celui de Juda subsista, & se maintint même dans la captivité de Babylone. Au retour, cette tribu vécut selon ses loix, ayant ses chefs; les restes des autres tribus se rangerent sous ses étendards, & ne firent plus qu'un peuple que l'on nomma *Juif*. Les tems où devoit s'accomplir la promesse du Messie étant arrivés, la puissance Romaine, à qui rien ne résistoit, assujettit ce peuple, lui ôta le droit de se choisir un chef, & lui donna pour roi Hérode, étranger & Iduméen. Ainsi cette tribu, après avoir conservé le dépôt de la vraie Religion, & l'exercice public du sacerdoce & des cérémonies de la loi dans le temple de Jérusalem, & avoir donné naissance au Messie, fut réduite au même état que les autres tribus, dispersée & démembrée comme elles.

JUDA. KAKKADOSCH, c'est-à-dire *le Saint*, Rabbin célèbre par sa science, par ses richesses & par ses talens, fut, selon les Juifs, ami & précepteur de l'empereur Antonin. Il

J U D 199

recueillit, vers le milieu du 2<sup>e</sup>. siècle, les constitutions & les traditions des magistrats & des docteurs Juifs, particulièrement de Hillel, qui l'avoient précédé, & en composa, avec quelques autres docteurs, un livre qu'il nomma *Mischne*, & il le divisa en 6 parties. La 1<sup>re</sup>. traite de l'agriculture & des semences; la 2<sup>e</sup>. des jours de fêtes; la 3<sup>e</sup>. des mariages, & de ce qui concerne les femmes; la 4<sup>e</sup>. des dommages, intérêts & de toutes sortes d'affaires civiles; la 5<sup>e</sup>. des sacrifices, & la 6<sup>e</sup>. des puretés & impuretés légales. Surrhenusius a donné une bonne édition de ce livre en hébreu & en latin, avec des notes, 1698, 3 vol. in-fol. Le *Talmud* ou la *Gemare*, est un commentaire de la *Mischne*.

JUDA - CHIUG, célèbre Rabbin, natif de Fez, & surnommé le *Prince des Grammairiens Juifs*, vivoit au 11<sup>e</sup>. siècle. On a de lui divers ouvrages manuscrits en arabe, qui sont très-estimés: entr'autres un *Dictionnaire Arabe*, qui pourroit être fort utile pour l'intelligence de l'Écriture-Sainte, s'il étoit imprimé.

JUDA, (Léon) fils de Jean Juda, prêtre de Germoren en Alsace, & d'une concubine, entra dans l'ordre ecclésiastique, & embrassa depuis les erreurs de Zuingle. Erasme lui ayant reproché son lâche reniement, s'attira une réponse très-aigre de la part de cet apostat. Juda s'acquit une grande réputation dans son parti, & mourut à Zurich en 1542, à 60 ans. Sa *Version* latine de la Bible est celle qui est jointe



aux Notes de Vatable. On a de lui d'autres ouvrages qui prouvent son érudition.

JUDA, voyez LÉON.

JUDACILIUS se distingua durant le siege que Pompée avoit mis devant Ascoli, sa patrie. Il étoit à la tête d'une troupe de rebelles; il résolut de s'en servir pour donner du secours à la ville assiégée. Dans ce dessein, il avertit ses compatriotes, que dès qu'ils le verraient aux prises avec les Romains, ils fissent une sortie pour le soutenir. Quelques bourgeois d'Ascoli détournèrent les autres de seconder Judacilius, & lorsqu'il se présenta devant la ville, aucun des assiégés ne remua. Il ne laissa pas, l'épée à la main, de se faire jour, & d'arriver à la porte de la ville, qui lui fut ouverte. Dès qu'il fut entré dans Ascoli, il fit égorger ceux qui avoient empêché qu'on ne se joignît à lui. Puis ayant invité ses amis à un grand repas; quand la bonne chère & le vin l'eurent un peu échauffé, il se fit apporter une coupe pleine de poison, & l'avalâ, pour n'être pas témoin de la profanation des temples de sa patrie, & de la captivité de ses compatriotes. Il se fit porter ensuite dans un temple, où il avoit fait préparer son bûcher funebre. Il y mourut au milieu de ses amis, & son corps y fut réduit en cendres. Bientôt après Ascoli se rendit à Pompée.

JUDAS, dit MACHABÉE, troisième fils de Mathathias, de la famille des Asmonéens, succéda à son pere dans la dignité de général des Juifs l'an 167 avant JESUS-CHRIST,

Mathathias le préféra à ses autres enfans, & le chargea de combattre pour la défense d'Israël. Judas ne trompa point ses espérances; secondé de ses freres, il marcha contre Apollonius, général des troupes du roi de Syrie, le défit & le tua. Il tourna ses armes contre Séron, autre capitaine, qui avoit une nombreuse armée, qu'il battit également, quoiqu'avec des troupes fort inférieures en nombre. Antiochus, ayant appris ces deux victoires, envoya contre Judas trois généraux de réputation, Ptolémée, Nicanor & Gorgias. L'armée prodigieuse qu'ils firent marcher en Judée, épouvanta d'abord ceux qui accompagnoient Judas; mais son courage ayant ranimé celui de ses gens, il tomba sur cette multitude, & la dissipa. Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, désespéré de ce que les ordres de son prince étoient si mal exécutés, crut qu'il feroit mieux par lui-même. Il vint donc en Judée avec une armée nombreuse; mais il ne fit qu'augmenter le triomphe de Judas, qui l'obligea de retourner en Syrie. Le vainqueur profita de cet intervalle pour rétablir Jérusalem; il donna ses premiers soins à la réparation du temple, détruisit l'autel que les Idolâtres avoient profané, en bâtit un autre, fit faire de nouveaux vases, & l'an 165 avant J. C., 3 ans après que ce temple eut été profané par Antiochus, il en fit célébrer la Dédicace. La paix ne fut pas de durée, Judas fut obligé de reprendre les armes, & eut par-tout



l'avantage : il défit Timothée & Bacchides, deux capitaines Syriens, battit les Iduméens, les Ammonites, défit les nations qui assiégeoient ceux de Galaad, & revint chargé de riches dépouilles. Il n'y eut qu'une seule occasion où la victoire fut disputée, & où plusieurs Juifs périrent dans le combat. Comme on trouva qu'ils avoient péché en emportant des choses consacrées aux idoles, ce que la loi défendoit, « le pieux général en » voya, dit l'auteur du second » livre des Machabées, deux » mille drachmes d'argent à Jérusalem, afin qu'on offrît » des sacrifices pour les péchés de ceux qui étoient » morts; car il étoit persuadé » qu'une grande miséricorde » est réservée à ceux qui meurent dans la piété: ainsi c'est » une sainte & salutaire pensée de prier pour les morts; » afin qu'ils soient délivrés de » leurs péchés ». Passage qui prouve le croyance & l'usage des anciens Juifs sur la prière pour les morts, & sur l'existence du purgatoire. Antiochus Eupator, qui avoit succédé à Antiochus Epiphanes, irrité des mauvais succès de ses généraux, vint lui-même en Judée, & assiégea Bethsüre. Judas marcha au secours de ses freres. Du premier choc il tua 600 hommes des ennemis; & ce fut alors que son frere Eléazar fut accablé sous le poids d'un éléphant, qu'il tua croyant faire périr le roi. La petite armée de Judas ne pouvant tenir tête aux troupes innombrables du roi, ce général se retira à Jérusalem, Eupator l'y vint as-

siéger; mais averti de quelques mouvemens qui se tramoient dans ses états, il fit la paix avec le général Hébreu, qu'il déclara chef & prince du pays. Il retourna ensuite en Syrie, où il fut tué par Demetrius qui régna en sa place. Le nouveau roi envoya Bacchides & Alcime, avec la meilleure partie des troupes. Les deux généraux marcherent contre Judas, qui étoit à Béthel avec 3000 hommes. Cette petite armée fut saisie de frayeur à la vue des troupes ennemies; elle se débanda, & il ne resta que 800 hommes au camp. Judas, sans perdre courage, exhorta ce petit nombre à mourir courageusement, fondit sur l'aile droite & fut tué dans la mêlée, l'an 161 avant J. C. Simon & Jonathas, ses freres, enleverent son corps, & le firent porter à Modin, où il fut enterré avec magnificence dans le sépulcre de son pere. Les Juifs eurent à pleurer un héros & un libérateur. Les froids moralistes qui ont prétendu que la guerre, faite à Antiochus, étoit contraire à la soumission due aux rois, méritoient bien d'être eux-mêmes les victimes de sa tyrannie. S'il n'est pas permis aux particuliers de se soulever contre une autorité quelconque, une nation entiere devra-t-elle se laisser massacrer, voir anéantir ses loix & son culte, parce que le caprice du tyran l'ordonnera ainsi? On cite l'exemple des chrétiens qui se laissoient égorger; mais ces chrétiens étoient des particuliers soumis à l'autorité établie, & dont la Religion contrarioit celle de l'empire. « Vous ne



» pouvez, dit à ce sujet un  
 » jurisconsulte éclairé, vous  
 » prévaloir de la conduite des  
 » premiers chrétiens, sous le  
 » regne du paganisme : ils de-  
 » voient s'exclure absolument  
 » de la société publique, toute  
 » vouée aux horreurs de l'i-  
 » dolâtrie, à une impiété plus  
 » détestable encore, & à toute  
 » espece d'abominations. Con-  
 » traints en quelque sorte de  
 » vivre inconnus, ils n'avoient  
 » point une existence civile  
 » dans l'empire Romain, étant  
 » considérés comme des cou-  
 » pables, à cause de la nou-  
 » velle Religion qu'ils profes-  
 » soient & cherchoient à ré-  
 » pandre; ils étoient sous Né-  
 » ron & d'autres monstres  
 » couronnés, dans le cas des  
 » particuliers, que nous conve-  
 » nons ne pouvoir pas résister  
 » au prince. La Sagesse éter-  
 » nelle a fait servir cette situa-  
 » tion des chrétiens à sa gloire:  
 » elle a fait éclater en eux  
 » l'esprit de paix, d'humilité,  
 » d'une charité sans bornes,  
 » d'un détachement héroïque,  
 » d'une douceur & d'une pa-  
 » tience admirable; au milieu  
 » d'un monde corrompu, qui  
 » avoit besoin de ces leçons  
 » & de ces exemples, les  
 » chef-d'œuvres de cet en-  
 » chaînement de miracles qui  
 » devoient terrasser l'incrédulité,  
 » adoucir & subjuguier  
 » la férocité, faire taire les  
 » passions & convertir l'uni-  
 » vers. Mais inférer delà  
 » qu'une nation entiere, ses  
 » chefs & ses représentans,  
 » doivent livrer leurs posses-  
 » sions, leur vie, leurs loix &  
 » leur culte, aux caprices &  
 » aux violences d'un tyran;

» c'est ce qui certainement  
 » n'est ni dans les regles de la  
 » bonnelogique, ni dans celles  
 » de la bonne justice « (voyez  
 BURLAMACHI). M. Bossuet,  
 qu'on ne soupçonnera pas d'af-  
 foiblir l'autorité des rois, jus-  
 tifie hautement les Machabées,  
 parce qu'Antiochus vouloit dé-  
 truire leur religion & la nation  
 même, en la corrompant par  
 les rits idolâtres, pour la mêler  
 & confondre avec les nations  
 infideles. «. Antiochus, dit-il,  
 » ne se proposoit rien moins  
 » que de détruire la nation  
 » avec le culte qu'elle profes-  
 » soit, & en éteindre la mé-  
 » moire, profaner le temple,  
 » y effacer le nom de Dieu,  
 » & y établir l'idole de Jupiter  
 » Olympien. Voilà ce qu'on  
 » avoit entrepris, & ce qu'on  
 » exécutoit contre les Juifs  
 » avec une violence qui n'a-  
 » voit point de bornes.... Lors-  
 » que Dieu ne leur donnoit  
 » aucun ordre d'abandonner  
 » la terre promise, où il avoit  
 » établi le siege de la reli-  
 » gion & de l'alliance, ni ne  
 » leur monroit aucun moyen  
 » de conserver la race d'Abra-  
 » ham, que celui d'une résis-  
 » tance ouverte, comme il  
 » leur arriva manifestement  
 » dans cette cruelle persécu-  
 » tion des rois de Syrie; c'é-  
 » toit une nécessité absolue &  
 » une suite indispensable de  
 » leur religion, de se défen-  
 » dre ». *5e. Avertiss. aux Pro-  
 test.*, n. 24.

JUDAS ESSÉEN, se rendit  
 célèbre par quelques prophé-  
 ties. Il prédit qu'Antigone,  
 premier prince des Asmonéens,  
 périroit dans la tour de Stra-  
 ton. Cependant le jour même



qu'il avoit assuré que le roi mourroit, il parut douter du succès de sa prédiction, parce qu'il savoit que ce prince étoit à Jérusalem, éloigné de la tour de Straton d'environ 25 lieues. Il fut surpris, peu de tems après, d'apprendre que le roi venoit d'être tué dans une chambre du palais, qu'on appelloit la *Tour de Straton* : endroit qu'il avoit nommé sans le connoître, trompé par la ressemblance des noms. C'étoit un saint homme. Quelques savans pensent que ce Judas est le même que l'auteur du *IIe Livre des Machabées*.

JUDAS, fils de Sarriphée, s'étant joint à Mathias, fils de Margalotte, docteur de la loi, persuada à ses disciples & à quelques autres Juifs, d'abattre l'aigle d'or qu'Hérode le Grand avoit fait poser sur le plus haut du temple, en l'honneur d'Auguste. Ce prince cruel le condamna à être brûlé viv. Après la mort d'Hérode, le peuple qui aimoit Judas, demanda à son successeur Archelaüs la punition des auteurs d'un supplice si inhumain; & sur le refus qui en fut fait, il s'éleva une sédition, qu'on ne put éteindre que par le sang de 3000 hommes (Josephe, *Histoire des Juifs*, liv. 17, ch. 8).

JUDAS, chef de voleurs, après la mort d'Hérode le Grand, assembla une troupe de déterminés, avec lesquels il pillait les trésors du roi, & se rendit assez redoutable pour pouvoir aspirer à la couronne (Josephe, *Antiq.* liv. 17, ch. 12).

JUDAS ISCARIOTE, ainsi appelé parce qu'il étoit d'une ville de ce nom dans la tribu

d'Ephraïm, fut choisi par J. C. pour être l'un des douze Apôtres; mais il répondit mal au choix & aux bontés de l'Homme-Dieu. Son avarice lui fit censurer l'action de la Magdeline, qui répandoit des aromates précieux sur les pieds du Sauveur, & lui fit livrer aux Juifs le Fils de Dieu pour 30 deniers. Il reconnut ensuite l'atrocité de sa trahison, jeta dans le temple l'argent qu'il avoit reçu d'eux, se pendit de désespoir, & son corps devint, comme dit S. Pierre dans les Actes des Apôtres, un objet d'horreur, en s'ouvrant & présentant le plus affreux spectacle. Casaubon, Jacques Gronovius, Daniel Heinsius ont assez inutilement disserté sur ce phénomène qui, disent-ils, ne résulte pas de la strangulation. On peut voir dans la *Physica Sacra* de Scheuchzer, une explication naturelle, rendue sensible par une estampe pittoresque. Mais il y a plus de vérité peut-être dans ce passage d'un théologien moderne : *Post buccellam, ut ait Scriptura, introivit in eum satanas, quem minimè mirum est devotum ac devolutum sibi cadaver decerpisse*. Les savans ne sont pas d'accord entr'eux sur la valeur des 30 deniers que reçut Judas. Les hérétiques Cérinthiens honoroient cet apôtre infidèle d'une manière particulière, & se servoient d'un Evangile qui portoit son nom.

JUDAS DE GAULAN, chef d'une secte avec Sadoc parmi les Juifs, s'opposa au dénombrement que fit Cyrinus dans la Judée, & excita une révolte. Il prétendoit que les Juifs étant



libres, ils ne devoient reconnoître aucune autre domination que celle de Dieu. Ses sectateurs aimoient mieux souffrir toutes sortes de supplices, que de donner le nom de *Maître* ou de *Seigneur* à quelque homme que ce fût (Joseph, *Histoire des Juifs*, liv. 18, ch. 1). Le même Judas est nommé le Galiléen dans les Actes des Apôtres, parce qu'il étoit de la ville de Gamala dans la Gaulanite, petit pays de Galilée.

**JUDAS** ou **JUDE**, surnommé Barfabas : voyez ce mot.

**JUDDE**, (N.) Jésuite, né à Rouen en 1661, est connu par divers écrits moraux & ascétiques, qui décelent un homme consommé dans les voies de la perfection chrétienne. Après avoir prêché quelque tems avec succès, il fut chargé à Rouen de la direction du second noviciat, où les jeunes Jésuites prêtres, après avoir enseigné les humanités & étudié pendant quatre ans en théologie, étoient formés au ministère apostolique, avant de faire leurs vœux solennels; il fut ensuite, jusqu'en 1721, supérieur du premier noviciat à Paris, d'où il passa à la retraite de ce même noviciat, & de là à la maison professe, où il mourut en 1735. Le Pere Cheron, Théatin, a publié en 1780 ses *Exhortations sur les principaux devoirs de l'Etat religieux*, Paris, 1780, 2 vol. in-12. En 1781 & 1782, l'abbé Duparc a donné une *Collection complete des Œuvres Spirituelles du P. Judde*, Paris, 7 vol. in-12. Ce qui prévient beaucoup en faveur du Pere Judde, c'est le cas tout particulier que le P. Bourdaloue

faisoit de ses lumieres, il souhaita en mourant qu'on lui confiât ses papiers. Mais ce grand prédicateur avoit mis, sans le prévoir, un obstacle à l'exécution de cette demande, ayant suggéré le P. Judde pour un emploi qui, le tirant de la prédication, fixa son attention sur des objets différens.

**JUDE**, (S.) Apôtre, nommé aussi *Lebbée*, *Thadée* ou *le Zélé*, frere de S. Jacques le Mineur, & parent de J. C. selon la chair, fut appelé à l'apostolat par le Sauveur du monde. Dans la dernière Cene, il lui dit: *Seigneur, pourquoy vous manifesterez-vous à nous, & non pas au monde?* Jesus lui répondit: *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, & mon Pere l'aimera; & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui notre demeure.* Après avoir reçu le Saint-Esprit avec les autres Apôtres, Jude alla prêcher l'Evangile dans la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée & la Libye. On prétend qu'il reçut la couronne du martyre dans la ville de Beryte, vers l'an 80 de J. C. Nous avons de lui une *Epître*, qui est la dernière des VII Epîtres Catholiques. Il l'écrivit après la prise de Jérusalem, principalement pour les Juifs convertis au Christianisme. Il y attaqua les Nicolaites, les Simonien, les Gnostiques, & les autres hérétiques, qui combattoient la nécessité des bonnes œuvres. On avoit d'abord fait quelque difficulté de mettre cette Epître dans le canon des Ecritures, à cause de la citation du livre apocryphe d'Enoch; mais elle y est placée communément, dès avant la fin du



4e. siecle. Le passage rapporté par cet Apôtre, peut être réellement d'Enoch, quoique le livre qui le renferme, soit apocryphe, c'est-à-dire, d'une autorité incertaine; la tradition, quelque ancien écrit, ou une inspiration particulière peuvent avoir appris à S. Jude, que ces paroles sont véritablement d'Enoch. Il a pu d'ailleurs citer un livre célèbre & estimé de son tems, pour faire impression sur les esprits, & donner plus d'horreur des hérétiques contre lesquels il écrivoit. Le saint Apôtre dépeint ces imposteurs avec des couleurs fort vives. On y reconnoît trait pour trait les philosophes dogmatifans de notre siecle. C'est avec raison qu'Origene dit de cette Lettre, « qu'elle ne contient que très-peu de paroles, mais qu'elles sont pleines de la force & de la grace du Ciel ».

JUDEX, (Matthieu) né à Tippolswalde en Misnie, l'an 1528, est un des principaux écrivains des *Centuries* de Magdebourg, publiées à Bâle, 1552 à 1574, 8 vol. in-folio; ouvrage destiné à bouleverser toutes les notions de l'histoire ecclésiastique, réfuté par Baronius, Bellarmin, &c. Il enseigna la théologie avec réputation dans son parti, & ne laissa pas d'essuyer beaucoup de chagrin dans son ministère. Il mourut à Rostock le 15 mai 1564. On a de lui plusieurs ouvrages, plus ou moins entachés des préventions & erreurs de sa secte.

JUDITH, voyez HOLOPHERNE. Nous nous contenterons de dire que l'action de cette sainte & courageuse veuve

ne doit pas être, au moins avec toutes les circonstances, jugée sur les regles ordinaires de la morale, auxquelles le souverain législateur peut déroger dans des cas que la sagesse & la justice peuvent seules déterminer. Il faut observer encore qu'il s'agissoit d'un ennemi particulièrement odieux par une férocité & une brutalité sans exemple, ravageant & détruisant tout, blasphémant le nom de Dieu, vivant & se proposant de placer dans son temple les idoles des nations (voyez JÉHU). Il est difficile de fixer le tems auquel cette histoire est arrivée, & il est presque impossible, quelque parti qu'on prenne, de satisfaire pleinement à toutes les objections; mais cette difficulté ne doit pas faire recourir à la supposition gratuite de Scaliger & de Grotius, qui prétendent que le livre de Judith n'est qu'une parabole, composée pour consoler les Juifs dans le tems qu'Antiochus Epiphane vint en Judée. L'authenticité du livre de Judith a été contestée; mais tous les doutes doivent être fixés par l'autorité du concile de Trente, qui l'a confirmé dans la possession où il étoit de passer pour inspiré. S. Jérôme nous assure qu'il a été reconnu comme tel par le concile de Nicée. L'auteur, qui est tout-à-fait inconnu, a écrit son ouvrage en langue chaldaïque, & il fut traduit en latin par S. Jérôme; on en a aussi une version en hébreu, en grec & en syriaque. Quelques-uns veulent que ce soit Judith elle-même: d'autres, le grand-prêtre Eliacim, dont il est parlé dans ce livre; mais tout cela est sans



aucune preuve. Montfaucon a donné une savante dissertation sous le titre de *Vérité de l'Histoire de Judith*.

JUDITH, fille de Charles le Chauve, avoit été d'abord mariée à Ethulphe, & ensuite à Ethelrede, rois Anglois. Celui-ci, las de la tyrannie qu'elle vouloit exercer sur lui, la chassa de son lit & de son trône. Revenue en France, elle se fit enlever par Baudouin Forestier de Flandre, qu'elle épousa. Charles le Chauve fit son gendre comte de Flandre vers l'an 870, & ce fut la souche de tous les autres princes de ce nom. Judith étoit galante & impérieuse; ses époux n'étoient que ses premiers esclaves.

JUELLUS, voyez JEWEL.

JUENNIN, (Gaspar) prêtre de l'Oratoire, né à Varembon en Bresse, en 1650, mort à Paris en 1713, professa longtemps la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, & sur-tout au séminaire de St. Magloire. Sa piété & son érudition le firent estimer. On a de lui : I. *Institutiones Theologicae ad usum Seminariorum*, en 7 vol. in-12. On n'avoit pas vu encore de meilleure théologie scholastique; mais l'auteur y ayant glissé avec beaucoup d'art quelques erreurs nouvellement condamnées, son ouvrage fut proscrit à Rome le 25 septembre 1708, & par plusieurs évêques de France, & notamment par les évêques de Chartres, de Laon, d'Amiens, de Soissons, & par le cardinal de Bissy opposa une critique très-solide à cette théologie. II. *Commentarius historicus & dogmati-*

*cus de Sacramentis*, Lyon; 1696, en 2 vol. in-fol., dont l'auteur tira 3 vol. in-12, sous le titre de *Théorie pratique des Sacremens*. III. Un *Abrégé de ses Institutions*, à l'usage de ceux qui se préparent aux examens qui précèdent les ordinations, un vol. in-12, en latin. IV. *Théologie morale*, 6 vol. in-12. V. *Résolutions des cas de conscience sur la vertu de justice & d'équité*, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont pleins de décisions appuyées sur l'Écriture & sur les Pères, & écrits avec clarté & avec méthode.

JUGURTHA, roi de Numidie, né avec les graces de l'esprit & de la figure, fut élevé à la cour de Micipsa son oncle. Celui-ci ayant démêlé dans son neveu beaucoup d'ambition, lui donna le commandement d'un détachement qu'il envoyoit à Scipion, qui faisoit alors le siège de Numance. Micipsa espérait qu'il ne reviendroit pas de cette expédition; mais il fut trompé. Jugurtha, courageux sans être téméraire, fit éclater sa valeur, & échappa à la mort. Son oncle l'adopta dans son testament, & le nomma héritier avec ses deux fils, Adherbal & Hiempsal, espérant que les bienfaits du père attacheroient aux enfans; il se trompa encore. Qu'étoit-ce que le tiers d'un royaume pour un ambitieux, tel que son neveu? L'ingrat, le perfide Jugurtha fit mourir Hiempsal, fit la guerre à Adherbal, l'obligea à s'enfermer dans Cirthe sa capitale, l'y réduisit par la famine à se rendre à composition, & le fit périr dans les plus cruels tour-



mens, contre la foi du traité. Adherbal avoit eu recours aux Romains; il étoit venu lui-même se plaindre au sénat: mais l'or de Jugurtha lui en avoit fermé toutes les avenues. Ce prince corrompit les sénateurs & les généraux qu'on envoya contre lui: ce qui lui fit dire, » que Rome n'artendoit pour » se vendre qu'un acheteur, & » qu'elle périroit bientôt, s'il » s'en trouvoit un ». Cecilius Metellus, plus généreux, ne se laissa gagner ni par les promesses, ni par les présens. Il vainquit Jugurtha, & le réduisit à quitter ses états pour aller mendier du secours chez les Gétules & les Maures. Marius & Sylla, qui continuerent la guerre après Metellus, la firent avec le même succès. Bochus, roi de Mauritanie, beau pere de Jugurtha, le livra à Sylla l'an 106 avant J. C. Le monarque captif, après avoir été donné en spectacle au peuple Romain, depuis la porte triomphale jusqu'au Capitole, attaché au char de triomphe de Marius, fut jeté dans un cachot, où il mourut au bout de six jours. Fin très-peu assortie à ce que l'on voudroit nous faire accroire de la clémence & de l'humanité de ces vainqueurs du monde.

JULES-CÉSAR, voy. CÉSAR.

JULES CONSTANCE, pere de l'empereur Julien, & fils de l'empereur Constance - Chlore & de Théodora sa 2e. femme, étoit un prince doux & modéré, qui vit sans jalousie le diadème sur la tête de son frere Constantin. Il fut le particulier de son siecle le plus illustre, par sa naissance, par ses ri-

chesses, par son crédit; & peut être le premier sénateur de Rome qui ait fait profession publique du Christianisme. Il avoit été engagé dans le parti du tyran Maxence; mais Constantin victorieux respecta dans ce grand homme les talens supérieurs, & une vertu encore supérieure aux talens. Il le fit consul, préfet, &c. Jules Constance périt l'an 337, dans le massacre que les fils de Constantin firent de leur famille après la mort de leur pere.

JULES, (S.) soldat Romain, servit long-tems avec valeur dans les armées des empereurs, & eut la tête tranchée vers l'an 302, par ordre de Maxime, gouverneur de la basse Mœsie.

JULES I, (S.) Romain, successeur du pape S. Marc le 6 février 337, envoya ses légats au concile de Sardique en 347, & soutint avec force la cause de S. Athanase, qui en avoit appelé à lui comme au chef de l'Eglise & aux juges des évêques (voy. APIARIUS, ATHANASE, INNOCENT I). Il mourut, après avoir illustré son siege par la science & les vertus des Saints, le 12 avril 352. On a de lui 2 Lettres dans les Œuvres de S. Athanase, & dans les Epîtres des Papes de D. Constant, qui sont, au jugement de Tillemont, deux des plus beaux monumens de l'antiquité ecclésiastique. Les autres ouvrages que l'on attribue à S. Jules, sont supposés.

JULES II, (Julien de la Rovere) né au bourg d'Albizale, près de Savone, l'an 1453, fut élevé successivement sur les sieges de Carpentras, d'Albano, d'Ostie, de Bo-



logne, d'Avignon. Le pape Sixte IV, son oncle, l'honora de la pourpre en 1471, & lui confia la conduite des troupes de l'État contre les peuples révoltés en Ombrie. Le cardinal de la Rovere, né avec un génie guerrier, dompta les rebelles. Ses exploits & ses entreprises lui acquirent beaucoup de pouvoir dans Rome. Après la mort d'Alexandre VI, il empêcha que le cardinal d'Amboise ne fût placé sur le trône pontifical, & y fit monter Pie III, qui mourut au bout de 22 jours, & auquel il succéda en 1503. Son premier soin fut de faire construire l'église de S. Pierre; il en posa la première pierre en 1506. Cet édifice, le plus beau que les hommes aient élevé à la Divinité, fut bâti sur le Vatican, à la place de l'église construite par Constantin: » Monument  
 » célébré dans toutes les lan-  
 » gues, dit un voyageur, &  
 » toujours supérieur à l'idée  
 » qu'on s'en fait, pourvu que  
 » le bon sens règle l'imagina-  
 » tion: temple auguste, qui  
 » n'eut jamais d'égal en gran-  
 » deur, en majesté, en ri-  
 » chesse; où la Religion a ras-  
 » semblé tout ce qui peut ser-  
 » vir à animer & à nourrir la  
 » piété; où la curiosité la plus  
 » avide & la plus intelligente,  
 » trouve de quoi se satisfaire,  
 » revient sans cesse aux mêmes  
 » objets, & ne les quitte que  
 » déterminée à revenir encore;  
 » où les artistes en tout genre  
 » les plus critiques & les plus  
 » habiles, viennent admirer &  
 » s'instruire » (voy. FONTANA  
 Charles). Des idées diffé-  
 rentes occuperent bientôt le

pontife. Jules II, qui, comme ses prédécesseurs, auroit voulu chasser les étrangers de l'Italie, cherchoit à renvoyer les François au-delà des Alpes; mais il vouloit auparavant que les Vénitiens lui remissent les villes dont ils s'étoient saisis après la mort d'Alexandre VI. Ces républicains voulurent garder leurs conquêtes; Jules II s'en vengea, en liguant toute l'Europe contre Venise. Cette ligue, connue sous le nom de *Ligue de Cambrai*, fut signée en 1508, entre le pape, l'empereur Maximilien, le roi de France Louis XII, & le roi d'Aragon Ferdinand le Catholique. Les Vénitiens, réduits à l'extrémité, demandèrent grace, & l'obtinrent à des conditions assez dures. Ils céderent à Jules une partie de la Romagne. Le pontife n'ayant plus besoin des François, qu'il n'aimoit pas d'ailleurs, parce qu'ils avoient traversé son élection au pontificat, & qu'ils perpétuoient les guerres d'Italie par des prétentions & des vues de conquêtes toujours renaissantes, se liguant avec eux la même année, avec les Suisses, avec le roi d'Aragon, & avec Henri VIII, roi d'Angleterre. Il fit demander à Louis XII quelques villes qu'il occupoit en Italie, & sur lesquelles le Saint-Siege prétendoit avoir des droits: Louis les refusa, & fut excommunié. La guerre commença vers Bologne & vers le Ferrarois. Le pape assiégea la Mirandole en personne, pour donner de l'émulation à ses troupes. On vit ce pontife septuagénaire, le casque en tête & la cuirasse sur le dos, visiter les ouvrages, pres-



fer les travaux & entrer en vainqueur par la breche le 20 janvier 1511. Mais Trivulce, général des troupes Françoises, s'empara de Bologne, & l'armée papale unie à celle des Vénitiens fut mise en déroute. Jules II, obligé de se retirer à Rome, eut le chagrin de voir en passant à Rimini les placards affichés pour intimer l'indiction d'un concile à Pise. Louis XII excommunié en avoit appelé à cette assemblée, qui inquiéta beaucoup le pape. Après diverses citations, il fut déclaré suspens par contumace, dans la 8e. session tenue le 21 avril 1512. Ce fut alors que Jules, ne gardant plus aucune mesure, mit le royaume de France en interdit. Louis XII fit excommunier à son tour Jules II, & fit battre des pieces de monnoie qui portoient au revers: **PERDAM BABYLONIS NOMEN: Je détruirai jusqu'au nom de Babylone:** démarche qu'on ne sauroit excuser, qui marque la passion & l'aveuglement de la colere: Louis pouvoit se défendre & même se venger, sans outrager l'Eglise & le Saint-Siege. Jules opposa au concilia-bule de Pise (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre concile de ce nom en 1409) le concile général de Latran, dont l'ouverture se fit le 3 mai 1512; mais il n'en vit pas la fin. Une fièvre lente, causée, dit-on, par le chagrin de n'avoir pas pu porter les Vénitiens à s'accorder avec l'empereur, l'emporta le 21 février 1513. Il pardonna en mourant aux cardinaux de l'assemblée de Pise, avec cette restriction, qu'ils ne pourroient assister à l'élec-

Tome V.

tion de son successeur. Comme *Julien de la Rovere*, dit-il, je pardonne aux cardinaux schismatiques; mais comme pape, je juge qu'il faut que la justice se fasse... Jules II avoit dans le caractère (dit *Oderic Rainaldi*) un fonds d'inquiétude qui ne lui permettoit pas d'être sans projets, & une certaine audace qui lui faisoit préférer les plus hardis. S'il eut l'enthousiasme propre à communiquer ses passions à d'autres puissances, il manqua de la probité qui rend les alliances sinceres, & de l'esprit de conciliation qui les rend durables. *Jean Stella*, auteur contemporain dans ses *Vies des Papes*, peint au contraire ce pontife avec les plus belles couleurs; on ne peut rien ajouter à l'éloge qu'il en fait: d'autres historiens en font un portrait affreux. On ne peut guere se fier à ce que les auteurs disent des grands hommes qui ont vécu dans des tems de trouble: chacun en parle selon le parti qu'il a épousé. Au reste, ce que l'on peut assurer, c'est que le sublime de sa place lui échappa; il ne vit pas ce que voient si bien aujourd'hui ses sages successeurs: que le pontife Romain est le pere commun, & qu'il doit être l'arbitre de la paix, & non le flambeau de la guerre. Tout entier aux armes & à la politique, il ne paroissoit chercher dans la puissance spirituelle, que le moyen d'accroître la temporelle. Il n'est pas vrai cependant qu'il jeta un jour dans le Tibre les clefs de *S. Pierre*, pour ne se servir que de l'épée de *S. Paul*, comme tant d'historiens protestans & catholiques l'ont dit, d'après le témoi-

○



gnage d'un mauvais poëte satyrique. Les papes n'ont pas conservé tout ce que Jules II leur avoit donné. Parme & Plaisance, détachés du Milanez, furent joints par ce pape au domaine de Rome, du consentement de l'empereur; & ont été séparés depuis. Il fut favorable aux savans, & avoit même une trop bonne opinion de l'influence des Lettres, si un propos qu'on lui prête, est véritable. Il encouragea la peinture, la sculpture, l'architecture; & de son tems les beaux-arts commencerent à sortir des décombres de la barbarie gozique. Le pape Jules II fut le premier qui laissa croître sa barbe, regardant l'usage contraire comme l'effet de la frivolité & de la mollesse. François I, Charles-Quint & tous les autres rois suivirent cet exemple, adopté à l'instant par les courtisans & ensuite par le peuple.

**JULES III**, (Jean-Marie du Mont) né, selon quelques-uns, dans le diocèse d'Arezzo, & selon le continuateur de Fleury, à Rome; dans le quartier del Parione, d'une famille originaire de Monte-San-Savino, dans le diocèse d'Arezzo, d'où il avoit le nom *Del-Monte*; se fit estimer de bonne heure par ses connoissances en littérature & en jurisprudence. Il eut successivement l'administration de plusieurs évêchés, l'archevêché de Siponte, & enfin le chapeau de cardinal en 1536. Jules, né avec de la fermeté dans le caractère, avoit paru, selon Pannini, avant son pontificat, d'une grande sévérité; mais lorsqu'il eut été placé sur le

trône de S. Pierre en 1550, ses mœurs parurent s'altérer, & son amour pour la justice diminua. D'autres auteurs ont porté de ce pape un jugement tout opposé, & ont dit que Jules III depuis son élévation n'eut d'autres plaisirs que ceux qu'il trouvoit dans les affaires & dans le maintien de l'ordre public. Il avoit présidé au concile de Trente sous Paul III: il le fit rétablir & continuer, dès qu'il fut souverain pontife. Il prit les armes ensuite avec l'empereur, contre Octave Farnese, duc de Parme, & mourut en 1555. Ce pontife avoit établi, en 1553, une nombreuse congrégation de cardinaux & de prélats, pour travailler à la réforme de l'Eglise; mais cette congrégation n'eut aucun succès.

**JULES AFRICAIN**, voyez **AFRICAIN**.

**JULES ROMAIN**, voyez **ROMAIN**.

**JULIA DOMNA**, fille d'un prêtre du Soleil, née dans la ville d'Emese en Phénicie, épousa l'empereur Septime-Sévère. Sûre du cœur de son époux, qu'elle avoit enchanté par son esprit & sa beauté, elle se livra à toutes les passions. Ses débauches allerent jusqu'aux derniers excès. Plautien, favori de Septime-Sévère, crut la perdre auprès de l'empereur, en dévoilant ses infamies; mais il périt lui-même. Julia reprit son crédit, & recommença ses prostitutions. Après la mort de Sévère, les plaisirs furent d'auprès d'elle. Ses deux fils, altérés du sang l'un de l'autre, étoient à tout moment sur le point de se poignarder. Caracalla massacra Ge-



ta, son frere, entre les bras de leur mere commune. Les malheurs de Julia ne la corrigerent pas. Si l'on en croit Spartien, elle se prostitua à Caracalla son fils. Telles étoient les mœurs de ces tems qu'on ose rappeler à des Chrétiens comme des siècles de vertus. Après la mort de cet empereur, elle se laissa mourir de faim à Antioche en 218.

**JULIARD**, (Guillaume) prévôt de la cathédrale de Toulouse, neveu de la fameuse madame de Mondonville, institutrice des *Filles de l'Enfance*, défendit la mémoire de sa tante contre Reboulet, auteur d'une Histoire de cette congrégation. Il publia deux brochures à ce sujet : I. *L'Innocence justifiée*. II. *Le Mensonge confondu*. L'abbé Juliard mourut en 1737, à 70 ans, après avoir réussi à faire condamner au feu, par le parlement de Toulouse, l'ouvrage de son adversaire. « Juliard étoit connu, dit Ladvocat, par son appel de la bulle *Unigenitus* au futur concile ». Voyez **MONDONVILLE** (Jeanne de).

**JULIE**, (Ste.) vierge & martyre de Carthage. Cette ville ayant été prise & saccagée en 439 par Genseric, roi des Vandales, Julie fut vendue à un marchand païen, & menée en Syrie. Quelques années après, ce marchand s'étant embarqué avec elle pour transporter des marchandises en Provence, le vaisseau s'arrêta au Cap-Corse, pour y célébrer une fête en l'honneur des fausses divinités. Julie, qui n'y prenoit aucune part, fut citée devant le gouverneur Félix comme chré-

tienne, & elle reçut la couronne du martyre.

**JULIE**, fille de César & de Cornélie, passoit pour la plus belle & la plus vertueuse femme de Rome. Son pere la maria d'abord avec Cornelius Cépion; mais il l'engagea ensuite à faire divorce, pour lui faire épouser Pompée, que César vouloit s'attacher par ce lien. Julie fut effectivement le nœud de l'amitié de ces deux grands hommes; mais étant morte en couches l'an 53 avant J. C., on vit bientôt naître ces querelles funestes, qui finirent par la ruine de la république. Pompée avoit aimé tendrement Julie, & tant qu'elle vécut, il parut oublier les armes & les affaires, pour être à son épouse & ne pas troubler la douceur de cette union.

**JULIE**, fille unique d'Auguste, épousa Marcellus. Son rang lui fit des courtisans, & sa figure des amans. Loin de les dédaigner, elle s'abandonna avec eux aux plaisirs de la débauche la plus effrénée. Devenue veuve, elle épousa Agrippa, & ne fut pas plus sage. Son mari étoit vieux; elle s'en indemnisa, en se livrant à tous les jeunes gens de Rome (voyez **OVIDE**). Après la mort d'Agrippa, Auguste la fit épouser à Tibère, qui ne voulant être ni témoin, ni dénonciateur des débauches de sa femme, quitta la cour. Sa lubricité augmentoit tous les jours; elle poussa l'impudence jusqu'à faire mettre sur la statue de Mars autant de couronnes, qu'elle s'étoit prostituée de fois en une nuit. « Quand les cours & les trônes, dit un auteur, sont



» souillés par de telles infamies,  
 » que la luxure y est en hon-  
 » neur, ou suivie seulement de  
 » tardives & timides punitions,  
 » on peut assurer que la chute  
 » de l'empire n'est pas loin ». Auguste, honteux enfin de ses excès, l'exila dans l'isle Pandataire, sur la côte de la Campanie, après avoir fait défense à tout homme libre ou esclave d'aller la voir sans une permission expresse. Tibere, devenu empereur, l'y laissa mourir de faim, l'an 14e. de J. C. — JULIE sa fille, femme de Lepidus, fut aussi exilée pour ses débauches.

JULIE, fille de l'empereur Titus, fut mariée à Sabinus son cousin-germain. Domitien, son frere, en devint amoureux & elle n'eut point horreur de répondre à sa passion infame. Ce prince étant parvenu à l'empire, fit assassiner Sabinus, pour jouir de son épouse avec moins de contrainte, & répudia en même tems sa femme Domitia. Julie s'étant retirée dans le palais impérial, devint publiquement sa concubine. Mais ayant voulu se faire avorter, pour cacher le fruit de ses amours; le breuvage que Domitien lui fit donner, agit d'une maniere si violente, qu'elle en mourut l'an 80 de J. C., quoiqu'elle fût, dit-on, accoutumée à ce crime. Domitien la plaça au rang des divinités: il en falloit de telles à ce monstre. *Voyez SABINE.*

JULIE, surnommée *Liville*, (*Julia-Junior*) 3e. fille de Germanicus & d'Agrippine, née dans l'isle de Lesbos l'an 17 de J. C., fut mariée à l'âge de 16 ans au sénateur Marcus-Vinucius. Elle jouit d'abord d'une grande faveur sous l'empereur

Caligula son frere, qui ayant été, dit-on, son premier corrupteur, l'avoit livrée ensuite aux compagnons de ses débauches. Mais ce prince s'étant imaginé qu'elle étoit entrée dans une conspiration contre lui, l'exila dans l'isle de Ponce. Rappelée à Rome par Claude son oncle, l'an 41, elle ne resta pas long-tems dans cette capitale. Messaline, jalouse de son crédit, la fit exiler de nouveau, sous prétexte d'adultere, & massacrer peu de tems après par un de ses satellites. Elle n'avoit pas encore 24 ans. Ses mœurs étoient très-corrompues; & on prétend que le philosophe Sénèque fut un de ses nombreux amans, & qu'il fut relégué dans l'isle de Corsepour l'avoir séduite. Tant il est vrai, que dans tous les tems la philosophie abandonnée à elle-même, a fait plus de froids & hypocrites moralistes, que de sages dignes de ce nom.

JULIE DOMNE, *voyez* JULIA.

JULIE, *voyez* DRUSILLE, GONZAGUE & SOEMIAS.

JULIEN, (S.) 1er. évêque du Mans & l'apôtre du Maine sur la fin du 3e. siecle, doit être distingué de S. JULIEN, martyrifié, dit-on, à Brioude en Auvergne, sous Dioclétien. Quoiqu'on ne puisse contester à S. Julien la gloire d'avoir prêché l'Évangile dans le Maine; on n'a aucun monument, ni du tems auquel il a vécu, ni des actions qui signalerent son épiscopat.

JULIEN, (S.) illustre archevêque de Toledé en 680, présida au douzieme concile de Toledé & aux trois suivans, il



mourut en 690, & laissa : I Un *Traité contre les Juifs*, dans le livre intitulé : *Testamentum XII Prophetarum*, Haguenau, 1532, in-8°. II. *Pronostica futuri seculi*, dans la Bibliothéque des Peres. III. *De expeditione Wamba Regis in Paullum Ducem Narbonensem*, dans les Historiens de France de Duchesne. IV. D'autres Ecrits savans & solides. Il avoit l'esprit aisé, fécond, agréable, & les mœurs douces & pures.

JULIEN, (*Didius-Severus Julianus*) voy. DIDIER-JULIEN.

JULIEN, dit l'*Apostat*, fameux empereur Romain, fils de Jules Constance (frere du grand Constantin) & de Basiline sa 2e. femme, naquit à Constantinople en 331. Il pensa périr avec son frere Gallus dans l'horrible massacre que les fils de Constantin firent de sa famille : massacre dans lequel son pere & ses plus proches parens furent enveloppés. Eusebe de Nicomédie, chargé de l'éducation de Julien & de Gallus, leur donna un gouverneur nommé Mardonius, qui tâcha de leur inspirer de la gravité, de la modestie & du mépris pour les plaisirs des sens. Ces deux jeunes princes entrèrent dans le clergé, & firent l'office de lecteurs, mais avec des sentimens bien différens sur la religion. Gallus avoit beaucoup de piété ; & Julien avoit en secret du penchant pour le culte des faux dieux. Ses dispositions éclatèrent lorsqu'il fut envoyé à Athènes à l'âge de 24 ans. Il s'y appliqua à l'astrologie, à la magie & à toutes les vaines illusions du Paganisme. Il s'attacha sur-tout au philosophe Maxime,

qui flattoit son ambition en lui promettant l'empire. C'est principalement à cette curiosité sacrilege de connoître l'avenir, & au desir de dominer, que l'on doit attribuer l'apostasie de ce prince. Constance le fit César l'an 355. Il eut le commandement général des troupes dans les Gaules, & se signala dans cet emploi par sa prudence & son courage. Il remporta une victoire sur 7 rois Allemands auprès de Strasbourg, vainquit plusieurs fois les Barbares, & les chassa des Gaules en très-peu de tems. Constance, auquel il étoit devenu suspect par tant de succès, lui envoya demander, pour l'affoiblir, une partie considérable de ses troupes, sous prétexte de la guerre contre les Perses. Mais les soldats de Julien se mutinerent, & le déclarerent empereur malgré sa résistance. Il étoit alors à Paris, où il avoit fait bâtir un palais, dont on voit encore les restes. L'empereur Constance indigné contre lui, songeoit aux moyens de le soumettre, lorsqu'il mourut le 3 de novembre 361. Julien alla aussitôt en Orient, où il fut reconnu empereur, comme il l'avoit été en Occident. Le luxe, la mollesse, une foule de maux désoloient l'empire ; Julien y remédia avec zèle, & fit naître les plus fortes espérances d'un regne heureux, mais les philosophes, dont il étoit environné, les firent évanouir. Ils lui persuaderent d'annéantir le Christianisme, & de faire revivre l'idolâtrie. Julien ordonna, par un édit général, d'ouvrir les temples du Paganisme. Il fit lui-même les fonctions de souverain pontife, avec



toutes les cérémonies païennes, s'efforçant d'effacer le caractère de son baptême avec le sang des sacrifices. Il assigna des revenus aux prêtres des idoles; dépouilla les églises de tous leurs biens, pour en faire des largesses aux soldats, ou les réunir à son domaine; révoqua tous les privilèges que les empereurs chrétiens avoient accordés à l'Eglise; & ôta les pensions que Constantin avoit données pour nourrir les clercs, les veuves & les vierges. Plus adroit que ses prédécesseurs, il ne crut pas d'abord devoir employer la violence pour abolir le Christianisme: il savoit qu'elle avoit donné à l'Eglise une plus grande fécondité. Il affecta même de la douceur envers les Chrétiens, & rappella tous ceux qui avoient été exilés sous Constance, à cause de la Religion. Son but étoit de les pervertir par les caresses, les avantages temporels, & les vexations colorées de quelque prétexte étranger. S'il enlevait les richesses des églises, c'étoit, disoit-il, pour faire pratiquer aux Chrétiens la pauvreté évangélique: il leur défendit de plaider, de se défendre en justice, & d'exercer les charges publiques. Il fit plus; il ne voulut pas qu'ils enseignassent les belles-lettres, sachant les grands avantages qu'ils tiroient des livres profanes pour combattre le paganisme & l'irréligion. Quoiqu'il témoignât en toute occasion un mépris souverain pour les Chrétiens, qu'il appelloit toujours *Galiléens*, cependant il sentoit l'avantage que leur donnoit la pureté de leurs mœurs & l'éclat de leurs

vertus; il ne cessoit de proposer leurs exemples aux prêtres des Païens. Tel fut le caractère de la persécution de Julien; la douceur apparente, & la dérision de l'Evangile. Il en vint néanmoins ouvertement à des moyens violens, quand il vit que les autres étoient inutiles. Il donna les charges publiques aux plus cruels ennemis des Chrétiens, & les villes furent remplies de troubles & de séditions. Il y eut un grand nombre de martyrs dans la plupart des provinces, & même à sa cour, où par des ordres secrets on se défaisoit des plus illustres partisans du Christianisme. Il fit mourir à Chalcedoine les deux ambassadeurs de Perse, Manuel & Ismaël, parce qu'ils étoient chrétiens. Maris, évêque de cette ville, qui étoit aveugle, lui ayant reproché publiquement ses impiétés, Julien lui répondit en souriant, « que » son Galiléen ne le guériroit » pas de la perte de la vue ». — *Je loue le Seigneur*, répondit Maris, *d'être aveugle, pour n'avoir pas les yeux souillés par la vue d'un apostat tel que toi...* Julien voulut convaincre de faux la prédiction de notre Seigneur sur le temple de Jérusalem, & entreprit de le faire rebâter par les Juifs, environ 300 ans après sa démolition par Titus; mais tous leurs efforts ne servirent qu'à vérifier la parole de J. C. Les Juifs, qui s'étoient rassemblés de tous côtés à Jérusalem, en ayant creusé les fondemens, il en sortit des tourbillons de flammes qui consumèrent les ouvriers & l'ouvrage commencé. Les maçons s'opiniâtèrent, à



diverses reprises, à construire les fondemens du temple; mais tous ceux qui oferent y travailler, périrent par les flammes. Ce fait est constaté par Ammien Marcellin, auteur païen très-estimé, & par un grand nombre de témoins authentiques. L'empereur Julien, résolu d'éteindre le Christianisme, vouloit auparavant terminer la guerre contre les Perses. Il fit des préparatifs & des sacrifices sans nombre, & jura, en partant, de ruiner l'Eglise à son retour; mais Dieu la garantit de ses menaces insensées. Ce prince s'étant engagé sans cuirasse dans le premier combat, fut blessé dangereusement. Comme il levoit le bras pour animer ses troupes, en criant: *Tout à nous!* il fut frappé d'un dard qui le blessa à mort. Théodoret & S. Grégoire de Naziance rapportent qu'il prit alors dans sa main du sang de sa blessure, & qu'il s'écria en le jetant contre le ciel; *Tu as vaincu, Galiléen!* Trait que quelques critiques ont révoqué en doute, mais que sa haine contre J. C., & les vains efforts pour détruire le Christianisme, rendent très-croyable, & que M. le Beau, dans son *Histoire du Bas-Empire*, a suspecté sans raison sur le simple silence d'Ammien Mar-

cellin. « Lorsque, dit un critique, à l'autorité de Théodoret, si voisin de ce tems-là, on ajoute celle de S. Grégoire de Naziance, auteur contemporain, écrit vain solide & judicieux, & qui connoissoit si bien Julien; lorsque l'on considère que le silence d'Ammien Marcellin ne prouve rien, puisqu'il n'est pas naturel qu'un auteur païen rapporte l'aveu de la victoire de J. C., échappé à son héros mourant; lorsqu'on se rappelle que Julien avoit résolu d'extirper le Christianisme à son retour; que l'édit de persécution étoit déjà envoyé en Afrique, & que les Païens étoient si persuadés de sa prochaine destruction, que Libanius osa demander à un grammairien chrétien: *Que fait maintenant le fils du charpentier?* (1); lorsqu'on songe que les Païens même ont regardé la mort de Julien comme une *vengeance du Christ* (2); lorsqu'on réfléchit à l'exclamation tout-à-fait froide & insignifiante (*Soleil tu as perdu Julien*), que M. le Beau substitue à l'énergique *Vicisti Galilae!* si bien assorti au caractère de haine que Julien portoit à J. C., si na-

(1) *Il fait un cercueil*, répondit le grammairien.

(2) S. Jérôme, qui étoit âgé de 22 ans quand Julien mourut, raconte qu'au milieu des gémissemens que sa mort arrachoit à l'idolâtrie, il entendit ces paroles de la bouche d'un Païen: « Comment les Chrétiens peuvent-ils vanter la patience de leur Dieu? Rien n'est si prompt que sa colere. Il n'a pu suspendre pour un peu de tems son indignation. » Optave de Milet, Théodoret, Sozomene, &c., rapportent des propos semblables. Or, qui ne voit que ce langage des Païens, qui ne croyoient point en la puissance de J. C., ne pouvoit être fondé que sur les dernières paroles de Julien?



» tuellement lié aux circon-  
 » tances, si digne du vainqueur  
 » & du vaincu; lorsqu'on se  
 » souvient de la mort d'autres  
 » ennemis du Christianisme,  
 » sur-tout de ceux qui ont eu  
 » contre son divin fondateur  
 » une haine personnelle, &  
 » qu'on a vu renouveller ce  
 » *Vicisti* d'une manière terri-  
 » ble, &c.; lorsque, dis-je, on  
 » rassemble toutes ces considé-  
 » rations, on n'hésite point à  
 » soupçonner de légèreté l'his-  
 » torien, d'ailleurs très-esti-  
 » mable, qui a paru révoquer  
 » en doute une ancienne &  
 » générale tradition ». Julien  
 employa ses derniers momens  
 à s'entretenir avec le philoso-  
 phe & magicien Maxime, &  
 expira la nuit suivante, le 26  
 juin 363, à 32 ans. Il avoit  
 épousé Hélène, sœur de Con-  
 stance, laquelle mourut à la  
 fleur de son âge. Il n'y a guere  
 de prince dont les auteurs aient  
 parlé plus diversement, parce  
 qu'ils l'ont regardé sous diffé-  
 rens points de vue, & qu'il  
 étoit lui-même un amas de  
 contradictions. Il fit paroître  
 des vertus, tant qu'il fut en  
 tutelle, & réduit à trembler  
 continuellement pour ses jours;  
 lorsqu'il fut le maître, il donna  
 l'essor à son caractère. Une  
 dissimulation profonde, une hy-  
 pocrisie raffinée, dont il avoit  
 contracté l'habitude, fut le voile  
 dont il fut couvrir de très-  
 grands vices... Son courage est  
 incontestable; mais il fut bouil-  
 lant, téméraire, avide de gloire  
 à un excès puénil. Maître de  
 conclure avec les Perses une  
 paix avantageuse, il eut la folie  
 de vouloir imiter Alexandre;  
 il se laissa tromper par un es-

pion, malgré les remontrances  
 de ses généraux; il exposa son  
 armée à une perte certaine,  
 en faisant brûler sa flotte. Il  
 mit l'Assyrie à feu & à sang;  
 la manière dont il traita les  
 villes de Diacires, Ozogar-  
 dane & Maogamalgue, fait  
 horreur. Il fut d'une tempérance  
 exemplaire; mais il pouffoit la  
 mal-propreté & l'extérieur cy-  
 nique à une indécence qui avi-  
 lissoit l'empereur & le philoso-  
 phe. Dans les fêtes de Vénus,  
 il ne rougissoit point de se mê-  
 ler à la troupe des prostituées  
 & des effémés qui célébroient  
 la déesse; il fit pour les sacri-  
 fices des profusions insensées.  
 Ammien Marcellin dit que s'il  
 étoit revenu vainqueur des  
 Perses, l'empire n'auroit pas  
 pu fournir assez de bœufs pour  
 servir de victimes. Il faisoit  
 lui-même les fonctions les plus  
 viles de sacrificateur, & pa-  
 roissoit continuellement dans  
 l'équipage d'un boucher... Dans  
 plusieurs occasions il donna des  
 exemples de clémence, dans  
 d'autres il montra de la cruauté.  
 Il laissa tourmenter impuné-  
 ment Marc d'Aréthuse, qui lui  
 avoit sauvé la vie pendant son  
 enfance; il paya de la même  
 ingratitude le trésorier Ursu-  
 lus, qui avoit tenu son parti  
 dans les Gaules: la mort de  
 cet homme irréprochable, fit  
 murmurer tout l'empire. Il fit  
 mourir deux officiers, parce  
 qu'ils étoient demeurés fideles  
 à Constance leur maître. Il ne  
 vengea aucune des cruautés que  
 les Païens exercèrent contre  
 les Chrétiens sous son regne,  
 il punit au contraire les gou-  
 verneurs de province, qui vou-  
 lurent les réprimer. Par une



libéralité mal-entendue, il causa une famine à Antioche... Il étoit d'une application infatigable au travail, il fit plusieurs ordonnances très-sages, & retrancha beaucoup d'abus; mais il en fit naître de nouveaux, & commit plusieurs injustices (voyez Ammien Marcellin, liv. 24). A la place des tyrans subalternes qu'il déposséda, il mit en faveur des sophistes, dont l'orgueil, l'insolence & les vexations indignoient tout le monde. L'apostasie, sous son regne, tint lieu de tout autre mérite; on vit un certain Ecebelus, qui avoit été un de ses maîtres, changer trois fois de religion sous trois regnes. Enfin, parmi les philosophes même de ce siècle, qui de Julien ont tenté de faire un héros & un sage, il s'en est trouvé de sincères qui en ont parlé avec vérité; celui qui a traité de la *Félicité publique*, a porté de ce prince un jugement plus équitable que ses confrères. Il convient que « la maniere dont on en a parlé, est moins humiliante pour le faux zele que pour la philosophie; que c'étoit un crime de la part de Julien d'opprimer le Christianisme; qu'au-lieu de monter sur le trône un philosophe impartial, il ne fit voir en lui qu'un païen dévot & fanatique. Je ne fais, dit-il, quel caractère de comédien domine dans l'esprit de Julien; tantôt c'est Marc-Aurèle, tantôt Trajan, tantôt Alexandre qu'il s'empresse de copier. Ses ouvrages sont ceux d'un sophiste & d'un rhéteur. Dans ses mœurs, c'est un stoïcien; au temple,

» c'est un idolâtre; & dans son cabinet, un mauvais platonicien qui cherche à corrompre la doctrine de cette secte par l'indigne alliage de la magie ». S. Grégoire de Naziance fait le portrait suivant de sa figure, de ses attitudes & de ses manieres. « Il y a beaucoup de gens, dit-il, qui n'ont connu Julien, que lorsqu'il s'est fait connoître par ses actions, & par l'abus de la puissance absolue: mais pour moi, je connus ce que c'étoit dès que je le vis & que je le pratiquai à Athenes, & je ne lui trouvai aucune marque de rien de bon. Il portoit la tête au vent, remuoit sans cesse les épaules, tournoit les yeux de côté & d'autre à tout moment, avoit le regard farouche, ne pouvoit tenir ses pieds en place, enflloit ou retiroit ses narines à toute heure en signe de colere ou de mépris; s'exerçoit à dire de bons mots & des bouffonneries froides, rioit à gorge déployée, accordoit & refutoit légèrement une même chose d'un moment à l'autre, parloit sans ordre & sans fondement, faisoit des interrogations importunes & des réponses hors de propos. Mais pourquoi est-ce que je m'arrête à faire un si long détail de son extérieur? Pour conclusion, je le connus dès-lors par-là, avant que de le connoître par ses actions, & depuis elles n'ont fait que me confirmer dans mon premier jugement: car ceux qui étoient alors avec moi, pourroient rendre témoi-



» gnage, s'ils étoient présens,  
 » que dès que j'eus observé  
 » toutes les manieres, je dis  
 » aussi-tôt, que la république  
 » Romaine nourrissoit un fer-  
 » pent bien dangereux. Je le  
 » dis, & je souhaitai en même  
 » tems d'être menteur; &  
 » sans doute il eût beaucoup  
 » mieux valu que je l'eusse  
 » été, & que l'on n'eût point  
 » vu tant de maux qui ont  
 » désolé toute la terre ». A  
 ces divers portraits de Julien,  
 nous joindrons celui qu'en fait  
 M. le Beau dans son *Histoire  
 du Bas-Empire*: le dernier trait  
 sur-tout est caractéristique. « On  
 » apperçoit, dit-il, dans cette  
 » ame tout le jeu de la vanité.  
 » Avide de gloire comme les  
 » avarés le sont des richesses,  
 » il la chercha jusques dans  
 » les moindres objets. Sa tem-  
 » pérance poussée à l'excès,  
 » devint une vertu de théâtre;  
 » une grande partie de ses  
 » sujets ne trouva jamais en  
 » lui de justice: s'il eût été  
 » vraiment le pere de ses peu-  
 » ples, il eût cessé de haïr les  
 » chrétiens, & ne leur eût  
 » pas fait la guerre du mo-  
 » ment qu'il devint leur em-  
 » pereur. Il n'épargna leur vie  
 » que dans ses paroles & dans  
 » ses édits. Julien est le mo-  
 » dele des princes persécu-  
 » teurs, qui veulent sauver  
 » ce reproche par une appa-  
 » rence de douceur & d'é-  
 » quité ». On peut consulter  
 son *Histoire*, très-bien écrite  
 par M. l'abbé de la Bletterie,  
 réimprimée à Paris en 1 vol.  
 in-12. Il nous reste de lui plu-  
 sieurs *Discours* ou *Harangues*,  
 des *Lettres*, une *Satyre des  
 Césars*; un traité intitulé *Mi-*

*sopogon*, qui est une satyre  
 des habitans d'Antioche, pleine  
 de sarcasmes & de vanité, &  
 quelques autres pieces qui ont  
 été publiées en grec & en latin  
 par le P. Petau en 1630, in-4°.  
 Ezéchiél Spanheim en donna  
 en 1696 une belle édition in-  
 fol. M. l'abbé de la Bletterie  
 en a traduit une partie avec  
 autant de fidélité que d'élé-  
 gance, dans sa *Vie de Jovien*,  
 en 1 vol. in-12. L'abbé Bau-  
 douin, dans une savante expli-  
 cation de l'Apocalypse, pu-  
 bliée en 1784, Paris, 2 vol.  
 in-12, prétend que Julien est  
 le persécuteur, dont le nom  
 est exprimé d'une maniere énig-  
 matique au chap. 13, & que le  
 mot *apodarus*, devenu son  
 surnom & sa qualité distinc-  
 tive, donne exactement le  
 nombre 666, comme il conste  
 par le numéraire grec qui se  
 trouve dans tous les diction-  
 naires.

JULIEN, oncle maternel de  
 l'empereur Julien, comte d'O-  
 rient, haïssoit les Chrétiens au-  
 tant que son neveu; mais il ca-  
 choit beaucoup moins sa haine.  
 Altéré de leur sang, il faisoit  
 toutes les occasions de leur faire  
 subir le dernier supplice. Il fit  
 fermer toutes les églises d'An-  
 tioche. N'ayant jamais pu obli-  
 ger le prêtre Théodoret, éco-  
 nome d'une église catholique,  
 à renier J. C., il le condamna  
 à perdre la tête, après lui avoir  
 fait souffrir des tourmens inouis.  
 Le même jour il se rendit à  
 l'église principale, profana les  
 vases sacrés d'une maniere dé-  
 testable, qu'il n'est pas permis  
 de raconter, & donna un souf-  
 flet à un évêque qui vouloit l'en  
 empêcher. *Qu'on croie mainte-*



nant, dit ce sacrilege, que Dieu se mêle des affaires des Chrétiens ! L'empereur Julien ayant appris la mort du prêtre Théodoret, au-lieu d'arrêter la cruauté de son oncle en le punissant, comme il le devoit, se contenta de lui en faire quelques froids reproches. « Est-ce ainsi, lui » dit-il, que vous entrez dans » mes vues ? Tandis que je tra- » vaille à ramener les Gali- » léens par la raison, vous » faites des martyrs sous mon » regne & sous mes yeux. Ils » vont me flétrir, comme ils » ont flétri leurs plus odieux » persécuteurs ». Ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'est que ce même Julien qui fait ces reproches à son oncle, savoit faire des martyrs aussi-bien que lui, & les annales de l'Eglise en comptent un grand nombre sous son regne (voy. l'article précédent). Cet homme sanguinaire & impie, mourut peu de tems après le martyre de S. Théodoret & la profanation dont nous avons parlé. Sa maladie & sa mort furent tout-à-fait semblables à celles d'Antiochus, au commencement de l'an 363.

JULIEN, gouverneur de la province de Vénétie en Italie, prit le titre d'empereur après la mort de Numerien en 284. Comme il avoit de la bravoure, il se maintint pendant quelque tems en Italie contre les troupes de l'empereur Carin. Mais les deux concurrens à l'empire s'étant rencontrés dans les plaines de Vérone, Julien fut vaincu. Les uns disent qu'il périt dans la bataille ; d'autres, qu'il se tua lui-même après. Il n'avoit porté la pourpre impériale qu'environ 5 à 6 mois.

JULIEN D'ECLANE, évêque de cette ville, étoit fils de Memorius, évêque de Capoue. Il se distingua par son éloquence & par les graces de son esprit & de son style. Ses talens lui gagnèrent le cœur de S. Augustin ; mais ils se brouillèrent, lorsqu'il refusa de souscrire aux anathêmes, lancés en 418 contre les Pélagiens, dans le concile de Carthage. Julien se joignit à 17 autres évêques de la secte pour faire une confession de foi, dans laquelle ils prétendoient se justifier. Le pape, sans y avoir égard, le condamna avec ses complices. Ces fanatiques en appelèrent à un concile général ; mais S. Augustin, un des plus ardens adversaires du Pélagianisme, démontra que cet appel étoit illusoire ; ce que ses prétendus disciples d'aujourd'hui devroient sérieusement méditer. Julien mourut en 450, après avoir été chassé de son église, anathématisé par les papes & particulièrement par S. Léon, & proscrit par les empereurs. On a de lui quelques ouvrages, 1668, in-8°.

JULIENNE, prieure du monastère du Mont-Cornillon, près de Liège, naquit en 1193, & mourut à Fosse en 1258 en odeur de sainteté. Une vision qu'elle eut, donna lieu à l'institution de la Fête du saint Sacrement, qui, célébrée d'abord dans quelques églises particulières, le fut ensuite dans l'église universelle (voyez URBAIN IV) ; espece de triomphe que la Providence préparoit d'avance, & qui devoit subsister toujours dans l'Eglise de Dieu, en réparation des outrages que ce mystère auguste



essuyeroit de la part des se<sup>c</sup>ulaires des derniers siecles.

**JULIUS CANUS**, a rendu son nom célèbre sous l'empereur Caligula. Ce tyran irrité sans sujet contre lui, l'avertit de se préparer à la mort. *Je vous suis bien obligé*, César, répondit Julius, sans paroître ému. On le conduisit en prison, & lorsqu'on vint le prendre pour le mener au supplice, on le trouva jouant aux échecs. Son jeu étoit plus beau que celui de son compagnon, & afin que celui-ci ne se glorifiât pas après sa mort de l'avoir gagné, il pria le centurion d'être témoin de l'avantage qu'il avoit sur lui. Il se leva ensuite, & suivit l'exécuteur avec une fermeté qui étonna les spectateurs. C'est au moins ce que nous raconte Sénèque; mais le fait supposé exactement vrai, prouve bien plus d'ostentation & de vanité puérile que de véritable courage.

**JULIUS-CAPITOLINUS**, voyez **CAPITOLIN**.

**JULIUS-FIRMICUS**, voyez **FIRMICUS**.

**JULIUS-PAULUS**, voyez **PAUL**.

**JULIUS-POLLUX**, voyez **POLLUX**.

**JUNCKER**, (Christian) né à Dresde en 1668, se rendit habile dans la science des médailles. Il fut successivement recteur à Schleusingen, à Eysenach & à Altenbourg, où il mourut en 1714, avec le titre d'historiographe de la maison de Saxe-Ernest, & de membre de la société royale de Berlin. La mort subite de sa femme accéléra la sienne. Il a fait un grand nombre de Traductions

allemandes d'auteurs anciens, & plusieurs Éditions d'auteurs classiques, avec des notes, dans le goût des éditions de Minellius. On a encore de lui : I. *Schediasma de Diariis eruditorum*. II. *Centuria Fœminarum eruditione & scriptis illustrium*. III. *Theatrum Latinitatis universæ Reghero - Junckerianum*. IV. *Lineæ eruditionis universæ & Historiæ Philosophicæ*. V. *Vita Martini Lutheri & successuum evangelicorum*. Ouvrage qui, lu par un esprit attentif & impartial, fournit les plus fortes réflexions en faveur de l'Eglise Catholique. VI. *Vita Ludolphi*, &c. Sa pauvreté l'obligeoit de travailler un peu à la hâte, & ses ouvrages se ressentent de cette précipitation.

**JUNCTES**, (les) voyez **JUNTES**.

**JUNCTIN**, qu'on appelloit *Giuntino* en italien, mathématicien, né à Florence en 1523, avoit été d'abord carme; il apostasia ensuite. Après avoir mené une vie errante, licenciée & inquiète, il fut accablé, dit-on, sous les ruines de sa bibliothèque, quoiqu'il eût lu dans les astres qu'il mourroit d'un autre genre de mort. On a de lui : I. *Des Commentaires latins sur la Sphere de Sacrobosco*, 1577 & 1578, 2 vol. in-8°. II. *Speculum Astrologiæ*, Lyon, 1581, 2 vol. in-folio. III. *Un Traité en françois sur la Comete*, qui parut en 1577, in-8°. IV. *Un autre sur la réformation du Calendrier par Grégoire XIII*, en latin, in-8°. Il mourut en 1590, à Lyon. Il étoit rentré dans l'Eglise Catholique, sans être plus réglé.



**JUNGERMAN**, (Godefroi) fils d'un professeur en droit de Leipzig, est connu par une *Edition* recherchée d'une ancienne version grecque des sept livres *De la guerre des Gaules* de Jules-César, Francfort, 1605, 2 vol. in-4°; & par une *Traduction* latine des *Pastorales* de Longus, avec des notes, Hanau, 1605, in-8°. On a aussi de lui des *Lettres* imprimées. Il mourut à Hanau, le 16 août 1610.

**JUNGERMAN**, (Louis) frere du précédent, né en 1572, cultiva avec succès l'histoire naturelle, & s'appliqua particulièrement à la botanique. Il mourut à Altorf en 1653, professeur d'anatomie & de botanique, & directeur du jardin. C'est à lui qu'on attribue *Horius Eystettensis* (voyez BESLER) *Catalogus plantarum quæ circa Altorfium nascuntur*, Altorf, 164, in-8°. *Cornucopia Floræ Giessensis*, Giessen, 1623, in-4°.

**JUNIE**, (*Junia Calvina*) différente de *Junia Silana*, autre dame romaine, fameuse par ses galanteries, descendoit de l'empereur Auguste en droite ligne. Elle joignoit à l'éclat de sa naissance, une rare beauté, mais qui n'étoit pas relevée par la sagesse. Son intimité avec Silanus son frere, la fit accuser d'inceste, & exiler par l'empereur Claude. Elle fut rappelée par Néron, & vécut jusqu'au regne de Vespasien... Racine, dans sa tragédie de *Britannicus*, la peint bien autrement que les écrivains anciens. Comme *Britannicus* étoit un prince vertueux, le poète a supposé que son amante avoit les mêmes qualités, & a fait

de Junie une vestale digne du cœur de son héros. Une telle licence ne devoit pas être permise, même aux poètes; outre qu'elle tend à la subversion totale des notions historiques, elle est proscrite par la grande regle d'Horace :

*Aut sumam sequere, aut sibi convenientia sige.*

**JUNIEN**, (S.) célèbre solitaire, natif de Briou en Poitou, fonda un monastere à Mairé, dont il fut le premier abbé. Il mourut le 13 août 587, le même jour que Ste. Radegonde, avec laquelle il avoit été en commerce de lettres & de spiritualité.

**JUNILIUS**, évêque d'Afrique, au 6e. siecle. On a de lui deux livres *De la Loi divine*, ou *Apparat pour l'étude de l'Écriture-Sainte*, en forme de dialogues, dans la Bibliothèque des Peres.

**JUNIUS** ou DE JONGHE, (Adrien) né à Horn en Hollande, l'an 1512, mort à Arnhem en 1575, laissa : I. Des *Commentaires* peu connus sur divers auteurs latins. II. Un Poème en vers profaïques, intitulé : *La Philippide*, Londres, 1554, in-4°, sur le mariage de Philippe II, roi d'Espagne, avec Marie, reine d'Angleterre. III. Quelques *Traductions* d'ouvrages grecs; mais elles sont peu fidelles, & dans la seule version d'Eunapius il a fait plus de 600 fautes. IV. Six livres d'*Animadversorum*, que Gruter a insérés dans son *Tre-sor critique*. V. *Phalli ex fungorum genere descriptio*, Leyde, 1601, in-4°, Dordrecht, 1652, in-8°. On trouve dans cette



édition des *Lettres de Junius*, mais il n'y a pas de figure. VI. *Nomenclator omnium rerum*, 1567, in-8°. Cet ouvrage est curieux & recherché.

JUNIUS ou DU JON, (Français) né à Bourges en 1545, se rendit habile dans le droit, dans les langues & dans la théologie, & fut ministre dans les Pays-Bas. Il fut choisi en 1597 pour enseigner la théologie à Leyde, où il mourut en 1602, à 57 ans. On a de lui : I. Une *Version Latine* du texte hébreu de la Bible, qu'il fit avec Emmanuel Tremelius. Elle a souvent été imprimée en différentes formes : celle qui a plus de notes, est d'Herborn, 1643, 4 vol. in-fol. II. Des *Commentaires* sur une grande partie de l'Écriture-Sainte, &c., publiés à Geneve, 1607, en 2 vol. in-fol.

JUNIUS, (Français) fils du précédent, né à Heidelberg en 1589, prit d'abord le parti des armes; mais après la trêve conclue en 1609, il se livra tout entier à l'étude. Il passa en Angleterre en 1620, & demeura pendant 30 ans chez le comte d'Arundel. Il mourut à Windsor, chez Isaac Vossius son neveu, en 1678, à 89 ans, laissant ses manuscrits à l'université d'Oxford. On a de lui : I. Un traité *De Pictura Veterum*. Il y a peu de choses dans les auteurs grecs & latins sur la peinture & sur les peintres, qui aient échappé aux recherches laborieuses de l'auteur. La meilleure édition est celle de Rotterdam en 1694, in-folio. II. *L'Explication de l'ancienne Paraphrase Gothique des IV Évangiles*, corrigée sur de bons

manuscrits, & éclaircie par les notes de Thomas Maréchal, 1665, in-4°. III. Un *Commentaire sur la Concorde des IV Évangiles*, par Tatién, manuscrit. IV. Un *Glossaire* en 4 langues, dans lequel il explique l'origine des langues septentrionales. Ce dernier ouvrage a été donné au public à Oxford, en 1745, in-fol., par M. Edouard Lye, savant anglois. Junius étoit aussi très-versé dans les langues orientales.

JUNON, sœur & femme de Jupiter, & la déesse des royaumes & des richesses, étoit fille de Saturne & de Rhée. Elle échappa à la cruauté de Saturne, qui vouloit dévorer tous ses enfans. Elle épousa ensuite Jupiter, & en eut Ilihye, Mena & Hébé. Elle devint si jalouse, qu'elle l'épioit continuellement, ne cessant de persécuter ses concubines, & même les enfans qu'il en avoit eus. Elles succita une infinité de traverses à Europe, Sémélé, Io, Latone, & aux autres amantes de Jupiter. Après la défaite des dieux, auxquels elle s'étoit jointe dans leur révolte, Jupiter la suspendit en l'air; & par le moyen d'une paire de mules d'aimant, que Vulcain inventa pour se venger de ce qu'elle l'avoit mis au monde tout contrefait, il lui attacha sous les pieds deux enclumes, après lui avoir lié les mains derrière le dos avec une chaîne d'or. Les dieux ne purent jamais la délier, & sollicitèrent Vulcain de le faire, avec promesse de lui donner Vénus en mariage. Junon joignoit à sa jalousie un orgueil insupportable. Elle ne put jamais pardonner à Paris



de ne lui avoir pas adjugé la pomme d'or sur le Mont-Ida, lorsqu'elle disputa de la beauté avec Vénus & Pallas. Elle se déclara, dès ce moment, l'ennemie irréconciliable du nom troyen. Junon, toujours attentive aux démarches de Jupiter, ayant appris qu'il avoit mis au monde Pallas sans elle, & qu'il l'avoit fait sortir de son cerveau, donna toute seule aussi la naissance à Mars. Cette déesse présidoit aux mariages & aux accouchemens. Elle avoit divers noms, selon les raisons pour lesquelles on lui faisoit des sacrifices, & étoit honorée d'un culte particulier à Argos, à Carthage, &c. Les poètes la représentent sur un char traîné par des paons, avec un de ces oiseaux auprès d'elle. Tel est le personnage absurde, chimérique & abominable, que l'aveugle gentilité a adoré pendant des siècles comme l'épouse du premier des dieux.

JUNTES, célèbres imprimeurs d'Italie dans les 15<sup>e</sup>. & 16<sup>e</sup>. siècles. Philippe commença à imprimer à Genes en 1497, & mourut vers 1519. Il eut pour frere, ou cousin, Bernard, qui exerça la même profession avec autant de célébrité. Les éditions grecques de Philippe Junte sont infiniment estimées. Les *Œuvres d'Homere*, 1519, in-8°, sont le dernier livre qu'il imprima. Le *Florilegium diversorum Epigrammatum*, in-8°, fut imprimé par ses héritiers.

JUPITER, la plus grande des divinités du Paganisme, étoit fils de Saturne & de Rhée. Sans entrer dans les détails de tout ce que la mythologie

en raconte, nous dirons seulement qu'il étoit regardé comme le Dieu suprême & le maître de tous. On lui éleva des temples superbes par tout l'univers; & on lui donna des surnoms, suivant les lieux où il avoit des autels. Les Egyptiens le nommoient *Jupiter Ammon*, & l'adoroient sous la figure d'un bélier; mais son principal surnom étoit *Olympien*, parce qu'il demouroit, dit-on, avec toute sa cour sur le sommet du Mont-Olympe. On prétend que Varron avoit compté jusqu'à 300 Jupiters, dont les auteurs de l'antiquité, & sur-tout les poètes, ont réuni tous les traits pour n'en faire qu'un seul. Une infinité de passages des anciens, prouvent que les Païens, sous le nom méprisable & dégoûtant de *Jupiter*, ont adoré le vrai Dieu. En pesant les attributs, dont le paganisme décoreoit cette idole, on ne peut guere s'empêcher d'adopter ce sentiment. Il paroît même certain que *Jovis*, génitif de *Jupiter*, est une corruption de *Jehova*, nom du Dieu d'Israël, qui signifie l'Être existant par lui-même. Mais c'est cette dégénération même de la grande & sublime idée d'un Dieu créateur, qui démontre la nécessité de la révélation & le bonheur de la foi: elle seule conserve les salutaires & importantes vérités que la raison apperçoit, sans pouvoir les maintenir & les défendre de la corruption. Voyez EVITERNE.

JUPPIN, (Jean-Baptiste) natif de Namur, perfectionna ses talens pour la peinture sous d'habiles maîtres en Italie. Il se



fixa ensuite à Liege, où il se fit connoître par des *Paysages* d'une grande beauté. On regrette ceux qui avoient été faits pour l'hôtel des Etats, & qui furent consumés par un incendie; mais les étrangers se dédommagent en quelque manière de cette perte, en admirant ceux qui ornent le chœur des Chartreux. Ses sites sont très-heureusement choisis, ses points de vue à travers les forêts, admirables; ses coups de lumière, d'un grand effet; son feuiller, délicat; ses eaux, presque inimitables. Il mourut à Namur l'an 1729.

JURE, (Jean-Baptiste de Saint-) né en 1588, entra chez les Jésuites en 1604, à l'âge de 16 ans, & se distingua par ses travaux continuels pour le salut des âmes. Les ouvrages ascétiques qu'il publia, décelent un homme consommé dans les voies de Dieu, & la science des Saints. On estime sur-tout le *Livre des Elus*, ou *Jésus crucifié* (qu'il ne faut pas confondre avec *Jésus-Christ crucifié*, de M. Duguet), Paris, 1771, in-12; le *Connoissance & l'Amour de Jésus-Christ*, réimprimé à Paris en 1791, in-12. Il mourut à Paris en 1657.

JURET, (François) natif de Dijon, chanoine de Langres. mort en 1626, à 73 ans, cultivait l'étude & les belles-lettres avec beaucoup d'assiduité. On a de lui : I. Quelques Pièces de Poésie, qu'on trouve dans *Delicia Poetarum Gallorum*. II. Des *Notes* sur *Symmaque*, Paris, 1604, in-4°; sur *Yves de Chartres*, 1610, in-8°; sur *Cassiodore*. Elles sont remplies d'érudition.

JURIEU, (Pierre) fils d'un ministre de Mer, dans le diocèse de Blois, & neveu des fameux Rivet & du Moulin, naquit en 1637, & succéda à son père dans son ministère. Sa réputation le fit choisir pour professer la théologie & l'hébreu à Sedan. L'académie de cette ville ayant été ôtée aux Calvinistes en 1681, il se retira à Rouen, & de là à Rotterdam, où il obtint une chaire de théologie. Jurieu, homme d'un zèle ardent & emporté, s'y signala par ses extravagances & par ses querelles avec les philosophes de son parti, Bayle, Basnage de Beauval & Saurin. Il se mêla de présages, de miracles, de prophéties. Il osa prédire (dans son *Accomplissement des Prophéties*, 1686, 2 vol. in-12) qu'en 1689 le Calvinisme seroit rétabli en France. Il se déchaîna contre toutes les puissances de l'Europe, opposées au Protestantisme, & fit frapper des médailles qui éterniseroient sa démenace & sa haine contre Rome & sa patrie. C'est avec ce fougueux insensé, que Bayle eut à se battre. Cette guerre eut diverses causes; & la véritable est, sans doute, la jalousie qu'inspira à Jurieu le succès de la critique de l'*Histoire du Calvinisme* de Maimbourg, qu'il avoit censurée en même tems que Bayle. L'abbé d'Olivet a prétendu trouver le principe de la haine de Jurieu, dans les liaisons de Bayle avec madame Jurieu. Cette femme, de beaucoup d'esprit, connu, dit-il, Bayle à Sedan, & l'aima. Son amant vouloit se fixer en France; mais lorsque Jurieu passa en Hol-

lande;



lande, l'amour l'emporta sur la patrie, & il alla joindre sa maîtresse. Ils y continuerent leurs liaisons, sans même en faire trop de mystere. Tout Rotterdam s'en entretenoit; Jurieu seul n'en favoit rien. On étoit étonné qu'un homme qui voyoit tant de choses dans l'Apocalypse, ne vît pas ce qui se passoit chez lui. Il ouvrit enfin les yeux. Un cavalier en pareil cas (dit le même académicien) tire l'épée, un homme de robe intente un procès, un poëte fait une satire: Jurieu fit des livres. Ce procès occupa long-tems la Hollande. Quoi qu'il en soit de ces anecdotes, la contention & la chaleur avec laquelle Jurieu écrivit jusqu'à la fin de ses jours, épuiserent son esprit. Il s'imaginait que les coliques, dont il étoit tourmenté, venoient des combats que se livroient des cavaliers qu'il croyoit avoir dans le ventre. Il tomba dans l'enfance, & il est fort douteux si ce qu'il faisoit dans cet état de langueur, ne valoit pas autant que ce qu'il avoit fait dans la force de l'âge. Il mourut à Rotterdam en 1713, à 76 ans. Les Catholiques & les Protestans, du moins ceux qui sont capables d'équité, se réunissent aujourd'hui dans le jugement qu'on doit porter de ses écrits & de sa personne. Ils conviennent qu'il avoit beaucoup de feu & de véhémence, qu'il étoit capable d'en imposer aux foibles par son imagination; mais ils avouent en même tems que son zele alloit jusqu'à la fureur & au délire, & qu'il étoit plus digne de prêcher à des frénétiques, qu'à des hommes raisonnables. Ses princi-

Tome V.

paux ouvrages sont: I. Un *Traité de la Dévotion*. II. Un écrit sur la *Nécessité du Bap-tême*. III. Une *Apologie de la Morale des Prétendus-Réformés*, contre le livre de M. Arnauld, intitulé: *Le Renversement de la Morale par les Calvinistes*; La Haye, 1685, 2 vol. in-8°. IV. *Préservatif contre le changement de Religion*, in-12; opposé au livre de l'*Exposition de la Foi Catholique de Bossuet*. V. *Des Lettres contre l'Histoire du Calvinisme de Maimbourg*, 4 vol. in-12, & 2 vol. in-4°. VI. D'autres *Lettres de controverse*, contre l'*Histoire des Variations* de Bossuet: ce prélat les a anéanties par ses *Avertissemens aux Protestans*. VII. *Traité de la puissance de l'Eglise*, Quevilli, 1677, in-12; *Le vrai Système de l'Eglise*, 1686, in-8°; *Unité de l'Eglise*, 1688, in-8°. Il y prétend qu'elle est composée de toutes les sociétés chrétiennes, qui ont retenu ce qu'il lui plaît d'appeller *les fondemens de la Foi*: comme si tous les hérétiques n'accordoient pas à leurs idées la nature & le nombre de ces *fondemens*, comme les autres articles de la croyance chrétienne, & qu'on pût adhérer sincèrement, & conséquemment, à quelques points de la Religion, en rejetant les autres également consacrés par l'autorité qui donne la sanction à tous. Les fanatiques de tous les siècles, qui ont été proscrits par l'Eglise Catholique, entrent de cette façon dans les dyptiques de Jurieu. Bayle lui-même fut scandalisé de l'indifférentisme ou de l'impie-té du ministre protestant, & le mena assez mal dans son

P.



traité : *Janua Cælorum reſerata, cunctis religionibus a celebri admodum viro, domino Petro Jurieu. Avec l'épigraphe :*

*Porta patens eſto, nulli claudatur honeſto.*

Mais Jurieu avoit pour cela ſes raiſons. Il étoit au pied du mur par le terrible argument des Catholiques, touchant la perpétuité de l'Egliſe, la ſucceſſion non interrompue des pasteurs, la continuité & la perſévérance de la doctrine : il falloit bien compulſer les annales du délire & de la ſcélérateſſe, pour donner à ſon parti un air d'antiquité & de ſucceſſion. VIII. Une *Histoire des Dogmes & des Cultes de la Religion des Juifs*, Amsterdam, 1704, in-12 : livre médiocre. IX. *L'Esprit de M. Arnaud*, 1684, 2 vol. in-12 : ſatyre caſtrique & furieuſe contre ce chef du parti janiſénien, qui avoit porté de violens coups à celui de Calvin. X. *Traité historique d'un Protestant ſur la Théologie myſtique*, à l'occaſion des démêlés de Fénelon avec Boſſuet, &c., 1699, in-8°, peu commun. XI. *La Religion du Latitudinaire*, Rotterdam, 1686, in-8°. XII. *La Politique du Clergé de France*, 1681, 2 vol. in-12. XIII. *Préjugés légitimes contre le Papiſme*, 1685, in-4°. XIV. *Des Lettres paſtorales*, 3 vol. in-12, où il ſouffloit le feu de la diſcorde entre les nouveaux Catholiques & les Proteſtans, &c., &c. Voyez JACQUELOT.

JURIN, (Jacques) ſecrétaire de la ſociété royale de Londres, & préſident des médecins de cette ville, mort en

1750, cultivé avec un ſuccès égal la médecine & les mathématiques. Il contribua à rendre les obſervations météoro-logiques plus communes, & à répandre l'empiriſme de l'inoculation, par les écrits qu'il publia ſur cette matière (voyez CONDAMINE). Il eut de violentes diſputes avec Michelotti, ſur le mouvement des eaux courantes ; avec Robins, ſur la viſion diſtincte ; avec Keill & Senac, ſur le mouvement du cœur ; & avec les partiſans de Leibnitz, ſur les forces vives.

JUSSIEU, (Antoine de) ſecrétaire du roi de France, docteur des facultés de Paris & de Montpellier, professeur de botanique au jardin-royal, naquit à Lyon en 1686. La paſſion d'herboriſer fut très-vive en lui dès ſa jeuneſſe, & lui mérita une place à l'académie des ſciences en 1712. Il parcourut une partie des provinces de France, les iſles d'Hieres, la vallée de Nice, les montagnes d'Eſpagne, & il rapporta de ſes ſavantes courſes une nombreuſe collection de plantes. Devenu ſédentaire à Paris, il enrichit les volumes de l'académie d'un grand nombre de *Mémoires ſur le Caſé* ; ſur le *Kali d'Alicante* ; ſur le *Cachou* ; ſur le *Macer des anciens*, ou *Simarouba des modernes* ; ſur l'*altération de l'eau de la Seine*, arrivée en 1731 ; ſur les *Mines de Mercure d'Almaden* ; ſur le magnifique *Recueil de Plantes & d'Animaux*, peints ſur vélin, qu'on conſerve à la bibliothèque du roi ; ſur une *Fille qui n'avoit point de langue & qui parloit cependant diſtinctement à*



sur les Cornes d'Ammon; sur les Pétifications animales; sur les Pierres appellées Pierres de Tonnerre. C'est lui qui a fait l'Appendix de Tournefort, & qui a rédigé l'Ouvrage du P. Barrelier, sur les Plantes qui croissent en France, en Espagne & en Italie, 1714, in-fol. On a imprimé son Discours sur le progrès de la Botanique, 1718, in-4°. A ses occupations littéraires, il joignoit la pratique de la médecine, & il voyoit sur-tout les pauvres de préférence. Il y en avoit tous les jours chez lui un nombre considérable, il les aidoit non-seulement de ses soins, mais de son argent. Il mourut d'une espèce d'apoplexie le 22 avril 1758, âgé de 72 ans. — Son frere, Bernard de JUSSIEU, se distingua, comme lui, dans la pratique de la médecine, & par ses connoissances dans la botanique. Ses talens lui procurerent la chaire de démonstrateur des plantes au jardin du roi, & une place à l'académie des sciences de Paris. On lui doit l'édition de l'*Histoire des Plantes* qui naissent aux environs de Paris, par Tournefort, 1725, 2 vol. in-12. Il est mort en 1777, dans sa 79e. année.

JUSTE ou JUST, (S.) né de parens nobles du Vivarais, pieux & savant évêque de Lyon, quitta ce siege à l'occasion d'un frénétique qui fut mis en piéces par le peuple. Ce malheur lui fut si sensible, qu'il se retira dans les déserts d'Egypte, où il vécut en saint jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du 4e. siecle. Il avoit assisté étant évêque à deux conciles, l'un tenu

à Valence en 374, & l'autre à Aquilée en 381... Il y a eu d'autres Saints de ce nom & des personnages illustres; un évêque d'Urgel, mort en 540, auteur d'un petit *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, inséré dans la Bibliothèque des Peres; & un archevêque de Tolède dans le 7e. siecle; célèbre par son savoir & sa piété.

JUSTE-LIPSE, voyez LIPSE.

JUSTEL, (Christophe) Parisien, conseiller & secrétaire du roi de France, né en 1580, mort dans sa patrie en 1649, étoit l'homme de son tems le plus versé dans l'histoire du moyen âge. Il possédoit parfaitement celle de l'Eglise & des conciles. C'est sur les Recueils de ce savant homme, que Henri Justel son fils, non moins savant que son pere, mort à Londres en 1693, & Guillaume Voël, publierent la *Bibliotheca Juris canonici veteris*, en 2 vol. in-fol., Paris, 1661. C'est une collection, très-bien faite, de piéces fort rares sur le droit canon ancien. On y trouve plusieurs canons grecs & latins, tirés de manuscrits inconnus jusqu'à lui. On a de lui: I. *Le Code des Canons de l'Eglise universelle*; ouvrage justement estimé. II. *L'Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*, in-fol., pleine de recherches.

JUSTIN, (S.) philosophe Platonicien, de Naplouse (autrefois Sichem) en Palestine, fut converti à la Religion de J. C. l'an 160, par le spectacle touchant de la patience, de la douceur, de la charité, du courage, de toutes les vertus que les Chrétiens faisoient



éclater dans les cruelles persécutions qui éprouvoient leur foi. Quoiqu'il eût embrassé le Christianisme, il garda l'habit de philosophe, nommé en latin *Pallium*. C'étoit une espece de manteau. Tertullien remarque que non-seulement les philosophes portoient cet habit, mais tous les gens-de-lettres. Plusieurs Chrétiens le prirent, non comme philosophes, mais comme faisant profession d'une vie plus austere. La persécution s'étant allumée sous Antonin, successeur d'Adrien, Justin composa une *Apologie pour les Chrétiens*. L'empereur en fut si satisfait, qu'il donna un édit en faveur des Chrétiens. Justin en présenta dans la suite une autre à Marc-Aurele, dans laquelle il prouve la Religion Chrétienne par les mœurs admirables de ceux qui la professoient, par l'accomplissement tout récent des prophéties, & par l'exposition simple & naïve de ce qui se passoit dans les assemblées des premiers Chrétiens. Il dit » que le Christianisme a existé » même avant J. C., parce que » J. C. est le Verbe de Dieu, » & la raison souveraine dont » tout le genre-humain participe; & que ceux qui ont » vécu suivant la raison, sont » chrétiens ». Effectivement, on ne peut vivre selon la raison sans se soumettre aux loix de Dieu, sans adhérer à une révélation dont il est l'auteur, & dont il ne refuse pas la lumière à ceux qui la cherchent de bonne foi. Les Saints de l'Ancien Testament croyoient au Messie qui devoit venir; & nous croyons au Messie qui est venu. Cette seconde apologie

n'eut pas, à beaucoup près, le succès de la premiere. Marc-Aurele avoit un foible étonnant pour les philosophes de sa religion, hypocrites habiles qui abusoient de sa confiance, pour assouvir leurs passions particulieres. Crescent le Cynique étoit le plus irrité contre Justin. Ils avoient eu ensemble une conférence, où l'orgueil du Cynique n'eut pas lieu d'être satisfait. Le saint docteur en sentit d'abord les consequences, puisqu'il annonça que Crescent lui procureroit la mort. Il fut martyrisé à Rome l'an 163, selon le P. Labbe; l'an 167 ou 168, selon Tillement, peu de tems après S. Polycarpe. On peut regarder S. Justin comme le premier ou le plus ancien des Peres de l'Eglise, après les disciples du Sauveur & des Apôtres. Quoiqu'il eût donné beaucoup de tems à la philosophie profane, il parle de nos mysteres avec une exactitude remarquable entre les auteurs de cette premiere antiquité; & il entend bien les Ecritures, excepté ce qui concerne le regne du Messie, qu'il prend dans le sens de ces Millénaires qui ne favorisoient point la corruption des mœurs. Il donne aussi dans de fausses opinions, sur la nature des anges & des démons. Par rapport au mystere de la Trinité, il use d'expressions qui paroissent singulieres. En observant néanmoins la suite des choses avec attention, on reconnoit qu'il n'a prétendu que revêtir des termes philosophiques la doctrine que l'Eglise a constamment enseignée. « Ce » pieux & solide écrivain, dit » un critique moderne, se-



» plige assez habituellement les  
 » ornemens & l'élégance de  
 » la diction; mais il ravit ses  
 » lecteurs par l'éclat de la lu-  
 » mière, avec lequel il leur  
 » présente la vérité. Ainsi quoi-  
 » que extrêmement persuasifs,  
 » pleins de force & d'instruc-  
 » tion, ses discours sont bien  
 » plus marqués au coin du phi-  
 » losophe qu'à celui de l'ora-  
 » teur. Il paroît avoir eu peur  
 » de corrompre la beauté sim-  
 » ple & naturelle de la philo-  
 » sophie, par des couleurs em-  
 » pruntées de la rhétorique.  
 » Son caractère propre est une  
 » science profonde des matie-  
 » res philosophiques, avec une  
 » vaste érudition, & une am-  
 » ple connoissance de toutes  
 » sortes d'histoires. Comme de-  
 » puis son baptême sur-tout,  
 » il avoit beaucoup plus étu-  
 » dié les maximes des prophe-  
 » tes, suivant l'expression de  
 » saint Basile, que les pré-  
 » ceptes d'Isocrate ou de Dé-  
 » mosthène; il se rencontre  
 » souvent dans son style un  
 » certain genre de digressions,  
 » & des endroits rompus, qui  
 » demandent une grande ap-  
 » plication pour être bien fai-  
 » tis ». Outre ses deux Apo-  
 » logies, il nous reste de lui: I.  
 » Un Dialogue avec le Juif Thry-  
 » phon. C'est dans cet écrit qu'il  
 » donne dans l'erreur des Millé-  
 » naires (voyez PAPIAS). II.  
 » Deux Traités adressés aux Gen-  
 » tils. III. Un Traité de la Mo-  
 » narchie, ou de l'Unité de Dieu.  
 » On lui attribue encore d'autres  
 » ouvrages. Les meilleures édi-  
 » tions de S. Justin sont: celles  
 » de Robert Etienne, en 1551  
 » & 1571, en grec; celle de Com-  
 » melin, 1593, en grec & en

latin; celle de Morel, en 1656;  
 & enfin celle de dom Marand,  
 en 1742, in-fol. L'authenticité  
 des autres ouvrages qui portent  
 le nom de S. Justin, est juste-  
 ment suspecte, même de la  
*Lettre à Diognete* (qu'on trouve  
 parmi ses *Œuvres*), qui n'en  
 est ni moins belle, ni moins  
 utile à la Religion, & qui paroît  
 encore antérieure aux écrits de  
 ce saint docteur.

JUSTIN<sup>1</sup>, empereur d'O-  
 rient, naquit en 450 à Bédé-  
 riane, dans les campagnes de  
 la Thrace. Son pere étoit un  
 pauvre laboureur. Le fils man-  
 quant de pain, s'enrôla dans  
 la milice, & quoiqu'il ne fût  
 ni lire, ni écrire, il parvint de  
 grade en grade, par sa valeur  
 & par sa prudence, jusqu'au  
 trône impérial. Il y monta l'an  
 518 & en parut digne. Son  
 premier soin fut d'examiner les  
 loix. Il confirma celles qui lui  
 parurent justes, annulla les  
 autres, accorda au peuple plu-  
 sieurs immunités, retrancha  
 beaucoup d'impôts, fit des heu-  
 reux & fut l'être. Il se déclara  
 pour le concile de Chalcé-  
 doine, rappella tous ceux qui  
 avoient été exilés pour la foi,  
 demanda un *Formulaire* au pape  
 Hormisdas, & le fit signer dans  
 un concile tenu à Constanti-  
 nople; mais le zèle de cet em-  
 pereur devint funeste à l'E-  
 glise, dans le tems même qu'il  
 vouloit la faire triompher: car  
 en poursuivant les Ariens avec  
 trop de chaleur pour réprimer  
 leur audace, il aigrit Théodoric,  
 roi des Ostrogoths, contre  
 les Catholiques d'Occident,  
 qui essuyèrent une persécution  
 cruelle. Il mourut en 527, à  
 77 ans, après avoir nommé



Justinien, fils de sa sœur, pour lui succéder. L'année précédente, sa vieillesse avoit été affligée par un horrible tremblement de terre, qui engloutit presque toute la ville d'Antioche. Cette calamité fut si sensible à l'empereur, qu'il se revêtit d'un sac par esprit de pénitence, & s'enferma dans son palais, pour ne s'occuper qu'à gémir, & à fléchir celui qui élève & fait crouler les villes & les empires.

JUSTIN II, *le Jeune*, neveu & successeur de Justinien en 565, étoit fils de Vigilantia, sœur de cet empereur. La 26. année de son regne fut marquée par un forfait; il fit étrangler Justin son parent, petit-neveu du dernier empereur, & qui pouvoit avoir quelque droit à l'empire. Il eut la basse cruauté de se faire apporter sa tête & de la fouler aux pieds. Incapable de porter le sceptre, esprit foible, caractère voluptueux, lâche & cruel, prince sans politique & sans valeur, il se laissa gouverner par Sophie son épouse. Cette princesse, ayant raillé sans ménagement l'eunuque Narsès, gouverneur en Italie, celui-ci appella les Lombards (peuple de la Germanie), qui dès lors commencerent à y régner. Les Perses d'un autre côté ravagerent l'Asie, & Justin n'opposa à leurs conquêtes que de vaines bravades. Il mourut en 578, après avoir régné près de 13 ans. Il étoit sujet depuis 4 ans à des accès de frénésie, qui ne lui laissoient que peu d'intervalles de raison.

JUSTIN, historien latin du 26. siècle, selon l'opinion la

plus probable, abrégéa la grande *Histoire* de Trogue-Pompée, & par cet abrégé fit perdre, dit-on, l'original. Son ouvrage, instructif & curieux, est écrit avec agrément, & même avec pureté, à quelques mots près qui se ressentent de la décadence de la langue latine. On lui reproche un peu de monotonie. Sa narration d'ailleurs est nette, ses réflexions sages, quoique communes, ses peintures quelquefois très-vives. On trouve chez lui plusieurs morceaux de la plus grande beauté, des harangues éloquentes, mais trop de goût pour l'antithèse. On le blâme aussi de rapporter quelques traits minutieux, & quelques faits absurdes; mais c'est le défaut d'un grand nombre d'historiens de l'antiquité. Certains maîtres hésitent de le mettre entre les mains des enfans tout estimable qu'il est, parce que ses expressions ne sont pas toujours modestes. Les meilleures éditions de Justin sont celles de Paris en 1677, in-4<sup>o</sup>, par le P. Cantel, Jésuite; d'Oxford en 1705, in-8<sup>o</sup>, par Thomas Hearne; de Leyde, in-8<sup>o</sup>, & de Paris, chez Mrs. Barbou, 1770, in-12, sur plusieurs manuscrits de la bibliothèque du roi de France. Il y en a une d'Elzevir; 1640, in-12. La 1<sup>re</sup> est de 1470, in-fol. M. l'abbé Paul, qui s'est exercé avec succès sur *Paterculus*, a publié en 1774 une bonne Traduction de Justin en 2 vol. in-12, qui n'a pas fait oublier celle de M. de la Martinière, donnée avec des remarques, Paris, 1694, 2 vol. in-12.

JUSTINE, (Flavia Justina) née dans la Sicile, de Justin, gouverneur de la Marche d'An-



edne, fut mariée au tyran Magnence, mort en 355. Sa beauté & son esprit charmerent Valentinien I, qui l'épousa en 368. Elle fut mere de 4 enfans, Valentinien II, Justa, Galla & Grata. Son fils fut élevé à l'empire en 375, quoiqu'il n'eût que 5 ans. L'empereur Gracien confirma cette élection, & après la mort de ce prince, elle eut en 383 la régence des états de son fils, c'est-à-dire d'une partie de l'empire d'Occident. Son penchant pour l'Arianisme la rendit l'ennemie des évêques orthodoxes. Elle se préparoit à chasser S. Ambroise de Milan, lorsque le tyran Maxime la chassa elle-même de cette ville en 387. Obligée d'abandonner l'Italie, elle se retira à Thessalonique, où elle mourut l'année suivante, dans le tems que Théodose son gendre, vainqueur de Maxime, alloit rétablir Valentinien dans l'empire d'Occident.

JUSTINIANI, (S. Laurent) né à Venise en 1381, 1er. général des chanoines de S. George in Alga, en 1424, donna à cette congrégation d'excellens réglemens. Le pape Eugene IV le nomma évêque & premier patriarche de Venise en 1451. S. Laurent Justiniani mourut en 1455, à 74 ans, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse. On a de lui plusieurs *Ouvrages de piété*, recueillis à Bresse, 1506, 2 vol. in-fol., & à Venise, 1755, in-fol. La famille de Justiniani en Italie, qu'on écrit aussi & même plus exactement *Giustiniani*, a produit grand nombre de personnes illustres.

JUSTINIANI, (Bernard)

neveu du précédent, mort en 1489, à 81 ans, fut élevé aux charges les plus importantes de Venise. Il cultiva les lettres avec succès, & laissa divers écrits. Le plus considérable est une *Histoire de Venise*, depuis son origine jusqu'en 809, in-fol., Venise 1492 & 1504; elle est en italien. Il écrivit dans la même langue en 1475, in-4°, la *Vie* de son oncle S. Laurent; c'est un panégyrique.

JUSTINIANI, (Augustin) évêque de Nebbio en Corse, naquit à Genes en 1470, d'une maison illustre, se fit Dominicain à Paris en 1488, & s'y acquit un nom par son habileté dans les langues orientales. Il fut nommé en 1514 évêque de Nebbio, par le pape Léon X. Il assista au 5e. concile de Latran, fit fleurir la science & la piété dans son diocèse, & périt dans la mer en passant de Genes à Nebbio, l'an 1536, avec le vaisseau qui le portoit. Son principal ouvrage est un *Psautier* en hébreu, en grec, en arabe & en chaldéen, avec des Versions latines & de courtes Notes; Genes, 1516, in-fol. C'est le premier Psautier qui ait paru en diverses langues. L'auteur le fit imprimer à ses dépens. On en tira 2000 exemplaires sur du papier, & 50 sur du parchemin, ou sur du vélin, pour les princes. Il espéroit en retirer une somme considérable pour le soulagement des pauvres; mais peu de personnes acheterent ce livre, quoique tous les savans en parlaient avec éloge. Le titre de cet ouvrage estimable est: *Psalterium Hebraicum, Græcum, Arabicum & Chaldaicum, cum tribus Latinis*.



*interpretationibus & glossis.* On a encore de lui des *Annales de Genes*, en italien : ouvrage posthume, publié in-fol., en 1537. Il revit le traité de Porchetti, intitulé : *Victoria adversus impios Judæos*, qui fut imprimé à Paris, in-fol., en 1520, sur papier & sur vélin. Cette dernière édition est recherchée des curieux & peu commune.

JUSTINIANI, (Benoît) né à Genes l'an 1550, se fit Jé suite, & enseigna la théologie à Toulouse, à Messine & à Rome. Clément VIII l'envoya en Pologne avec le cardinal Cajetan, l'an 1596, en qualité de théologien du cardinal. Il mourut l'an 1622 à Rome, dans le college de la Pénitencerie, qu'il avoit gouverné pendant plus de vingt ans. On a de lui des *Commentaires sur l'Écriture-Sainte*, 3 vol. in-fol.

JUSTINIANI, (Fabio) né à Genes en 1568 de Léonard Taranchetti, qui fut adopté dans la famille de Justiniani, pour n'avoir pas voulu tremper dans la conjuration de Fiesque, mourut en 1627. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire de Rome, & fut en 1616 nommé évêque d'Ajaccio, où il est enterré dans son église cathédrale. On a de lui : I. *Index universalis materiarum Bibliocarum*, Rome, 1612, in-fol. II. *Tobias explanatus*, 1620, in-fol.

JUSTINIANI, (le marquis Vincent) de la famille illustre de Bernard Justiniani, fit graver par Blommaert, Mellan & autres, sa Galerie, Rome, 1642, 2 vol. in-fol. Il en a été tiré depuis 1750, des épreuves qui sont bien inférieures aux anciennes.

JUSTINIANI, (l'abbé Bernard) de la famille du précédent, donna en italien l'*Origine des Ordres Militaires*, Venise, 1692, 2 vol. in-folio, dont a été extraite l'*Histoire des Ordres Militaires*, Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8°, à laquelle se joint l'*Histoire des Ordres Religieux*, Amsterdam, 1716, 4 vol. in-8°.

JUSTINIEN I, neveu de Justin l'Ancien, naquit à Taurésium, petit village de la Dardanie, en 483, d'une famille obscure. L'élévation de son oncle produisit la fièvre. Il lui succéda en 527. L'histoire lui reproche de s'être ouvert le chemin au trône par l'assassinat infame de Vitalien, favori de Justin, & qui auroit pu être son successeur. L'empire Grec, foible reste de la puissance Romaine, ne faisoit que languir. Justinien le soutint, en étendit les bornes, & lui rendit quelque chose de son ancien éclat. Il mit à la tête de ses troupes le vaillant Bélisaire (voyez son article), qui releva le courage des légions, & fit rendre compte aux barbares de ce qu'ils avoient enlevé aux Romains. Les Perses furent vaincus en 528, 542 & 543. les Vandales exterminés, & leur roi Gilimer fait prisonnier, l'Afrique reconquise, les Goths subjugués, les Maures réduits, les dissensions intestines étouffées. Les *Bleus* & les *Verds*, deux factions qui déchiroient l'empire, furent réprimés. Après avoir rétabli la tranquillité au-dedans & au-dehors, il mit de l'ordre dans les loix qui étoient depuis longtemps dans une confusion ex-



trême. Il chargea 10 jurisconsultes, choisis parmi les plus habiles de l'empire, de faire un nouveau Code tiré de ses constitutions & de celles de ses prédécesseurs. Ce Code fut divisé en 12 livres, & les matières séparées les unes des autres, sous les titres qui leur étoient propres. Il fut suivi : I. Du *Digeste ou les Pandectes*; recueil d'anciennes décisions répandues dans plus de 2000 livres. Il fut imprimé à Florence, en 1553, in-fol. qui se partage en 2 ou 3 vol. Il faut qu'il y ait à la fin 8 feuillets non chiffrés, cotés e e e e. On a encore l'édition que M. Pothier en a donnée à Paris, 1748, 3 vol. in-folio, qui est estimée. II. *Des Institutes*, qui comprennent en 4 livres, d'une manière claire & précise, le germe de toutes les loix, & les élémens de la jurisprudence. III. *Du Code des Novelles*, dans lequel on recueillit les loix faites depuis la publication de ces différentes collections. Les meilleures éditions de ces ouvrages, réunis sous le titre de *Corpus Juris Civilis*, sont : I. Celle d'Elzevir, 1664, 2 vol. in-8<sup>o</sup>, plus belle que la réimpression de 1681. II. Celle avec les grandes Gloses & l'*Index de Daoyz*, Lyon, 1627, 6 vol. in-fol. III. Celle avec les notes de Godefroy, Paris, Vitre, 1628, 2 vol. in-fol. IV. Amsterdam, chez Elzevir, 1663, 2 vol. in-fol. Justinien, attentif à tout, fortifia les places, embellit les villes, en bâtit de nouvelles, rétablit la paix dans l'Eglise. Il bâtit aussi grand nombre de basiliques, & surtout celle de Ste. Sophie, ou

*de la Sagesse divine*, à Constantinople, qui passe pour un chef-d'œuvre d'architecture. Son malheur fut de vieillir sur le trône. Sur la fin de ses jours, ce ne fut plus le même homme. Il devint avare, méfiant, cruel; il accabla le peuple d'impôts, employa les voies les plus iniques pour amasser des trésors destinés à satisfaire ses fantaisies & ses passions, ainsi que celles de l'impératrice Théodora & d'Antonine, femme de Bélisaire, ajouta foi à toutes les accusations, voulut connoître de l'affaire des *Trois Chapitres*, persécuta les papes Agapet, Silvere & Vigile. Il se précipita, si on en croit Evagre, dans l'erreur des Aphtartes ou Incorruptibles, branche de l'Eutychnisme, persécuta le saint patriarche Eutychnius, qui tâchoit de le désabuser de cette erreur, & mourut en 565, à 84 ans, haï & peu regretté, même de ses courtisans. Sa femme Théodora, qu'il avoit prise sur le théâtre, où elle s'étoit long-tems prostituée, & qui conserva sous la pourpre tous les vices d'une courtisane, le gouverna jusqu'à sa mort. Cellarius porte un jugement plus favorable de Justinien, au moins quant à sa religion; il nie qu'il ait donné dans l'erreur des Incorruptibles; & Danès, dans sa *Notio temporum*, paroît adopter le sentiment de Cellarius. Il a paru à ce sujet un ouvrage plein de recherches, intitulé: *Justinianus imperator catholicus*, par André Corvin, Vienne, 1767. Il semble que dans ces sortes de contestations, il faut toujours, quand on le peut, prendre le



parti le plus favorable aux hommes célèbres, le plus propre à affaiblir le triomphe de l'erreux en diminuant le nombre des errans. Voyez *Historia universa Romani imperii*, Würtzbourg, 1754, tom. 2, par le P. Daude, Jésuite.

**JUSTINIEN II**, le Jeune, surnommé *Rhinomete* ou le *Nez-Coupé*, étoit fils aîné de Constantin Pogonat. Il monta sur le trône après son pere en 685, à 16 ans. Il reprit quelques provinces sur les Sarrasins, & conclut avec eux une paix assez avantageuse. Ses exactions, ses cruautés & ses débauches ternirent la gloire de ses armes. Il ordonna à l'eunuque Etienne, qu'il avoit fait gouverneur de Constantinople, de faire massacrer dans une seule nuit tout le peuple de la ville, à commencer par le patriarche. Cet ordre barbare ayant transpiré, le patrice Léonce souleva le peuple, & fit détrôner ce nouveau Néron. On lui coupa le nez, & on l'envoya en exil dans la Chersonnese, en 695. Léonce fut aussi-tôt déclaré empereur; mais Tibere-Absimare le chassa en 698. Celui-ci régna environ 7 ans, au bout desquels Trebellius, roi des Bulgares, ayant rétabli Justinien en 705, Léonce & Tibere-Absimare furent punis de mort. Justinien II continua d'exercer ses cruautés, & régna encore 6 ans depuis son rétablissement. Il fut tué avec son fils Tibere, par Philippique Bardanes, son successeur, l'an 711. En lui fut éteinte la famille d'Héraclius. Justinien fut le fléau de ses sujets & l'horreur du genre-humain. Le peuple sous

son regne fut accablé d'impôts, & livré à des ministres avarés & lâches, qui ne songeoient qu'à inventer des calomnies contre les particuliers, pour les faire périr & envahir leur patrimoine.

**JUVENAL**, (*Decius Junius*) poète latin, d'Aquin en Italie, passa à Rome, où il commença par faire des déclamations, & finit par des satyres. Il s'éleva contre la passion de Néron pour les spectacles, & sur-tout contre un acteur nommé *Pâris*, bouffon & favori de cet empereur. Le déclamateur satyrique resta impuni sous le regne de Néron; mais sous celui de Domitien, Pâris eut le crédit de le faire exiler. Il fut envoyé, à l'âge de 80 ans, dans la Pentapole, sur les frontieres d'Egypte & de Lybie. On prétextait qu'on y avoit besoin de lui pour commander la cavalerie. Le poète guerrier eut beaucoup à souffrir de l'emploi dont on l'avoit revêtu par dérision; mais, quoiqu'octogénaire, il survécut à son persécuteur. Il revint à Rome après sa mort, & il y vivoit encore sous Nerva & sous Trajan. Il mourut, à ce qu'on croit, l'an 128 de J. C. Nous avons de lui *xvi Satyres*. Son style est fort, âpre, véhément; mais il manque souvent d'élégance, de pureté, & sur-tout de décence. Il y a cependant d'excellentes maximes morales, des réflexions justes & piquantes. Quelques savans l'ont mis à côté d'Horace; mais c'est peut-être le mettre trop haut. On estime la Traduction de ce poète par le P. Tarteron, & celle qu'en a publiée



## K A H

M. Dufaulx, Paris, 1782, in-8°.

JUVENCUS, (*Caius Veccius Aquilinus*) l'un des premiers poètes Chrétiens, naquit en Espagne d'une famille illustre. Il mit en vers latins *La Vie de JESUS-CHRIST*, en 4 livres, vers 320. Ce poème est estimable, moins par la beauté des vers & la pureté du latin, que par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il a suivi le texte des Evangélistes. On le trouve dans la Bibliothèque des Peres, & dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. S. Jérôme en cite avec éloge ce vers sur l'adoration des Mages :

*Thus, aurum, myrrham, Regique,  
Hominique Deoque,  
Dona ferunt.*

JUVENEL DES URSINS, voyez URSINS.

## K A L 235

JUVENEL DE CARLENCAS, (Félix de) naquit à Pézenas au mois de septembre en 1679. Après avoir fait ses études chez les Peres de l'Oratoire de sa ville, il fit un voyage à Paris, où il demeura une année; il revint chez lui & s'y maria. Il écrivit, pour l'instruction de son fils, les *Principes de l'Histoire*. C'est un vol. in-12, donné au public en 1733, à Paris, chez Alix... Carlenca fit ensuite ses *Essais sur l'Histoire des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts*; il y en a eu 4 éditions à Lyon, dont la dernière en 1757, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, catalogue assez imparfait des richesses littéraires des différens siècles, a eu beaucoup de succès. Il a été traduit en allemand & en anglais. L'auteur mourut à Pézenas, le 12 avril 1760, âgé de 80 ans.

## K

KAHLER, (Wigand ou Jean) théologien Luthérien, né à Wolmar, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1649, fut professeur en poésie, en mathématiques & en théologie à Rinteln, & membre de la société de Gottingen. Il mourut en 1729. On a de lui un grand nombre de Dissertations sur des matières de théologie & de philosophie, réunies en 2 vol. in-12, Rinteln, 1710 & 1711.

KALDI, (George) né à Tynaw en Hongrie, l'an 1570, d'une ancienne famille, refusa la prévôté de Strigonie pour

se faire Jésuite, prêcha avec succès à Vienne, enseigna la théologie à Olmutz, & fit bâtir le collège de Presbourg, où il mourut le 20 octobre 1634, universellement regretté pour ses belles qualités & ses vertus. Pierre Pazmann, cardinal & archevêque de Strigonie, lui consacra un *Eloge funebre*. On a de lui : I. *La Bible* traduite en hongrois, Vienne, 1622, in-fol. II. *Des Sermons* en hongrois, Presbourg, 1631, in-fol., & plusieurs ouvrages qui sont restés manuscrits.

KALIL, voyez PATRONA.  
KALTEYSEN, (Henri)